This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

WIDENER
HN MVK3 U

Phil 8580.28

HARVARD COLLEGE LIBRARY

FROM THE
George Schünemann Jackson
FUND
FOR THE PURCHASE OF BOOKS ON
SOCIAL WELFARE & MORAL PHILOSOPHY

GIVEN IN HONOR OF HIS PARENTS, THEIR SIMPLICITY
SINCERITY AND FEARLESSNESS

ARBOUSSE-BASTIDE

LE CHRISTIANISME ET L'ESPRIT MODERNE

PARIS
COLLECTION HETZEL
— J. HETZEL — LIBRAIRIE CLAYE —
18, RUE JACOB, 18

1862

LE

CHRISTIANISME

ET

L'ESPRIT MODERNE

Imprimerie de L. TOINON et Cie, à Saint-Germain en Laye.

ARBOUSSE-BASTIDE

LE CHRISTIANISME ET L'ESPRIT MODERNE

PARIS
COLLECTION HETZEL
— J. HETZEL — LIBRAIRIE CLAYE —
18, RUE JACOB, 18
—
1862

Phil 8580.28

HARVARD
UNIVERSITY
LIBRARY
MAR 20 1944

Jackson Fund

QUELQUES PAROLES

A CELUI QUI OUVRE CE LIVRE

Le monde moderne se trouve en face d'un grand problème.

« Il s'agit de savoir, dit M. Guizot, si l'Église ca-
» tholique saura, sans se dénaturer religieusement,
» se mettre en harmonie avec les idées, les sentiments,
» les institutions qui évidemment prévalent et prévau-
» dront de plus en plus dans le monde civilisé. »

C'est là, on peut le dire, la grande question actuelle, et la question est bien posée.

Il faut qu'une alliance sincère soit possible et signée entre le Catholicisme et l'esprit moderne, sinon la lutte commencée continuera, et le duel est à outrance.

Le Catholicisme désavouera-t-il son passé? Sa nature même lui permet-elle de se rétracter?

L'esprit moderne reculera-t-il, ramenant, captive et pénitente, la société nouvelle dans quelque cloître du moyen âge? L'humanité va-t-elle courber en-

core la tête sous le joug de fer des pouvoirs absolus? L'esprit des âges nouveaux, baptisé de notre sang, portant au front l'auréole de nos gloires nationales, va-t-il abdiquer et s'évanouir? — Un homme, le plus grand des hommes, peut trouver un écueil qui s'appelle Sainte-Hélène : l'esprit moderne ne le peut pas.

Mais le Catholicisme ne saura-t-il pas se transformer, même aux prix d'une inconséquence? Le Christianisme en soi, dans son essence, n'est-il pas l'allié naturel de toutes les libertés et ne peut-il pas, débarrassé de l'immense cadavre du passé qu'il remorque depuis tant de siècles, marcher de concert avec elles à l'affranchissement de l'humanité?

Grande question, qui domine la première, et qu'il faut avoir le courage de poser.

Qui est-ce qui redoute la vérité? Qui est-ce qui s'est enchaîné au passé? Que cet esclave ferme ce livre.

Qui est-ce qui aime la vérité quelle qu'elle soit? Qui est-ce qui se sent capable de s'affranchir du préjugé traditionnel? Que celui-là lise ce livre et se rassure. Le Christ lui-même n'a-t-il pas dit : « Celui qui est de la vérité entend ma voix? » *Omnis qui est ex veritate audit vocem meam?*

LE CHRISTIANISME ET L'ESPRIT MODERNE

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE PREMIER

INTRODUCTION

De la lumière ! encore de la lumière !
Parole de GOETHE expirant.

Il règne un immense malentendu entre le Christianisme et le XIXe siècle.

L'un est le fils de l'autre, cela est certain : et ils ne se reconnaissent pas; et ils se combattent, visière baissée.

Il est vrai que ce fils est peut-être un peu le fils prodigue; mais il est vrai aussi qu'un mystérieux essaim de mauvais esprits sortis de la nuit semble prendre à tâche de condenser les ténèbres entre le vrai Christ et le monde moderne.

Fiat lux! avait dit Dieu. — *Fiant tenebræ!* se sont

écriés ces noirs Génies, — *et tenebræ factæ sunt.* Oui, pour le malheur de l'humanité, ils ont réussi à parodier l'œuvre de Dieu et à faire des ténèbres.

Lecteur, rien de pire que la nuit. Sous son voile funèbre un ami peut vous sembler un effrayant fantôme. Le Christ lui-même apparaissant de nuit, à ses apôtres, sur le lac agité, leur fit peur. Chose étrange ! ils n'avaient pas peur de la tempête, et ils avaient peur du Libérateur !

C'est juste ce que fait le XIXe siècle.

Mais aussi, il faut bien le reconnaître, il n'est rien que l'on n'ait entrepris pour lui donner le change à l'endroit du Christ. Depuis Hérode qui le revêtait de pourpre, jusqu'au duc d'Albe qui le revêtait de pourpre aussi (à sa manière !), jusqu'à Voltaire qui le dépouillait pour le livrer aux coups de fouet du ridicule, le pauvre Nazaréen a été travesti, dénaturé et livré au monde dont il a été tantôt la risée, tantôt la terreur.

La nuit, le préjugé, le malentendu, voilà la grande ressource du Génie du mal pour brouiller les amis, pour brouiller les familles, pour brouiller l'âme de l'homme avec le bon vouloir de Dieu.

Pour les uns, le Christianisme, c'est l'étouffement de l'esprit humain, c'est l'oppression de la conscience, c'est l'esclavage des peuples, c'est le prêtre sur le trône, et à son côté, armé d'une torche, l'inquisiteur.

Pour les autres, c'est la superstition, c'est le rosaire, le scapulaire, la médaille miraculeuse, la Vierge de la Salette, l'ilotisme religieux ; — c'est le moyen âge essayant, par un monstrueux anachronisme, de res-

pirer l'atmosphère, mortelle pour lui, de notre civilisation.

Pour les autres, c'est une immense et vénérable machine, qui fonctionne parfaitement, et qui sert trop bien les intérêts de l'ordre et de la société pour n'être pas digne de respect. C'est une puissance. Elle agit surtout sur les masses, et nous vivons sous le régime du suffrage universel.

Pour d'autres, le Christianisme est un point de vue dépassé ; utile et beau, mais à sa date. Il n'est pas à la hauteur de l'esprit moderne. Il a fait son temps. Il est mort, ou du moins il agonise avec le pouvoir temporel de Pie IX. Sa succession va être ouverte : il ne reste plus qu'à la recueillir, et certes il ne manquera pas de prétendants à ces dépouilles opimes.

Il en est peu, dans notre pays, qui s'aperçoivent des sectes protestantes. — Elles ne sont qu'une dégénération du Christianisme, une Babel dont la foudre de Bossuet a depuis longtemps renversé la spirale inachevée. Le protestantisme est un milieu intenable entre la philosophie et la religion, une religion mutilée ou une philosophie inconséquente.

J'appelle tout cela — la nuit. — Oh ! si le jour pouvait se faire ! si un pur rayon descendait des sources mêmes de la lumière !

Je crois connaître un peu l'esprit de ce siècle et connaître aussi le Christ.

Ce siècle — je l'ai appelé *fils prodigue*. Qu'il ne s'en offense pas : c'est vrai. Mais c'est un fils prodigue qui soupire parfois vers des festins meilleurs que ceux que lui fournit la matière. Il a, jusque dans ses humiliants

abaissements, le sentiment de sa grandeur. C'est un fils de bonne maison, qui, au fond de ses égarements, a gardé de nobles instincts.

Oui, ils sont généreux ses instincts ; elles sont grandes ses pensées. — Il est passionné de liberté, notre siècle, amoureux d'indépendance, de tolérance, de paix, de progrès. Son rêve, c'est le respect universel des consciences, c'est la fraternité universelle des peuples, c'est l'amour universel.

Ce rêve — il sera réalisé ! — Au fond de l'esprit de ce siècle et de l'esprit du Christ se rencontrent de secrètes affinités. Ils marchent l'un à côté de l'autre, sans se reconnaître. Je voudrais mettre dans la main tendue du Christ la main soupçonneuse du siècle, et lui dire : Serrez-la bien ! c'est votre meilleure amie. Vous avez fait le même rêve : votre rêve sublime, ô hommes des âges modernes, le Christ, à votre insu, vous l'inspira. C'est pourquoi j'ai dit qu'il sera réalisé.

Soyez certains que si vous voyiez le Christ tel qu'il est, non dépouillé comme on l'a dépouillé, ni revêtu comme on l'a revêtu — ni travesti comme on l'a travesti ; si vous le voyiez, ce jeune homme de dix-neuf siècles, avec sa figure où rayonne l'intelligence, avec son cœur si sympathique aux idées généreuses, avec son idée fixe de faire des hommes des frères et des frères des égaux ; avec ses ambitions de progrès sur toutes les voies, de bonheur pour toutes les âmes, soyez assurés que vous le prendriez non-seulement pour le plus saint de vos contemporains, mais encore pour le plus aimable — et que vous ne le confondriez pas ave ses prêtres.

Vous donc — âmes indépendantes, avides d'infini, qui voulez pour l'apanage de l'humanité la terre, mais aussi le ciel; le ciel, sans faire fi de la terre; la terre sans supprimer le ciel; certainement, si vous connaissiez le Christ tel qu'il est, vous lui diriez : « Nous pou- « vons nous entendre. Vous êtes notre père et notre « frère, notre initiateur et notre allié naturel. Avec « vous le ciel est de la partie. Venez : vous serez notre « force et notre bénédiction; et nous allons conspirer « ensemble à la *réalisation* de nos rêves infinis ! »

CHAPITRE II

L'ESPRIT D'EXAMEN

Rerum cognoscere causas!
VIRGILE.

Aussi certainement que Dieu a donné à l'homme des yeux pour regarder et des jambes pour marcher, aussi certainement il lui a mis au front une intelligence pour examiner. Les nombreux *pourquoi* dont l'enfant importune sa mère nous apprennent qu'il porte, dans son petit cerveau, le germe inné de cette curiosité sacrée qui fit Bacon, qui fit Descartes, qui fait l'homme, l'homme majeur et émancipé. Or cette avidité de connaissances marque un des traits principaux de notre siècle émancipé et majeur. « Je suis homme, s'est-il dit, et je n'entends plus être traité en enfant. J'ai

reçu de ma mère les tendres directions, les prudentes lisières — mais je me sens maintenant la force de me tenir debout, d'aller à la découverte. — Je veux mesurer la terre : comme elle est petite! Je veux m'élancer aux cieux, je veux supprimer l'espace. » Ce siècle c'est bien le siècle de la recherche fiévreuse, des investigations audacieuses, des périples autour du monde, surtout autour du monde des idées. — Que dirait le pauvre vieil Horace, qui s'effrayait de voir un vaisseau *tenter* la mer Tyrrhénienne, que dirait-il de cet « *audax Japeti genus* » du XIXe siècle, s'il le voyait occupé à forer les montagnes, à couper les continents, à lancer ses « *Great-Eastern*, » à s'envoler plus haut et plus sûrement que le malheureux Icare? Que lui dirait notre prudent poëte? *Fortiter occupa portum?* Ce siècle lui répondrait par les bouillonnements intérieurs de l'esprit qui le pousse, comme la vapeur pousse la machine, vers les espaces infinis. Voyez-le! il va se précipitant, mystérieux et pressé, au but que Dieu lui assigna. Plein de hardiesse, d'énergie, de génie, — scrutateur *inassouvi*, il explore la terre, le ciel, le passé, le présent; il fouille au fond de l'histoire, il fouille au fond du cœur de l'homme; il rature, supprime, refait, invente; glorieux échappé du passé, il court haletant vers l'avenir, et semble avoir écrit sur sa flottante bannière : « *Nil non tentandum!* »

Qui l'arrêtera, ce marcheur prédestiné? Qui osera proposer des lisières au géant?...

— Un homme en soutane noire.

Il vous souvient peut-être, lecteur, que votre respectable mère, accoutumée à vous conduire doucement,

vous offrait encore sa main bienveillante pour assurer vos pas, alors que vous eussiez pu la défier à la course. — C'est ce qu'a fait pour nous l'Eglise, à la bienveillance près. — Accoutumée à être la tutrice et l'institutrice de l'intelligence humaine et à la tenir aux lisières, quand celle-ci s'est sentie sûre de ses ailes et a pris son vol, l'Église a prétendu, vous le savez, garder Galilée de ses *erreurs* astronomiques, Abélard de ses *erreurs* philosophiques [1], Savonarole de ses *erreurs* réformatrices, etc.

L'Eglise chrétienne du moyen âge a, il est vrai, favorisé la culture de l'intelligence, mais alors que l'intelligence était attachée à la glèbe, alors qu'elle fonctionnait dans ses mains comme une machine à syllogismes dont elle avait fourni les conclusions. L'esprit humain était libre alors de courir de toute la longueur de sa chaîne. Les anciens Romains permettaient à leurs esclaves une certaine culture *innocente* des lettres et des arts : ainsi des Romains modernes. Ils ont tracé autour de l'intelligence humaine le cercle de Popilius. Léon X, ce protecteur si vanté des arts et de la littérature, publie, dès 1515, de sévères règlements contre les livres traduits du grec, de l'hébreu, de l'arabe, etc. [2]. On connaît ce mot naïf : « Quiconque « apprend le grec devient hérétique, et il est reconnu

[1] « Il faudrait briser cette bouche avec des bâtons, » disait de lui un des hommes les plus justes et les plus éclairés du Catholicisme, saint Bernard.

[2] Ce même Léon X, qui prohibe tant de bons livres, n'a pas rougi de publier, au nom de Jésus-Christ, une bulle en faveur des poésies profanes de l'Arioste, menaçant de l'excommunication quiconque en blâmerait le débit. (Voir Ch. de Villers).

« que, pour celui qui apprend l'hébreu, il devient juif. » L'Église a toujours gardé une attitude réservée et défiante vis-à-vis des découvertes de l'intelligence. Elle a eu toujours une peur infinie que la science ne trouvât dans les livres canoniques des récits ou des dogmes incompatibles avec elle. « Ceci nous paraît tout simple-« ment, écrit Laboulaye, un manque de foi à la vérité. « Si les moines de Florence, au lieu de faire rétracter « Galilée, l'avaient compris et avaient accepté sa dé-« couverte, elle les aurait amenés à modifier leurs idées « sur l'inspiration, et alors ni l'astronomie, ni la théologie « n'en eussent souffert, ni Galilée non plus. » — « La « science a besoin, pour être indépendante, de n'être « gênée par aucun dogme, comme il est essentiel que « les croyances morales et religieuses se sentent à l'abri « des résultats auxquels la science peut être appelée « par ses déductions. »

Que l'École catholique ait été jadis et qu'elle soit encore l'adversaire-né du Libre Examen, c'est ce que ses plus vaillants champions, qui se sont avancés en champ clos et ont paradé dans de brillants tournois, viennent encore récemment de montrer au monde. Ne semble-t-il pas qu'ils avaient à tâche de faire resplendir au soleil leurs éclatantes armures, bien plutôt que d'engager avec l'esprit moderne un combat sérieux.

Comment voulez-vous que je prenne au sérieux, dans sa lutte contre la liberté de l'intelligence, M. de Bonald, par exemple? Ecoutez en raccourci ce beau système de philosophie antilibérale :

L'homme, *évidemment*, n'a pas pu inventer le langage, *donc* c'est Dieu qui le lui a donné ; mais la parole

ne peut exister sans l'idée, *donc* Dieu lui a donné aussi l'idée, *donc* l'homme ne peut rien savoir que Dieu ne le lui ait appris : *donc* Dieu s'est révélé et l'homme ne peut rien connaître de sûr en dehors de cette révélation ; *donc* il ne sait rien par examen, mais ses connaissances lui arrivent par voie d'autorité. Or cette autorité, elle est aux mains de l'Église : *donc* il faut se soumettre à l'Église, recevoir d'elle la vérité; tout examen est impie. Et comme conclusion logique et sanction pratique de tous ces syllogismes en cascades, on nous invitera à voter la *loi du Sacrilége!* Certes, il faut une grande foi philosophique à la puissance de quelques abstractions errantes sur des nuages, et de quelques syllogismes mal joints, pour faire reposer toutes les réalités de la vie, et même de la politique sur une creuse spéculation de la logique, et pour y bâtir l'échafaud en permanence [1] !

Comment voulez-vous que je prenne au sérieux le grand seigneur Joseph de Maistre, écrivant d'un style emporté, avec la pointe d'une épée plutôt qu'avec une plume, une philosophie de représailles, combattant à outrance une révolution qui l'entraîne tandis qu'il la bafoue, posant sur tous les trônes un trône, sur tous les hommes un homme, ou plutôt deux hommes, le Pape et le bourreau ?

Tout ce système (qui a l'air plutôt d'un procédé

[1] On connaît cette parole dure et sanglante qui ne pourrait sortir que d'un cœur très-cruel, si elle ne venait d'un esprit systématique. A propos de quiconque se rend coupable de sacrilége : « *C'est Dieu qui est l'offensé*, dit de Bonald alors ministre, *le coupable doit être renvoyé devant son juge naturel.* » Ce qui, en termes précis, veut dire, à l'échafaud !...

politique que d'un système philosophique), repose sur la nécessité partout reconnue d'un tribunal d'appel. Pour qu'une société puisse vivre, il faut une autorité souveraine qui tranche les points en litige. Il faut une cour de cassation pour finir tous les procès ; une autorité royale absolue pour clore dans un État les débats politiques ; de même il faut une autorité souveraine, unique, supérieure à toutes les autres, même à celle des rois, pour *trancher* sur tout. C'est le mot de Louis XIV à son petit-fils : « Mon fils, discutez peu, *tranchez* beaucoup : Dieu vous éclairera. » — Avec ce système-là on fait le silence, la nuit, la mort. — Nous qualifierons le système de Joseph de Maistre par la même épithète qu'il inflige à un grave personnage qu'il aurait dû respecter : « C'est une philosophie *sans conséquence* [1]. »

Comment voulez-vous encore que je prenne au sérieux le grand Lamennais lui-même qui fait avec tant d'éloquence le procès de la raison? Plaidoyer qui ne peut dans aucun cas gagner sa cause, car si l'avocat a

[1] On a peut-être voulu tirer trop grand parti, contre J. de Maistre, d'une parole qui lui est échappée dans sa correspondance privée et dont certainement tout le faubourg Saint-Germain a dû être scandalisé. On sait que de Maistre, en parlant du Pape, l'appela, dans un accès d'humeur peu orthodoxe, « un polichinelle sans conséquence. » Cette boutade a cependant une véritable portée, surtout si on la rapproche des conclusions de ses *Soirées de Saint-Pétersbourg*, à l'endroit le plus solennel, au moment où il laisse au monde ses *novissima verba*. On sent un génie à l'étroit dans la prison qu'il s'est lui-même bâtie. Il en fait trembler, j'allais dire éclater, les parois. Il rêve un avenir nouveau. Il salue un temps où le Catholicisme sera affranchi de « *l'ancienne exégèse.* » Il se demande si ces sociétés bibliques qui, dit-il « nous sont odieuses, » ne sont pas destinées, par la diffusion des Ecritures, à préparer cet avenir !

raison, il prouve contre lui-même la puissance de la raison ; et s'il n'a pas raison, il prouve encore par un autre bout la puissance de la raison. Étrange aventure d'une intelligence faussée par un système, qui vous dit : Vos sens vous trompent, votre raison vous trompe, toutes les avenues par où vous pourriez arriver à la vérité sont fermées ; livrez-vous donc à moi les yeux fermés, je vais vous conduire. — Mais, ô prêtre, votre raisonnement m'a appris à être méfiant et sceptique. Et pourquoi me livrerais-je à vous ? Montrez-moi au moins que je ne me trompe pas en me livrant à vous? Franchement, je pourrais bien encore m'abuser en abdiquant entre vos mains. En sapant à leur base les principes premiers de la raison, vous vous êtes mis hors d'état de prouver même vos titres. Et vous n'auriez réussi, si par malheur vous aviez réussi, qu'à inaugurer le scepticisme universel. Mais pourquoi prendre peine à réfuter un auteur qui est à lui-même sa meilleure réfutation ? Lamennais a pris soin de nous faire savoir ce que valait son principe.

Ces tentatives récentes de l'École catholique (et d'autres que nous pourrions y ajouter) ont révélé quel était encore son esprit. Ce Christianisme traditionnel s'est attaqué avec une sainte fureur au XIXe siècle, pour lui enlever ce droit d'examen qu'il avait inscrit dans ses chartes. Mais cette entreprise désespérée a retenti comme un cri de désolation jeté, dans les âges modernes, par l'esprit ténébreux des âges évanouis. Les efforts de quelques génies des temps passés, égarés dans notre époque, ont été aussi violents qu'inefficaces. Ils n'ont fait qu'étaler, en beau langage, *le magnifique*

témoignage de leur néant. — Non : il faudrait changer la nature de l'homme pour qu'il n'examinât pas. L'enfant écoute confiant la légende que lui conte sa nourrice, il en prend au sérieux les caprices imaginaires, il en réalise les fantômes, il en rit ou il en tremble. L'homme fait inaugure son entrée dans la vie rationnelle par faire table rase, comme Descartes. Il fait son inventaire intellectuel ; il vérifie, il accepte, mais rien ne descend dans sa conviction qui n'ait d'abord passé par le crible de son cerveau. Comme l'estomac accepte ou rejette toute nourriture qui lui est offerte, selon que l'assimilation peut se faire ou non ; de même l'intelligence admet ou repousse chaque idée qui se présente. L'homme intelligent monte la garde, pour ainsi dire, à la frontière du royaume intellectuel dont il est lui-même le roi : Qui es-tu ? dit-il à chaque idée qui veut entrer, d'où viens-tu ? où vas-tu ? que vaux-tu ? quels sont tes titres ?

Voilà le droit d'examen, que réclame et que pratique notre siècle, et que l'esprit catholique veut lui ravir.

Mais non ! s'écriera-t-il avec une indignation qu'il croira peut-être sincère. On vous accordera le droit d'examen tant que vous voudrez, — mais seulement en dehors des choses religieuses.

Cette restriction me paraît tout emporter, car au fond la religion ne tient-elle pas à tout, et toutes les questions ne touchent-elles pas, par un côté, aux choses religieuses ? — Réserver le droit d'examen en matière de religion, n'est-ce pas le réserver pour tout ; comme le permettre en matière de religion, n'est-ce pas le permettre pour tout ? Il ne faut pas se payer de mots. La religion, Mme de Staël l'a dit, est tout ou rien.

Telle sera ma conviction religieuse, telles devront être mes convictions politiques, philosophiques, morales, littéraires, etc.; m'imposer une solution religieuse, c'est m'imposer toutes les autres solutions. Ne venez donc pas me dire que vous me permettez l'examen pour tout le reste, après l'avoir réservé pour les choses religieuses. C'est un leurre : ce qui reste ce n'est rien.

D'ailleurs il me semble que cette réserve, faite au bénéfice de la religion, est injurieuse pour la religion elle-même. — Comment, en effet, puis-je traiter l'affaire la plus importante, la grande affaire dont l'enjeu est mon âme, comme je ne traiterais pas mes autres intérêts ? Quoi ! je regarde comme sage, raisonnable, indispensable de connaître le champ que j'achète, la maison que je dois habiter, la femme que j'épouse ; et je n'aurais pas le droit d'examiner la religion qui exige de moi mes serments et à laquelle j'engage mon éternel avenir ? Dites-moi, si vous le voulez, qu'il n'en est pas de la religion comme des choses humaines ; qu'elle vient de Dieu, qu'elle parle avec autorité ; qu'il faut par conséquent la recevoir de confiance, et les yeux fermés ; que c'est par la foi, et non par la raison, qu'on perçoit les choses saintes... J'admettrai tout ce que vous voudrez, à condition que vous légitimiez votre autorité. Je me soumettrai quand vous m'aurez prouvé que je dois me soumettre, et je vous déclare que je n'ai point le parti pris de l'obstination. Mais le *Credo quia absurdum* d'Augustin est un *Credo* absurde. Le *Il me faut des raisons pour soumettre ma raison,* de Rousseau, est très-légitime. — Pourquoi, en effet, *à priori* n'accorderai-je aucune créance au prêtre de Bouddha qui affirme

sa mission divine, pas plus qu'au prêtre de Mahomet qui affirme sa mission divine, etc., et au contraire devrai-je accorder foi entière au prêtre du Christ qui affirme sa mission divine? Ce ne sera pas sans doute parce que je suis né en France (la raison en serait médiocrement philosophique, et c'est pourtant celle de l'immense majorité!), mais ce sera sans doute parce que le prêtre du Christ me donne de meilleures raisons que les autres qui n'affirment pas moins haut que lui.

Au reste, la nécessité de la preuve est tellement inhérente à l'esprit humain, que le Catholicisme lui-même est réduit à faire usage de l'arme qu'il interdit. Pour combattre le libre examen, il fait du libre examen. Il ne fait pas autre chose dans ses prédications, dans sa polémique, dans sa philosophie. Il fait de la prose sans s'en douter. Il devient hérétique pour gagner des croyants, et, dans ce sens, chacun de ses syllogismes est une hérésie.

Non, vous avez beau faire, il faudrait, pour que l'homme pût se passer du droit d'examen, que vous en fissiez une espèce de plaque de photographie, sur laquelle le soleil de la vérité viendrait irrésistiblement déposer son image.

Le droit d'examen ne pourrait être interdit à l'homme que dans un cas unique : Sous l'économie de *l'évidence miraculeuse.* Quand le bras du Tout-Puissant se montrait à travers la nue, que la mer devenait un chemin pour le peuple élu, un sépulcre pour ses ennemis; que les rochers vomissaient des fontaines, que le pain quotidien tombait des cieux ouverts, que la nuée mys-

térieuse enveloppait le tabernacle, et que la voix même de Dieu tonnait du fond du sanctuaire... alors, le libre examen eût été une impiété ou une folie; une révolte contre l'Église, contre l'État, contre Dieu directement, et le sol s'ouvrait justement pour engloutir les Coré ou les Dathan sacriléges. — Mais, à l'inverse de l'ancien Mosaïsme, le caractère de l'économie nouvelle, il faut bien le reconnaître, c'est *l'inévidence*. Je ne dis pas (qu'on y fasse attention!) le manque de vérité, de preuves : je dis, *l'inévidence* des faits et des dogmes proposés.

Je sais bien que l'Église a voulu *faire de l'évidence*, et si elle eût réussi, la cause du droit d'examen était perdue. On a donc eu recours aux miracles. Mais franchement, parce que tel brave berger des Alpes et telle petite gardeuse de moutons des Pyrénées auraient vu sur la Salette ou dans un angle de rocher la robe de la sainte Vierge, et que Veuillot lui-même, s'étant rendu sur les lieux, aurait constaté l'authenticité du miracle; quand même, par ordre de Garibaldi (comme jadis par ordre de Championnet), saint Janvier aurait sanctionné le nouveau régime en continuant son miracle annuel, — l'humanité ne renoncerait pas pour cela à son droit d'examen. Et notez bien que je n'ai pas même besoin, quelle qu'en fût mon envie, de nier la réalité de ces miracles pour sauvegarder mon droit. Dès le moment qu'ils ne se sont pas passés sous mes yeux, il me faut rassembler des témoignages, peser les raisons de croire ou de ne pas croire, etc.; en un mot, faire du libre examen [1]. — Il faudrait le triste cou-

[1] Si les miracles catholiques s'étaient faits, non sur une cime

rage du parti pris pour trouver un caractère d'évidence aux dogmes traditionnels de l'Église. Quand, par exemple, elle m'affirme que l'hostie consacrée qu'elle me présente renferme la personne même du Christ, en corps, en âme et en divinité, — ce qui est évident pour moi c'est que j'ai devant les yeux du pain, et il serait absurde de soutenir *qu'il est évident* que c'est le Christ lui-même. Remarquez que ce raisonnement ne nie pas du tout, n'attaque pas même la transsubstantiation ; il établit seulement que, si ce dogme est vrai, il n'est au moins pas évident, et que par conséquent il me faut des raisons (connaissance des textes, explications, etc.) pour arriver à le croire, si je puis y arriver. On voit donc cet inévitable droit d'examen qui se retrouve et qui réclame en face même du mystère.

A moins qu'on ne me donne comme une évidence, dispensant de toutes les autres, le grand fait de l'Église, fait imposant, il est vrai, antique, vénérable? Mais quoi! le fait d'une grande institution ecclésiastique, enracinée dans quinze siècles, dispense-t-il de tout et a-t-il le droit de tout imposer? Ce fait n'a-t-il pas sa Genèse, sa période de développement, sa période de décadence? Ce fait n'appartient-il pas à la critique historique? Le

isolée des Alpes, mais sur la place de la Concorde, à Paris, comme ceux de Jésus-Christ s'accomplirent pour la plupart sur les places publiques de Jérusalem (ou au milieu de la multitude) ; si pour ces miracles, comme pour ceux de Jésus-Christ, amis et adversaires se rencontraient à les regarder comme indubitables (sauf à les attribuer les uns à une force divine, les autres à une force infernale) ; enfin si ces miracles avaient le caractère de grandeur morale de ceux de Jésus-Christ, nous avouons qu'ils auraient pour nous de plus fortes marques de crédibilité.

fait a-t-il jamais emporté le droit, au moins en matière de religion ? La grande antiquité d'une erreur en a-t-elle jamais fait une vérité? *Consuetudo sine veritate!* dit Tertullien, *vetustas erroris est.* Si la vérité était une affaire de date, Bouddha pourrait réclamer. D'ailleurs, ce n'est pas la question. L'Église pourrait avoir pour elle la vérité, qu'elle n'a pas *l'évidence.* Elle ne peut pas parler d'elle aussi fièrement que le premier Consul de la Jeune République : « Elle est comme le soleil sur l'horizon : aveugle qui ne le voit pas! » L'Église n'a pas une splendeur d'évidence qui foudroie ses contradicteurs. C'est une grande gloire que la sienne, mais surtout une gloire des temps passés. Elle a sur son front une auréole, c'est vrai, mais elle a des rides aussi. Et puis... elle est mutilée : d'immenses ruptures ont déchiré son vaste corps; la Réforme l'a réduite presque de moitié. L'invasion de l'incrédulité moderne nous contraint de rayer un nombre effrayant de *fidèles* inscrits dans ses rôles et qui sont quelquefois ses ennemis les plus violents. — Ni dans sa politique, ni dans ses assemblées [1], ni dans ses pasteurs, ni dans ses ré-

[1] Les conciles qui se présentent *à priori* comme des assemblées si graves et si saintes, ont été parfois, vus de dedans, le théâtre des scènes les plus tristes. Le concile d'Éphèse a été appelé le Concile des brigands, à cause de disputes suivies de voies de fait et de sang répandu dans le temple. — Nous savons que *Trente* était le champ de bataille de deux intérêts politiques opposés. Le cardinal de Lorraine votait selon le courrier qui arrivait de Paris, tandis que le parti italien attendait, pour voter, le courrier de Rome. Un jour, dans un moment difficile, ne pouvant se convaincre réciproquement, deux évêques ne trouvèrent rien de mieux que de se prendre par la barbe. Quand on ne pouvait pas s'entendre, on glissait des expressions à double sens. — On ne voit pas, en vérité, des marques suf-

centes colères, ni dans ses moyens de conquête, ni dans ses moyens de défense, ni dans sa robe rougie d'un sang qui ne fut pas toujours le sien, — je ne vois un *resplendissement d'évidence*, qui m'abatte prosterné, comme Moïse devant le buisson ardent. Si c'est à travers ces évanouissements, ces nuages et ces éclipses qu'il faut que je reconnaisse le soleil moral, — permettez que j'examine.

L'esprit du Christianisme traditionnel se trouve donc en conflit avec l'esprit moderne, sur un des points les plus graves et sur lequel nous ne fléchirons pas. Après tout, ce n'est pas seulement l'esprit moderne, c'est l'esprit humain qui réclame son inaliénable patrimoine. Dieu ne fit-il pas l'aigle pour regarder en face le soleil? Et l'homme n'est-il pas aigle aussi? Et la vérité n'est-elle pas le soleil? N'y a-t-il pas une affinité native entre la vérité et l'intelligence? entre l'œil et le rayon? Crever cet œil ou le bander, n'est-ce pas un sacrilége? — Sollicitez donc l'examen, vous qui croyez à la vérité et qui croyez à vous-mêmes; provoquez-le et ne l'étouffez pas : cette tentative d'étouffement vous rendrait suspects. Vous dites : « Examinez tout, excepté les choses religieuses. » Craignez plutôt que notre siècle, préoccupé du côté des intérêts matériels, ne néglige ses intérêts spirituels. Mais non : notre siècle se réveille de cette indifférence paresseuse et inintelligente qu'il avait professée depuis longtemps pour l'ordre invisible... comme si le monde visible n'était pas suspendu au monde invisible, par une attraction irrésistible, ainsi que la

fisantes de l'*évidence* de l'action du Saint-Esprit sur les vénérables Pères.

terre au soleil! Le noble souci des questions religieuses éveille les esprits les plus sérieux : MM. Laboulaye, Taillandier, de Rémusat, Rénan et combien d'autres! Oh! si cette divine préoccupation devient celle de notre siècle, notre siècle sera grand!

Puisque je vous ai tant parlé du libre examen, lecteur, il faut que je vous introduise, avant de vous quitter, dans la cellule qui fut son berceau.

Un jour, — ce fut un grand jour pour l'histoire morale de l'humanité, — un homme qui portait dans sa poitrine une âme de héros, un homme qui avait besoin de Dieu, et qui se serait certainement jeté dans le volcan d'Empédocle pour y chercher la vérité, s'il avait cru l'y trouver, se sentait un lourd fardeau sur la conscience. Ame religieuse, délicate, sensible au mal, cet homme athlétique fléchissait sous le poids, et prosterné sur les dalles de sa cellule, il s'écriait : « Mes péchés! mes péchés! »—Tetzel se présente avec sa cassette et ses pleins pouvoirs : « Donne-moi ton argent et voilà mon absolution. » Mais le sublime pénitent, avide de Dieu, ne sentait pas que son argent tombant dans la cassette de Tetzel allégeât beaucoup sa conscience. « Mes péchés! mes péchés! » voilà l'idée fixe de cet homme : la serre du vautour plongée dans son cœur... Cependant il ouvre une vieille Bible poudreuse et oubliée : « *Justus ex fide vivet.* » Voilà le premier mot que ses yeux ont rencontré : « Le juste vivra de foi. » Un éclair a lui dans ses ténèbres; la paix s'est faite dans cette grande âme : « Non, ce n'est pas mon argent, c'est ma foi qui me fera vivre! La foi ne s'achète pas. Quoi! Pierre, tu vends le salut, et celui que tu prétends remplacer a maudit le

magicien qui voulait lui acheter « le *don* de Dieu ! » Pierre, tu as perdu l'esprit chrétien ! Pierre, tu en imposes au monde !... Mais une effrayante pensée vient bouleverser cette âme en travail. — Qui suis-je donc, moi ? Un simple moine ! Ne suis-je pas déjà un insolent hérétique pour avoir douté du Pape et résisté à l'Eglise ? » — Alors le moine d'Erfurt vit se dresser devant lui le souverain Pontife avec sa triple couronne, l'Église avec son éclatante hiérarchie, avec son prestige sacré, avec ses quinze siècles pour cortége, avec ses conciles pour conseillers, avec les empereurs pour vassaux, avec l'infaillibilité pour auréole, avec le monde civilisé pour disciple, — et le pauvre moine se sentit disparaître comme perdu dans tant de grandeurs...

Il se retrouva à genoux. — Il pria longtemps, puis il se releva, puis il laissa échapper ce mot sublime — d'orgueil, dira-t-on ? — non, de foi ! « Moi, Martin « Luther, serais-je seul contre tout le monde, j'ai « raison contre tout le monde ! car il est écrit : *Jus-* « *tus ex fide vivet.* »

Dès ce moment, le droit d'examen fut proclamé, conquis. Oui, Luther a conquis, à ses risques et périls, ce droit qui fait la vie du monde moderne. Sans Luther, qui sait ? le vaisseau qui cherchait ce nouveau monde eût été peut-être encore trois siècles immobile sur le calme plat de la tradition ?

Il se trouvera probablement bien longtemps encore de vénérables saints Bernards qui voudront briser avec des bâtons les bouches des Abélards modernes ; mais l'esprit du siècle est là pour briser, non les bouches, mais les bâtons.

— De Luther est né Descartes, de Descartes Mirabeau, de Mirabeau l'âge moderne.

Nous en héritons, nous philosophes, nous hommes religieux ou libres penseurs de tout ordre, et nous *acceptons* l'héritage. Le préjugé ne nous fera pas ingrats : la superstition ne nous fera pas injustes. Si un Luther n'avait pas paru, notre siècle en eût enfanté cent : en tout cas, sa postérité a été féconde.

On raconte que Guillaume Tell, conduit sur la barque de Gessner et gardé pour l'esclavage, d'un vigoureux élan s'empare de la rame, pousse au rivage, prend ses flèches et son arc, et vole bientôt, libre sur les rochers, fonder l'indépendance de la patrie : — ainsi de Luther dans l'ordre philosophique et religieux.

CHAPITRE III

L'ESPRIT D'INDIVIDUALITÉ.

« Le caractère distinctif du Christianisme,
« c'est qu'il a constitué l'individu. »

CHANNING.

C'est la conscience religieuse réveillée qui a pris possession du libre examen. Mais une fois que la conscience a examiné et surtout s'est examinée elle-même, elle a compris la grandeur et l'autonomie du *moi*. Dire *moi !* c'est la plus haute prérogative de l'homme. C'est par là qu'il se sépare par une distance infinie de tous

les autres êtres de la création terrestre : *genus omne pecudum*. C'est ce qui fait de l'homme un être à part, ce qui constitue sa *royauté*. Les animaux les plus intelligents, les fourmis, les abeilles, les castors peuvent faire de petits chefs-d'œuvre, former une espèce, de société, etc. ; mais tous ces chefs-d'œuvre se ressemblent ; aucun de ces individus ne se sent distinct d'un autre ; aucun n'a conscience d'être *soi*. Aucun ne pense à se constituer une individualité ni ne peut le faire. C'est là son éternelle infériorité.

Vous connaissez, lecteurs, le grand mot de Pascal, dont « *l'effrayant génie* » plongeant dans l'infini du monde créé, se perdant parmi les soleils immenses et leurs nombres immenses, et les planètes et les systèmes et les espaces sans fin — retourne comme triomphant de son voyage dans l'infini et se dit : « Eh bien, je suis, moi, « plus grand que tout cela, car *je pense!* Le monde peut « s'écrouler sur moi et m'écraser ; mais s'il m'écrase, je « sais *moi* qu'il m'écrase : l'univers n'en sait rien. »

Et je dirai, prolongeant la pensée de Pascal, et l'appliquant au dieu des panthéistes : « Je suis plus grand que vous, ô divinité vaine, car je suis quelqu'un et vous n'êtes pas quelqu'un. » — Je vous assure que je ne suis nullement épris de la grandeur factice de ce Dieu qui est tout (τὸ Πᾶν), et qui n'est pas une personne, qui n'a pas conscience de lui-même. J'aime mieux être *moi* et le savoir, que d'être Grand-Tout et de n'en savoir rien. — Il me semble que la vraie grandeur de Dieu doit consister surtout à être l'Individualité par excellence, comme la vraie grandeur de l'homme à se constituer une individualité par laquelle il se distingue d'autrui,

et se sente un être s'appartenant, se voulant et s'affirmant tel qu'il est.

Que veut nous enseigner la langue lorsqu'elle dit de quelqu'un qu'il est *distingué*, sinon qu'il s'est fait, à son honneur, une individualité *distincte* / des autres? Il n'est plus chiffre du nombre, goutte de l'Océan, numéro de matricule : il est *Quelqu'un.*

Le caractère de l'individualité et son grand titre à notre estime, c'est qu'elle *se fait elle-même*. On a coutume de revendiquer à titre de gloire d'être le fils de ses œuvres. C'est précisément là l'honneur de l'individualité. Elle est mère et fille à la fois ; elle est *autogène ;* elle s'engendre elle-même ; et ainsi autant que possible elle ressemble à Dieu, dont l'essence est d'être par soi.

Un de mes amis, excellent esprit, dont la modestie ne réussira pas toujours à couvrir la valeur, comparait en causant, le genre humain à un polypier. Chaque polype trouve sa vie dans ce fonds commun de vie ; mais à mesure qu'il se développe, il se détache de la masse, se constitue physiquement, se fait une vie à lui, et devient un individu complet. Ainsi de l'humanité, s'il est permis de risquer cette analogie *mutatis mutandis*, et en y ajoutant la spontanéité du moi humain. L'humanité est un immense polypier où nous puisons un fonds commun de vie, de premiers principes, d'idées innées, de tempéraments, de passions, mais d'où il faut nous détacher, comme l'enfant de la matrice, pour être *nous.* Toute notre vie, avec ses énergies spontanées, doit être employée à nous créer. « Dieu nous a créés aussi peu que possible, afin que nous nous créassions nous-mêmes le plus possible. » — Ceci est vrai surtout au point de

vue moral. Tout le monde n'est pas appelé à devenir une individualité poétique, artistique, scientifique : tout le monde est appelé à devenir une individualité morale.

C'est donc le libre développement, le volontaire épanouissement de la conscience qui doit constituer l'individualité.

Or, nous croyons, avec Channing, que le Christ est le premier et le plus grand individualiste ; que le christianisme est venu fonder l'individualisme, précisément parce qu'il est venu réveiller la conscience : et nous croyons aussi que notre siècle tend à devenir individualiste, qu'il l'est déjà au moins dans ses meilleurs représentants et dans le fond même de son esprit. C'est là une grande affinité que nous signalons entre lui et le Christianisme.

Quand l'Assemblée nationale, dans un jour fameux, aux applaudissements de la France enivrée, proclama les *droits de l'homme*, que fit-elle, sinon proclamer le grand principe de l'individualité ? De quel principe découle la théorie du suffrage universel, sinon du respect de l'individualité [1] ? Que sont les libertés modernes acquises désormais à notre société, les saintes libertés du culte, de la presse, de l'enseignement ; qu'est-ce que l'égalité de chaque citoyen devant la loi, sinon un hommage rendu au principe de l'individualité ? Eh bien, notre siècle a conquis ces grands principes ; ils sont les siens, ils sont sa gloire, ils sont sa vie ;

[1] Nous n'avons pas ici à nous occuper de la manière dont joue ce suffrage : nous parlons du principe abstrait qui ne peut reposer que sur le droit de l'individu.

notre siècle est donc individualiste, et il l'est plus qu'il ne le croit.

Mais si notre siècle est aussi individualiste que nous le prétendons, comment expliquer ces débordements de socialisme qui ont affligé, épouvanté notre époque? — C'est qu'on a été dupe d'une illusion. Le socialisme est un principe opposé à l'individualisme. Celui-ci met l'accent sur l'individu, celui-là sur la société; l'un absorbe l'individu dans la masse, l'autre laisse avec respect à l'individu sa royauté sacrée; le premier tiendra facilement le langage de Caïphe et dira dans le même sens que lui : « Il est bon qu'un homme meure pour tous ; » le second respectera toujours un seul innocent autant que mille; enfin, tandis que le premier violentera et foulera la conscience individuelle pour une raison d'État, le dernier s'arrêtera au seuil de chaque conscience, parce que derrière — se trouve Dieu! « L'in« dividu est plus grand que la société, parce que la « société est faite pour lui et lui n'est pas fait pour elle; « la société est temporelle et lui immortel. Il est supé« rieur, antérieur et ultérieur à la société. » (Simon), *le Libéralisme.*) Ces grandes et chrétiennes vérités entrent dans l'apanage de l'humanité, à mesure que l'humanité devient majeure et que l'individu prend possession de lui-même. Or le socialisme historique, le socialisme qui a séduit un moment tant d'esprits, avait bien pour dernier mot la confiscation de l'individu au profit de la société, l'établissement d'une immense machine gourvernementale dont chaque individu aurait été un rouage ou une dent de rouage et dont l'État aurait été le grand moteur. Ce socialisme est

apparu avec des promesses pompeuses de liberté absolue, de progrès merveilleux, de jouissances sans limites ; sa baguette magique allait évoquer l'âge d'or, transfigurer notre pauvre globe, faire de nos déserts des Carmels et de nos Calvaires des Thabors : et le monde a été séduit. Mais du jour où l'on se serait aperçu qu'au lieu d'une liberté plus grande, d'un respect plus sacré pour l'individu, le socialisme amoindrissait ou confisquait l'individu, le citoyen du XIXe siècle se serait révolté contre son séducteur, à moins que sa magie, comme celle de Circé, n'eût soudainement transformé les nobles enfants des âges modernes en une race impuissante et avilie. Dieu nous a épargné cette coûteuse expérience.

Mais, chose étonnante ! de même que le socialisme, semblable à l'ancien impérialisme romain, confisque l'individu au profit de l'État, le Christianisme *traditionnel* (qui est en religion ce qu'est ce vieux impérialisme en politique), confisque l'individu au profit de l'Église. Et de même que le vieux système politique romain partait de l'idée que l'État n'était pas fait pour l'individu, mais l'individu pour l'État, — le système religieux correspondant semble professer que les fidèles sont faits pour le clergé et non le clergé pour les fidèles ; de sorte qu'au moins à cet endroit, le Christianisme traditionnel se montre socialiste et païen. La tendance de ce Christianisme sacerdotal, n'est-ce pas en effet d'effacer l'individu et d'y substituer le prêtre ? — C'est le prêtre qui correspond avec Dieu et supplante le fidèle. Le prêtre prie pour l'individu, le prêtre offre le saint sacrifice pour lui ; le prêtre lit le saint Livre pour lui, comprend pour lui, répond pour lui ; il est son chargé

d'affaires auprès de Dieu ; il fait son salut. « J'institue « M. l'abbé G*** comme mon directeur de conscience : « c'est lui maintenant qui *répondra* de moi. » Voilà une parole remarquable de l'illustre Aug. Thierry au très-chrétien abbé G***, et cette parole rend parfaitement la situation religieuse que nous caractérisons. — L'esprit du Catholicisme est tel : précisément parce qu'il est autorité absolue et qu'il ne souffre pas de contradicteurs, les individualités doivent lui faire peur : le « *Perinde ac cadaver* » doit être son idéal.

Le Catholicisme avoue hautement sa prédilection pour l'unité. Or l'unité ne s'obtient qu'au prix de l'individualité. Comme l'état socialiste ou romain, l'Église romaine est une machine montée, réglée, organisée, qui fonctionne avec la régularité et *l'indépendance* d'une machine : c'est ainsi qu'elle fait en grand le salut de tous. Ses cent milliers de prêtres, après avoir absorbé en eux l'individualité religieuse des fidèles, à leur tour perdent la leur. Et au bénéfice de qui ? du Pape ? non, mais plutôt de l'Église, vaste système qui n'a pas lui-même de personnalité. Ces cent milliers de prêtres savent ce qu'ils ont à croire, ce qu'ils ont à faire, le nombre de lignes qu'ils ont à lire chaque jour. Le nombre de leurs gestes, de leurs paroles, de leurs génuflexions, les détails les plus menus, tout est, en quelque sorte, réglé dans leur rituel, et s'accomplit d'un bout de la Chrétienté à l'autre avec une uniformité qui peut paraître à quelques-uns admirable, mais qui (on ne saurait y contredire) ne laisse que peu d'espace au jeu de l'individualité. Ce corps gigantesque a à sa tête un homme-pouvoir, un grand tout absorbant en soi toutes les individualités de prêtres et de laïques, et cela, pour

ne pas garder la sienne ; car il est esclave d'un passé inaliénable, puisqu'il est infaillible. Cependant quel homme que cet homme qui, se dressant sur le monde religieux, prétend parler *urbi et orbi :* « Que le monde se taise ! Je vais parler. Moi seul j'ai dans mes mains la vérité que je vais jeter au monde. Je n'admets pas d'objection ; croyez ou soyez anathème. Si votre raison est froissée, croyez ; si vos sentiments naturels sont révoltés, croyez ; si votre conscience se soulève d'indignation, croyez ; taisez-vous, raison imbécile ! taisez-vous, sentiments pervertis ! tais-toi, conscience dépravée ! — Je vous dis que ce pain est de la chair et que cette chair est Jésus-Christ. Je vous dis, mères chrétiennes, de fermer vos cœurs aux cris déchirants de la juive Mortara. J'ai béni les saintes flammes de l'Inquisition ! Courbez-vous, adorez : votre affaire, c'est de tuer en vous tout ce qui protesterait, c'est-à-dire tout ce qui est vous : raison, cœur, conscience, tout cela c'est l'hydre de l'hérésie : *Tria cerberus ora.* Arrivez-moi mutilé, mais arrivez ! Il vaut mieux vous jeter dans mes bras paternels, manchot ou boiteux, que de rester dans l'intégrité de votre individualité révoltée et d'être précipité dans la géhenne. »

Est-ce que j'exagère ? Est-ce que ce n'est pas là l'esprit du Catholicisme ? est-ce qu'il permet de croire, de penser, d'agir, de vivre moralement hors de la sphère dont son rigide compas a tracé les courbes inextensibles ? est-ce que l'autorité n'est pas son grand mot ? le « *Magister dixit* » son grand tribunal d'appel ? le « *Soumettez-vous !* » sa grande preuve ? le « *Anathema sit !* » son impitoyable refrain ? Et le concile de Trente n'est-il pas le lit de Procuste où il couche, taille et mutile toutes les individualités récalcitrantes ?

Peut-être fallait-il ce régime au moyen âge, lorsqu'on avait affaire à des hommes incapables d'avoir une pensée à eux. Il fallait à ces hommes-enfants, enfants mutins et malappris, le prestige d'une tutelle infaillible. Mais quand l'intelligence humaine a grandi, quand le front élargi de l'humanité adulte s'est senti penser, le principe catholique d'autorité a dû céder devant le principe moderne d'*individualité* inauguré par la Réforme.

Le Protestantisme trouva ce principe d'individualité dans les archives oubliées de la foi chrétienne. Il remarqua combien les livres sacrés rehaussaient l'individu, en faisant de chacun *un roi et un sacrificateur*. Ce plébéien inaperçu, chiffre obscur du grand nombre, cet homme que le savant écrasait de sa science et que l'équipage de l'opulence éclaboussait en passant, il entre directement dans le Saint des Saints : il est prêtre, il est souverain sacrificateur. Décidément le voile du temple est déchiré, irrémissiblement déchiré, quelque peine que se donnent les prêtres pour le recoudre.

« Tout protestant est pape une Bible à la main, » a-t-on dit. Tout protestant est plus que pape : il est *autonome;* sa pensée n'est pas enchaînée à une tradition imposée. Oui, tout protestant croyant et chrétien correspond directement avec Dieu, il lui parle dans sa langue, il lui parle selon son cœur. Ni rites, ni formules, ni intermédiaires humains, ni absolution sacerdotale. Il ne se décharge pas sur autrui de son salut : il s'en charge ; il en prend la responsabilité, et dès lors il y pense, il y travaille ; plus vous relèverez la responsabilité de quelqu'un, plus vous relèverez ce quelqu'un. Et inversement, « Le présent le plus fatal qu'on puisse faire à l'homme, c'est

« de diminuer en lui le sentiment de sa responsabilité [1]. »

Or qu'est-ce qui peut grandir davantage un homme, que de lui faire porter la responsabilité de sa foi et de son salut ? Un ministre d'État n'est responsable que des affaires politiques de son département ; lui, simple paysan peut-être, est responsable d'une âme dont le prix pèse, à l'appréciation de Dieu même, plus que tous les mondes créés. Ainsi le Protestantisme forme l'individu en le rendant responsable de son salut ; il le saisit dans ce qu'il a de plus individuel, la conscience ; par la conscience il le pousse à l'activité religieuse et par l'activité religieuse à toutes les activités. « Allez, dit sa religion au protestant, « examinez toutes choses et retenez ce qui est bon. » Il s'en va armé de ce droit. Avec ce droit il est entré dans le sanctuaire, il a examiné la foi, et ce n'est que quand il en a goûté la saveur divine, qu'il se l'est appropriée. Croyez-vous maintenant qu'après avoir fait de Dieu même l'objet de son examen, il n'examinera plus rien ? Il examinera tout : et plus il étudiera, plus il étendra son activité, plus son individualité s'affirmera et s'affermira : *Vires acquirit eundo.* — Les faits confirment le principe, un libre penseur connu, Montégut, n'a pas manqué de le relever.

« La race anglo-saxonne, dit-il, démocratique par « excellence, sous ses formes diverses, décentralisation, « administration, morcellement politique, régime consti- « tutionnel, parlements, protestantisme, philosophie, a « toujours poursuivi le triomphe de l'individu..... Dans « l'Ecosse et la Nouvelle-Angleterre, les masses n'existent « pas ; ce sont des nations d'individus... L'originalité, quel- « quefois un peu excessive, de cette race anglo-saxonne,

[1] Laboulaye, *Liberté relig*,

« est un cachet d'un caractère personnel. Aussi admirez « cette ardeur infatigable, cette persévérance prover- « biale, ces entreprises titanesques, ces colonisations en- « vahissantes et tous ces grandioses travaux accomplis, « non pas par des gouvernements, mais par des individus. « Et dans ce mouvement étonnant d'intérêts divers, de « passions, de personnes et d'idées si différentes, si hos- « tiles, qui pourraient se heurter, remarquez cet ordre qui « règne. Ce grand principe de *self government* ne peut « être appliqué que dans un pays où chaque individu a la « conscience hautement développée et le sentiment de sa « propre responsabilité. » Qu'on nous permette encore de « citer un extrait de la *Revue chrétienne* (1856, p. 448) : « Une nation de 25 millions d'âmes qui vit avec une ar- « mée de 10,000 hommes pour toute force publique, qui « reçoit dans son sein pour l'engloutir l'écume de l'Eu- « rope ; qui est à la tête de la civilisation industrielle ; « qui a, au lieu de dettes, un fonds de réserve ; qui paye « à son président le traitement d'un de nos ministres, « qui donne gratuitement à tous ses enfants une instruc- « tion supérieure à celle de tout un peuple européen, « qui compte plus d'églises et d'établissements philan- « thropiques qu'aucun peuple de l'ancien monde..... et « tout cela dans cette Amérique où tant d'autres nations « formées sous l'influence espagnole et catholique ont « malheureusement avorté..... ne l'oublions jamais : c'est « un grand spectacle [1]. » N'oublions pas non plus que ce

[1] Ces lignes, on le voit, étaient écrites avant la guerre actuelle. Reste à savoir si, de cette guerre, va dater une ère de décadence ou une ère de relèvement. Quant à nous, avec M. Agenor de Gasparin (voir *Un grand peuple qui se relève*), nous avons foi à l'avenir des États-Unis.

peuple a été formé par le principe d'individualité que nous étudions.

Vous pouvez faire la contre-épreuve de cette observation en comparant à l'Angleterre et aux États-Unis, l'Espagne, l'Autriche, le Portugal, le Mexique, nations formées d'individualités effacées, sans grandeur et aussi sans avenir, à moins que notre principe ne les pénètre. Que si l'on veut appeler en témoignage à ce congrès des nations, la France, l'Italie, la Belgique, je fais remarquer précisément que si ces peuples sont dignes de l'honneur d'être cités, ce n'est pas parce qu'ils sont restés sous le principe d'autorité, mais bien parce qu'ils s'affranchissent du principe d'autorité et se placent de plus en plus sous l'influence régénératrice de l'esprit d'individualité.

On fait à ce principe une objection dont il importe d'examiner la portée :

« L'individualisme est un principe dissolvant ; la source de toutes les dissidences, le brisement de toutes les unités. Nous ne connaissons en effet que trop cet esprit présomptueux qui fait que chacun voulant être son maître, il ne reste personne pour obéir ; que chacun veut être son prêtre et qu'il renverse les plus vénérables autels. C'est ce funeste principe qui pullule en sectes politiques et religieuses, et qui a brisé, du même coup, en mille fragments, l'État et l'Église. »

1° Remarquons d'abord que ce qui fait la valeur d'un principe, c'est sa mesure. Nous ne nous chargerions pas plus de défendre les abus de l'individualité, ni ceux de la liberté, que ceux de l'autorité. Toutes les vérités ont trouvé des enthousiastes compromettants. On a vu des démagogues furieux et des inquisiteurs non moins re-

doutables. Mais aussi on a vu et l'on voit à l'œuvre le principe sagement appliqué de l'individualité en Angleterre et aux États-Unis. Toutes les idées politiques et religieuses ont librement cours, et nulle part la vie politique ni la vie religieuse n'ont acquis plus d'intensité [1].

2° Nous demanderons, en tout cas, aux adversaires de ce principe par quoi ils prétendent le remplacer? Il y a trois manières de traiter l'intelligence humaine : — C'est d'abord de l'abêtir, de la nourrir de ténèbres, de l'encombrer de préjugés, et de poursuivre, par tous les procédés possibles de compression intellectuelle, la réalisation du *crétinisme* universel ; c'est là sans doute le beau idéal du genre. Ce procédé, fort heureusement, est aussi impraticable qu'immoral. Mais on pourrait peut-être mitiger ce moyen. Permettre d'étudier, d'explorer les sciences, les lettres, l'histoire, voire certaine philosophie, mais dans des *editiones expurgatæ* et à condition que l'esprit humain arriverait sur tous les points à des conclusions orthodoxes : sinon le fer, le feu, les oubliettes [2].

[1] C'est un enseignement frappant et qui confirme singulièrement notre thèse, que le contraste formé par le Brésil avec les États-Unis. Le Brésil a vécu sous le régime de l'autorité la plus absolue : les individualités y ont été comprimées; et aussi, dans ce malheureux pays, d'après des renseignements que nous tenons pour authentiques, « la religion a dégénéré au point de n'être plus qu'une simple habitude; même il est devenu habituel de ne prêter aucune attention à ses formes extérieures. Le nombre de ceux qui vont aux églises est très-restreint. La confession est abandonnée... une pure indifférence semble régner universellement. On n'a pas même fait de prières publiques pour le pape. Peu de nations peuvent avoir moins de religion que les Brésiliens. » (Le *Lien*, 16 novembre 1861.)

Si la vie religieuse des Brésiliens a dépéri sous le régime de l'autorité sans contrôle, sous ce même régime qu'est devenue la vie politique chez les Mexicains?

[2] Les Romains aussi permettaient à leurs esclaves d'étudier les

Ce procédé a été usé par les jésuites. Il est injurieux pour la nature humaine, injurieux pour la vérité, injurieux pour Dieu, qui veut être librement servi. Ce moyen n'aboutit pas, ou plutôt il aboutit à l'indifférence, à l'hypocrisie ou à la réaction. On croit servir la vérité et l'on couve des Voltaires.

3° Il ne reste donc plus de refuge que dans la liberté, l'essence de l'esprit humain comme de tout esprit, c'est *l'incompressibilité*. L'homme ne croira sincèrement que ce qu'il estimera devoir croire. Il pensera selon ses aptitudes personnelles. Votre voisin se permettra peut-être d'avoir une opinion différente de la vôtre ; laissez-le donc libre ! Pourquoi voudriez-vous revêtir cette intelligence d'un vêtement qui n'est pas fait pour elle? Cette magnifique unité de parade qui fait si bien comme spectacle, comme poésie ou comme pièce oratoire, dans une page de Bossuet, vue de dessous, n'est qu'une grande mystification. Tout, dit-on, doit être sacrifié à l'unité. « Eh non, observe M. de Rémusat ; l'unité, d'ordinaire, « c'est la servitude. » « Quand même il dépendrait de « quelqu'un de fondre en une seule les nations, les Églises, « les sectes, les écoles, il faudrait s'y opposer. Le vieux « monde romain a péri par l'unité. Le salut du monde « moderne sera sa diversité. » (M. Renan.) C'est que la diversité, c'est la loi même de notre nature. Croyez-

lettres. — Auguste aussi permit à *Virgile* de jouer de la flûte. — Le poëte est naïf en le racontant : « Ludere quæ vellem calamo permisit *agresti*. » En fait de liberté l'*agresti* est charmant, surtout associé à *quæ vellem*. Auguste lui permit de chanter ce qu'il voudrait, à condition qu'il ne s'agirait que de verts bocages. — L'Église romaine accorderait sans doute la culture pleine et entière de l'intelligence, — dans ces limites.

vous donc que l'unité tyrannique imposée par un prince absolu qui ne laisserait la parole ni aux hommes ni à la presse, fût une unité de bon aloi? Et que, sous ce silence et sous cette écorce, il n'y eût pas une foule de protestations et de divergences? Pensez-vous que sous l'unité extérieure d'une autorité ecclésiastique absolue règne l'unité réelle? Combien estimez-vous, par exemple, que, pour arriver au chiffre vrai, l'unité romaine aurait à retrancher de millions de ces 150 millions de fidèles qu'elle inscrit pompeusement dans ses cadres? L'hérésie inavouée, le scepticisme, l'incrédulité, ont prélevé leurs innombrables recrues dans ce chiffre colossal; et les variations des opinions religieuses (*ou irréligieuses*) qui existent dans la France catholique sont bien aussi nombreuses et, en tout cas, plus éloignées du Christianisme que dans les sectes américaines. Ici et là règnent une infinité de divergences : seulement ici, uniformité officielle, c'est-à-dire fiction hypocrite et fatale à la vérité; là, vérité telle quelle, sans fiction. Cette diversité de croyances, dans les États catholiques ou protestants, tient à l'essence même de l'esprit humain. Elle est un gage de liberté et de sincérité. « L'unité prétendue dont se glorifient l'Espagne et « l'Italie, c'est la mort. En Angleterre et aux États-Unis « chacun peut discuter la vérité et attaquer l'Évangile. « C'est là qu'est cependant la foi vivante : il y a plus de « soldats que d'ennemis. A Rome, on est catholique ou « athée; à Londres, il y a sans doute des hommes qui ont « rompu avec les Églises établies; mais en trouverait-on « un seul qui blasphémât le Christ [1]? »

[1] Nous sommes heureux de remercier M. Laboulaye de ce témoignage rendu à la vérité.

Nous posons donc, d'une main ferme, le grand principe de l'individualité comme principe chrétien, et aussi comme le droit, l'espérance et la sauvegarde des âges modernes : c'est ce principe qui nous sauvera du Bas-Empire. C'est là la porte triomphale que le Christ a ouverte avec sa croix, dont Luther a retrouvé les clefs rouillées, et par laquelle il est passé, conduisant avec lui le cortége de l'humanité émancipée. Cette porte ouvre sur toutes les vérités et sur toutes les activités religieuses, scientifiques, politiques, et l'humanité tout entière y passera.

Aussi bien, l'homme moderne n'est pas disposé à se laisser absorber. Il ne se considère plus comme un être producteur attaché à la glèbe, comme fragment de la masse, comme fraction insignifiante et anonyme, par exemple en France, comme un trente-six millionième de la patrie. Le Christ lui a appris sa grandeur et sa dignité. Un homme, quel qu'il soit, que le sang d'un Dieu a racheté se sent une valeur absolue, indépendante de toute comparaison. L'homme moderne sent l'infini en soi, car il y sent Dieu. Il ne relève que de lui. Il se sait responsable, par conséquent il s'attribue des droits qu'il ferait valoir au besoin seul contre tous, si tous lui niaient ses droits, conditions de ses devoirs — et dans cette lutte, il pourrait être brisé, mais non pas vaincu. « Tout le faubourg Saint-Germain, avec son « oracle M. de Maistre, pèse moins dans le monde « que quelques quakers de Manchester, » a dit M. Renan.

Oui, nous le croyons, la France devient majeure ; elle devient individualiste. Il y a entre nous chrétiens et elle, encore à cet endroit, une secrète affinité. La

conquête du principe d'individualité c'est la conquête de la conscience, et la conquête de la conscience c'est la voie royale qui ne peut qu'aboutir au vrai Christianisme.

Mais n'y a-t-il pas correspondance, connexion entre l'idée d'individualité et celle de liberté, qui est aussi une des grandes idées modernes? Et le vrai Christianisme n'est-il pas aussi l'allié naturel, le parrain sublime de la Liberté et de tous les principes généreux que la Liberté enfante? — Examinons.

CHAPITRE IV.

LIBERTÉ. — TOLÉRANCE. — FRATERNITÉ.

« Bonne ou mauvaise, c'est de la Réform
» que date la liberté. »

LABOULAYE.

Voilà trois beaux mots, n'est-ce pas, lecteur! Ces mots sacrés vont réveiller dans votre âme un écho de sympathie et d'enthousiasme.

Est-ce qu'il y aurait par hasard quelqu'un, en Europe, qui aurait besoin qu'on lui prouvât que la liberté est bien réellement dans l'esprit du siècle? — Mais ceux qui s'avancent debout et vainqueurs sur son char de triomphe aussi bien que ceux qu'elle écrase le savent également : demandez à Garibaldi, demandez à François II, si l'esprit de liberté n'est pas le souffle moderne?

Il est vrai que ce souffle est parfois un ouragan.

La France, la Prophétesse, l'Apôtre missionnaire de la liberté, a eu les folies de la liberté. La fille sacrée du ciel a été parodiée. On a vu paraître dans nos rues une bacchante échevelée, ivre et sanglante, et l'on a dit : Voyez la Liberté !

Nous ne l'avons pas reconnue. Mais quoi ! parce qu'il a plu à des tyrans de couvrir du nom de liberté leurs saturnales et leurs orgies, s'ensuit-il que la vraie liberté ait perdu ses titres ? N'est-elle pas inscrite au frontispice de notre Charte ? N'a-t-elle pas tiré l'épée de la France pour affranchir l'Italie ? N'est-elle pas l'étincelle électrique qui communique au monde moderne une irrésistible commotion ?

Je pense que si le XIXe siècle prenait la parole et que la France fût son interprète, je ne serais point démenti. Elle se contenterait peut-être pour sa réponse de dérouler les plis de son drapeau déchiré, et montrerait écrits en lettres d'or les noms de trente champs de bataille, dont le premier fut la place de la Bastille et le dernier Solferino.

Or M. Laboulaye, cet observateur si judicieux, nous déclare que cette liberté date de la Réforme.

D'après ce qui précède, nous aurions pu nous en douter. Si la conquête du Libre Examen est due à la Réforme ; si le Libre Examen conquis a naturellement, comme nous l'avons vu, mis l'homme en possession de lui-même par la prise de possession du principe d'individualité, le principe d'individualité à son tour a dû porter son fruit social. L'homme se constatant libre dans sa conscience, dans ses rapports avec Dieu, a voulu être libre dans ses rapports avec ses semblables, et par

esprit de justice réciproque, a compris que son semblable avait les mêmes droits vis-à-vis de lui. De là les droits de l'homme et les libertés modernes.

Que si, après cela, l'esprit du Christianisme traditionnel a été incurablement hostile à l'esprit de liberté, — qu'y puis-je, moi? C'est sa faute et son péril.

Je sais bien que quelques individualités distinguées et indépendantes ont essayé de concilier le Catholicisme avec la liberté, Chateaubriand, Lamennais, Montalembert, Lacordaire [1]. Noble phalange de grands esprits généreux et inconséquents.

La logique de la situation a été plus forte qu'eux, plus forte même que Pie IX; et si Lacordaire avait été pape — elle eût été plus forte que Lacordaire.

En 1847 Pie IX essaya d'une papauté libérale. Il n'en est plus là. Ne soyons pas trop sévères envers lui. Rien ne démontre mieux que Rome actuelle l'impuissance du Catholicisme à produire la liberté. Rome, la patrie du Catholicisme, a fait ce qu'elle a voulu du coin de terre où elle était maîtresse: elle n'en a pas fait une terre libre. O douleur! Rome païenne fut longtemps libre : Rome chrétienne ne l'est pas!

Je sais bien qu'en 1848, le Catholicisme essaya de se faire libéral et baptisa les arbres de la liberté. Cela prouve qu'il sait se plier aux circonstances. Je sais bien que le Catholicisme a fait grand bruit de son amour pour la liberté, quand il s'est agi de la liberté d'enseignement: cela prouve qu'il la voulait *pour lui*. — Mais

[1] Voir à la fin du volume une lettre que j'ai adressée à Lacordaire sur l'incompatibilité de la liberté avec le régime romain, sa réponse et ma réplique.

« *que les vraies libertés soient réciproques,* » ce n'est pas l'adage du Catholicisme.

N'a-t-on pas vu en France un journal qui n'a pas craint de dire : « La liberté ne peut exister que pour nous, car nous seuls possédons la vérité : il n'y a pas de liberté pour l'erreur ? » (Voir M. René Taillandier.) N'a-t-on pas entendu l'*Univers* faire cet humble aveu, dirais-je? ou cette fière déclaration : « On « veut à toute force faire Rome libérale, elle qui a dit « si nettement, le jour de l'Assomption 1832, qu'elle « ne l'avait jamais été et qu'elle ne le serait jamais ? » (*Univers,* 22 décembre 1855.)

Et en effet, il faut être conséquent et ne pas vouloir faire sortir d'un principe son contraire. Le Catholicisme a pour synonyme autorité, infaillibilité ; il ne peut pas avoir pour conséquence : liberté. Il vous permettra bien de raisonner pourvu que vous arriviez à ses conclusions : mais tout raisonnement qui n'arrive pas à ses conclusions est impie. — Soumission : raisonnée, si vous le pouvez ; aveugle, si votre raison s'insurge ; voilà l'alternative qu'on vous propose. Vous êtes libre... de toute la longueur de votre chaîne. — La première, la plus sainte des libertés modernes, c'est la *Liberté de conscience :* or comment voulez-vous que le Catholicisme l'accorde ? Elle est en opposition avec l'essence même du Catholicisme. Elle est la première des hérésies. Elle est une impiété que les papes ont certes assez énergiquement flétrie et anathématisée. Vous pouvez lire pour votre édification sur ce sujet la bulle de Grégoire XVI, qui appelle la liberté de conscience « *une maxime absurde* » ou plutôt : « *un délire !* »

Mais que vous étonnez-vous? Tout ceci est très-logique. Quand on part de ce principe : « Je suis infaillible ; » quand on porte une épée à la main, une tiare sur la tête et une telle idée au front, de quelle façon voulez-vous qu'on accueille le téméraire qui osera vous dire :

« Je ne puis pas croire ce que vous croyez, et ce que vous appelez *un délire* est pour moi un dogme sacré. O Pontife, laissez-moi libre ; au-dessus même des marches de votre trône, j'ai le droit d'asseoir mon indépendance; et au-dessus des oracles qui descendent de votre bouche, je place ceux de ma conscience qui, pour moi, représente Dieu, plus que vous ne le représentez vous-même ! » Ici, je vois le front superbe de l'homme infaillible s'assombrir. Ce fier langage de la conscience, c'est pour lui de l'insolence, de la révolte. Il faut arrêter cette langue, il faut fermer cette bouche. Il faut extirper l'hérésiarque et l'hérésie !

L'histoire a enregistré les saintes fureurs de l'homme infaillible lançant des foudres, allumant des bûchers, prêchant des croisades, bouleversant des royaumes, exterminant des populations afin de noyer l'hérésie dans le sang, afin de l'éteindre dans les flammes!... Vous pouvez encore lire une page déchirée de cette histoire lamentable en allant vous asseoir sur quelque ruine de la vallée de Mérindol.

Et remarquez que tout ceci ce n'est pas une cruauté gratuite ; elle est sanctionnée par une logique terrible. — Comment voulez-vous que quand on était tout-puissant, on permît que l'hérésie distribuât le poison des âmes? Il valait bien mieux certes faire périr les corps de ces Locustes spirituels que de les laisser empoisonner les

âmes des fidèles! Il vaut bien mieux enchaîner ou tuer un pestiféré que de le laisser *libre* d'aller porter la peste dans tout un pays. Et encore si ce n'était que la peste! Mais c'est l'enfer que porte avec soi l'hérétique[1]! — De nos jours, il est vrai, ni bûchers, ni cachots, ni croisades, et pour cause. « Je sais très-bien que l'Église « souffre ce qu'elle ne peut pas empêcher... mais je « maintiens qu'elle n'accepte jamais la liberté, ou, pour « parler comme elle, l'indifférence des religions. » (M. *Laboulaye*.) « Liberté de religion est synonyme d'irré- « ligion, » dit expressément M. Auguste Nicolas, et l'*Univers* déclare très-correctement que l'Église repousse, combat, condamne « *souvent* les thèses que la « liberté politique soutient avec le plus d'ardeur...» « La « tolérance, poursuit M. de Falloux, n'est pas connue « des siècles de foi, et le sentiment que ce mot repré- « sente ne peut être rangé parmi les vertus que dans un « siècle de doute... Qui peut se flatter désormais, conti- « nue-t-il naïvement, d'éteindre une opinion en tuant « celui qui la professe? » — Donc, si l'on pouvait se flatter de ce doux espoir, il serait permis de le tuer? — Mgr l'évêque de Montauban, dans son Bulletin du 17 juillet 1860, est d'avis qu'en effet, au moins *un certain degré*[2] de pression extérieure, de peine ou de souffrance physiques, peut être employé légitimement

[1] « Le doux saint Louis est en religion un terrible persécuteur. Il « pose en principe que l'homme laïque ne doit répondre aux objec- « tions qu'il entend faire contre la foi qu'en perçant le ventre de « celui qui les fait... Il laisse l'Inquisition décimer ses sujets par « l'*immuration* et le bûcher en permanence. Dioclétien n'a pas « fait cela. » (M. Renan.)

[2] C'est nous qui soulignons.

« et utilement pour faire passer un homme de l'erreur « à la vérité et du bien au mal. » — L'*Univers*, on le sait, a déploré que Luther n'ait pas été brûlé comme Jean Huss ; et de même que Grégoire XVI avait fait frapper une médaille [1] et chanter un *Te Deum* pour remercier Dieu et le roi de France de l'extermination des hérétiques, M. Veuillot a fait, en plein XIXe siècle, l'éloge des dragonnades et de la Saint-Barthélemy. — Donoso Cortès vous dira, que « le souverain doit tout ce qui est « nécessaire au bien-être de la société et qu'il a le droit « de faire tout ce qu'il doit. » — Cela fait peur. — Nous ne rappellerons que pour mémoire deux noms déjà cités : de Bonald et de Maistre, deux représentants du despotisme le plus absolu, et aussi du Catholicisme le plus conséquent. Pour couronner cette noble phalange d'*amis de la liberté*, nous reproduirons un fragment de la bulle de Grégoire XVI, déjà indiquée : « Quel homme en « son bon sens dira qu'il faut répandre librement des « poisons ? De la source infecte de l'indifférence dé- « coule cette maxime absurde ou plutôt ce délire (*sic !*) « qu'il faut assurer et garantir à qui que ce soit la liberté « de conscience. »

Je viens de citer les représentants les plus accrédités du Catholicisme contemporain. Eh bien, je me porte garant pour le XIXe siècle qu'il ne signerait pas les citations que nous avons faites, ni celle de M. Aug. Nicolas,

[1] On a voulu prétendre que c'était uniquement pour féliciter le roi de France d'être débarrassé d'un parti de rebelles ; mais il n'en est rien. A l'exergue de la médaille on lit : *Huguonotorum strages*, et on y voit l'ange exterminateur armé du glaive de la croix. Si ces *rebelles* avaient été des *catholiques*, on n'aurait pas chanté de *Te Deum*.

ni celle de M. de Falloux, ni celle de l'évêque de Montauban ; et que si de Bonald, de Maistre, Grégoire XVI et M. Veuillot peuvent être donnés pour les représentants du pur Catholicisme, le XIXe siècle ne les choisirait pas pour ses représentants.

Qu'est-ce à dire ? La religion du Christ serait-elle donc antilibérale ? Et n'y aurait-il que des incompatibilités entre l'esprit libéral du siècle et l'esprit du Christ ?

Non certes ! Je maintiens que l'esprit de liberté, de respect des consciences, de fraternité qui anime et inspire mon siècle, anime et inspire aussi la grande âme de Jésus, du Jésus que je connais, du vrai Christ, et qu'en vérité il vaut mieux avoir affaire à lui qu'à ses vicaires. Il est étrange, vraiment, que ceux qui prétendent hériter de lui tiennent tant à un héritage temporel qu'il n'avait pas, et répudient si bien l'héritage de cet esprit de liberté qu'il a apporté au monde !

N'est-ce pas le Christ qui prononça ces paroles qu'on dirait d'hier : « Je me tiens à la porte *du cœur* et je « frappe : si quelqu'un *m'ouvre,* j'entrerai. »

Il entrera, — mais il faut qu'on lui ouvre.

Il entrera, — mais il ne brisera pas la porte. Il entrera, mais pas d'assaut ; il ne trouverait que la ruine de l'homme moral : or il veut l'homme libre et tout entier.

Un jour, Jésus voulait passer par Samarie. Les Samaritains lui fermèrent leurs portes. Les fils de Zébédée (peut-être depuis lors les fils du Tonnerre, *Boanergès*) demandèrent à Jésus qu'il fît pleuvoir du feu et du soufre sur cette cité insolente : « Vous ne savez, leur dit Jésus, « de quel esprit vous êtes animés ! »

Un autre jour, Pierre, l'apôtre bouillant et emporté, tire l'épée, en frappe un serviteur du Sanhédrin, dans

l'honorable but de défendre son maître. « Pierre, lui dit le Christ, remets ton épée au fourreau : qui se servira de l'épée, périra par l'épée. [1] »

Vous figurez-vous Jésus-Christ entrant d'assaut dans Samarie, comme Jules II à Bologne? ou Jésus-Christ grand Inquisiteur? ou même Jésus-Christ faisant souffrir *jusquà un certain degré* un mécréant pour le ramener à la vérité, de concert avec l'évêque de Montauban?

Noble fils du Dieu d'amour, serait-il vrai que le siècle lui-même comprenne mieux votre dignité et votre caractère que l'Église qui se pare de votre nom!

Quoi qu'il en soit, l'esprit moderne ne comprend pas le rapport qu'il peut y avoir entre la contrainte et la vérité; ni comment un bûcher peut éclairer une intelligence.

Il comprend, au contraire, que la contrainte déshonore la vérité et ne fait que des hypocrites; que la vérité doit avoir horreur des armes que l'erreur a toujours mises à son service; et que ce serait risquer de faire confondre le Christ avec Mahomet que de l'armer comme Mahomet. « Les armes de notre combat ne sont « point charnelles, » écrivait l'apôtre Paul.

Le vrai citoyen du siècle actuel — c'est là son honneur — comprend le respect que chacun doit à chacun; il est jaloux des droits de son prochain autant que de ses propres droits. La loi moderne a voulu que le domicile de chaque citoyen fût inviolable : combien plus ce domicile où le moi réside, cet autel intérieur qui s'appelle *la conscience!*

[1] N'est-ce pas là une prophétie? Cette prophétie n'est-elle pas en voie de s'accomplir?

Et lorsque le siècle actuel a vu sortir de quelque vieil arsenal du moyen âge les armes rouillées de l'intolérance, — son âme généreuse en a frémi.

Le grand-duc de Toscane emprisonnant les Madiaï, le Pape arrachant à sa mère le petit Mortara, la *justice* espagnole envoyant aux galères Matamoros et vingt autres martyrs de la conscience, ont soulevé l'indignation de l'opinion contemporaine. Mais l'arme de la persécution est fatale à ceux qui osent s'en servir : elle les blesse à la main ou au cœur.

Quoi qu'il en soit de ces restes d'une époque d'oppression, nous croyons que cet esprit d'intolérance qui ose encore résister à l'esprit moderne sera bientôt dissipé. Croyez-vous qu'un autre concile de Constance, tenu en 1862, pourrait brûler le moindre hérétique ? Que les moines de Florence, en 1862, pourraient faire rétracter Arago ou Leverrier ? Que Calvin réussirait encore à faire brûler un Servet ? Que François Ier pourrait encore, une torche sainte à la main, refaire la terrible cérémonie des processions et brûler à chaque station un huguenot ? — Ces interrogations n'attendent pas leurs réponses : le temps, les mœurs, la civilisation, l'esprit chrétien ont fait des progrès, sinon dans l'Église, du moins dans le siècle, plus chrétien qu'elle à certains égards.

Cependant, l'Église n'est pas sans raisons spécieuses pour défendre le dogme antichrétien de l'intolérance. Il est bon de les examiner. — Sans contredit si, parmi nous, elle osait passer de la théorie à l'application, un *tolle* général la réfuterait mieux que les arguments les plus péremptoires. Cependant, comme elle est encore

loin de pratiquer la tolérance là où elle est maîtresse, il est bon d'examiner en face ses raisons et de leur demander ce qu'elles valent. Ne craignons pas de poser nettement les questions :

« Eh quoi ! s'écrie l'Église indignée, quelle est cette doctrine de la tolérance universelle, sinon l'indifférence universelle ? La vérité n'est-elle pas, de sa nature, intolérante ? Quand le soleil paraît sur l'horizon, tolère-t-il la nuit ? Il appartient à une erreur de tolérer toutes les erreurs, comme à une troupe de malfaiteurs de se supporter pour nuire ; mais il n'appartient pas à la vérité d'admettre l'erreur pour compagne. Que le Panthéon romain adopte, par un syncrétisme complaisant, le culte de tous les faux dieux, cela se conçoit ; mais je vous dis que si le Christ entre dans le Panthéon, il chassera tous les autres. Et c'est là ce qu'il a fait. Que le scepticisme moderne emprunte à l'infidèle Athalie les principes de sa tolérance perfide et dise avec elle :

« J'ai mon dieu que je sers; vous servirez le vôtre :
» Ce sont deux puissants dieux. »

« La vérité répondra, avec la fierté du jeune Joas :

« Il faut servir le mien,
« Lui seul est Dieu, madame, et le vôtre n'est rien. »

« Voilà ce que la vérité dit au scepticisme : voilà ce que le Catholicisme dit au XIXe siècle. »

Il y a, dans ce fier raisonnement, un mélange de vrai et de faux que nous voudrions démêler.

La vérité est intolérante de sa nature, affirme-t-on.

Nous verrons tout à l'heure dans quel sens ; mais, en tout cas, il ne faudrait pas vouloir faire de l'intolérance le critère de la vérité, car en ce cas le mahométisme pourrait réclamer ses titres de *créance*. Toutes les religions ont été intolérantes, d'où l'on ne voudrait pas conclure que toutes soient vraies.

Dans un sens toute religion est *intolérante*[1] vis-à-vis d'une religion qui n'est pas elle ; comme toute philosophie est intolérante vis-à-vis d'une philosophie opposée. Ainsi, le Christianisme est dogmatiquement intolérant vis-à-vis du paganisme, du mahométisme, etc., dans ce sens qu'il les accuse de fausseté et les exclut de son sein. Le spiritualisme est intolérant de la même manière vis-à-vis du matérialisme. Le déisme est intolérant vis-à-vis de l'athéisme. Toute affirmation est intolérante vis-à-vis de la négation correspondante. Mais cette intolérance (que ce mot n'effraye personne) est abstraite, elle se passe uniquement dans le domaine de l'idée. — La logique me contraint à admettre qu'une

[1] Ce mot effrayant en lui-même a valu à M. Schaëffer, de la part du journal le *Siècle* un article qui n'est d'un bout à l'autre qu'un malentendu. Il ne faut pas se faire une querelle de mots, il s'agit de s'entendre sur leur signification. Nous croyons que M. J. Simon distingue avec raison (dans la *Religion naturelle*), entre l'intolérance civile et l'intolérance ecclésiastique. Il est certain qu'on ne peut pas empêcher qu'une société quelconque (religieuse *ou autre*), ne cesse de reconnaître comme l'un de ses membres celui qui en répudie les principes premiers : absolument comme une société abolitioniste ne pourrait plus reconnaître comme inscrit dans ses cadres un *esclavagiste* avoué. L'existence d'une société acceptant dans son sein des éléments si hostiles est contradictoire en soi. — Mais de là à l'intolérance civile qui agit *vi et igne*, il y a un abîme. Je puis désapprouver, blâmer, plaindre celui qui n'a pas nos convictions, jamais je n'ai le droit de le contraindre.

Église organisée a le droit de faire sortir de son sein tout membre qui n'a pas sa foi, à condition néanmoins que cette exclusion n'entraînera aucune conséquence civile.

Cependant, tout en croyant devoir réserver ce droit de la société vis-à-vis de l'individu, nous tenons à descendre un peu plus au fond de la question, afin de recommander à la société religieuse la plus grande largeur quant à ses bases (et par conséquent à ses tolérances dogmatiques), et la plus grande réserve, quant à l'usage du droit d'exclusion, qui sans contredit est le sien.

La vérité absolue est-elle tellement l'apanage de l'homme, que l'on puisse dire qu'elle est tout entière d'un côté et point du tout de l'autre ?

La vérité entre-t-elle dans l'homme d'une manière si soudaine et si complète, y est-elle si visible et si tangible, que l'on ne puisse pas ne pas l'apercevoir? Et en maltraitant tel homme comme mécréant, ne s'expose-t-on pas à faire comme l'imprudent horticulteur qui, d'un coup de bêche, détruit le germe enfoui d'une plante précieuse?

La vérité est-elle tellement liée à telle ou telle forme religieuse, qu'elle en dépende absolument, si bien que celui qui se trouve en dehors de cette forme religieuse soit complétement en dehors de toute vérité?

La vérité, enfin, est-elle uniquement une idée, un corps de doctrine, un acquiescement de l'esprit? La vérité religieuse ne se tient-elle pas beaucoup plus dans le cœur que dans la tête ? N'est-elle pas surtout un sentiment, une force, une vie? Deux hommes très-opposés quant aux idées

ne peuvent-ils pas avoir un même sentiment? Et *vice versâ*, deux hommes tout à fait d'accord quant aux idées ne peuvent-ils pas avoir des sentiments tout différents?

Précisons notre pensée. — Voici un homme réputé hérétique; cependant il aime Dieu, sa vie est honnête, charitable. — En voici un autre, rigoureux orthodoxe, catholique zélé, qui se confesse, qui communie scrupuleusement, mais qui n'aime que soi et ne fait du bien qu'à soi : dévot, égoïste et méchant; cela s'est vu. Or lequel est le plus dans la vérité? Est-ce le mécanisme de la confession ou de la communion, ou de la rubrique, qui confère la vérité divine? Le prétendre serait du matérialisme et de l'immoralité. J'ajouterai de plus cette remarque. — Dans la société religieuse la plus orthodoxe, il y a des indifférents, des impies, des hypocrites; comme dans la société religieuse la moins orthodoxe, il y a des hommes droits, des hommes de bien, des hommes de foi. Je prends les jansénistes et les protestants sous Louis XIV, d'un côté et de l'autre la société catholique orthodoxe. Ce grand corps, officiellement catholique, est criblé d'impies, d'incrédules, d'athées avoués. On ne s'en formalise pas, on ferme les yeux. Les jansénistes et les protestants sont les hérétiques : c'est entendu; donc ils sont proscrits, traqués, mis à mort; mais l'impiété, l'immoralité, l'athéisme, sont bien en cour. Or, où y a-t-il le plus de foi, de piété, de *vrai Christianisme?* Est-ce du côté des jansénistes et des protestants, qui croyaient à la révélation, qui vivaient de mœurs exemplaires, qui mouraient pour leur foi en Jésus-Christ, — ou du côté de ces impies, de ces blasphémateurs, de ces hypocrites titrés et mitrés qui peuplaient les avenues de

Versailles? Comment! on persécute qui croit à Jésus-Christ sans croire au pape : et on comble d'honneurs qui ne croit, au fond, ni au pape, ni à Jésus-Christ, ni à Dieu! Des marquis débauchés, des professeurs d'athéisme sont en faveur, et les saints de Port-Royal ou des Cévennes sont proscrits et mis à mort! Jusque sous Louis XV et même sous Louis XVI, on tient enfermés dans une tour [1], honteux monument de l'intolérance d'un siècle incrédule, de pauvres *hérétiques* qui croient au Christ, mais nient la messe, tandis qu'on fait l'apothéose de Voltaire, qui nie et sape tout! Il se rencontre souvent que le persécuteur et le persécuté ont le fonds de la foi commun, ils sont frères, et celui qu'on tolère, c'est le véritable ennemi. Dieu a voulu, dans sa sagesse, qu'il fût impossible à aucun regard humain de discerner le vrai croyant du faux, afin sans doute de se réserver à lui seul le droit d'appréciation comme celui de rétribution. Et l'intolérance qui veut, malgré les ordres positifs du Maître, arracher l'ivraie mêlée au bon grain, est condamnée, faute de discernement et comme châtiment, d'arracher le bon grain avec l'ivraie. Son chef-d'œuvre a été de brûler des saints et de mettre la tiare sur des fronts impies.

L'Angleterre est un des pays les plus libres du monde, et l'un des premiers affranchis, et cependant il lui a fallu des siècles et des flots de sang pour faire sortir la liberté religieuse des principes qu'elle avait posés, et qui, à son insu, la portaient si légitimement dans leur sein. — Si du moins ses malheurs et son exemple pouvaient encore nous enseigner!

[1] La tour de Constance, à Aigues-Mortes.

Qui ne sait les luttes sanglantes des épiscopaux et des presbytériens, des presbytériens et des brownistes ? L'Eglise anglicane, qui entendait bien avoir le droit de se séparer de Rome, n'entendait pas accorder aux *dissenters* le droit de se séparer de l'Eglise anglicane. De là le bouleversement des trois-royaumes ; de là des champs de bataille ensanglantés... Or vous auriez pu voir, il y a quelques années, dans une immense église de Londres, une grande assemblée chrétienne, où, épiscopaux et presbytériens, luthériens et réformés, arméniens et calvinistes, baptistes, moraves et méthodistes, etc., se rencontraient, non pas, comme jadis sur un champ de bataille, pour se détruire, mais autour du même Autel pour prendre la Cène du même Seigneur [1]. Toutes ces Eglises chrétiennes, qui jadis se proscrivaient, maintenant, animées d'un même esprit de support, de fraternité, se sentaient sœurs, tout en se sentant, à certains égards, différentes :

Quales debet esse sororum...[2]

Quoi donc ! il a fallu, aux libres enfants de la Réforme, trois siècles de controverses, de luttes intestines et des flots de sang répandu pour leur apprendre l'amour ! Et c'est à peine sils commencent à comprendre que « *c'est au cœur que Dieu regarde,* » — et que ceux qui ont au cœur l'amour de Dieu et des hommes, inspiré par Jésus-Christ, sont au fond ses enfants et de vrais frères ?

[1] « Il faut voir, a dit Ch. de Rémusat, comment cette Babel, sait » parler le même langage. »

[2] Être un et divers, voilà l'harmonie. C'est le sens du mot *Univers* ? que les Grecs appelaient Κόσμος avec la même pensée.

Il me semble que cet esprit de largeur, de tolérance, de fraternité, qui va découvrir, à travers toutes les divergences dogmatiques, un cœur fraternel pour l'aimer, ne serait pas désavoué par notre XIXe siècle : mais certainement il doit être désavoué par le Catholicisme conséquent.

Le vrai Catholicisme est intolérant de sa nature et il est incurable. L'expérience ne l'enseigne pas : elle l'irrite. Il ne veut pas, il ne peut pas entrer dans ce courant de tolérance dogmatique et ecclésiastique dans lequel le Protestantisme voudrait l'engager. — Les hommes intelligents du Protestantisme n'en sont plus à appeler Rome la grande prostituée, la bête de l'Apocalypse. Ils reconnaissent avec émotion ce qu'il y a de piété, de véritable esprit chrétien dans un Fénelon, dans un saint François de Sales, dans un saint Vincent de Paul. Ils seraient heureux de s'agenouiller à côté de leurs pareils et de s'édifier à leur prière. Ils leur feraient de grand cœur place, dans leurs grandes assises de l'Alliance évangélique... Mais comment voulez-vous qu'un évêque catholique se mette à genoux à côté d'un évêque anglican, sous les voûtes de Westminster, pour prier le même Sauveur ! Pas possible. Ce serait admettre une égalité et une fraternité chrétiennes que le Catholicisme ne peut reconnaître sans se nier. Je suis tout, et vous rien : voilà sa devise. Je suis l'Eglise, et vous l'hérésie. J'ai, moi, l'esprit de Dieu, et vous l'esprit de Satan. Que voulez-vous ? avec une pareille idée, impossible de s'entendre. — On m'a raconté que sir Culling Earley, baronnet, président de l'Alliance évangélique de Londres, avait été offrir au pape d'en faire

partie. Le pape avait répondu : Je le veux bien, mais à condition que vous allez user de l'influence de votre association pour ramener l'Angleterre au giron de l'Église : après cela, je ferai partie de votre alliance. — Je ne garantis pas que le fait soit vrai, mais, ce qui pis est, il est vraisemblable.

La position que le Catholicisme a prise — ou plutôt que son principe lui a faite, — l'a mis en hostilité, non pas seulement vis-à-vis du Protestantisme, mais vis-à-vis de tout ce qui n'est pas lui. Semblable à cet enfant du désert qui hérita d'une malédiction étrange, il a sa face dressée contre tous et la face de tous est contre lui. Il semble avoir, comme le Misanthrope de mauvaise humeur :

« *Rompu* en visière à tout le genre humain. »

Nous, esprits indépendants, nous sommes placés vis-à-vis de lui dans une position toute différente de la sienne à notre égard; nous pouvons être impartiaux envers lui, lui ne peut pas l'être envers nous; nous pouvons — et nous le faisons avec joie — reconnaître ce qu'il y a de bon en lui, tandis que lui ne peut pas reconnaître ce qu'il y a de bon en nous. De même que pour lui la soumission à l'autorité ecclésiastique est le bien absolu, de même *l'insoumission* à cette autorité est le mal absolu. Or nous, enfants de notre temps, nous sommes atteints de l'épidémie. Que voulez-vous? nous pensons avec notre tête et nous regardons avec nos yeux. Nous aimons la liberté de penser, nous la respectons chez autrui, nous la pratiquons pour nous. Donc nous sommes en révolte contre l'autorité absolue

de notre mère vénérable, nous sommes des parricides...[1]

Voilà de quel œil doit nous considérer le pur Catholicisme. Or il faut avouer qu'avec un pareil esprit, si l'on n'en arrive pas à allumer des bûchers, cependant il est difficile de vivre dans des rapports paisibles, respectueux, fraternels, avec des fauteurs de lèse-majesté divine, des parias spirituels, des rebelles religieux, des maudits enfin!

De là, pour le catholique conséquent, une prédisposition systématique à interpréter à mal tout ce qui ne sort pas de lui. Que peut-il venir de bon de Nazareth? Les plus belles œuvres lui sont suspectes; les sentiments les plus sincères, pour lui, sont faux; l'éclat le plus incontestable d'une piété qui n'est pas *selon sa formule* est flétri, nié, imputé aux puissances infernales. Ce protestant dont la foi se dévoue et dont le martyre vaut bien celui de Justin ou de Polycarpe, ce ne peut être que quelque suppôt de Satan, déguisé en Ange de lumière. « Ouvrez un livre au hasard, dit Laboulaye (*Débats*, 2 oc-« tobre 1860), vous y trouverez des personnages peu « respectables qu'on admire par tradition, des hommes « égarés peut-être, mais sincères et courageux que « depuis des siècles on traîne dans la boue; le mérite « des uns, c'est qu'ils ont été fidèles de nom et qu'ils « ont servi l'Église; le crime des autres, c'est qu'ils ont « erré dans la foi; cela suffit pour dispenser d'être juste... « Que parlez-vous des adultères de Louis XIV, de son « ambition et de son luxe effréné? N'a-t-il pas défendu « la foi en écrasant les protestants?... Qu'est-ce au con-« traire que Justin? un misérable et ridicule apostat!

[1] Ce mot n'est pas une hypothèse. Comment n'a-t-il pas fait trembler la main qui l'a écrit?

« Arius ? un prêtre abominable qu'on outrage jusque « dans sa mort, Luther ! un moine grossier, un insulteur « furieux, qui n'a de génie que la haine de l'Église ! « Calvin, un faussaire échappé du bourreau ! »

Il y a dans cette prédisposition injuste, qui fait ainsi flétrir *à priori*, et de parti pris, quiconque s'oppose à l'Église, quelque chose du sentiment naïf et triste qu'éprouvait le paysan du moyen âge à la rencontre d'un juif ou d'un excommunié ; il y a étroitesse d'esprit et étroitesse de cœur ; il y a un faux pli donné à la conscience, qui s'accoutume à être injuste tout en croyant servir Dieu.

Mais de tout cela, le Christianisme vrai n'est pas responsable. N'est-ce pas admirable, au contraire, de voir Jésus, le Juif Jésus, combattre chez ses contemporains juifs le même esprit d'intolérance que nous combattons ici ; et même prendre, chez le Samaritain schismatique et hérétique, le type de la charité ? — La parabole de Jésus dut scandaliser ses coreligionnaires tout autant que nous scandaliserions nos rigides orthodoxes catholiques, si nous prenions pour type de sainteté un Mélanchthon, un Oberlin, ou un Ad. Monod. Aussi nous ne referons pas la parabole de Jésus-Christ, quelle qu'en fût l'actualité ; mais nous dirons aux Lévites et aux Sacrificateurs modernes : Si vous ne pouvez voir dans vos adversaires des hommes qui vaillent mieux que vous, reconnaissez en eux la part de vérité et de valeur morale qui s'y trouve : n'imitez pas le fanatique musulman, qui ne vous répondra, si vous lui exposez la beauté de votre foi et la grandeur morale de vos saints, que cette parole consacrée : « Chien de chrétien ! » Ni ce Chinois dont il faut que je vous conte l'histoire. Un missionnaire

chrétien se flattait de l'avoir à peu près converti : le mandarin écoutait avec un si vif intérêt, semblait-il, l'exposition de la foi chrétienne. Il n'opposait pas de résistance : il approuvait, il acceptait *presque*... lorsque le missionnaire encouragé lui demanda : « Hé bien ! que « pensez-vous donc du Christianisme ? — Oh ! répliqua son prétendu catéchumène, cela n'est pas mal pour des barbares ! » Ne soyons pas Chinois en France. Rendons-nous justice réciproquement, n'imitons pas les Chinois intolérants, les musulmans intolérants, les juifs intolérants. Les Juifs disaient un jour à quelqu'un : « Tu es un Samaritain ! » Et ce quelqu'un, il se trouva que c'était le Messie !

Reconnaissons-le à l'honneur de notre siècle : à l'inverse de l'esprit ultramontain exclusif, intolérant, n'approuvant que soi et ne supportant que soi, l'esprit moderne, comme celui de Jésus, est un esprit d'équité, de réparation, de réhabilitation. Ce siècle aura soin que le titre de Samaritain cesse d'être une flétrissure.

Je ne puis me rappeler sans émotion la place d'honneur accordée aux députés vaudois du Piémont dans la fête du statut octroyé par Charles Albert. Pour la première fois admis à siéger comme des frères, une généreuse acclamation, une acclamation réparatrice les appela à la première place du banquet. Notre siècle est jaloux de pareilles réparations. Il fouille la poussière où s'est cachée la vérité historique, et des écrivains d'élite, qui sont aussi des âmes d'élite, évoquent sur la scène de l'histoire, brillants d'une auréole inconnue, des héros et des martyrs que les pères avaient couverts de sang et que les fils avaient recouverts de boue. Le siècle a droit de s'applaudir de son esprit de justice et d'impartialité.

Liberté pour tous, tolérance et respect pour tous, réhabilitation et réparation aux opprimés de la force et de l'opinion : voilà un des traits de l'esprit de notre époque, et aussi un des grands traits du caractère du Christ. Du Christ, ai-je dit, et non des modernes Boanerges qui se sont donnés pour ses mandataires.

CHAPITRE V

L'ESPRIT D'ÉGALITÉ.

« Vous êtes tous rois et sacrificateurs. »
PIERRE, l'apôtre.

La France moderne s'est passionnée pour la liberté, mais plus encore pour l'égalité.

L'esprit anglais est plus libéral qu'*égalitaire* [1] ; l'esprit français est plus égalitaire que libéral.

Or il serait surprenant qu'on changeât de goûts et de besoins en passant du monde politique dans le monde religieux. L'esprit humain ne peut pas se dédoubler : aimer la liberté dans l'ordre politique et la servitude dans l'ordre religieux ; aimer l'égalité politique et l'inégalité religieuse.

Or je dis que l'esprit du Christianisme traditionnel n'est pas égalitaire, mais que l'esprit du vrai Christianisme est égalitaire.

[1] Je déclare employer ce mot uniquement parce qu'il m'est très-commode et ne le prendre qu'en bonne part, et nullement dans le sens de niveleur.

Que le lecteur veuille bien ne pas s'effaroucher. Nous allons dire ce que nous entendons par la véritable égalité.

Et d'abord nous reconnaissons que l'inégalité existe au fond de la société humaine, et elle existe de droit divin. Dieu, par son pouvoir discrétionnaire, donne à chacune de ses créatures des aptitudes différentes, des virtualités inégales : force physique, beauté, intelligence, volonté, toutes les puissances qui sont dans l'homme et qui sont l'homme sont réparties à des degrés divers. De plus, l'homme lui-même, par l'usage qu'il en fait, parfois les décuple, parfois les atrophie. Celui-ci a reçu cinq talents qui en gagne cinq autres. Celui-là en aura dix qui les enfouira tous les dix dans la boue. — Cette inégalité est la condition d'existence de la société actuelle. Car enfin il faut bien qu'il y ait un général qui commande et des soldats qui obéissent; un magistrat qui rende la justice et qui puisse imposer ses décrets, et ainsi du reste. — L'inégalité des conditions, qui est un des résultats du travail ou de la paresse, de l'esprit de conduite ou de désordre, comme aussi des chances de la naissance ou du jeu des événements ; cette incurable inégalité semble être une des harmonies de la société humaine. Qu'est-ce encore que l'ascendant du génie, de l'éloquence, de la science, de l'héroïsme, etc., sinon la reconnaissance et la consécration de l'inégalité?

Aussi, quand nous disons que ce siècle est égalitaire, nous prétendons seulement dire ceci : Ce siècle entend qu'il n'y ait pas devant l'opinion, devant la justice, devant la loi, devant le droit, de différence essentielle entre homme et homme.

Et nous croyons aussi pleinement que ce siècle n'entend pas admettre de différence essentielle entre homme et homme, devant Dieu.

Nous repoussons tout esprit de caste, au nom des idées modernes. Nos mœurs ne sont pas théocratiques. La verge d'Aaron ne refleurirait plus aujourd'hui.

Or l'esprit du clergé romain est un esprit de caste. Tous les clergés ont été des castes : chez les Egyptiens, chez les Indiens, en Grèce, à Rome, en Gaule ; dans le Mosaïsme et jusque dans le Christianisme. Le clergé, c'est le Κλῆρος (l'héritage du Seigneur). Tout ce qui n'est pas clergé est peuple, Λαϊκός, du prolétaire à l'empereur. Pour être l'héritage du Seigneur, les clergés n'ont pas, que je sache, négligé leur propre héritage. Et pour ne parler que de nous, Français, nous savons très-bien la position que notre clergé s'était faite sous un régime que l'esprit d'égalité a renversé.

Il avait son patrimoine à lui, sa législation à lui, ses tribunaux à lui : il n'était pas citoyen, il était prêtre ; la loi commune ne l'atteignait pas. Voilà pour le côté politique.

Au point de vue religieux le prêtre est d'une taille surhumaine. Le prêtre est oint, sacré, tonsuré, marqué du sceau indélébile d'un sacrement, séparé de la famille et de la société par le célibat, mutilé dans les sentiments les plus naturels de l'homme, pour n'être plus homme, pour être plus qu'homme. Il est homme le moins possible pour être prêtre le plus possible. Pour lui la famille est absente, la patrie est ailleurs ou mieux, sa famille, c'est sa caste ; sa patrie, c'est Rome. — Le prêtre parle au nom du Dieu qui lui parle et dont seul

il interprète les oracles. Sa Majesté sacerdotale, bienveillante ou redoutable, mais toujours toute-puissante apparaît, vêtue d'obscurité, parmi les pâles lueurs du sanctuaire. Il se tient à la porte du royaume des cieux ; il en a les deux clefs à la main : l'une pour fermer, l'autre pour ouvrir. Il lie et délie. Cet effrayant pouvoir lui confère le droit de plonger son œil au fond des consciences ; il se tient là et regarde. Il a donc le secret des cœurs. Les ombres de toutes les pensées qui passent par notre âme, il lui en faut rendre compte, sinon elles y laisseront une tache mortelle. Il faut que les premiers rêves de la pudique jeune fille, les premières pensées qui ont fait rougir son front passent dans la tête de cet homme. Il faut qu'il s'asseye, hôte invisible au foyer, entre le mari et la femme, et que dans cette intimité sainte, où l'on croyait n'être que deux, où il semble impossible d'être plus de deux, il faut qu'on soit trois. Il faut qu'un douanier d'un nouvel ordre s'y trouve, pour y percevoir ses droits. Toujours un œil ouvert, une oreille aux écoutes : l'œil du prêtre, l'oreille du prêtre. Ajoutez à ce pouvoir inouï le pouvoir mystérieux qui enveloppe le prêtre d'un prestige incomparable. Il a, cet homme étonnant, le pouvoir de créer Dieu! A sa parole, la matière se transforme, le pain devient chair, devient sang, devient âme, devient Dieu. Courbez-vous, adorez. Quel homme, quel mystère, quelle puissance que le prêtre! Écoutez-le :

> Sa voix redoutable
> Trouble les enfers...

ou du moins le voisinage des enfers : il y va chercher

des âmes ; il fait taire leurs gémissements ; il les arrache aux serres des démons ; il les fait passer en plein ciel. Ou bien, à sa volonté, il les laisse gémir, souffrir, mourir de cette mort qui ne finit pas. Quand il pourrait, d'un mot, les faire sortir de l'infernale prison, — il les abandonne, impitoyable !

Voyez-le, cet homme en soutane qui passe ! Il est porteur des pleins pouvoirs divins : sa parole dispose de l'éternité. En vérité, lorsque Dieu dit : « *Fiat lux !* il n'était ni plus grand ni plus puissant que le prêtre quand il dit : « *Te absolvo.* »

Quel homme que le prêtre !

Seulement cet homme est usé.

Notre siècle a pris au rabais cette grandeur factice. Sa passion pour l'égalité ne lui a pas permis d'admettre une inégalité choquante et inique : il n'a pas jugé à propos de dispenser le prêtre de la loi commune. Il l'a sommé d'être citoyen. Son immense patrimoine, qui menaçait d'absorber l'Etat, a été légitimement revendiqué par l'Etat. Le dieu a été renversé de son piédestal et puis on l'a mesuré, et voilà : il avait une taille humaine. Notre esprit critique a eu de la peine à comprendre que l'ordination et la tonsure fissent d'un simple mortel une espèce de demi-dieu. Le prestige même du célibat a disparu : le prêtre a laissé voir qu'il était homme comme nous, que nos passions étaient les siennes et que sa nature physique, pour être marquée d'un sacrement spécial, n'est pas devenue pour cela un pur esprit. Ce malheureux XIXe siècle admet bien une certaine supériorité : celle du génie, de la vertu, de la sainteté ; mais il faut que cette supériorité soit personnelle ; qu'elle soit la con-

quête de la volonté ou le don de la nature, mais il répugne invinciblement à admettre sans contrôle une supériorité d'emprunt, conventionnelle, arbitraire. Il estime que le prêtre n'est guère beaucoup plus grand que l'homme qui est dans le prêtre. — Et quant à cette inégalité monstrueuse qui ferait de quelques-uns « *l'héritage du Seigneur* » et les maîtres des destinées éternelles de l'humanité, non pas à cause de leurs vertus, mais à cause de leur tonsure, l'esprit égalitaire de notre siècle ne la subit qu'avec répugnance, s'il la subit. Pourquoi, si j'ai affaire avec Dieu, n'irais-je pas le trouver directement? Entre Dieu et moi, pourquoi toujours une soutane ? Si j'ai un secret à dire à Dieu, pourquoi faut-il qu'il passe par l'oreille d'un tiers? Si j'ai les pleurs de la repentance à pleurer, pourquoi ne serait-ce pas aux pieds de Jésus, et pourquoi sur la sandale du prêtre? Pourquoi cet intermédiaire ou plutôt cet embarras?

Cette prééminence envahissante, qui fait du prêtre le dominateur des âmes, et qui (elle l'a bien montré) envahira tout si on l'admet quelque part, n'était pas dans l'esprit de l'Evangile.

Ce système sacerdotal romain était plutôt dans l'esprit mosaïque : Jésus est venu l'abolir. Le Christianisme est une religion d'égalité. Ceux qui se réclament du nom de Pierre devraient faire un peu plus attention à cette parole qui renverse l'échafaudage du sacerdoce : « Vous êtes *tous* rois et sacrificateurs.» Et encore : « Nous avons *tous* accès au trône de la grâce. » Et encore : « J'enverrai de mon esprit sur *toute* chair et même sur vos serviteurs et sur vos servantes ! » — Si l'on y réfléchit, on verra bien que l'antique appareil du culte lévitique aboutissait à Jé-

sus-Christ, — que, Jésus-Christ arrivé, ce système de types et de symboles perd sa raison d'être ; une fois que le vrai Prêtre sacrificateur et victime, est immolé, tout est fini ; le prêtre est supprimé. Nul, jadis, ne pouvait arriver à Dieu que par le prêtre ; nul, aujourd'hui, ne peut arriver à Dieu que par le vrai Prêtre, Jésus-Christ ; mais c'est le seul Prêtre, et chaque fidèle peut aller directement jusqu'à lui. Oserai-je le dire ? Il n'y a point de vestibule, point d'antichambre, point de grand maître des cérémonies à la cour du ciel. Tout croyant, de plein droit, y entre : du droit de son pardon ; du droit que lui confère le sceau de la Rédemption dont il a été marqué. « Il n'y a point de différence entre les hommes, dit saint « Paul, parce que tous ont péché. Ne vous faites point « appeler Maître et Seigneur. Que le plus grand soit « comme le moindre, et le premier comme le serviteur « de tous [1]. Que nul de vous ne cherche à exercer sa do- « mination sur la conscience de personne. »

Ces citations évangéliques, et d'autres encore que nous pourrions ajouter, montrent que l'esprit du Christianisme n'est pas un esprit sacerdotal.

Le Protestantisme l'a bien compris. Chez lui pas de caste, pas de sacerdoce, pas de plénipotentiaire du ciel, pas de dominateur des consciences. Pas d'œil humain ouvert sur le cœur humain, pas d'oreille aux écoutes, pas de tiers au foyer conjugal, pas d'homme entre Dieu et l'homme. — Pour le Protestantisme, qui, éveillant l'idée d'in-

[1] Le pape parodie ce verset en s'intitulant *le serviteur des serviteurs de Dieu* et en lavant tous les ans les pieds de douze mendiants : puis il se relève pour ceindre la tiare ! — « J'aimerais mieux, dit un « théologien allemand, que le pape lavât sincèrement les pieds d'un « seul roi ! »

dividualité, éveille d'autant la responsabilité personnelle, chacun a le droit et le devoir d'aller vers Dieu, à travers Jésus-Christ, de s'entretenir avec lui directement, selon son cœur, de lui faire ses confessions, de lui demander directement ses grâçes. Dieu tient toujours audience ouverte, jamais l'obsession ne l'importune, et ces grandes confidences du pécheur à son Dieu ces larmes répandues, les joies saintes de ces pardons obtenus, tout se passe entre l'homme et Dieu, par l'intermédiaire du seul grand Prêtre, Jésus-Christ. Que voulez-vous que je fasse d'un prêtre qui ne s'offre d'être mon intercesseur que pour m'éconduire ? qui se présente pour m'amener jusqu'au trône de Dieu et qui me laissera au parvis? Pourquoi le voile du temple a-t-il été déchiré, si ce n'est pour que le Saint des saints ne soit pas accessible seulement au souverain sacrificateur, mais qu'il soit permis à tout fidèle?

Cependant, de même que la société civile, tout en reconnaissant que tous ses membres sont égaux en droit, a établi, selon les divers besoins de l'Etat, des capitaines, des magistrats, des professeurs, qui sont tous citoyens, soumis aux mêmes lois que les autres, mais ont une charge spéciale correspondant à leurs aptitudes spéciales, de même la société religieuse doit avoir sa magistrature religieuse. Le Protestantisme y a pourvu en s'inspirant de l'esprit de l'Église primitive, qui est un esprit d'égalité et d'ordre à la fois.

Le Catholicisme a le prêtre ; le Protestantisme a le ministre. Le premier remplit des fonctions sacerdotales, le second un simple ministère ; le premier appartient à un *ordre* à part, son ordination le lie indissolublement à une

caste; le second est consacré, c'est vrai, mais sa consécration indique simplement qu'il se dévoue, par un service spécial au ministère, c'est-à-dire au service de son maître et de ses frères. Rien ne l'autorise à se croire d'une autre race, d'un autre sang que le reste des mortels. Il a fait des études spéciales, il a des connaissances spéciales, une position spéciale qui l'éloigne de toutes les préoccupations profanes. Il est *defixus in uno*, c'est-à-dire qu'il a une occupation fixe, une idée fixe, une unique affaire en tête, ou plutôt au cœur : le soin des âmes qu'il doit instruire et *faire paître*; il est *pasteur*. Ces âmes, il les enseigne, il les éclaire, il les exhorte, il les nourrit, il donne sa vie pour elles : il les aime. Toute l'autorité qu'il a est morale; il la tient de ses connaissances, de ses expériences, de sa piété, de sa consécration à Dieu, de la vocation qu'il a reçue du troupeau et surtout de sa vocation divine. Le vrai ministre a entendu par trois fois, comme Pierre, dans le silence solennel de sa conscience, la parole impérative de son maître : « Pais mes brebis! » Il a connu les angoisses de Paul, se débattant sous l'étreinte morale de sa vocation, et glorieux vaincu, il s'est écrié avec crainte et avec joie : « Malheur à moi si je n'évangélise ! » Le ministre évangélique tient donc son autorité de sa vocation, et cette autorité est grande ; mais son ministère ne vaut que ce que vaut sa personne. Son autorité ne lui confère pas des pouvoirs magiques; il a sans doute des fonctions *sui generis*, mais c'est dans l'intérêt de l'ordre que la société chrétienne lui a dévolu ces respectables fonctions; il n'y a rien d'absolument nécessaire à cela, et, *au besoin*, tout vrai chrétien serait apte à le remplacer. Le pasteur est un guide, un conseiller, un

ami, ce n'est pas un médiateur indispensable. Il s'arrête au seuil des consciences ; il les respecte trop pour oser s'y introduire de vive force : il reçoit les confidences, il n'impose pas la confession. Et, dans le cas de ces volontaires décharges de conscience, aucune grille, aucune barrière ne le sépare de son pénitent. Ils sont là, pasteur et paroissien, non pas dans des rapports d'accusé à juge, mais de frère à frère, de pécheur à pécheur. Le pasteur n'est pas monté sur un tribunal ; au contraire, il est descendu de sa chaire pour se mettre à genoux comme son paroissien, au même niveau que lui et dans la même poussière. Il prie. Il prie ! non pas avec la même formule, mais avec son âme. Une commune requête est montée au trône des miséricordes. Le pécheur ému se relève. Le pasteur ne lui dit pas juridiquement : « *Te absolvo,* » mais Quelqu'un de plus grand l'a dit au pénitent humble et pacifié. Cette joie qui brille dans son œil humide, cette horreur nouvelle de son péché, ces résolutions saintes, ce « *Cela va bien* » intérieur prononcé par une voix silencieuse, cet amour nouveau pour son Sauveur, cette ardeur nouvelle de le servir, tout cela vaut bien le « *Te absolvo* » du prêtre, jeté à la hâte, à travers une grille, sur une confession machinale et obligée. Le pasteur ne porte pas les clefs, mais il sait faire ouvrir la porte.

On le voit donc, le pasteur n'est pas plus un homme à part que le magistrat, que le professeur, que l'avocat. J'ajoute que, comme eux, il est marié[1]. Par ces liens sacrés et tout-puissants, il tient à la société civile, il tient à la patrie ; il en épouse les gloires et les périls. Il est moins facile

[1] Voir le chap. sur la Morale.

de l'enrôler au service d'un prince étranger. Sa patrie n'est pas ailleurs. Il est citoyen, il est homme comme tout le monde : il ne fait pas caste à part.

La nature du prêtre et celle du pasteur pourraient déjà, *à priori*, nous faire conclure quel sera le caractère des deux sociétés religieuses qu'ils représentent.

La société religieuse catholique, savamment *hiérarchisée* avec ses évêques, ses archevêques, couronnée par son souverain chef infaillible et absolu, est une société essentiellement aristocratique de laquelle l'élément laïque ou populaire est absent. Le laïque ou le peuple ne compte pas ecclésiastiquement ; c'est la chose gérée, voilà tout ; on lui impose des dogmes, des carêmes, des pénitences; il n'a qu'à obéir. Autrefois les conciles, composés d'évêques, de prêtres élus par les troupeaux, étaient le Corps législatif [1] de l'Eglise ; aujourd'hui, c'est le pape qui nomme les cardinaux, les évêques, et (ce qui est plus grave encore), qui décrète de son chef les dogmes nouveaux. De tout temps cependant, les évêques ont été consultés ; les laïques, jamais. *Odi profanum et arceo*, voilà le mot de l'Eglise aux laïques : ils se le sont tenu pour dit.

Une telle société religieuse, oligarchique et ensuite monarchique absolue, a dû créer et a créé à son image

[1] Il est certain que le premier concile, celui de Jérusalem, n'a pas été pris pour modèle, car dans cette assemblée solennelle, qui devrait servir de type, même les simples fidèles ont été consultés. Il nous est raconté que la *multitude* des fidèles se tut pour écouter le discours de saint Jacques (elle avait donc parlé) ; que toute l'*Église* fut d'accord avec les apôtres et les évêques d'envoyer des députés à Antioche. La lettre du concile commence ainsi : « Les apôtres, les *anciens* et les *frères* (Actes xv). Il y a loin de cet esprit d'égalité aux conciles romains.

une société civile aristocratique et puis despotiquement monarchique, dans laquelle le peuple n'était tenu pour rien. C'est ce qui est arrivé sous la féodalité, puis sous la royauté jusqu'à Louis XIV, Louis XV et à l'avénement du tiers état. Que la forme de la société civile soit la conséquence et en quelque manière la création de la société religieuse, c'est rationnel et il en a toujours été ainsi [1]. Mais, et c'est là tout ce qui importe à notre démonstration, il a dû y avoir et bien réellement il y a eu affinité et sympathie, entre un tel ordre de choses politique et l'ordre de choses religieux correspondant. La religion aristocratique et absolue s'est senti des tendresses pour la société aristocratique et l'autorité absolue ; le vieux régime religieux et le vieux régime politique se sont embrassés d'une étreinte dont la restauration en France et les récents événements d'Italie nous offrent de touchants exemples : on dirait que François II et Pie IX à Rome sont les symboles de cette entente cordiale et indissoluble.

Le caractère de l'Eglise protestante (et je parle surtout de l'Eglise réformée de France), inspiré par les traditions retrouvées de l'Eglise primitive, est au contraire pénétré d'un véritable esprit d'égalité. Aucune aristocratie religieuse, aucune hiérarchie. Les pasteurs non-seulement sont égaux aux laïques, mais ils sont égaux entre eux. Ils sont élus par le suffrage paroissial, comme Matthias, l'apôtre.

[1] Nous constaterons plus loin historiquement cette vérité ; nous montrerons que, soit dans les temps antiques, soit dans les temps modernes, soit dans le Christianisme, soit dans toutes les autres religions, la forme de la société religieuse a fourni son type à la société civile. (Voir chap. v, 2e partie.)

Ce n'est pas un pape, ce n'est pas un corps d'évêques, ni même un corps ecclésiastique qui administre l'Eglise; c'est un corps synodal, aux deux tiers laïque. Le génie de Calvin avait pris ses mesures pour préserver le clergé protestant de cet esprit d'empiétement qui est l'écueil de tous les clergés. Chose remarquable! déjà sous François Ier les protestants avaient leur société religieuse organisée selon l'idée moderne. Ils avaient leur chambre de représentants, nommés par le suffrage populaire : si bien qu'on dirait que notre organisation constitutionnelle moderne correspond à l'organisation presbytérienne synodale des protestants réformés. Celle-ci n'a-t-elle exercé aucune influence, consciente ou inconsciente, sur le système représentatif adopté par la France? C'est ce que nous ne déciderons pas; mais toujours pouvons-nous affirmer qu'entre cet esprit de fraternelle égalité tel qu'il a été compris par le vrai Christianisme et l'esprit d'égalité moderne, il y a une affinité naturelle, qui ne peut pas se trouver entre l'esprit d'égalité contemporain et l'esprit éminemment aristocratique, hiérarchique et antipopulaire du système clérical.

CHAPITRE VI

L'ESPRIT DE PROGRÈS.

« Pour moi, je ne me persuade pas d'avoir « atteint le but, mais voici ce que je fais : je « vais toujours en avant. »

SAINT PAUL.

« *Excelsior!* »

LONGFELLOW.

Les grands principes de droit d'examen, de liberté, d'individualité, le sentiment qu'on est l'égal de tous et par conséquent qu'on peut s'élever au niveau de quiconque, sont comme autant de souffles qui gonflent la voile de ce navire divin qui s'appelle le Progrès.

Le grand passager de ce navire, c'est le Génie des âges modernes.

Il ne doit aborder qu'aux rivages éternels.

Ce passager mystérieux, nouveau Juif errant, est toujours pressé : toujours, toujours, il marche, il marche!

Ne vous informez pas s'il est fatigué, ne l'invitez pas au repos. Ne lui demandez pas où il va. Il n'est jamais fatigué, il ne se repose jamais; il va toujours *plus loin.*— Des colonnes d'Hercule? Il n'en connaît point. Des cimes inaccessibles? Il n'en est point pour lui. Il entasse Pélion sur Ossa, le miraculeux sur l'impossible, et il monte. *Ignotas tentare vias*, voilà son ambition : *Quo non ascendam!* voilà sa devise [1].

[1] A propos de progrès, il serait injuste de ne pas tenir compte

Chaque année il enregistre quelques découvertes nouvelles, quelques fouilles audacieuses qui lui rapportent des merveilles nouvelles du fond de la terre ou du fond des cieux ; quelques nouveaux voyages d'exploration prodigieuse dans l'infiniment grand ou dans l'infiniment petit; quelques chefs-d'œuvre nouveaux dans les arts, la littérature, l'histoire, l'éloquence, la poésie, l'architecture; chaque année quelques victoires nouvelles sur les vieilles idées, quelque vieux préjugé découronné qui part pour l'exil ou pour la tombe; quelque pan de vieux murs de Chine qui tombe sous le canon tonnant de notre civilisation conquérante. — Quel magicien que le progrès ! hier sa truelle achevait le Louvre ; aujourd'hui sa pioche coupe un continent; demain... mais qui sait ce qu'il fera demain cet ouvrier prédestiné, qui ne procède que par surprises et chaque jour prend à tâche de se surpasser lui-même, pour nous faire tressaillir chaque jour d'un nouvel enthousiasme sans user notre admiration ?

De nos jours, on dirait qu'il ait pris ses mesures pour aller vite : il s'est donné la vapeur et l'électricité : deux ailes.

Il a ses innombrables travailleurs qui déroulent ses longs rubans de fer, de manière à en faire une ceinture à notre globe, ou qui tendent ses fils enchantés pour qu'un monde puisse parler à l'oreille de l'autre monde. — C'est à notre siècle qu'était réservé l'honneur de lui bâtir ses

d'une volumineuse série de discours sur cette matière ou plutôt sous ce titre, par le R. P. Félix. Nous le rencontrerons plus tard; qu'il nous suffise de dire que jamais titre ne fut mieux trouvé pour masquer un livre.

premiers temples : Le Cristal-Palace, à Londres; le palais de l'Industrie, à Paris. Qui ne les a visités, ces temples du progrès ? Et qui n'a été saisi d'un mystérieux recueillement dans ces sanctuaires ? Et qui n'a eu l'idée que la fée la plus fabuleuse des Mille et une Nuits les avait réellement enchantés avec sa baguette magique ? Quel est le sceptique, l'incrédule qui ne s'est pas senti croire au dieu présent au milieu de ces myriades de miracles? Si quelque impie a douté du dieu, les pierres mêmes du temple ne se sont-elles pas illuminées d'une flamme révélatrice et une voix ne s'est-elle pas élevée du fond même du sanctuaire pour proclamer le progrès? *Lapides ipsi clamabunt.*

Il est clair que le progrès n'a pu réellement sortir de ses langes que quand l'intelligence humaine a eu brisé les siens ; et il est certain que le progrès, dans l'ordre des idées, est antérieur au progrès matériel, comme il lui est supérieur.

Or il n'est pas moins certain que le Christianisme traditionnel ne s'est pas prêté et ne se prêtera jamais au progrès.

Vouloir les atteler de front au char qui porte l'humanité, est un non-sens : c'est atteler, à côté d'un coursier intrépide, un sphinx colossal de granit.

La nature du progrès, c'est de marcher toujours ; la nature du catholicisme, c'est de ne marcher jamais.

Le catholicisme sait bien qu'il est atteint de paralysie ; que s'il marchait, il se briserait. « *Sint ut sunt aut non sint.* » Voilà Loyola : voilà le catholicisme. Le moyen âge s'est pétrifié chez lui; son principe d'autorité, son régime politique, sa théologie, sa philosophie, tout, jusqu'à son

costume et à son architecture, tout en lui sent le passé.

Son architecture, c'est l'ogive ; son costume, c'est la robe du moyen âge ; sa langue, c'est le latin ; sa théologie, c'est la *Somme* de saint Thomas ; sa philosophie, c'est la scolastique ; sa politique, c'est le droit divin.

Aussi, tandis que l'homme moderne porte ses regards et ses désirs en avant, lui, retourne ses désirs et ses regards en arrière ; s'il pouvait faire rétrograder la roue du temps, il y attellerait tous ses moines. C'est alors qu'on verrait un beau travail ! Nous aurions bientôt remonté au delà de 89, au delà de 1662, au delà de 1517, et nous arriverions en plein Innocent III : c'est là, j'imagine, que nos moines fixeraient la roue. — Ah ! quel beau temps ! Ah ! quel âge d'or ! Si les *sorbonniqueurs* modernes pouvaient s'amender ! Si la philosophie pouvait faire pénitence ! Si la Réforme pouvait aller, la hart au col et cierge en main, faire amende honorable au Vatican ! Si la Révolution pouvait se mettre à genoux et dire au Pape : « Voici la grande pécheresse, la fille prodigue ; mais voyez-la ! Son front superbe est à vos pieds. Levez de son front l'anathème. Elle vous rend vos pouvoirs, vos Etats et elle vous ramène avec elle les peuples et les rois humiliés, pour les enchaîner aux marches de votre trône... »

Cette simple et chimérique hypothèse suffirait peut-être pour faire tomber en extase MM. Veuillot et Antonelli.... mais ce n'est là que l'ombre d'un rêve ou plutôt l'ironie de la réalité. Malheur à celui qui ne voit pas et n'adore pas la main irrésistible qui fait tourner la roue, car cette main, à ses yeux invisible, est la droite de Dieu même ! Quand Rome attellerait tous ses moines et tous ses prêtres

pour faire retourner d'un cran en arrière cette roue divine, elle ne le pourrait pas. Et quant à suivre le mouvement qui emporte tout, hommes et choses, dans sa marche ascensionnelle, elle le peut moins encore ; l'immobilité de l'Eglise est le châtiment de son infaillibilité. Comment, en effet, quand on est infaillible, pourrait-on se déjuger ? Q'on nous permette un exemple... L'autorité infaillible du concile de Trente a décrété que la *Vulgate* était une traduction infaillible. Très-bien ! Mais si le progrès s'en mêle, fouille des bibliothèques, découvre des manuscrits nouveaux, étudie le grec et l'hébreu, apprend la grammaire, invente la critique, et appliquant sa loupe redoutable sur la traduction sacrée, y découvre des contre-sens, gros, patents, des variantes innombrables [1] ; comment s'arrangera-t-elle, l'infaillibilité, avec ces terribles découvertes ? — C'est tout simple ; l'infaillibilité ne doit avoir rien à démêler avec le progrès. Donc les plus consciencieux, les plus savants travaux de critique, de linguistique, d'herméneutique, seront niés et refoulés d'un mot : « *Retrò Satanas !* Arrière, dira l'infaillibilité au progrès scientifique : je suis sacrée et vous êtes profane ; ne me touchez pas ; je suis la perfection. » Cette *perfection* fourmille de fautes, c'est évident ; un écolier les verrait. Eh ! qu'importe ? La Vulgate n'est-elle pas une traduction inspirée ? *Sit ut est.*

[1] Nombrées pourtant. Le Dr James indique deux mille passages différents entre la Vulgate de Sixte-Quint et celle de Clément VIII : toutes les deux *infaillibles* par bulle papale. — Malgré l'*infaillibilité* de Sixte V, la Vulgate, que ce pape avait fait imprimer à Rome et sous ses yeux, et qu'il avait déclarée pure et authentique, se trouva tellement fautive, que Clément VIII dut la supprimer pour en faire paraître une autre, qui ne valait pas beaucoup plus.

Ainsi de tout le reste. Les peuples devenus plus intelligents, plus spirituels, auraient besoin d'un culte qui parlât davantage à l'intelligence et à l'âme; mais non, il faut s'en tenir à une langue étrangère; à l'enfantillage d'une décoration fastueuse; à une rubrique matérialiste; à l'*opus operatum*. Ils auraient besoin surtout de trouver, dans la religion du Dieu d'amour, une réponse à ces sentiments généreux de tolérance et de fraternité, qui sont au fond de l'humanité moderne; mais le catholicisme a canonisé saint Dominique; il a sacré l'Inquisition; il a fêté la Saint-Barthélemy, et il était infaillible! Il est tenu de se renier ou de se réfugier dans le passé comme dans un sanctuaire : or ce sanctuaire est une prison, et cette prison un tombeau. — Un poëte le compare à une « *orfraie volant en plein midi* »; la comparaison n'est pas complétement de notre goût, mais elle est juste en ceci, que les lumières, au milieu desquelles se prolonge son existence, doivent le gêner, et ses yeux ne sont pas de force à les supporter.

« L'Eglise a été l'amie des lumières, elle a raison de » s'en glorifier; mais, aujourd'hui que la société éman- » cipée marche à la recherche de la vérité, on voit chez » trop de catholiques une inquiétude qui est, ce me semble, » plus injurieuse pour la religion que pour la science[1]. » C'est là le jugement, non pas d'un poëte, mais d'un

[1] Il y a plus de lumières, dit Ch. de Villers, dans une seule université allemande (protestante), que dans toutes les universités espagnoles de Saint-Iago, d'Alcala, etc. etc. « En Allemagne même, » en passant d'une université protestante dans une université ca- » tholique on croirait, en une heure, avoir fait 400 lieues ou vécu » 400 ans; avoir passé de Salamanque à Cambridge, et du siècle de « Scot à celui de Newton. »

homme d'un grand sens et d'une grande modération [1].

Où s'est réfugié le passé ? Quelle est la ville des ruines ? Est-ce Londres ou est-ce Rome ? [2] Quel est le gouvernement qui répugne le plus à toute réforme ? Où faut-il aller en pèlerinage pour trouver les vieilles reliques des temps passés ? Les vieux régimes, les vieux abus, les vieilleries diplomatiques, administratives, politiques, etc., où trouvent-elles la forteresse le plus longtemps imprenable ? Quels sont les hommes qui sont tombés à Castelfidardo pour défendre le passé ? Quel est l'homme qui, par sa force de résistance, a été et est encore le plus grand obstacle à l'enfantement de la nouvelle Italie ? Quels sont ceux qui palpitent d'aise, quels sont ceux qui tremblent de peur au souffle véhément de l'avenir ? Allez le demander à Rome !

Or, l'esprit vrai du Christianisme, c'est le progrès indéfini. Le Christ s'est déclaré la lumière du monde, et ses enfants sont appelés « Enfants de lumière. » Sans doute, dans la douloureuse visite que le Roi des Cieux a daigné faire à son royaume terrestre, il n'est pas venu enseigner les sciences physiques, mathématiques, sociales, etc. Non, c'eût été changer les plans de la Providence, la nature de l'homme. Il n'a pas voulu le dispenser de la loi de développement à laquelle il est soumis, ni du noble effort au prix duquel il doit conquérir la vérité. Le Christ est venu inoculer au cœur de l'humanité un principe moral et religieux ; mais, par là, il a donné l'impulsion à tout. En

[1] — M. Ed. Laboulaye.

[2] — « Le temps semble clos sur cette terre où les âmes, ondoyantes comme les longues herbes des cimetières, ne rendent que des sons plaintifs et mourants. Du haut de ces débris, regardez l'horizon, pas un signe qui annonce le lever de l'avenir. » (Lamennais).

plaçant, au centre de l'âme humaine, la noble passion de la perfection morale, il a mis l'homme sur la voie de tous les progrès. N'est-ce pas digne de remarque, que les nations chrétiennes soient à la tête du monde et les seules vraiment civilisées? La civilisation ne peut-elle pas s'appeler chrétienne? L'Église elle-même n'a-t-elle pas été à l'avant-garde des lumières et du progrès[1], jusqu'à ce que, inconséquente et dépassée, elle soit devenue réactionnaire? Mais n'y a-t-il pas ailleurs de plus jeunes Églises, héritières de l'esprit primitif, qui prouvent que le christianisme, dégagé des entraves de l'infaillibilité, est capable toujours du même élan qu'à ses origines? Ne sont-ce pas ces Eglises qui ont enfanté les peuples les plus avancés? « Les Églises nées de la parole du Christ, a dit un penseur contemporain, sont tenues d'accompagner la civilisation et de se développer avec elle. » L'esprit d'examen qui enfanta le protestantisme ouvrait à l'humanité nouvelle toutes les portes de l'avenir.

Un jour l'esprit du Christianisme moderne dit au catholicisme : « Votre immobilité me paralyse. Avec vous, je manque d'air, et de jour, et d'espace, et de chaleur. J'ai d'autres étapes à fournir. Je pars. » Et il est parti. Et on l'a vu gravir les courbes d'une spirale. Et la spirale sur laquelle le voyageur s'est élancé, appuyait ses orbes inférieurs sur la parole de Dieu même; il était sûr ainsi qu'elle aboutissait à Dieu et ne se perdait pas dans le vide.

Le protestantisme, afin d'être libre de toute préoccupation dans son hardi voyage, s'est armé d'une grande

[1] Avant qu'elle se fût lié les mains et les pieds par la théorie de l'infaillibilité.

foi en ses principes. Toutes les vérités sont sœurs et solidaires, s'est-il dit ; elles ne peuvent pas se nuire, elles ne peuvent que s'aider. Il n'y a pas une vérité de foi et une vérité scientifique. Ce qui est vrai dans le domaine de la science doit être vrai aussi dans l'ordre de la foi. Les découvertes scientifiques pourront me forcer de changer, à certains égards, ma conception chrétienne ; au fond, elles ne feront que servir la vérité chrétienne. « Si l'Église » avait su un peu modifier sa théorie sur l'inspiration des » Écritures, d'après la découverte de Galilée, il se serait » trouvé que la découverte de Galilée, bien loin de nuire » au christianisme, l'aurait fait avancer d'un grand pas. » Ainsi de toutes les découvertes bien constatées, et de toutes les acquisitions *authentiques* de la science. Certainement elles ne peuvent que servir la religion. Le protestantisme s'est donc senti à l'aise vis-à-vis de la foi comme vis-à-vis de la science; partant de cette idée féconde, que, si le fonds du Christianisme était immuable, la conception du Christianisme pouvait devenir de plus en plus complète; ses formes et ses formules vieillir avec les générations et se laisser remplacer par des formes et des formules plus en rapport avec la vérité absolue ; car, quelle formule humaine peut contenir pleinement la vérité ? — Il doit en être au reste de la théologie comme de la philosophie. Ainsi, par exemple, pour la philosophie déiste, l'idée de Dieu est immuable au fond, et cependant la conception que se fait de Dieu l'esprit humain, combien devient-elle plus pure, plus vaste, plus sublime, à mesure que la science fait des progrès? Platon et M. J. Simon sont tous les deux déistes, et cependant quelle différence entre la conception du

même Dieu! Quelle distance entre Platon et M. J. Simon[1]!

De même, quant au Christ et à son œuvre. Certes, pour le chrétien, le Christ est toujours le Christ qui sauve. Le Christ, tel que le connaissait la Cananéenne, ou tel que le connaissait saint Pierre, ou tel que l'a compris saint Jean, est toujours le même Christ, et cependant quelle différence dans la conception du même Sauveur! Il en est du Christ comme du soleil. Les plus grands astronomes de l'antiquité croyaient se hasarder beaucoup, en prétendant qu'il était bien au moins aussi grand que le Péloponèse. De Thalès à Arago comme la science a marché! Et cependant, pour l'un comme pour l'autre, le soleil est toujours le soleil. Il importe que l'on comprenne bien cette distinction, pour que l'on puisse comprendre aussi, comment on peut associer parfaitement ensemble les mots progrès et révélation. Le protestantisme, ce nous semble, l'a compris. Fils du libre examen, il n'a point renié son père. Il a invoqué la science. La science indépendante, ne relevant que d'elle-même, s'est assise dans sa chaire, comme sur un trône. Elle a étudié la Bible, elle lui a demandé ses titres de crédit, elle l'a traduite à nouveau, elle a compulsé les textes et découvert des manuscrits, corrigé des erreurs, *même dans la Vulgate*. Elle a éclairé l'interprétation biblique de ses recherches archéologiques. Procédant avec une ardeur française et une patience allemande, elle corrige, elle rature; elle a raison ou elle se trompe; mais de la science on peut toujours faire appel à la science, comme de Phi-

[1] On m'entend. Je ne parle pas ici du génie, mais de la manière dont l'un et l'autre se rendent compte de l'idée de Dieu, etc. Il n'y a qu'à lire le chapitre de la *Religion naturelle* sur l'incompréhensibilité de Dieu, pour être frappé de l'immense supériorité du déisme contemporain sur le déisme antique.

lippe ivre à Philippe à jeûn. Elle émet des conceptions plus sublimes et plus simples à la fois sur la nature du Christianisme, sur la personne du Christ. Elle fait comprendre la foi, non plus comme une soumission implicite à une autorité, non plus comme une formule orthodoxe acceptée par l'intelligence, mais comme un acte vivant et personnel, un hymen du cœur avec le Christ. A mesure qu'elle saisit le Christianisme dans son essence, elle le débarrasse de cette carapace [1] lourde et gênante dont une tradition ignorante l'avait obstrué. Quel déblai! Quelle simplification! Que d'objections *de toute force* (celles de Voltaire par exemple), évanouies devant une conception plus vraie de l'inspiration ou de la personne du Christ! Que de traditions congédiées! Que de préjugés désavoués! Que d'étroitesses élargies! Que d'anathèmes rapportés [2]! Et comme, au-dessus de toutes ces ruines, se dégage, immuable et immaculée, douce et sereine, la figure de Jésus-Christ, bénissant ceux-mêmes qu'on lui faisait maudire et répétant ces paroles : « Hommes! vous êtes tous frères. Aimez-vous comme je vous aime. Dieu vous créa pour lui ressembler : soyez donc parfaits! »

Le progrès peut continuer à gravir les orbes de ses spirales; il trouvera toujours le Christ en avant, lui frayant la voie, l'index dirigé vers le ciel. Dans l'ordre

[1] La tradition lui a donné une carapace : l'esprit moderne, des ailes.

[2] Si j'osais ici parler de moi (qu'on me le pardonne!), je me permettrais de dire que je suis bien heureux, à mesure que je me sens avancer dans la connaissance théorique du Christianisme, de découvrir plus de frères à aimer, même dans les formes religieuses que je combats. — Je suis convaincu que le progrès dans la lumière doit amener un progrès correspondant dans l'amour.

moral et religieux, le Christ, c'est la perfection. Si le progrès la conquiert jamais, il s'évanouira dans sa conquête, et le Christ règnera seul. Alors ce sera l'Eternité.

Il me semble donc que l'esprit progressif, non pas du vieux Christianisme échoué parmi les ruines romaines, mais du jeune Christianisme monté sur quelque navire de Londres ou de New-York, cet esprit est en harmonie avec l'esprit moderne.

Cependant je suis contraint à un aveu.

Le Christ et le siècle sont préoccupés chacun d'un ordre de choses tout différent : celui-ci du monde matériel, ou en tout cas, terrestre ; celui-là du monde moral et religieux. Et cette préoccupation du présent siècle est si absorbante, que je crains de l'étonner, de l'importuner peut-être, en appelant ses pensées vers le progrès dans l'ordre spirituel. Si je lui parlais progrès dans l'ordre industriel, agricole, politique ou scientifique, mon discours aurait pour lui bien plus d'attraits. Cependant, qu'il y prenne garde. Ces deux progrès ne sont que les deux faces d'un même développement. Le progrès matériel ne s'accomplit pas impunément sans le progrès moral. Ils ont besoin l'un de l'autre pour se faire équilibre. Sans perfectionnement moral, le monde matériel envahira le monde moral, et le monde matériel lui-même y périra. C'est l'histoire de la chute de toutes les civilisations. Le progrès sans Dieu, ivre de lui-même, monte au sommet de son orgueil et puis tombe d'une chute d'autant plus foudroyante qu'il s'était élancé plus haut, comme Nébucadnézar, comme Icare, comme Satan [1] !

[1] N'est-ce pas une chute semblable que celle de ces grands uto-

Oui, le manque d'équilibre entre le progrès matériel ou intellectuel et le progrès moral, est une de mes épouvantes; et certainement, une grande catastrophe viendra bouleverser le monde *è radicibus* et faire regretter la barbarie même, si un développement correspondant ne s'accomplit dans l'ordre religieux.

Développez l'intelligence de l'homme, montrez-lui sa dignité native et ses droits *égalitaires*, augmentez son bien-être et laissez-le dans un état moral inférieur, vous n'aurez fait que l'armer pour vous nuire. Vous aurez irrité ses besoins, allumé son orgueil, semé des tempêtes. L'homme, en effet, ne se nourrit pas seulement de pain. Tout en lui permettant des satisfactions nouvelles, le progrès lui crée des besoins nouveaux : après lui avoir servi son pain rassis, il lui offre ses riches banquets, ses enivrantes liqueurs. L'homme mange, et il a encore faim; il boit, et il a encore soif. C'est là le noble et bienfaisant châtiment que Dieu a infligé à l'homme, à savoir, que rien de fini ne puisse le satisfaire. Il s'est réservé à lui seul, à lui Dieu, d'être « le vrai pain de vie » qui pût apaiser la faim des âmes immortelles.

C'est donc aux choses religieuses qu'il appartient de remplir cette grande âme de l'humanité, vide et inquiète au milieu de ses terrestres opulences. Mais il faut que

pistes modernes, qui ont fait consister le progrès de l'homme dans le développement énorme de son estomac ou dans l'acquisition de quelque nouvel appendice qui manque à la conformation actuelle de l'espèce humaine? Que c'est ridicule et que c'est triste! Quel digne châtiment d'un immense orgueil !

la religion soit digne de l'homme moderne et digne du Dieu éternel [1].

Il faut qu'elle ne soit ni un fétichisme perfectionné ni un matérialisme déguisé. Fille du père des esprits, il faut qu'elle soit spiritualiste; capable d'un développement infini, il ne faut pas qu'elle puisse être dépassée par aucun progrès humain.

Or, nous avons joie à proclamer, à l'honneur de notre siècle, qu'il y a chez lui, quoi qu'il en soit, sous son matérialisme débordant, une culture spiritualiste, des instincts, une philosophie spiritualistes, qui laissent place à l'espérance. Nous croyons que si l'esprit chrétien et l'esprit moderne se rencontrent et se reconnaissent tels qu'ils sont, ils seront attirés l'un vers l'autre par de singulières affinités, sur le terrain religieux.

C'est là une rencontre que nous voudrions ménager.

C'est à ce point de vue que nous allons étudier encore les rapports du vrai Christianisme et de l'esprit de notre époque.

[1] C'est-à-dire d'un Dieu éternellement jeune, qui se fait *tout à tous*, qui convient à tous les âges et à tous les développements de l'humanité.

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE PREMIER

LA SPIRITUALITÉ CHRÉTIENNE ET LA SPIRITUALITÉ DU SIÈCLE AU POINT DE VUE DU DOGME.

— C'est au cœur que Dieu regarde. —

Évangile.

Suis-je donc un rêveur, que je vienne parler à ce siècle matérialiste de sa spiritualité et des affinités que je saisis, entre cette spiritualité et la spiritualité chrétienne? Suis-je un homme à paradoxes, que, dans ce même chapitre, où je trouve bon de complimenter le dix-neuvième siècle sur son spiritualisme, je trouve piquant de taxer de matérialisme le Christianisme lui-même?... Que le lecteur veuille un moment me suivre, et je ne doute pas qu'avant d'avoir tourné la page suivante, il ne commence à voir poindre la réalité sous le prétendu rêve, et, sous le paradoxe, la vérité.

Je dis que le Christianisme traditionnel est matérialiste, et que le siècle actuel, malgré beaucoup de matérialisme pratique, possède un sens spiritualiste assez sûr pour

être de mon avis, quand je lui ferai toucher au doigt le matérialisme catholique[1], et qu'à l'inverse et par contraste, je relèverai le vrai spiritualisme chrétien.

Je commence par le dogme. Je dis que le caractère le plus saillant du dogme catholique, c'est l'*opus operatum*[2], c'est-à-dire le matérialisme ; tandis que ce qui caractérise le vrai dogme chrétien, c'est une parfaite correspondance entre lui et l'âme humaine, et partant, une action vivifiante que, par sa nature même, il doit exercer sur elle.

Or, l'esprit moderne comprend et accepte qu'une vérité, qui a des rapports directs avec l'âme humaine, puisse la modifier selon qu'elle s'en pénètre; mais il ne comprend ni n'admet, que des dogmes ou des rites qui sont extérieurs, étrangers à l'âme et n'ont aucun rapport moral avec elle, puissent agir sur elle, sans elle, pour son salut.

Ce que j'avance, je le prouve.

C'est un dogme catholique, par exemple, que l'eau baptismale emporte la tache du péché originel, à peu près comme un corrosif chimique emporte une tache sur un vêtement. Ce que je dis là n'est nullement une exagération. Aux termes mêmes du concile de Trente, l'homme naît avec la coulpe originelle, mais l'eau du baptême le lave de cette souillure. Et, notez-le, c'est tellement bien

[1] Je ne parle et ne puis parler ici que des principes de l'Eglise catholique, officiellement enregistrés dans les symboles de ses assemblées œcuméniques. Je ne méconnais pas les bienheureuses inconséquences de bien des catholiques et je m'en réjouis sincèrement.

[2] On appelle *opus operatum*, dans le langage de l'école, ce principe matérialiste qui prétend que par le fait même (*ipso facto, opere operato*), d'une pratique rituelle, la vertu inhérente à cette pratique agit mécaniquement, magiquement et d'une manière indépendante du sujet, comme par exemple, l'antidote absorbé agit chimiquement ou physiologiquement contre le poison.

la cérémonie qui, *ipso facto*, accomplit cette merveille, que, si l'eau n'est pas pure, ou, si la formule n'est pas scrupuleusement récitée, le baptême est nul ; mais si l'eau est pure et la formule exactement articulée par un prêtre (ce prêtre serait-il en état de péché mortel), le baptême a son efficacité. Ainsi donc, voici un enfant ; il ne comprend rien, il n'entend rien, il n'est moralement pour rien dans la cérémonie, c'est évident. Un prêtre vient ; il lui verse de l'eau sur le front, il prononce certaines paroles ; après quoi l'enfant peut mourir, il ira tout droit au ciel. Sans cela, la pauvre âme allait gémir éternellement dans les limbes. Il est incontestable que les rites accomplis n'ont exercé aucune modification *morale* sur l'âme de l'enfant. Il faut bien pourtant qu'une modification considérable ait été exercée sur elle, puisque cette âme, avant la cérémonie, était trop souillée pour entrer dans le ciel, et qu'après la cérémonie, elle entre au ciel de plein droit. Or, si la modification n'a pu se faire réellement par la coopération libre de l'enfant, ou tout au moins par son assentiment, elle a donc été *magique ;* personne n'y peut contredire. Eh ! bien, cela c'est du matérialisme, et nous avions raison de dire que notre siècle est assez spiritualiste pour ne le concevoir ni l'admettre.

Nous autres, hommes du XIXe siècle, chrétiens et philosophes, nous croyons (et tout ce que nous savons de Dieu et de l'Evangile nous y exhorte), que la miséricorde de Dieu enveloppe l'enfant dès son berceau ; que s'il apporte en naissant une macule originelle, la justice de Dieu ne peut pas le punir d'un fait qui n'est pas le sien ; qu'elle ne peut imputer une faute quelconque à personne, sinon à l'agent raisonnable qui l'a commise ; que Dieu

ne fait pas tenir la félicité éternelle d'un petit enfant arrivé dans la vie sans le savoir et sans le vouloir, à la formule d'un rite quel qu'il soit. Nous croyons que c'est blasphémer que de soutenir le contraire. Nous pouvons parfaitement concevoir et admettre qu'une mère chrétienne porte pieusement son nouveau-né dans un temple chrétien ; que le ministre de la religion offre cet enfant à Dieu par sa prière, et que, se conformant à l'usage consacré par le Christ, il répande sur le front de l'enfant l'eau baptismale, emblême de la purification que le Christ procure à ses fidèles. Nous comprenons que cette touchante cérémonie devienne, plus tard, pour l'enfant, comme un engagement moral anticipé, par lequel il sera porté à adopter librement l'Eglise qui l'accueillit par une bénédiction à sa naissance ; et qu'ainsi, l'enfant devenu adulte, puisse s'approprier, par sa libre volonté, les grâces symbolisées par son baptême. Mais que l'eau bénite efface une tache quelconque, qu'une cérémonie agisse d'une manière quelconque sans la participation intelligente du sujet et à son insu — il y a là un matérialisme que repousse notre spiritualisme contemporain.

Une erreur, quelle qu'elle soit, est toujours tristement féconde. Celle-ci a montré plus d'une fois ses déplorables fruits, et tout récemment encore dans la scandaleuse affaire Mortara. Mais les conséquences d'un principe, pour aussi douloureuses qu'elles soient, ont l'avantage de mettre en évidence ce que vaut ce principe. Le catholicisme a bien fait voir dans cette affaire comment il entend toujours le baptême ; il n'a rien rabattu de ce que nous lui imputons : il a été logique. En effet, si les petits enfants qui naissent de parents juifs, maho-

métans, païens, voire protestants, sont, par le fait de la privation du baptême ou par un baptême vicieux, voués aux supplices éternels, il faut les en arracher ; c'est si simple ! Un prêtre, de l'eau, une formule récitée, et de petits démons sont transformés en petits anges ! Je comprends que, lorsqu'on croit cela, on enlève les petits Mortara, on déchire les cœurs des mères, on brave l'opinion d'un siècle *impie ;* car on sauve des âmes. Il n'y a qu'une chose que je ne comprends pas, c'est qu'on soit assez timide ou assez impitoyable, pour ne pas organiser le *Mortarisme* [1] sur la plus vaste échelle.

L'idée catholique du sacrement de l'Eucharistie est aussi matérialiste que celle du sacremeut du baptême, et elle entraîne des conséquences qui ne répugnent pas moins à la conscience contemporaine. D'après le système romain (concile de Trente), un sacrement, celui de la cène comme celui du baptême, est un rite qui efface les péchés et qui produit la sainteté... la qualité de chrétien et le salut éternel en dépendent..., il y a en eux comme une vertu qui circule de Jésus-Christ, par les apôtres et par les prêtres, jusque chez les fidèles ; c'est comme une communication de sa chair et de son sang, nécessaire à la vie de l'Eglise, et que les prêtres seuls peuvent dispenser.

Or voici les conséquences. Si les sacrements communiquent par eux-mêmes le pardon et la vie divine aux fidèles, il importe au premier chef que ces sacrements, toutes les fois qu'ils sont administrés, soient valides : en

[1] Système d'enlèvement d'enfants. Ce mot a passé, dit-on, dans la langue anglaise.

effet, s'il se rencontrait qu'un prêtre perdît le pouvoir d'administrer les sacrements, il se trouverait qu'il pourrait y avoir une foule de croyants sincères qui se figureraient avoir reçu le corps du Christ et qui n'auraient reçu qu'un peu de pâte. Il pourrait y avoir une foule de pauvres gens, dupes d'une pieuse illusion, baptisés sans baptême, absous sans absolution, communiants sans communion. Il a fallu, à tout prix, éviter une si mortelle conséquence. Il a donc fallu aussi maintenir au prêtre officiant, serait-il immoral, hérétique, fou même, le pouvoir quasi-divin de créer le corps du Christ. Est-ce nous qui tirons cette conséquence logique ? Non pas. C'est le concile de Trente lui-même. « L'Eglise défend de conférer » le sacrement de l'ordre aux enfants et aux aliénés, » mais elle maintient, que, si des aliénés ou des enfants » l'ont néanmoins reçu, ils sont bien et dûment ordon- » nés. S'agit-il de l'Eucharistie, l'Eglise prétend que le » prêtre conserve le pouvoir d'opérer la transsubstan- » tiation de l'hostie, alors même qu'il serait en péché » mortel ou qu'il serait devenu turc ou païen. » (Lettres à mon curé, p. 84) [1].

Quoi! c'est là le spiritualisme chrétien ? Eh bien! celui du XIXe siècle s'en scandalise. Ce sont là des principes qu'on ne réfute pas. Un grand sentiment moral, plus fort que l'autorité du concile œcuménique, proteste contre Trente, au nom de la dignité de la religion. Renversement étrange! C'est le siècle lui-même qui fait ici la leçon à l'Eglise sur un point de religion, et voici ce qu'il déclare

[1] Voir pour le fonds de ces idées cet excellent petit volume, qui a plus de valeur qu'il n'est gros.

au concile : « Bien certainement si vos sacrements ont de la valeur et de l'efficacité, ce qui en fait l'efficacité et la valeur dépend, non de leur vertu magique, mais des dispositions respectives de celui à qui ils sont administrés. Non, un prêtre impur, hérétique, aliéné, un prêtre en péché mortel ne peut pas créer le corps de Christ. Non, Borgia, Retz, Contrafatto, n'ont pas donné le corps de Christ à ceux qui ont communié de leurs mains indignes. Et qu'importe? S'ils ont communié avec foi, ils n'en ont pas moins été en communion avec Dieu. Au nom de la conscience, au nom de la raison, au nom de la dignité de la religion, au nom du XIXe siècle, rétractez-vous. Ce qui fait le prêtre selon l'esprit de l'Evangile, selon que nous, hommes modernes, nous le comprenons, c'est sa foi, son élévation morale, le sentiment de sa vocation, la sainteté de sa vie : ôtez cela, le prêtre a disparu. Tant vaut l'homme, tant vaut le prêtre. Votre système, qui laisse au prêtre, malgré toute déchéance morale, l'inadmissible pouvoir de *transubstantier* l'hostie, n'est qu'un système matérialiste, et votre prêtre qu'un magicien [1].

[1] Je reviendrai sur l'Eucharistie, à propos du culte. Qu'on me permette ici de citer un fait qui a bien sa signification : ce fait m'a été rapporté par la personne qui en est l'objet. — Une franche catholique va se confesser. Le prêtre reçoit sa confession et l'absout. La pénitente se retire. Mais bientôt sa conscience parle. Elle sent en elle des sentiments incompatibles avec le pardon qu'on lui a octroyé. Elle retourne au confessionnal : « Mon Père, dit-elle, retirez-moi votre absolution, car je sens que je *hais* encore *cette* personne. » Je demande ce que vaut l'absolution du prêtre en face du cri de la conscience? L'absolution, une fois donnée, n'a-t-elle pas la valeur d'un acquittement juridique? Si l'absolution absout et si la conscience condamne, qui croire? Qui croire, de Dieu ou du Prêtre? Et quand la conscience (après l'humiliation, la repentance, la contrition, la confession à Dieu et la prière à Dieu), absout

Le matérialisme du christianisme romain perce, et, pour ainsi dire, suinte par tous les pores du système. Entre les mains de cet alchimiste malheureux, le cuivre ne devient pas or, mais en revanche, l'or peut fort bien devenir cuivre. La prière s'est matérialisée : elle est devenue une formule. Ce qui doit être le jaillissement le plus spontané de l'âme, une formule! Et d'ordinaire, cette formule est une formule latine. Et cette formule doit être répétée vingt, quarante, cent fois, de manière à endormir l'intelligence et à devenir un mouvement mécanique, d'où l'esprit s'est retiré. Mais que dis-je, une formule? Pis encore : une punition! [1] Qu'est-ce donc que ceci? un non-sens ou un sacrilége? La prière une punition! C'est comme si l'on ordonnait pour punition à un enfant d'aller épancher sa douleur dans le sein de sa mère bien-aimée. La prière, n'est-ce pas l'épanchement de l'âme de l'homme dans le sein de Dieu? Ne croyez pas à la prière, nous n'aurons rien à dire; mais si vous y croyez, ne la profanez pas, ne la parodiez pas. Présentez-la-moi comme le plus saint et le plus doux de mes priviléges, ne me la proposez pas comme un châtiment. En vérité, votre système réussirait à me faire détester la prière, comme l'écolier son pensum.

Ce matérialisme, cet effet produit par la rubrique, indépendamment de l'âme, semble avoir été mis en relief de la façon la plus concluante par la création

de la part de Dieu, absout sans ou malgré le prêtre; encore ici, qui croire? Ce n'est et ce ne peut être que la conscience.

[1] Personne n'ignore qu'il arrive chaque jour que les confesseurs infligent à leurs pénitents, comme punition, la récitation d'un certain nombre d'*Ave* et de *Pater*.

des autels privilégiés. Réciter une même prière devant un autel privilégié, ou la dire devant un autel vulgaire, ou la dire à sa maison, c'est chose bien différente. D'où vient la différence? Est-ce du sentiment qu'on y apporte? Il n'en est nullement question. Dans les promesses d'indulgences qui sont attachées à telle statue privilégiée, il est beaucoup question de la vertu inhérente à la sainte, du nombre de prières à répéter, de formules à employer, jamais, que je sache, du sentiment dans lequel elles doivent être dites [1]. Ce qui importe, au premier chef, c'est la vertu de la madone, c'est le privilége de l'autel, c'est le nombre des *Pater* ou des *Ave*, ce n'est pas l'intensité du sentiment. J'avoue que j'avais cru jusqu'ici que ce qui importait dans la prière, ce n'était pas le nombre des *Ave* recités, car Jésus a dit : *N'usez point de vaines redites;* ni le lieu où je fléchis le genou : *car Jésus* a dit : *Vous n'adorerez plus ni à Jérusalem, ni à Garizim;* mais l'intensité des sentiments: *vous adorerez en esprit et en vérité.* — Comment? Voilà un pauvre homme superstitieux ; il vient de commettre quelque gros méfait ; il a peur de l'enfer. Il passe devant une puissante madone. Il se prosterne. Il débite vingt ou quarante *Ave* ou *Pater* au plus vite. Il se relève, — et le voilà débarrassé au moins d'une partie de sa peine ! Mais je ne vois aucun rapport entre l'exemption accordée et l'état psychologique de cette âme. Si le pécheur qui vient de prier a, par le fait de sa prière, senti une transformation intérieure, une vertu de *spiritualisation* se produire en

[1] Qu'on ne prétende pas que cela va sans dire; cela va si peu sans dire, qu'on a toujours besoin de le redire au peuple, naturellement matérialiste et superstitieux.

lui, — je comprends qu'il soit dispensé, non de quelques jours de purgatoire, mais de toute punition : or, ce n'est pas la répétition hâtée et machinale de quelques phrases latines, qui peut produire une telle transformation. Voyez-le après comme avant la génuflexion, ce coupable est le même ; les pleurs de la repentance n'ont pas humecté sa paupière ; son cœur souillé n'a pas exhalé des soupirs de contrition ; mais sa langue a émis des sons sacramentels devant une sainte en renom, et le diable a été conjuré. Encore une fois, c'est le rite, la formule, le matérialisme susbtitué à l'esprit. Or, je crois que s'il est une prière efficace, c'est l'explosion d'une âme émue, confiante et tremblante à la fois ; c'est le cri du péager se frappant la poitrine et disant : *O Dieu, aie pitié de moi, pécheur !* Et je m'assure que les âmes sérieuses du XIXe siècle sauront faire la différence entre le dévot superstitieux qui marmotte ses patenôtres sans douleur ni sans componction et le vrai chrétien qui pousse à Dieu un long soupir dans lequel a passé son âme.

Il existe un mot, fort joli franchement, qui est à lui seul toute une révélation, et dont je ne ferai pas grâce au système que je combats. Vous avez pu le lire, ce mot révélateur dans certaines lettres de faire part. D'après l'usage catholique, on a soin d'avertir dévotement, à l'occasion d'un décès, que le défunt est mort *muni* des sacrements de l'Eglise. Le mot est naïf. Le défunt est évidemment parti dans les meilleures conditions : il était *muni* des sacrements ! Ce qui a visiblement préoccupé ici, ce ne sont pas les sentiments de foi, de piété du défunt : la question n'est pas de savoir s'il aimait ses frères, son Dieu, son Sauveur ; s'il a vécu et s'il est mort, la paix de Dieu dans le cœur.

Ce qui a préoccupé, c'est que le malade ait pu avoir le temps d'être *administré*. C'est là qu'est posé l'accent. Une fois *muni* du passe-port spirituel, on peut être tranquille ; il n'y a rien à craindre ; tout est en règle. C'est en vérité fort commode ! Eh ! qui voudrait y manquer ? Encore ici c'est le sacrement, c'est l'onction, c'est la manipulation qui ont pris la place de l'esprit. Or, que le saint chrême et le saint baptême lavent la vie à ses deux bouts et tiennent lieu d'une foi personnelle et d'une piété effective, c'est ce que le sens moral du XIXe siècle n'admettra pas. Je ne prétends pas que le XIXe siècle soit chrétien, mais voici ce que j'espère de lui, c'est qu'il sera avec moi quand je dirai :

« Celui qui est chrétien, c'est, non celui qui s'est confessé, mais celui qui s'est repenti ; non celui qui a dévidé le plus de chapelets, mais celui qui a prié ; non celui qui a reçu l'eau lustrale sur le front, mais l'esprit de Dieu dans son âme ; non celui qui a la sainte hostie dans son estomac, mais qui est en communion avec Dieu ; non celui qui a le saint chrême sur les tempes ou le saint viatique dans la bouche, mais la vie de Dieu dans le cœur. »

CHAPITRE II

LA SPIRITUALITÉ CHRÉTIENNE ET LA SPIRITUALITÉ DU SIÈCLE AU POINT DE VUE DE L'ÉGLISE.

« Ubi Spiritus, ibi Ecclesia. »

CYPRIEN.

Et non : Ubi Ecclesia, ibi Spiritus.

La tendance du génie romain, incurablement réaliste, a été de matérialiser l'idée et de pétrifier l'esprit : son chef-d'œuvre a été de bâtir l'Eglise. Or le spiritualisme contemporain, encore ici, proteste.

Mais que parlé-je de la spiritualité du siècle sur la question de l'Eglise ? Le siècle en prend-il soin ? Le siècle s'est-il fait théologien? N'a-t-il pas d'autres pensées au front ? Et n'est-ce pas un autre courant qui le porte ? — Eh ! quoi donc ? Ne voit-on pas que c'est la question ecclésiastique qui est au fond de nos débats, et que si elle était résolue, sur cette solution la paix de l'Europe serait assise ? Ne sent-on pas que cette question n'aurait même jamais été posée, si la notion d'Eglise avait gardé, dans l'esprit des hommes, son originaire spiritualité ? Nous venons offrir ici la solution chrétienne, le plus exactement opposée à la solution romaine, le plus en harmonie avec le génie contemporain.

Cette même conception tout extérieure du Christianisme, telle que nous l'avons saisie dans la notion du dogme et des sacrements catholiques, se trouve encore, par voie de conséquence, dans la manière dont le génie romain comprend l'Eglise. — Pour lui, l'Eglise est une espèce de terre sainte, de céleste empire, enclos d'impénétrables murailles, dans lequel coulent, sous forme de sacrements, les canaux qui seuls apportent la fertilité et la vie. En dehors de cette enceinte, le fleuve sacré ne coule pas et par conséquent, la vie s'arrête. Hors de l'Eglise point de salut. Et cette façon exclusive d'envisager l'Eglise amène à cette conséquence, qu'il n'y a ni vertu chrétienne ni vie chrétienne hors de son sein.

Pour Rome, l'Eglise chrétienne, c'est l'Eglise romaine. Il n'y a pas deux soleils au ciel. Il n'y a pas deux vicaires de Jésus-Christ. Il n'y a pas deux Eglises, l'Eglise est une : *Unus Dominus, una fides, una Ecclesia;* et l'Eglise romaine est celle-là. Elle seule a les caractères de la vraie Eglise : antiquité, perpétuité, etc.; elle seule possède la vérité absolue dans l'ordre religieux ; elle seule a les sacrements ; elle seule porte les clefs, lie et délie. Ce n'est pas sans intention qu'elle s'appelle *catholique,* ce qui veut dire : *universelle.* Or ce mot n'a pas de sens, ou il veut dire qu'elle renferme l'universalité des chrétiens ; qu'elle est, à elle seule, toute l'Eglise, et qu'il n'en existe pas d'autres. Ainsi l'Eglise grecque, l'Eglise anglicane, les Eglises Luthériennes, les Eglises réformées, les Eglises libres de France, d'Angleterre et d'Amérique, n'existent pas.

Eh ! bien, nous croyons, nous, que Jésus-Christ est plus catholique que le pape.

Nous croyons que, pour Jésus-Christ, l'*Église* renferme

toutes les Églises, toutes les communautés religieuses, grandes ou petites, où Jésus-Christ est cru, prêché, aimé, obéi, toutes, y comprise l'Église romaine.

Nous croyons que la chrétienté n'est pas une monarchie absolue, mais une confédération.

Nous nous représentons la chrétienté, comme un vaste ensemble, vu de Dieu seul, dont personne ne peut faire la statistique ni délimiter la frontière, et renfermant toutes les âmes religieuses qui, sous toutes les formes, dans toutes les communions, vivent de Dieu et pour Dieu, selon l'Esprit de Jésus-Christ. Nous y enregistrons saint Vincent de Paul à côté d'Oberlin, et sainte Thérèse à côté de miss Nightingale. Notre idée de l'Église catholique est vraiment catholique ; celle de l'Église romaine n'est que romaine.

Nous croyons que l'Église catholique renferme beaucoup d'impies et les Eglises protestantes beaucoup de chrétiens ; et réciproquement, que l'Eglise catholique renferme beaucoup de chrétiens et les Eglises protestantes beaucoup d'impies. Donc, le fait d'appartenir à telle Eglise n'emporte pas qu'on soit chrétien, et le fait qu'on est chrétien n'implique pas qu'on *doive* appartenir à telle Eglise. Dès lors, que vient-on parler d'une Eglise catholique ? A nos yeux une Eglise qui se lève sur le monde chrétien et qui dit : « La chrétienté, c'est moi, je suis « l'Eglise universelle! » cette Eglise est coupable d'exclusivisme, d'intolérance et d'usurpation.

L'Eglise d'Innocent III n'était certes pas dans la tête de saint Pierre. L'idée ecclésiastique catholique ne pouvait monter dans l'esprit d'aucun chrétien des Eglises primitives. Les apôtres, les évangélistes, les simples chrétiens allaient

par le monde, passaient, prêchaient, rendaient témoignage que Jésus-Christ était le fils de Dieu. Des âmes se convertissaient; des groupes religieux se formaient; ces petites communautés, semées par le monde païen, se choisissaient des πρεσβύτεροι (des anciens, des vieillards), qui avaient une vocation spéciale pour la cure d'âmes; des ἐπισκόποι (surveillants), qui étaient mieux qualifiés pour l'administration. C'était tout simple, aussi simple que si vous alliez chez les Hottentots, que vous leur parlassiez de Jésus; que vous réussissiez à en convertir des centaines, à les réunir pour les exhorter, pour célébrer avec eux le repas chrétien. Ainsi on se réunissait, on priait, on chantait [1], on rompait le pain, on se distribuait le Saint-Calice; on s'aimait, on aimait Jésus, le prophète de l'amour, le Dieu ressuscité. Ces Eglises avaient sans doute quelques petits fonds à distribuer, quelque ordre à établir dans la célébration du culte; elles s'organisèrent comme elles l'entendirent; elles étaient sœurs, elles étaient indépendantes; il y avait des Eglises, il n'y avait pas d'Eglise [2]. Aucune supériorité, aucune primauté. Des conseils, des exhortations de la part des apôtres, voilà tout. Pas de crosse, pas de mitre, pas d'anneau, pas de pouvoir temporel, pas de bras séculier. On n'avait pas encore discuté sur ομώουσιος et ὁμοιούσιος; ni la théologie scolastique, ni la papauté n'étaient inventées, et la religion n'en allait pas plus mal. A Corinthe, il y en avait qui préféraient Paul à Pierre; d'autres, Apollos à Paul, et

[1] Pas la messe.

[2] Le mot *Église* n'est jamais, dans le Nouveau Testament, employé au singulier, si ce n'est pour désigner une église locale ou l'Église invisible.

Pierre ne les excommuniait pas pour cela. Liberté, fraternité, autonomie, parité, simplicité, amour chrétien, aucune velléité de pouvoir temporel : telle était l'Eglise ou plutôt telles étaient les Eglises primitives.

Plus tard, quand les Eglises furent devenues plus nombreuses et moins vivantes, on sentit le besoin de s'organiser davantage. Tous les évêques, égaux entre eux, revendiquaient leur indépendance; mais peu à peu les évêques des grandes villes, qui avaient naturellement plus d'influence, plus de savoir, un plus grand prestige, s'en firent un titre. Ce furent des archevêques. Par suite de cette tendance à constituer l'autorité, les archevêques des capitales prétendirent, par rapport aux archevêques des villes de province, à une supériorité analogue à celle que les évêques des grandes cités avaient revendiquée sur les évêques des petites villes. De là les patriarchats de Rome, de Constantinople, de Jérusalem, d'Antioche, d'Alexandrie. Par suite de la conquête, Antioche, Alexandrie, Jérusalem passèrent aux mahométans : il ne resta plus que Rome et Constantinople, qui partagèrent l'autorité dans les deux Eglises, l'Eglise grecque et l'Eglise latine. Le schisme éclata, par suite de l'esprit de rivalité entre l'Orient et l'Occident, et la prise de Constantinople par Mahomet II vint servir l'ambition du patriarche de Rome, en supprimant l'importance religieuse de Constantinople, devenue musulmane. Il ne resta plus que Rome. Cette force de centralisation, qui poussait les peuples du moyen âge à se mettre sous la protection d'un empereur, les poussa à se mettre sous la protection d'un pape. A mesure que le corps chrétien devenait plus vaste, et que la vie religieuse disparaissait, il devenait plus nécessaire d'y

suppléer d'une manière factice par l'organisation. « La centralisation qui, comme l'a dit Lacordaire, est le grand principe d'unité monarchique, est le contraire de la liberté. » Ce fut le cas. Toute liberté religieuse disparut. Ce fut là le moyen âge.

On ne vit alors, sur la scène du monde religieux, qu'un homme. Cet homme pensait, ou, du moins, décrétait pour tous. En tous cas, il dispensait tous les autres de penser. Il décidait, dogmatisait, tranchait, excommuniait; et l'épée des princes était à ses ordres. On s'accoutuma à voir en lui le représentant de l'autorité infaillible et toute-puissante, comme le Dieu de Sinaï. L'Eglise romaine se considéra comme unique au monde.

On supprima ainsi cinquante ou soixante millions de chrétiens grecs, qui avaient pourtant les mêmes origines, la même antiquité, les mêmes titres, les mêmes promesses, le même Sauveur et presque les mêmes dogmes que les Romains. Seulement ils voulaient garder leur patriarche comme les Occidentaux gardaient le leur. On se flétrit réciproquement de l'épithète de *schismatiques*. Il est certain que les deux Eglises étaient schismatiques l'une par rapport à l'autre. Néanmoins, pour les Romains, l'Eglise romaine fut la seule Eglise; pour les Grecs, par la même raison, l'Eglise grecque fut la seule orthodoxe. Ce fut là, l'*unité* de l'Eglise.

Cette dualité, (pour dire le moins), durait depuis quelques siècles, quand la réforme éclata. Le tiers de l'Europe fut enlevé à Rome. L'Eglise romaine n'en tint pas compte. Elle n'en persista que plus fort à s'appeler *la seule Eglise*.

Cependant il se passa à cette époque un phénomène

religieux analogue à ce qui s'était passé aux origines du Christianisme. De même qu'aux origines du Christianisme, des prédicateurs chrétiens, ayant reçu vocation de leur zèle, s'en étaient allés parmi les populations païennes prêcher l'Evangile, à travers les persécutions et les martyres, et fonder des Eglises chrétiennes ; de même les néo-chrétiens s'en allèrent parmi les populations catholiques, à travers non moins de périls, fonder des communautés évangéliques. Ainsi de petites congrégations religieuses se formèrent. Quelques hommes, plus pieux, plus zélés, mieux doués, portèrent la parole : ce furent les *exhortateurs*, les prédicateurs, les pasteurs de ces Eglises. Leur vocation, d'où leur venait-elle ? Du droit divin de leur piété, de leurs aptitudes personnelles, et du mandat des troupeaux qui les reconnaissaient pour leurs pasteurs.

Cela se fit aussi simplement, aussi spontanément et d'aussi bon droit que dans les Eglises primitives. Seulement, ces Eglises sœurs, fondées par la réforme, unies par une communauté de foi et de péril, songèrent vite à se grouper, à s'organiser, ce qui devenait urgent, pour présenter une masse plus compacte à l'hostilité catholique. De quel droit s'organisèrent-elles? De quel droit se choisirent-elles des chefs? Du droit de toute société qui se fonde. Elles professèrent le principe du suffrage universel bien avant 1852. Pour ces représentants anticipés du libéralisme moderne, qui prirent au sérieux les paroles de Jésus, il y eut Eglise là où il y eut deux ou trois chrétiens rassemblés au nom de Jésus, car Jésus avait promis d'être au milieu d'eux. Ils n'eurent plus besoin désormais d'appareil extérieur, de transmission problématique de pou-

voirs problématiques, ni de pape, ni d'évêques, ni de prêtres consacrés. La présence de Jésus les en dispensa ; ils sentirent qu'ils avaient la foi, la vie, l'Esprit de Christ, et ils furent de l'avis de Cyprien : *Ubi Spiritus, ibi Ecclesia* [1]; là où est l'esprit chrétien, là est l'Eglise chrétienne. Oui, voilà le vrai spiritualisme ecclésiastique. Une congrégation religieuse quelconque, quelque pauvre, quelque flétrie qu'elle soit par l'opinion courante, qu'elle s'appelle vaudoise ou méthodiste, a le droit de s'appeler Eglise de Jésus-Christ, aussi bien que l'Eglise romaine, tout au moins. Cette prétention a l'air d'une énormité aux yeux de Sa Majesté l'Eglise catholique, et aux yeux de la chair, c'est une énormité; mais, aux yeux de l'esprit, c'est une magnificence.

Je sais que les préjugés de naissance sont les derniers qui s'en vont, et que les préjugés religieux sont les plus tenaces des préjugés de naissance, mais je voudrais faire appel aux hommes intelligents et dépréoccupés de toute idée préconçue. Qu'est-ce qui fait le chrétien? Est-ce la soumission passive à une hiérarchie sacerdotale? Est-ce la pratique machinale de certaines formalités religieuses? Est-ce l'acceptation vague et impersonnelle de certains dogmes qui restent sur le seuil, plutôt qu'ils n'entrent dans le cœur? Est-ce le fait d'avoir reçu une goutte d'eau sur le front? Est-ce le fait d'être enclos dans les murailles de l'église? Ce qui constitue le chrétien, n'est-ce pas la foi, la vie chrétienne? Et si des communautés vivantes, plus vivantes que la grande masse dont elles se

[1] Pour fonder la liberté helvétique fallait-il aux trois héros du Grütly autre chose que leurs grandes âmes avides de liberté?

détachent (en général c'est la vie qui se détache de la mort), se réclament du nom de Christ, le confessent, le prient, l'adorent; dites, ces communautés ne sont-elles pas chrétiennes? Ne sont-elles pas des sociétés chrétiennes, des Eglises chrétiennes? Ce quaker, dont vous riez, a beau porter un collet droit, un costume risible, et tutoyer tout le monde, il est peut-être plus chrétien que vous, catholique romain qui me lisez, et partant, sa communauté religieuse composée de chrétiens, est une Eglise chrétienne [1]; sinon qu'est-elle? Le méthodiste a beau mettre une certaine méthode dans sa piété, avoir une certaine exaltation d'allures, il est peut-être plus chrétien que vous, et sa société est une société de chrétiens, c'est-à-dire une Eglise chrétienne. Ce qui nous fausse notre entendement à l'endroit ecclésiastique, c'est que nous avons toujours là, dans l'esprit, l'idée d'une Eglise unique, matérielle, arrangée, organisée, hiérarchisée, avec ses cathédrales et ses évêques, munie des pleins-pouvoirs célestes; grande machine à rites, à confessions, à absolutions, produisant en gros par son jeu régulier, par ses sacrements et ses messes, le salut de ses adeptes à peu près sans eux.

Le point de vue ecclésiastique que nous exposons, nouveau à force d'avoir été oublié, nous semble prendre le Christianisme dans son essence, être le plus simple et le plus profond à la fois, et aussi le plus conforme à la largeur et à l'équité des temps modernes. Non, aucun esprit, digne de notre époque, n'admettra un système

[1] Il serait indigne d'un homme sérieux de permettre aux ridicules des quakers de voiler leurs vertus chrétiennes.

d'Église qui exclut du Christianisme la moitié de la chrétienté, et, nous osons le dire, la moitié la moins formaliste, la plus croyante et la plus vivante. L'œil moderne saura discerner la vraie unité morale, là où jusqu'ici, il n'avait vu que divergences, et *vice versâ*, sous l'unité matérielle, illusoire et accusatrice de l'Église romaine, peut-être trouvera-t-il matière à faire toute une histoire des *Variations*, plus volumineuse et plus concluante que celle de Bossuet. Sous les dénominations d'Églises presbytériennes, anglicanes, calvinistes, réformées ; sous les communautés sans noms des sectes américaines ; à travers des erreurs, des abus, des bizarreries, il reconnaîtra (et je souhaite qu'il soit assez sérieux pour le faire), la sincérité, la valeur toujours vénérable du sentiment religieux, et l'énergie d'une foi individuelle au Christ comme Sauveur. [1] Qui donc, je ne dis pas quel fanatique (le fanatisme obscurcit l'esprit et étouffe le cœur) ; mais quel esprit droit, quel cœur bien fait, osera ôter, à l'une quelconque de ces communions, le droit de faire partie de la famille chrétienne à cause de quelques erreurs dogmatiques et ecclésiastiques? Est-ce un incrédule ? Dans ce cas, je trouve le scrupule bien placé !... Est-ce un croyant? Dans ce cas je le renvoie à la pratique de saint Paul, dont le spiritualisme chrétien était certes bien loin du rigorisme matérialiste de nos orthodoxes catholiques.

Il y avait parmi les Églises composant la chrétienté des

[1] Est-il besoin de répéter ici que, nous ne pouvons juger ces Églises qu'en général ; que chez elles, comme dans l'Église romaine, il y a des incrédules et des croyants? Cependant il doit y avoir moins d'hypocrisie là où la foi est individuelle et libre.

premiers siècles, des Eglises récalcitrantes, des Eglises ignorantes, des Eglises démoralisées, des Eglises où l'on revenait à la circoncision, des Eglises divisées en trois ou quatre partis, des Eglises où l'on doutait de la résurrection des corps; et cependant comme dans toutes ces Eglises, on reconnaissait le Christ pour le Messie, saint Paul les reconnaissait toutes pour chrétiennes et les appelait toutes *ses chères Eglises*. Et si de nos jours encore le grand apôtre reparaissait, il est certain, d'après l'analogie de ses écrits et de son caractère vraiment *catholique*, qu'il accepterait joyeusement comme sœurs, toutes les Eglises qui arborent pour bannière la croix de Jésus-Christ.

En vérité, à voir la façon d'agir de l'Eglise romaine par rapport à toutes les autres Eglises de la chrétienté, on dirait que toute la lumière, toute la foi, toute la piété, tout le zèle chrétien, toute l'activité chrétienne, toutes les vertus évangéliques, toute la charité, toute la sincérité, tout l'esprit de paix, de fraternité, de spiritualité, de sacrifice... en un mot tout l'esprit chrétien et tous ses fruits sont de son côté; et qu'en dehors d'elle, il n'y a rien. Qu'en dehors d'elle, il n'y a qu'incrédulité, impiété, immoralité, ténèbres, égoïsme, hypocrisie, esprit diabolique de trouble, de matérialisme, de haine contre Jésus-Christ et contre les hommes. Cela devrait être ainsi en effet à son point de vue, puisque hors d'elle il n'y a pas de salut, et que toutes les grâces de Dieu doivent passer par ses mains. Mais en niant toute vie religieuse en dehors d'elle, elle ment à l'évidence et blasphème contre le Saint-Esprit lui-même, dont elle nie les fruits les plus éclatants. De plus, elle montre chez elle l'esprit sectaire

dans son essence. Chose étrange! L'Eglise qui accuse toutes les autres d'être sectaires, est peut-être la seule à qui revienne à plein droit cette accusation.

L'esprit de secte, selon nous, consiste à se croire tout, quand on n'est qu'une partie : c'est là l'esprit catholique. L'esprit protestant a tout simplement la prétention de vouloir être quelque chose. Il laisse à l'Eglise romaine son titre d'Eglise. Il lui laissera même son titre d'Eglise supérieure quant au nombre, (quoiqu'il fallût réduire singulièrement ses prétentions pour être dans la vérité); mais il ne lui reconnaîtra aucune supériorité quant à la foi. Encore moins ne la reconnaîtra-t-il point comme régulatrice de la foi. Encore moins comme la seule Eglise, car ce serait se nier.

L'Eglise romaine nous fait l'effet de traiter le reste de l'univers à peu près comme l'empereur de la Chine traite le reste du monde. Le fils du ciel est le roi de la terre. Tous les autres rois sont des barbares et d'ailleurs ses vassaux; seulement ces vassaux ne m'ont pas l'air de trop reconnaître leur vasselage, ni de payer fort régulièrement leurs tributs. Décidément à Rome comme à Pékin on aime les fictions.

Je termine par la remarque suivante :

Il est un principe qui semble vouloir s'introduire dans le droit européen, je veux parler du principe des *nationalités*. On comprend qu'un peuple qui a sa langue, ses mœurs, ses traditions, son tempérament national, ait un certain droit à des lois, à une administration qui soient en rapport avec cette nationalité. Ces nationalités distinctes, c'est précisément ce qui forme le concert du monde civilisé. Pourquoi ce principe des nationalités ne serait-il pas

appliqué au monde chrétien ? [1] Le silence du Christ sur les questions ecclésiastiques, semble laisser une sage latitude à la liberté, et ce silence, nous devons l'écouter autant que ses paroles ; il n'est pas moins sage. Après tout, la forme ecclésiastique n'est qu'un vêtement. Le Christ a permis que ce vêtement se prêtât à tous les développements de l'humanité. Il est de fait que la hiérarchie romaine, son rituel si compliqué, se sont formés par juxta position, selon les circonstances, les nécessités historiques, les âges de l'humanité ; et aussi, hélas! selon les ambitions personnelles. La forme ecclésiastique, congrégationaliste aux origines du Christianisme, épiscopale plus tard, monarchique ensuite ; sans lien avec l'Etat, unie à l'Etat, dominant l'Etat, concordataire de nos jours ; — cette forme n'a point été réglée par le Christ. C'est que sa divine sagesse prévoyait qu'elle serait mobile, locale, changeant suivant les latitudes et les siècles Que si la constitution monarchique absolue pouvait mieux convenir à un peuple en tutelle comme au moyen âge; le système épiscopal et aristocratique aux peuples aristocratiques gouvernés par des lords (Eglise anglicane) ; le mode presbytérien à une nation plus simple, amie de la représentation constitutionnelle ; la forme purement indépendante aux pays purement démocratiques (Etats-Unis) ; il fallait laisser à chaque peuple et à chaque temps le soin de se choisir une organisation ecclésiastique suivant ses mœurs. Quant à nous, cette souplesse de formes, qui laisse un jeu si libre aux institutions politiques et aux besoins des

[1] On serait au pôle opposé de notre pensée, si on la prenait dans ce sens, que chaque nation doit avoir sa constitution ecclésiastique décrétée par l'État.

individus, et qui respecte toujours le fonds chrétien, nous la trouvons admirable et digne d'une religion vraiment catholique, je veux dire universelle et faite pour le genre humain.

CHAPITRE III

LA SPIRITUALITÉ CHRÉTIENNE ET LA SPIRITUALITÉ DU SIÈCLE, AU POINT DE VUE DU CULTE.

« Deus spiritus est... »
JÉSUS-CHRIST.

Telle Eglise, tel culte.

Eglise matérialiste, culte matérialiste ; Eglise spirituelle, culte spirituel. Quel est le culte qui répond le mieux à l'esprit moderne ? Est-ce celui qui éblouit l'imagination, ou celui qui éclaire l'intelligence ? Celui qui se présente tout paré, avec grand appareil de brillants décors et une pompeuse mise en scène, ou celui qui n'est paré que de sa propre spiritualité, et n'est fort que du sentiment religieux qui le pénètre ? Philosophiquement, quel rapport y a-t-il entre un culte qui est tout matière et le Dieu qui est esprit ?

Cependant, il faut le reconnaître, un culte purement spirituel ne peut pas convenir à tous les développements de l'humanité. Ainsi, par exemple, l'appareil du culte hébraïque s'adaptait parfaitement au peuple, grossier encore, pour lequel il fut institué. Ce culte devait avoir quelque chose d'imposant, de terrible même. Figurez-

vous, dans le temple majestueux de Jérusalem, Israël rassemblé. L'encens fume ; le sang coule au milieu des cris des victimes. L'image de la mort s'offre de toutes parts : « *Intentant omnia mortem.* » Israël se frappe la poitrine et entonne le cantique de la pénitence à la vue de cette mort que son péché a méritée. Tout à coup le temple resplendit ; le nuage lumineux descend. L'Eternel est dans la nue (dans cette forme mobile et insaisissable qui déjoue si bien l'idolâtrie). La propitiation est faite. Le sacrifice accepté. Le pardon octroyé. Quelle émotion ! Quelle solennité ! Quelle édification mêlée de terreur !

Il faut le reconnaître : il y a aussi de la solennité dans le culte catholique. Je ne parle pas seulement des ogives gothiques, des flèches élancées, des vitraux peints, des tableaux parlants, des prêtres étincelants, de l'encens qui fume, des cierges enflammés dans l'ombre, des cloches bourdonnantes, de l'orgue qui gémit ; je parle du centre même du culte, de l'élévation de l'hostie, qui, à un moment donné, devient Dieu. — Pouvoir se dire : Dieu, Dieu est là, en personne. Entendez-vous bien ? Dieu lui-même : « *Deus ! ecce Deus !* » L'Eternel, l'Etre absolu, à la voix du prêtre, est descendu ; il est passé, vivant et tout entier, dans l'hostie qu'on vous présente et dont vous pouvez vous nourrir. — Pour qui croit au mystère, il y a là certainement une puissance inouïe de terreur et d'édification. Ce phénomène prodigieux est tout à fait analogue à celui que nous venons de décrire chez les Juifs. Pour les juifs avant Jésus-Christ et pour les chrétiens du moyen âge, ces deux formes de culte convenaient. L'une et l'autre avaient quelque chose de saisissant, qui devait s'emparer de l'imagination, et, par elle, de tout l'homme,

à ces époques où l'homme était tout imagination.

Au reste, cette idée, dans ce qu'elle a d'essentiel, est vraie : Dieu présent, c'est le fonds de tout culte. Qu'est-ce, en effet, qu'un culte où Dieu n'est pas? Tous les cultes, même les cultes idolâtres, ont éprouvé le besoin d'un Dieu présent. Et ce qui distingue les idolâtries de la religion spirituelle, c'est que celles-là ont toujours demandé un Dieu, non-seulement présent, mais visible. « Faites-« nous des dieux qui marchent devant nous ! » Voilà leur réclamation. Un Dieu qui se voie, qui se palpe, qui se mange ; voilà le besoin religieux des peuples encore étrangers au vrai spiritualisme chrétien. C'est ce besoin pieux et grossier de faire intervenir Dieu dans le culte, sous une forme matérielle et tangible, qui a inventé la transsubstantiation.

Or, le culte chrétien, pur et bien compris, c'est le culte juif, dépouillé de ce qu'il avait d'inférieur et de transitoire, et complété par un élément spiritualiste ; c'est le culte catholique, dépouillé de son réalisme matérialiste ; c'est le culte des Eglises primitives ; c'est celui de la *Chambre haute*, à Jérusalem ; c'est celui des Catacombes, à Rome. C'est là que, sans appareil, sans ornement, le Christ présent, mais invisible ; invisible, mais présent, animait, pénétrait, embrasait les âmes de ses divines ardeurs, transformant les lieux les plus horribles, les plus dépouillés, en sublimes basiliques, et remplissant du ciel, ces adorateurs voisins des cirques et des chevalets. Cette présence de Dieu, intérieure, sentie, indiscutable, triomphante, était le seul mystère, la seule transsubstantiation, et faisait de ce culte dédaigné, un culte à rendre jaloux les anges.

Ce culte, perdu dans la nuit du moyen âge, fut retrouvé

à l'époque de la Réformation. Les protestants ont eu aussi leurs catacombes. Ces chrétiens émancipés de Rome, étaient assez fortement spirituels pour se passer d'un Dieu enfermé dans la matière. « Là où deux ou trois sont » assemblés en mon nom, *je me trouve* au milieu d'eux, » avait dit le Christ. Les néo-chrétiens le prirent au mot. Voilà la présence réelle protestante. Que si quelque artiste, peintre, poëte, architecte, n'importe, vient le distraire de sa religieuse extase, pour lui faire admirer la beauté des basiliques et leurs saintes parures, l'adorateur chrétien lui répondra presque scandalisé, ce que Jésus répondit à ses disciples, qui lui proposaient d'admirer les pierres du Temple : « *Est-ce là ce que vous regardez?* » Que de gens qui, semblables aux apôtres non encore baptisés du Saint-Esprit, s'oublient à contempler les sculptures et les peintures, et oublient de contempler Jésus! La beauté du temple les distrait de la beauté du Dieu.

M. Auguste Nicolas est un de ces artistes qui, épris d'un amour presque délirant pour les églises des Goths, vient gourmander notre admiration trop rassise, et entonne, avec un enthousiasme dithyrambique, l'hymne inspiré des cathédrales. Que n'y voit-il pas et que n'y lit-il pas, dans ces poëmes de pierres? Encore, si ce n'était qu'une odyssée, si ce n'était qu'un catéchisme; mais la cathédrale, c'est tout ce qu'on voudra ; c'est un cours sur toutes les sciences, et qui peut dispenser de tous les livres de l'Institut. Quel Champollion et quel hiérophante que M. Auguste Nicolas ! Il faut le voir, en extase, perché sur quelque flèche aérienne ; comme il jette, de ces sublimes hauteurs, de magnifiques dédains sur le pauvre temple huguenot !

« Les temples vides et nus du protestantisme, s'écrie

» notre honorable auteur, ne présentant qu'un livre pour
» toute signification, sont l'expression fidèle du vide
» qu'ils ont fait dans le temple intellectuel de la raison
» humaine, d'où ils ont exclu pareillement toute lumière,
» tout autre élément d'activité que l'Ecriture. Si le pro-
» testantisme avait eu le dessus, le monde serait comme
» un temple protestant. »

Voilà une phrase, une image, des mots, *flatus vocis*.

Entrez dans un temple protestant; vous n'y trouverez, en effet, ni images, ni statues, ni cierges allumés, ni saints enchâssés, ni vierges ruisselantes de dentelles, etc., etc. Vous n'y trouverez qu'un livre, c'est vrai; mais ce livre, c'est le livre de Dieu : quel symbole[1] ! Entrez dans le temple de la justice, vous n'y trouverez qu'un livre, aussi; mais ce livre, c'est le code, c'est le livre de la loi : quel symbole encore !

Je ne suis pas chargé de faire le panégyrique du temple des huguenots; ces braves adorateurs du désert, nous ont apporté en pleine cité et en plein XIXe siècle, les rigueurs un peu trop iconoclastes de leur culte des cavernes; toutefois, j'inviterai volontiers l'honorable M. Nicolas à se découvrir avec respect devant ces saintes austérités. Après tout, le temple de Dieu est un édifice où l'on se rend non pour admirer, mais pour adorer. Ce ne sont pas des artistes qu'on y convoque, ce sont des fidèles. Ce n'est pas un musée qu'on leur ouvre, c'est un sanctuaire. Eh ! quoi, la plus humble chambre haute où retentit une fervente prière, où circule le souffle frémissant de l'Esprit de Dieu, n'est-elle pas, pour les yeux qui savent voir

[1] L'homme et tout ce qui est de l'homme s'est retiré, afin de laisser à Dieu toute la place. N'avez-vous pas compris pourquoi ce temple est nu ? C'est pour que Dieu *seul* le remplisse !

la vraie beauté, plus belle que la plus riche cathédrale, où se rend, indifférente et distraite, la mondanité la plus somptueuse ?

Quoi qu'il en soit du temple, l'important, c'est ce qui s'y passe. Etudions-le ; nous y retrouverons l'esprit antique, (et moderne aussi !), du Christianisme primitif.

Après avoir rompu avec Rome, qu'ils accusaient d'idolâtrie et de matérialisme, les néo-chrétiens durent se donner une liturgie aussi simple et aussi spiritualiste que possible. Et en effet, tout est disposé dans leur culte pour des hommes sérieux et intelligents. Rien pour les sens, tout pour l'âme. Il faut le reconnaître : M. Nicolas a raison, quand il accuse les protestants de n'avoir que la Bible dans leur temple ; c'est elle en effet, ou plutôt son contenu qui forme le *substratum* du culte réformé. Or, comme ce contenu, c'est le christianisme même, on ne comprend pas trop ce qu'il y a à redire, quand il s'agit d'un culte chrétien.

Le culte protestant [1] se compose de deux parties, l'une mobile, l'autre immobile. La première a pour effet de laisser au ministre officiant le jeu de sa liberté individuelle, et à l'Esprit de Dieu sa liberté d'action sur lui [2]; la seconde a

[1] Nous nous permettons d'entrer dans quelques détails au sujet du culte protestant, parce que nous croyons que si le siècle, dont les besoins religieux semblent se réveiller, se sent poussé à les satisfaire, il pourra trouver, dans le culte évangélique, de précieux éléments dont il y aurait à tirer parti. A l'inverse de M. A. Nicolas, nous croyons qu'en présence de ce débordement de luxe et de mise en scène qui envahit de plus en plus les cérémonies catholiques, il est utile de relever la haute spiritualité et la simplicité tout évangéliques d'un culte trop méconnu et, à notre avis, injustement dédaigné.

[2] Rencontre admirable! L'homme n'est jamais plus libre que

pour but de garder, dans toutes les Eglises de même confession, une fraternelle uniformité. Inutile sans doute de faire observer que la seule langue admise est la langue vulgaire. A défaut de saint Paul, qui l'exige expressément, le bon sens, le besoin d'édification, eussent appris aux protestants que quelques paroles comprises valent mieux qu'une infinité de paroles inintelligibles. Le fidèle écoute pour comprendre ; le pasteur parle pour être compris ; donc il ne parle pas latin.

Une solennelle invocation ouvre le culte au nom du Dieu trois fois saint et le place sous sa protection. Tout ce qui se fait au nom de Dieu est digne du respect des hommes. La Bible est lue. Les récits, choisis parmi les plus solennelles des scènes bibliques et surtout parmi les plus touchantes des scènes évangéliques, passent sous les yeux des auditeurs recueillis. Tantôt c'est le divin Prédicateur de la montagne qui répète ses béatitudes ; tantôt ce sont ses apôtres qui proclament sa miséricorde. Les hymnes sacrées du royal poëte ou de simples cantiques, plus pénétrés encore de l'Esprit chrétien, interrompent les saintes lectures et soutiennent l'édification. Puis, la loi est proclamée ; cette même loi que la grâce n'a pas abolie, que Dieu lui-même édicta parmi les foudres, et qu'il écrivit au fond de toute conscience d'homme, du même doigt qui la burina sur les tables de pierre du Sinaï. Le peuple écoute, debout, avec recueillement, l'énoncé de ces commandements tous inviolables et tous violés, dans

quand son propre esprit et l'Esprit de Dieu se rencontrent et s'unissent. Quoi d'étonnant ! L'homme n'a-t-il pas été fait pour être uni à Dieu ? Et, pour un être libre, se rapprocher de son but, n'est-ce pas la vraie liberté ?

l'esprit ou dans la lettre, et dont chacun transperce la conscience comme une épée. Voilà le premier acte du culte.

Tandis que ce troupeau de pécheurs est encore comme courbé sous la malédiction de la loi — arrive le ministre de la nouvelle alliance, qui vient promulguer la grâce. Le pasteur, au nom de ses compagnons de péché, offre à Dieu cette admirable prière que composa Théodore de Bèze, et qu'il récita au colloque de Poissy ; prière si pleine d'humbles confessions, de larmes pénitentes, d'ineffables soupirs, de fortes espérances, de divins pardons; prière si éloquente et si pénétrante, que l'histoire raconte qu'à Poissy, toute l'assistance en fut émue, même Catherine de Médicis, elle qui ne le fut jamais! Oui, nous osons le dire, pour en avoir éprouvé le saint frémissement, il y a, pour une âme religieuse et impartiale, dans le spectacle de cette foule humble et recueillie qui déclare et confesse son péché, dans ce niveau de condamnation, posé sur tous les fronts prosternés, dans la voix ordinairement pénétrée du pasteur, dans la douleur qui passe à travers les cœurs pieux, dans cet ardent recours à la miséricorde céleste ;— et puis, dans la divine amnistie accordée, dans l'alliance de grâce renouvelée, dans les fronts relevés et comme purifiés par l'attouchement d'une main invisible; il y a là une puissance indicible d'édification *pour les âmes religieuses* [1] de toute communion. Jamais le sentiment religieux ne trouva un langage plus digne de lui.

Après la prière liturgique et le chant d'une hymne sacrée, suit la prière spontanée du pasteur, prière non réci-

[1] Je répète à dessein ces termes, parce que pour les autres, tout culte est une scène. Pour les âmes non religieuses, je suis bien sûr

tée, non composée, non rituelle, mais épanchement libre d'une âme chrétienne. La vraie prière, ce n'est pas la prière apprise, la prière débitée; ce n'est pas la prière machinale, la prière infligée, dite, redite, incomprise, la prière latine; la vraie prière, faut-il le répéter? c'est celle qui jaillit à flots confiants et pressés, emportant avec elle l'empreinte, la physionomie morale de l'âme dont elle sort, et la disant à Dieu. Les catholiques romains, habitués à la prière rituelle, qui semble n'avoir été inventée que pour dispenser de prier, se font difficilement une idée de la puissance religieuse et saintement contagieuse d'une âme qui répand, devant Dieu et devant ses frères, la brûlante effusion de sa repentance, de sa foi, de sa joie reconnaissante. J'ai vu toute une assemblée éclater en sanglots à l'ouïe de telles prières; il n'y a pas d'éloquence qui remue aussi directement ni aussi profondément l'âme humaine[1]. Le pasteur priant, parlant à Dieu de l'assemblée avant de parler à l'assemblée de Dieu, apportant à Dieu et lui confessant les péchés de tous, personnifie le troupeau, parce que le troupeau se personnifie librement en lui. Malgré les différents états d'âme de chacun, il représente au fond toutes les âmes sérieuses. C'est là sa vraie fonction sacerdotale. Le pasteur, portant toutes ces âmes sur son cœur, pour ainsi dire, comme le grand prêtre

qu'elles ne me comprendront pas, et aussi elles ne le peuvent : « *Homo animal non intelligit spiritum.* »

[2] Ni Bossuet, ni Massillon, ni Lacordaire, n'ont jamais produit ni pu produire bien certainement une impression *religieuse* aussi profonde, aussi décisive, que telle prière que j'ai entendue et qui sortait comme une lave d'un cœur embrasé par le Saint-Esprit. C'est ici la véritable langue de feu.

portait sur sa poitrine les douze pierres précieuses qui représentaient les douze tribus, les conduit à Dieu; il les introduit avec lui dans le Saint des Saints dont le voile a disparu.

Il parle à Dieu, comme si Dieu était là. Mais qu'ai-je dit? N'est-il pas présent en effet? Sa présence ne se sent-elle pas dans la bénédiction qui l'accompagne? Oui, pour le chrétien, sentir Dieu présent dans son cœur par la douce bénédiction qu'il y apporte, n'est-ce pas là la *véritable présence réelle*. Pour être soi-disant matérielle dans un autre culte, en est-elle plus réelle? Et pour n'être *que spirituelle* ici, en est-elle moins réelle?

Dans ce culte fait pour l'homme moderne, qui aime à se rendre compte de tout, même de sa religion, la prédication occupe une place importante. Cela tient à la nature même de l'idée protestante, qui est une idée d'examen. Il faut donc qu'il y ait dans un culte qui part du principe de l'examen, une portion considérable consacrée à l'examen. Le protestant avait besoin, surtout aux origines de la réforme, de rendre compte au catholique de sa séparation et de se rendre compte à lui-même de sa foi. La prédication protestante, en même temps qu'elle a pour but l'édification, doit donc être une justification continuelle de la vérité chrétienne au point de vue de la raison et de la conscience; elle doit révéler les harmonies secrètes qui règnent entre l'âme et le Christ, et c'est là qu'est la vraie apologétique et la solide édification. Il est certain que la prédication vaut ce que vaut le prédicateur; mais, dans le plus humble des prédicateurs, s'il est vraiment chrétien, il y a quelque chose de vivant, de senti, de personnel qui va à l'âme. — Il ne faudrait pas croire en effet que la prédication protestante soit exclusivement

didactique et par suite froide, sèche, tout intellectuelle. Nous croyons au contraire que le trait qui la caractérise, c'est qu'elle est *exhortative* et pousse à l'action. Son but est encore moins d'instruire que de secouer, de réveiller le pécheur, de produire en lui ce grand ébranlement moral qui fait écrouler l'homme dans l'homme, pour y substituer Dieu.

La prédication est suivie d'une prière liturgique d'actions de grâces, qui bénit Dieu et qui l'implore pour les pouvoirs établis, pour les libertés publiques, pour les églises sœurs, pour les infortunes de tout ordre, pour les œuvres missionnaires, pour l'avénement de la lumière universelle et de l'universelle paix.

Un chant final d'adoration se fait entendre; le pasteur étend ses mains et congédie l'assemblée inclinée sous les paroles sacrées de la bénédiction. Il invoque l'amour du Dieu qui est amour, la grâce de Jésus le Sauveur, les effusions du Saint-Esprit, et les répand de la part de Dieu même, sur le troupeau qui se disperse. — L'intelligence a été nourrie, le cœur touché, la conscience alarmée et apaisée, la volonté fortifiée : l'âme se sent plus heureuse et plus voisine de Dieu. Etant donné le Christianisme, étant bien compris le caractère de simplicité et de spiritualité de son divin Fondateur, il me semble que ce culte est frappant de *vérité*. Quoi de plus rationnel et de plus pathétique? Qu'y a-t-il qui ne soit digne de l'homme et de Dieu? Qu'y a-t-il qui puisse distraire de Dieu par les sens ou l'apparat? C'est le culte primitif, c'est le culte des catacombes, c'est le culte du désert, c'est le culte esprit et vérité.

Nous nous sommes un peu arrêté à cette étude,

convaincu que si l'homme veut rendre un culte public à Dieu, il faudra toujours qu'il aille puiser à l'idée première qui a inspiré le culte évangélique, pour lui emprunter ses féconds éléments.

Le culte protestant a aussi ses actes extraordinaires. L'homme, quoique esprit avant tout, n'est pas pur esprit. Le Christ ne l'a pas traité comme tel. Il lui a laissé une institution visible et sacrée, qui est comme le signe et le témoignage permanent de sa présence dans son Eglise. Nous voulons parler de l'Eucharistie, que les protestants appellent la *sainte Cène.*

Selon les ordres respectés du divin Fondateur, cette fête chrétienne est ici célébrée dans la forme même où le Christ la célébra. Les symboles dont le Christ s'est servi, ont été pieusement rétablis. Selon la pratique de l'ancienne Eglise qui s'est prolongée bien avant dans les siècles, la sainte Eucharistie est servie sous les deux espèces, et ainsi, le caractère emblématique en est bien plus clair et plus saisissant. Le pain rompu devant l'assemblée représente excellemment le corps déchiré de Jésus-Christ; le vin répandu dans le saint calice figure bien le sang répandu du Crucifié; la participation de tous les fidèles au même pain et à la même coupe, depuis le roi jusqu'au prolétaire, indique bien la communion des frères au sang du Christ et leur commune rédemption. Mais pas de magie, pas de transformation matérielle, pas de bouleversement de la nature; en vérité c'est inutile. Je ne vois pas ce que le *Deus ex machinâ*, intervenant pour une semblable métamorphose, ajouterait à l'effet produit. Mon âme, en recevant les riches symboles de la Cène, se nourrit de Jésus. Voilà ce qui importe. A supposer que ce pain fût transsubstantié, ce serait mon corps, ce ne serait

pas mon âme qui pourrait s'en nourrir ; mon âme ne se nourrit pas de matière. Et quand même mon corps pourrait se nourrir en effet de cette matière transsubstantiée, je ne comprends pas ce que mon âme y gagnerait. Mais, je me trompe, il y a ici plus que des symboles ; il y a en réalité *transsubstantiation*. De même que le pain et le vin ordinaires, par un miracle continuel et inaperçu, se transsubstantient en notre corps et en notre sang, de même l'âme de Jésus, si j'ose le dire, cette âme faite d'amour et de sainteté, se *transsubstantie* en l'âme du communiant par la sainteté et l'amour qu'il lui communique. Là se trouve un côté mystique qui défie toute analyse, qui s'échappe dans l'infini et que la foi seule peut saisir... Et cependant l'analogie humaine ne peut-elle pas nous aider à comprendre ce mystère de la grâce? Est-ce que deux âmes qui s'aiment ne s'étreignent pas, ne se pénètrent pas, ne s'assimilent pas, ne communient pas ensemble, même dans nos imparfaites amours de la terre? N'y a-t-il pas, en deux âmes qu'*unit* un amour ardent, comme une espèce de transsubstantiation qui fait qu'elles vivent l'une dans l'autre, l'une par l'autre; de telle sorte qu'elles se modifient et se communiquent l'une à l'autre en quelque sorte leur substance immatérielle, sans perdre de leur personnalité? Si l'on craint que, par une terrestre comparaison, nous profanions le saint mystère de la transsubstantiation chrétienne, qu'on veuille bien distraire de cette comparaison tout ce qu'elle contient de terrestre, et la purifier en y ajoutant le ciel. Oui, la vraie communion, du moins pour quiconque n'est pas matérialiste, ne consiste pas dans la manducation de particules transsubstantiées, mais dans l'assimilation spirituelle du Sau-

veur introduit *par la foi*, et non par la bouche, dans l'âme du croyant. L'idée matérialiste est fort dangereuse. Le catholique romain croit avoir communié par le fait qu'il a reçu l'hostie ; pernicieuse illusion ! il a communié, s'il a communié avec l'âme ; mais la transsubstantiation n'y est pour rien, qu'elle ait eu lieu ou non. De même bien des protestants, non moins formalistes, s'imaginent avoir communié par le fait matériel de leur participation aux espèces consacrées ; ils ont communié s'ils ont communié avec l'âme, sinon le pain et le vin sacrés sont pour eux profanes. Combien faudra-t-il de temps encore pour apprendre aux plus intelligents les choses les plus simples et jusques à quand la matière obstruera-t-elle l'esprit [1] ?

Pour le protestantisme, *l'ordination* n'est pas un sacrement. Ce n'en est pas moins une de ses cérémonies religieuses les plus imposantes. Elle convoque la foule recueillie ; elle convie de nombreux pasteurs, qui viennent solennellement, dans leur sévère costume de serge noire, reconnaître au nom de l'Eglise, comme un de ses futurs conducteurs, le jeune frère que des études préalables et des aptitudes spéciales ont désigné comme candidat. Selon l'usage apostolique, ils lui imposent les mains, non pour lui transférer des pouvoirs surnaturels, mais pour lui conférer une charge, pour le reconnaître officiellement comme ministre, pour le recommander à l'Eglise, lui faire contracter, la main sur les Evangiles, les plus solennels engagements, et le couvrir de leurs prières comme du manteau d'Elie. Ceci n'est pas une *ordination*, c'est une *consécration* ; les mots ont leur phi-

[1] Nous avons déjà parlé du baptême, qui n'est pas, à proprement parler, un des éléments du culte.

losophie. Ici encore rien de magique, rien de surnaturel, de mystérieux ; mais, si la prière vaut quelque chose, si le sentiment religieux n'est pas une illusion, si les saintes émotions de l'Esprit de Dieu dans les âmes ne sont pas un leurre, certainement les canaux des cieux se sont ouverts et des vertus en sont descendues !

Le *mariage* n'est pas non plus un *sacrement* pour le protestantisme ; mais la cérémonie par laquelle il unit les époux n'en est pas moins sacro-sainte. Voici deux époux qui viennent déclarer leur union devant l'Eglise. Ils sont là, prosternés, au pied de l'autel. La Bible s'ouvre. C'est au Dieu créateur qui institua le mariage monogame ; c'est au Christ législateur qui sanctionna de son autorité cette indissoluble institution, que le ministre emprunte des paroles toutes pleines de divinité. Il lit l'abrégé historique de cette institution, fondée pour le bien de la société et des mœurs. Il rappelle à l'homme et à la femme leurs devoirs réciproques. Il appelle les époux à prononcer devant Dieu et devant l'Eglise le serment de fidélité. Ce serment prononcé, le pasteur consacre et bénit, au nom de Dieu, cette association désormais sanctifiée, de deux âmes mises en commun, pour travailler ensemble à deux grands intérêts communs, celui de la vie présente et celui de l'éternité. Quelle association solennelle et douce que celle de deux créatures morales, sympathiques, faites pour s'aimer, dont le devoir et le bonheur vont être confondus; qui de deux vies ne vont faire qu'une vie ; qui vont s'appliquer à échapper toutes deux, et l'une par l'autre, à la corruption du présent siècle, à se faire ensemble leur éternité ! Voilà le mariage, tel que le Christ l'a enseigné au monde, et tel que le pasteur cherche à l'enseigner

aux nouveaux époux. Rien de plus saint qu'une union à laquelle le Christ lui-même a voulu comparer ses rapports avec son Eglise, dont il s'appelle le céleste Epoux. Comme cette union, ainsi comprise, agrandit la vie, solennise les rapports communs, domine les petits intérêts, réprime les petits amours propres, purifie l'amour, et dignifie les deux âmes qu'elle lie !

L'*extrême-onction* n'est pas non plus un *sacrement* pour le protestantisme. Il aime mieux s'occuper des vivants, s'adresser à des âmes maîtresses de leurs facultés, que d'oindre des cadavres ou de les asperger d'eau bénite. Ce sont donc les vivants, mais surtout les malades en possession de leur intelligence, qui ont part à la sollicitude pastorale. Il sied toujours à la religion d'avoir un représentant au chevet de la douleur. C'est là surtout qu'elle est écoutée. C'est au jour où les espérances terrestres défaillent que les célestes espoirs deviennent d'autant plus précieux. C'est quand le soc de la douleur a creusé son sillon dans l'âme, que la semence de l'éternité y germe plus facilement. Aussi le pasteur, l'ambassadeur du monde spirituel est là : à genoux, il prie ; debout, il lève le doigt en haut pour indiquer le ciel. Il promet, avec l'infaillible autorité du Dieu qui ne ment point, amnistie plénière à quiconque s'humilie et s'abandonne à son incommensurable amour. Il n'applique pas un crucifix de métal ou d'ivoire sur les lèvres refroidies de l'agonisant : c'est qu'il préfère appeler le Dieu de la croix dans son cœur.

Quoique la foi protestante ne permette pas à ses ministres de suivre l'homme au delà des mystères de la tombe, elle a ses *cérémonies funèbres*. Le pasteur ac-

compagne au champ du repos le corps du défunt, encore sacré, parce qu'il fut le temple de l'âme et qu'il a dû être le temple de Dieu. Et, avant que la poudre disparaisse dans la poudre, debout sur la pierre des tombeaux, au milieu de ces souvenirs évoqués par tant de signes de deuil, le pasteur, servant de voix à toutes ces voix muettes, exhorte, presse, parle de l'avenir d'outre-tombe, et profite de l'éloquence des circonstances, pour précipiter dans des préoccupations célestes ces âmes, que rongent et dévorent les soucis ou les joies du temps présent. Je ne dis rien des litanies, des chants mortuaires, des cierges allumés, du goupillon imbibé d'eau bénite, sinon que tout cela me paraît matérialiste, monotone et froid, comparé à la cérémonie simple, mais grave et saisissante, du culte réformé.

Nous livrons au bon sens public, à la conscience publique, au sens religieux moderne, cette exposition toute simple du culte tel que l'Eglise réformée l'a réorganisé, selon l'esprit des premiers temps. Nous savons bien que notre siècle est beaucoup plus préoccupé d'autres questions, (qui touchent à celle-là plus qu'il ne s'en doute), mais nous le prenons pour arbitre. Ce culte chrétien épuré n'est-il pas le plus en harmonie avec l'âme humaine et le Dieu-Esprit? Et, si le siècle actuel avait à organiser à nouveau un système d'adoration publique, sur quel modèle et dans quel esprit le ferait-il ? — Nous ajoutons cette remarque : l'homme peut-il se dispenser indéfiniment d'adorer Dieu?

Comme *tout* dans la religion, dogme, église, culte, aboutit à la morale, nous allons étudier la morale chrétienne, qui n'est pas précisément celle de saint Ignace, ni même celle du P. Félix.

CHAPITRE IV.

LA SPIRITUALITÉ CHRÉTIENNE ET LA SPIRITUALITÉ DU SIÈCLE, AU POINT DE VUE MORAL.

« Ni saint Ignace, ni le P. Félix, ni
» M. Eugène Pelletan. »

Tel dogme, tel culte ; telle Eglise, telle morale.

Nous avons vu le matérialisme tout envahir jusqu'ici dans le christianisme romain ; la morale n'y a pas échappé. Elle est devenue la casuistique. Or, la casuistique, c'est le matérialisme dans la morale.

Comment voulez-vous qu'il ne passe pas dans la morale, quand le matérialisme est dans le dogme, dans le sacrement? L'efficacité magique attachée au sacrement ou au rite, tend à substituer le rite à la morale elle-même. Le fait est que, d'après ce système, le meilleur chrétien n'est pas le plus doux, le plus bienfaisant, le plus moral : c'est le dévot qui s'asperge le plus d'eau bénite, qui dévide le plus de chapelets, qui se confesse le plus souvent, qui communie le plus souvent. Tel ne manquerait pas une messe, qui volera son prochain. Tel ne mangerait pas gras le vendredi, qui s'enivrera le dimanche. Tel ne se fait faute ni de chômer un jour de fête,

ni de médire tout ce saint jour. Sa conscience s'en arrange comme elle peut ; mais, à ses yeux, l'un excuse l'autre. Ceci est, en petit, Louis XIV faisant bâtir la chapelle à côté du théâtre et rachetant ses adultères par ses dévotions[1]. On observe les commandements de l'Eglise, et on se dispense des commandements de Dieu. Au fait, on le sait bien, l'Eglise sera contente. Cela suffit. Elle se charge d'arranger nos affaires avec Dieu. Elle ne manquera pas, après confession, de nous absoudre. L'absolution juridique, octroyée par le prêtre, donne le change à la conscience. Le pénitent, (souvent très-peu repentant), absous par le prêtre, ressemble au criminel acquitté par un jury, qui se sent bien encore coupable mais non plus punissable. Croire qu'on n'est plus punissable, quoique au fond on se sente aussi méchant qu'auparavant, c'est un état faux qui fausse le sens moral. Mais comme il est plus facile de se confesser que de se corriger, on se confesse et l'on ne se corrige pas. Seulement, le fait qu'on a été absous est un leurre pour la conscience. Le cœur humain peut garder à ce métier tout son égoïsme et se figurer qu'il peut être en règle avec Dieu sans aimer Dieu. Ce qui importe, c'est de faire une liste de péchés pour les porter au confessionnal. On aura soin de dresser des catégories de péché ; on s'ingéniera à examiner, à éplucher les

[1] Qu'on nous permette un trait de mœurs qui est toute une révélation. Il y a quelques jours, dans notre voisinage, une femme a été accusée d'infanticide. On a trouvé le cadavre de l'enfant. Il a été constaté qu'il a vécu. « Oh ! fait un paysan ; il est bien possible que ce soit elle qui ait étouffé l'enfant, mais pour sûr, auparavant elle l'aura baptisé! » Ceci n'est pas une ironie sanglante, ce n'est qu'une naïveté. Oh horreur! on attache plus d'importance au rite qu'à la morale!

cas permis et les cas défendus. On discutera, on ergotera, on distinguera. On portera, dans les profondeurs de la conscience, le *scalpel*, je veux dire le poignard. Le casuiste connaît les péchés, il ne connaît pas *le péché*. Il n'a pas compris que le péché est un état général de l'âme qu'il faut changer, et non une succession d'actes prohibés, commis isolément. Aussi la confession sera, « *non pas un cri de l'âme, mais une énumération.* » La casuistique est inventée pour marchander l'homme à Dieu, pour duper Dieu. Elle a mal compris la vie morale, qui est un produit organique et non une série d'actes. Aussi, elle en méconnaît l'unité, car elle en a manqué le centre qui est l'amour de Dieu et du prochain [1]. Une fois ce principe absent, la loi morale devient une poussière : elle est la casuistique.

Je ne traînerai pas mon lecteur dans les fanges honteuses de ce système trop fameux. Je ne prétends pas refaire les Provinciales ni répéter les pages indignées de MM. Michelet, Quinet, Génin. Cette morale immorale, qui finit par autoriser le vice au moyen de certains détours, a reçu ce qu'elle méritait : la réprobation

[1] La fallacieuse distinction entre péchés véniels et péchés mortels porte une grave atteinte à ce caractère absolu de la loi morale et de la grâce divine : elle suppose qu'il y a des péchés qui ne sont pas mortels, (or tout péché mérite la mort, d'après l'Écriture); ou, qu'il y a des péchés qui ne peuvent pas être pardonnés, (ce qui limite la grâce de Dieu.) — La même observation s'applique à la théorie qui distingue entre la *morale de conseil* et la *morale de précepte*. Cette distinction abaisse le niveau de l'obligation; elle enlève à la loi son caractère absolu; elle propose l'imperfection; elle efface le beau précepte de Jésus-Christ : *Soyez parfaits;* elle abaisse l'idéal chrétien; elle divise les hommes en deux classes, dont l'une est tenue à certains devoirs et l'autre pas.

de toutes les âmes honnêtes. Notre siècle n'est certes pas plus moral qu'il ne faut, mais au moins il n'ajoute pas à ses désordres les réticences mentales et les pratiques dévotes. Il peut avoir une morale relâchée, mais au moins il juge à leur valeur les procédés dialectiques par lesquels les dévots s'évertuent à se dispenser d'être honnêtes, avec la prétention d'être saints. La morale jésuitique porte avec son épithète sa flétrissure, et il n'est rien qui répugne davantage aux instincts de notre société moderne.

Il est, aux antipodes du système de morale de Loyola, une éthique qui n'a pas moins ses dangers et qui n'est pas moins antipathique aux idées modernes : je veux parler de *l'ascétisme*. Seulement cette dernière conception morale est la tentation des âmes élevées, tandis que la première est le piége des âmes basses.

Certains disciples du Christianisme ont voulu être plus rigoureux que le Christ. Ils se sont mis à raffiner. Le Christ est venu « *mangeant et buvant*[1]. » Eh! bien, je n'oserais pas affirmer qu'il ne les ait pas un peu déçus, et que, s'ils osaient se l'avouer, ils ne trouvassent Jean-Baptiste, avec sa corde autour de ses reins, et sa nourriture de sauterelles, et son abstention de vin, et sa vie au désert, plus saint que Jésus prenant sa part de joie, convive du festin de Cana. Cela prouve que la sagesse du Christ est plus haute que la sagesse des plus sages parmi les hommes : et l'un des sceaux les plus authentiques de divinité de la morale de Jésus-Christ, c'est qu'elle ait été une morale de réaction contre la corruption

[1] Comme tout le monde. (Matth. XI, 19).

païenne, et que pourtant elle ait été si mesurée. De nos jours aussi, d'ardents disciples du Christ veulent faire de la réaction et ils dépassent la mesure.

C'est que le Christ a compris l'homme, l'homme tout entier, l'homme corps et esprit, et il lui a donné une morale humaine, mais parfaite ; parfaite, mais humaine. Certaines gens ont voulu, qu'ils se le soient avoué ou non, dépasser Jésus-Christ. Ils ont ambitionné une morale angélique. Ils ont eu honte d'avoir un corps. Ils se sont mutilés. Ils ont voulu faire l'ange, et... je n'en dis pas davantage. Vous connaissez le mot de Pascal. Il faut toujours y prendre garde.

Il est parfaitement vrai que notre siècle ne pèche pas par les exagérations du P. Félix. Ce ne sont pas les écarts de l'ascétisme qui, pour lui, sont à craindre. Il ne va pas au désert. Il ne se nourrit pas d'un pain trempé de larmes. Il ne se revêt pas d'un sac. Il ne s'assied pas sur la cendre. Il a peu goûté les austérités de la repentance. Ce ne sont pas les pointes du cilice, qui lui déchirent le flanc : ce sont bien plutôt les joies grossières qui le captivent, et les jouissances vengeresses du péché qui le tourmentent. — Nous avons à cœur de faire entendre, à cette génération, égarée la voix si austère et pourtant si douce de la morale du Christ. Le noble et inaliénable sens du vrai et du bon que notre humanité porte en elle, ne lui arrachera-t-il pas, malgré qu'elle en ait, un hommage au Maître qu'elle ne suit pas ?

M. Eugène Pelletan[1], qui est, il faut bien le reconnaître, un des représentants de la société moderne, a des pré-

[1] Voir ses débats avec le P. Félix, dans la *Presse*, année 1859.

occupations exactement inverses de celles du P. Félix. Pour celui-là, la préoccupation morale, proprement dite, semble la moindre : le luxe, l'art, les jouissances intellectuelles et sensibles, voilà la *splendeur* de l'existence. La gloire souveraine de la beauté morale, qui n'apparaît qu'à ceux qui ont « les yeux *de l'esprit et qui voient la sagesse*, » semble ne s'être pas révélée à M. Eugène Pelletan. Ce n'est pas ici seulement la réhabilitation de la chair, c'en est la glorification. Superbes palais où se donnent rendez-vous les merveilles de l'industrie, galeries peuplées de tableaux et de statues, machines intelligentes fonctionnant sous la pression de la chaudière bouillonnante, triomphes éclatants de *l'esprit* sur la matière, ascension de l'intelligence, richesse des connaissances acquises, affranchissement des vieux régimes, conquêtes toujours plus vastes de l'idée moderne — voilà les agrandissements de l'existence humaine, la poursuite de l'homme du XIXe siècle. On a pu remarquer qu'il n'est nullement question ici de l'idée morale proprement dite[1]. Il est évident que cette morale, (si morale il y a), nous pousse en bas, vers les jouissances plus ou moins grossières ou subtiles de la matière.

C'est cette désastreuse tendance qui fait prendre peur au P. Félix. Il regarde dans cet éblouissant éclat du luxe, de l'invention et de l'idée, — il regarde — et il ne voit que la nuit. Et alors, emporté par sa sainte sollicitude envers la société qui se perd dans le luxe et la luxure, pour fortifier la chair amollie et corrompue, pour punir cette chair

[1] Nous aimons à penser que M. Pelletan s'est exagéré lui-même, sans doute par le besoin de faire antithèse au P. Félix.

rebelle et idolâtrée, le jésuite propose son remède à lui : « l'*ascétisme.* »

Il faut voir le fougueux enfant du XIXe siècle, (M. Eug. Pelletan), aux prises avec le révérend Père. Il faut voir comme le vénérable saint homme est mal mené, et avec quels airs d'assurance et de suffisance son spirituel antagoniste réclame les droits de la matière, la jouissance de la chair; tandis que le P. Félix, pour couper court à ce désir incessant et insatiable des passions insurgées, propose tout simplement de les mâter. La concupiscence, (c'est le mot du P. Félix), est une hydre aux têtes renaissantes; elle est avide comme l'abîme. Elle s'excite en proportion des satisfactions qu'on lui accorde. Une passion inassouvie est un ouragan qui bouleverse l'âme. Cette passion assouvie en allume une plus dévorante et plus insatiable encore. Un démon revient avec sept autres démons..... Qui nous donnera l'Hercule de cette hydre? Qui coupera d'un seul coup ses têtes renaissantes ? Ce sera sans doute le P. Félix, qui va arriver pour accomplir cette mission glorieuse et redoutable? En effet, il arrive tout armé. Et M. Pelletan, de rire beaucoup de son arme de bataille. C'est au charretier voisin qu'il lui fait emprunter cet instrument par lequel notre Hercule va délivrer l'humanité... Le R. Père se présente donc tenant, non une massue, mais—*un fouet !* — Le XIXe siècle en personne doit se mettre à genoux devant le père jésuite, comme un méchant écolier devant son régent, et le P. Félix va le fustiger consciencieusement de manière à lui faire perdre le goût de la concupiscence.

Quoi qu'il en soit de cette façon tant soit peu plaisante avec laquelle M. E. Pelletan traite l'honorable prédicateur,

il est probable que c'est bien là, au fond, l'accueil fait par le siècle actuel aux doctrines ascétiques que le catholicisme lui propose pour le guérir.

Reconnaissons-le, les deux vaillants antagonistes ont du vrai, chacun à son point de vue. Mais, hâtons-nous de le déclarer, à l'honneur du P. Félix, nous trouvons chez lui une préoccupation morale qui fait défaut à son spirituel contradicteur. Cependant M. E. Pelletan, toutes réserves faites, a raison aussi. Si le but de la morale est le perfectionnement, l'accroissement de notre nature, c'est l'accroissement de toute notre nature. L'homme n'est pas seulement esprit, il est matière aussi. Il n'a pas seulement des sentiments, il a aussi des sensations. Aussi M. Pelletan, ne voulant rien mutiler, demande pour l'humanité l'accroissement de la vie intellectuelle par plus de connaissances ; l'accroissement de la vie morale, par plus de sympathie ; l'accroissement de la vie physique, par plus de jouissances[1]. C'est par l'accroissement de sa nature tout entière que l'homme remplit sa mission, et c'est là le but de toute la morale.

Il y a opposition absolue entre les deux tendances : l'une poursuit un accroissement de vie indéfini ; l'autre un amoindrissement indéfini, et, comme le lui reproche très-crûment son impitoyable contradicteur, l'idéal du P. Félix, c'est le cadavre ! — Et cependant, si le vertueux jésuite s'est senti ému d'indignation à la fois et de pitié, en voyant, du fond de sa cellule, les passions humaines s'agiter dans leur fange brillante et honteuse, qui oserait en faire un crime

[1] Il est pour le moins étrange, — on le reconnaîtra, — de faire des jouissances physiques un chapitre de la morale.

à son âme honnête? Le vieil ange de la tentation a eu beau faire passer devant lui les féeries de ses découvertes et le char triomphant du progrès matériel, l'homme de Dieu n'a pas été séduit. Il a préféré la bure et le cilice; il préfèrerait même l'abêtissement, pourvu que la morale fût sauve. Il leur a dit à toutes ces gloires, à toutes ces splendeurs, à toutes ces jouissances, à tous ces enivrements qui donnent le vertige à son adversaire : « *Omnia fumus!* »

Il y a quelque chose de beau dans cette protestation, en plein XIXe siècle, de l'esprit contre la matière, et ce spectacle n'est pas si ordinaire de nos jours qu'il doive passer inaperçu. Cependant, que le P. Félix le sache bien, il ne convertira pas son siècle. Il lui propose un excès pour le guérir d'un autre. Il lui conseille un procédé violent, il ne lui offre pas un sage remède.

Il y a du faux dans la morale catholique. Elle attache une valeur factice à l'ascétisme. Elle mutile le corps. Elle lui refuse ce qu'elle lui doit. Elle le maltraite, et puis lui fait un dangereux orgueil des privations qu'elle lui impose. Elle se plaît aux joues amaigries, aux teints blafards, aux formes *squelettiques*. Elle attache une vertu intrinsèque au célibat. Elle invente, pour ses prêtres et pour ses nonnes, une sainteté supérieure, *sui generis*, inaccessible au vulgaire, inhérente à la virginité. L'état de mariage, qui est sacré entre tous d'après l'Ecriture, devient ainsi inférieur, grossier. Cette théorie étroite, rigoriste, part d'un point de vue faux. C'est l'imagination qui l'a créée, ce n'est pas la conscience. Un mysticisme mal entendu a orgueilleusement infligé à l'homme les supplices les plus téméraires, pour l'élever à une supériorité morale surhumaine. Illusion! illusion de moine! — Cha-

teaubriand, comparant Priam entouré de ses enfants à Platon vierge, a beau user son esprit à donner à ce dernier une supériorité morale, (lisez poétique), sur le premier; ni Priam, ni Platon n'ont rien à voir en cette affaire. Siméon le stylite, qui, non content de se priver du mariage, s'établit pendant vingt-cinq ans sur une colonne, ne prouve absolument rien non plus en faveur du célibat, ni du martyre infligé à la chair. — Quant à nous, notre point de vue moral est celui-ci : pas la moindre atteinte n'est portée à la loi morale dans la satisfaction des besoins légitimes que Dieu a mis en nous, quand même cette satisfaction serait une jouissance. Se priver d'aliments, se priver de la société de ses semblables, se priver d'un vêtement plus chaud ou d'une nourriture plus saine, ou même du mariage en vue d'une sainteté plus haute, c'est une morale mal entendue, et qui, en tout cas, n'est pas dans l'Evangile. Dans quelle page, dans quelle ligne de l'Evangile, le célibat a-t-il une valeur morale particulière? Où est-il question, dans l'Evangile, de deux saintetés, l'une pour le prêtre, l'autre pour le laïque? L'une pour la règle, l'autre pour l'exception [1]? J'aimerais à savoir si, quand Jésus, prêchant à la foule suspendue aux flancs de la montagne, dit aux juifs : « Soyez parfaits ! » il entend

[1] Il y aurait vraiment lieu de dire, non pas que l'exception confirme, mais *infirme* la règle, car qu'est-ce qu'une règle morale à laquelle tous ne sont pas soumis? Si saint Paul a dit qu'il vaut mieux ne pas se marier, il a soin de faire savoir à ses lecteurs que c'est pour les épargner qu'il parle ainsi, c'est-à-dire pour leur épargner une augmentation de douleurs dans les temps de persécution. Ce passage peut se rapprocher de celui de Jésus disant aux femmes juives, à propos de la ruine de Jérusalem : « Malheur à celles qui seront enceintes en ces jours-là ! »

prêcher une morale d'exception? Et si le célibat est nécessaire pour la parfaite sainteté, j'aimerais à savoir s'il entend faire de tous ces juifs, (de tous les hommes), des célibataires? Je voudrais bien qu'on me montrât, dans l'Evangile, le moindre signe d'infériorité attaché au mariage? Et en quoi Pierre, par exemple, était inférieur à Paul, parce que Pierre était marié? Non, il serait contradictoire en soi que Dieu nous eût faits nécessairement pour l'état conjugal, qu'il a béni et rendu indispensable à la société, et eût attaché à cet état une impureté, une infériorité, une imperfection quelconque. Ceci ne peut s'admettre. La raison et la nature protestent. Nous sommes ici en présence de vaines idées et de préjugés mystiques dont il ne nous faut pas être les dupes. En vérité, avec ces sottes idées et cette pruderie inintelligente, nous jouons, dans la société, à notre insu, le rôle d'Armande dans les *Femmes savantes*.

Il nous semble que le protestantisme a bien mieux compris la nature humaine et l'esprit moderne, en supprimant le célibat pour son clergé. Nous osons le dire, il a sauvé une grande question morale. L'état de célibat est une tentation continuelle et terrible pour le prêtre. Je ne connais pas de livre plus fort contre le célibat que Jocelyn. Impossible, quand il faut lutter contre toutes les forces de la nature soulevées, qu'il ne se fasse pas un grand trouble dans l'âme. Or, c'est du cœur que procèdent les sources de la vie, et c'est là qu'est l'impureté. Impossible dans cet état contre nature, qu'il ne se passe chez le jeune prêtre, condamné au célibat forcé, des drames mystérieux et profonds. Impossible que le cœur reste pur et l'âme sereine. La tentation est d'au-

tant plus forte que les fonctions délicates, les tête-à-tête intimes du prêtre lui font chaque jour des situations terribles, et que cette tentation est gratuitement affrontée. Or, Dieu ne se prête pas à garder qui que ce soit d'une tentation, qu'il n'a pas lui-même imposée. Nous pourrions ici déclamer contre les désordres de plusieurs membres du clergé. Nous pourrions évoquer une chronique scandaleuse, et conclure que l'homme a bien tort de vouloir faire l'ange. Nous ne le ferons pas. Mais aussi pourquoi se charger d'un joug qui a deux vices, celui d'être pour plusieurs, insupportable ; pour tous, arbitraire !

Serions-nous pour la réhabilitation de la chair ? Prendrions-nous à tâche de reproduire le vieux thème saint-simonien ? Et le christianisme du P. Enfantin serait-il le nôtre ? Nous avons ici une explication à donner.

Si par réhabilitation de la chair, on entend les droits de nos corps et non la glorification des passions charnelles, nous croyons que, dans une certaine mesure, on a raison.

Le corps a ses droits, ainsi que l'âme.

Le corps est de Dieu, ainsi que l'âme.

Le corps humain a été glorifié par le Christ, quand il l'a revêtu.

Il en a fait le temple du Saint-Esprit.

Le corps est très-différent de la chair[1] ; l'Evangile ne les confond nullement, et, dans ce débat, on les confond à chaque moment.

La *chair*, ce n'est pas la matière. C'est une tendance

[1] Voir dans saint Paul la distinction entre ἡ σάρξ et τὸ σῶμα. (Ep. aux Rom. et aux Galates).

immatérielle dans son principe, qui porte l'âme en bas. La chair, c'est l'orgueil, c'est la haine, c'est la convoitise. C'est l'âme s'abandonnant à ses instincts inférieurs. La chair n'entrera jamais dans le royaume des cieux : le corps glorifié y entrera. Il n'y a rien de charnel en Jésus-Christ, il y a un élément corporel. Jésus-Christ partit avec son corps pour le ciel, donc le corps peut entrer au ciel, donc il est pur en soi.

Je voudrais que l'on comprît notre pensée, et surtout qu'on voulût bien ne pas l'exagérer, car c'est sa mesure qui fait sa vérité. Nous combattons une morale factice, une morale manichéenne. Sous une *apparence de rigueur* [1], elle est au fond anti-sociale, anti-humaine. Le dernier mot de ce système serait la dissolution de la société, l'isolement, la dépopulation, le suicide. Ce serait la flagellation en permanence et le monachisme universel [2].

Le catholicisme a glorifié les teints pâles, les joues creuses, les membres décharnés, et il a dit au protestantisme ce que les Pharisiens disaient au Christ : « Tu es un mangeur et un buveur ! » Mais non. Pas plus que le P. Félix, le protestantisme n'approuve les saturnales du luxe et de la débauche du présent siècle; comme lui il

[1] Tim. IV, 3.

[2] Ceci rappelle les fakirs de l'Inde. Que l'on compare cette tendance catholique avec la morale de Bouddha : « Il faut pousser le dévouement jusqu'à la folie. Le Bouddha... donne sa terre, ses éléphants, ses esclaves, ses femmes, ses mains, ses yeux, sa langue, sa vie... Anéantir le *moi*... aller par la souffrance au renoncement de toute chose, c'est là tout le Bouddhisme. Quand le dernier souffle de la passion est tombé, quand les dernières cendres sont éteintes, quand ce que nous appelons *la vie* a disparu... l'homme est devenu Bouddha... c'est là sa perfection. » (M. Laboulaye, *Un Bouddhiste*).

condamne et flétrit les délicatesses efféminées et les énervantes voluptés. Non, il ne faut pas que le corps envahisse l'âme; il ne faut pas que l'esclave insulte le maître [1]; il ne faut pas que les rôles soient renversés. Entre la jouissance la plus séduisante et le devoir le plus petit, (s'il peut y avoir de petits devoirs), il ne faut pas que le moi hésite. Il faut que le soldat du Christ se tienne en garde contre les mollesses perfides d'une vie trop commode. Il ne doit pas, même vainqueur, s'arrêter à Capoue. Sa vie est un combat, ce n'est pas un festin. Son symbole, une croix; ce n'est pas un thyrse. Son maître, pour une fois qu'il s'assit à Cana, cent fois n'eut pas un lieu où reposer sa tête. Le disciple n'est pas plus que le maître. Le maître porte sa croix, le disciple doit la porter. Et quel est le disciple du Saint de Nazareth, qui oserait sacrifier les joies austères, peut-être douloureuses de la conscience, aux jouissances inquiètes du péché? Le vrai chrétien préfère, s'il le faut, non par choix, mais sur l'ordre de Dieu, l'exil à la patrie, le dénuement à l'opulence, la galère à la liberté, la flétrissure aux applaudissements, le lit enflammé du bûcher aux délices d'une vie criminelle. Certes, le protestantisme a fait ses preuves. Il revient du désert le front embelli de larges cicatrices. Qu'on ne l'accuse pas trop vite d'être un mangeur et un buveur. Les prélats de cour y auraient mauvaise grâce.

Cependant le protestantisme, (qui nous semble avoir saisi la vraie mesure dans cette question), n'aime pas la

[1] Pas même par exception. En morale il n'y a point, comme à Rome, de fête de Saturne, de jour où l'esclave ait le droit de manquer de respect au maître.

douleur pour la douleur. Il ne préfère pas l'épine à la rose, par la seule raison que l'épine pique et que la rose est parfumée. Il ne mutile pas l'homme. Il n'assombrit pas à plaisir le soleil de Dieu. Il ne flétrit pas les joies pures de la vie. Le chrétien évangélique voit arriver la *Reine des épouvantements* comme une *Messagère de bonne nouvelle* [1]. Il la reçoit avec calme, mais il ne se fait pas trappiste. Il ne hérisse pas de sombres appareils de mort les sentiers riants de la vie; il ne répête pas le refrain sépulcral : «Frère, il faut mourir! » Il ne creuse pas chaque jour sa fosse. Quoiqu'on l'ait accusé d'être iconoclaste, il ne décore pas ses temples de crânes ou de tibias. Il croit que la sainteté la plus rigoureuse lui permet de respirer l'arome des fleurs, de savourer le goût exquis des fruits, de trouver la nature belle; douces, les caresses de ses enfants; saintes, les joies de la famille.

Que de fois n'ai-je pas vu le pasteur protestant, le matin, après le culte domestique, se relevant de dessus ses genoux, embrasser ses enfants, et sourire à leur mère émue? Une sereine et pure joie, une joie venue de Dieu rayonnait sur ce groupe recueilli. La bénédiction invoquée était visiblement descendue. Il ne m'est jamais venu l'idée, que ce ministre fût un tant soit peu moins saint, que le plus intrépide flagellant que j'aurais vu sortir de son oratoire, les flancs ensanglantés... [2]

[1] Expressions bibliques pour désigner la mort.

[2] On m'a raconté que le R. P. Lacordaire avait jadis produit un grand effet oratoire à Notre-Dame, sur la jeunesse parisienne, en faisant un beau portrait de Luther, qu'il montrait jeune, ardent, plein de force et de génie... puis, tout d'un coup l'habile dominf-

Je m'assure que M. Eugène Pelletan sera de mon avis et le XIXe siècle avec lui.

cain fait voir le moine réformateur, assis au coin de son feu, à côté d'une femme, qui est sa femme, Catherine de Bora.

Décidément Lacordaire a voulu dépoétiser Luther, et il est certain que c'est très-prosaïque de montrer un grand homme en robe de chambre et en ménage. Mais qu'aurait pensé le brillant auditoire de Notre-Dame, si un prédicateur réformé avait pu monter en chaire à son tour, dessiner à grands traits la figure majestueuse de saint Pierre; montrer ce bouillant apôtre, marchant, les clefs à la main, à la conquête du monde moral que ces clefs vont ouvrir au christianisme, et qu'il eût pris soin de placer à côté du saint missionnaire, une femme, sa femme, embarrassée peut-être du noble fardeau de la famille?

Illusion et vanité que cette poésie du célibat! Ni saint Pierre ni Luther, ni tant d'autres, ne sont moins grands ni moins saints pour avoir été mariés. Et combien d'autres qui ont failli dans la voie du devoir pour ne l'avoir pas été!

CHAPITRE V.

L'ESPRIT CHRÉTIEN ET L'ESPRIT MODERNE AU POINT DE VUE POLITIQUE. — DILEMME : CATHOLICISME OU LIBERTÉ.

« Jamais État ne fut fondé que la religion » ne lui servît de base. »

ROUSSEAU. *Contrat social.*

« Il est important que la religion protes- « tante soit dominante dans un État : c'est « elle qui convient le mieux à tous les gou- « vernements; son régime favorise le travail « et la population... Il s'accommode mieux « avec toutes les autres sectes. — Ses ministres « sont sans importance; ils coûtent peu et « sont sans influence politique. »

FRÉDÉRIC II de Prusse.

Toute religion a une morale, et aussi une politique.

Mon royaume n'est pas de ce monde, a dit le Christ. C'est très-bien; en attendant, il a renversé la société païenne, bouleversé le monde, conquis le monde [1].

Telle religion, telle politique : cela est certain. Si je

[1] Sans doute le Christ a dit vrai. Il n'est pas venu fonder sur la terre un royaume terrestre à la manière des conquérants. Il est venu du ciel, porter à la terre une idée céleste. Mais cette idée, qui en douterait? doit, par sa force propre, refaire à son image l'homme d'abord, le monde ensuite. Au reste le Christ n'a pas dit absolument : Mon règne n'est pas de ce monde; il a dit : *Maintenant*, mon règne n'est pas de ce monde. Donc il avait *l'arrière-pensée* d'y

pouvais connaître la religion de l'avenir, je me ferais fort de vous prophétiser la politique de l'avenir.

Eh ! quoi d'étonnant ? Qu'y a-t-il de plus intime au fond du cœur de l'homme ? N'est-ce pas sa foi ? Qu'est-ce qui imprime à son esprit, à sa vie, son trait caractéristique et son impulsion ? N'est-ce pas sa foi ? Par conséquent, qu'est-ce qu'il y aura au fond le plus intime des sociétés qui ne sont qu'une collection d'hommes ? Ce sera leur religion. C'est dans le saint des saints que Dieu réside. L'homme a beau faire, il a beau s'étourdir, il a beau se débattre, il porte en soi l'idée de l'infini, et cette idée le gouverne. Cet infini, c'est Dieu, c'est Jéhova, c'est Ormütz, c'est Bouddha, c'est le Grand-Tout, ce sont les dieux, — n'importe, cette idée, l'idée religieuse, domine tout en lui et communique à sa vie son impulsion. Cette idée le dirige bien ou elle l'égare ; mais, jusque dans les monstrueux égarements où quelquefois elle le jette, elle atteste sa souveraine grandeur. — Exterminez un peuple, bien longtemps après qu'il aura perdu le sentiment de sa nationalité, dans la dernière fibre palpitante de son cœur, vous trouverez encore sa religion. Ce sont les religions qui ont fait et qui feront toujours le plus de martyrs. Les fous religieux sont, dit-on, réputés incurables. Cela prouve que la religion, c'est ce qui prend l'homme à l'endroit le plus profond. C'est là sa gloire, son péril parfois, son tourment aussi ; mais l'homme est un animal religieux. Il n'y a rien qui le distingue essentiellement des autres ani-

régner plus tard, mais seulement par l'esprit. C'est de ce glaive seul qu'il se sert et dans ce sens son royaume, même ici bas, ne sera jamais semblable à ceux de ce monde.

maux et qui fasse de lui un être à part dans la création, sinon le sentiment religieux [1].

Ce grand fait psychologique établi, on peut affirmer d'un peuple que telle sera sa foi, telles seront ses mœurs ; et si, comme on l'a dit, les lois ne sont que les mœurs passées à l'état de code, on peut conclure, *à priori*, que la législation d'un peuple, sa forme sociale, doivent exprimer l'état religieux de ce peuple, c'est-à-dire qu'on arrivera à cette formule : telle religion, telle politique.

Or, le témoignage unanime de l'histoire est une confirmation éclatante de notre raisonnement *à priori*.

Voulez-vous nous suivre, lecteur, dans une revue historique très-rapide du monde religieux ? Nous constaterons, en passant devant chaque peuple, combien il est vrai que sa religion a déterminé sa politique [2].

Panthéisme indien, *Brahmanisme*. L'univers est Brahma. Il vient de lui, il subsiste en lui, il retourne à lui. La divinité, en s'incarnant dans l'humanité, tombe de chute en chute ; à chaque chute correspond un enfantement. Les prêtres naissent de la bouche du dieu ; les guerriers, de ses bras, de ses jambes ; de ses pieds [3], sortent les classes infimes de la population.

[1] M. de Quatrefages vient de le démontrer scientifiquement dans de remarquables articles qui ont paru dans la *Revue des Deux Mondes*. Ce n'est ni sa nature physique, ni sa nature intellectuelle, ni sa nature affectueuse, mais *uniquement* sa nature religieuse qui peut servir à *classer* la race humaine dans la création.

[2] Dans la revue qui va suivre, ainsi que dans d'autres points de ce travail, nous avons profité de matériaux rassemblés par un modeste anonyme qui souffrirait à voir son nom proclamé, mais qui acceptera en silence nos remercîments.

[3] Dans le court aperçu qui va suivre, nous avons beaucoup emprunté à M. Quinet, dans le *Génie des religions*. Nous nous plaisons à lui en témoigner notre reconnaissance.

Les conséquences sociales sont : l'*immobilisme* indien. Brahma est incarné dans la société humaine ; la société est donc, en quelque sorte, divinisée et stéréotypée. L'individu est absorbé par la famille, la famille par le chef, le chef par la caste, la caste par le dieu. La polygamie est légitimée par les nombreuses épousailles de Brahma. Chaque caste correspond à chacune des chutes du dieu. Les prêtres sont ses organes puisqu'ils sont sortis de sa bouche ; les guerriers, nés de ses bras, sont ses agents, etc. Mais, entre les castes, règne une muraille infranchissable : il est clair, en effet, que les pieds ne peuvent pas aspirer à devenir la bouche, etc. De plus, le roi, représentant du dieu qui est tout, est seul propriétaire du sol. — Il n'y a pas de droit privé, il n'y a qu'un droit divin.

Dualisme persan. — Ici, deux principes en lutte : la lumière et les ténèbres, Ormütz et Ahrimane : d'où, esprit de lutte, de conquête, à l'inverse de l'*immobilisme* indien. La terre est sous l'influence d'Ahrimane ; il faut l'en délivrer : donc, encourager l'agriculture, etc. Mais voici un détail plus curieux : il y a sept archanges autour du roi de lumière. Cela suffit pour qu'il faille sept satrapes autour du monarque, sept castes dans la nation, sept murailles autour de la ville.

Polythéisme grec. — L'apothéose de la nature a produit les gouvernements théocratiques ; l'apothéose de l'homme va produire les gouvernements républicains. Ce n'est plus Dieu qui descend sur la terre, c'est l'homme qui monte sur l'Olympe et y boit le nectar. Aussi désormais sa volonté devient sa loi. « Après s'être couronné sur l'Olympe, il ne peut pas chercher ailleurs la source de la puissance, de l'autorité, du droit. »

Mais cette république, déduite de l'apothéose de l'homme, peut être aristocratique ou démocratique. Elle est aristocratique à Rome, tant que la religion accorde aux patriciens seuls le droit des auspices. L'aristocratie romaine existe tant qu'elle garde le droit des rites sacrés; elle périt dès qu'elle le concède. Aussi, avec quelle jalousie elle conserve ce droit! « Le duumvir Tullius est cousu » dans un sac et plongé dans le Tibre, pour avoir dévoilé » les rites sacrés. » Les prolétaires n'osent pas s'insurger contre l'autorité de la noblesse : ce sont des familles de prêtres. Le comble de l'audace plébéienne est de se retirer sur le mont Aventin. L'aristocratie accorde tout à la *sécession* du peuple : tout, excepté la réforme religieuse. Eh! je le crois bien; dans un pays où rien ne peut se faire sans consulter les auspices, en réservant ce droit, elle réservait tout. Un jour enfin, P. Décius réclama et obtint l'égalité des droits religieux. Ce jour fut une date. M. Quinet le compare à celui où Luther brûla les bulles du pape. Dès ce jour, dit-il, le moyen âge religieux de Rome est passé. Les fureurs de l'aristocratie sont vaines. La démocratie déborde. Les rapports sociaux sont changés.

Cependant une révolution en sens inverse allait s'opérer. Le philosophe Evhémère avait découvert que les dieux n'étaient que d'illustres conquérants, des souverains passés dieux. Cette découverte fut fatale à la liberté. Le peuple ne compta pour rien. La noblesse fut presque anéantie. On divinisa César. On divinisa Néron. L'absolutisme politique suivit.

Quant à l'esclavage, M. Quinet fait remarquer qu'il est essentiellement polythéiste. Les dieux ont des esclaves, pourquoi les hommes n'en auraient-ils pas? Les cyclopes

condamnés à un travail forcé, perpétuel, dans les prisons de l'Etna, Prométhée enchaîné, le vieux Saturne enchaîné, les titans enchaînés, cela ne suffit-il pas pour autoriser la société humaine à se former sur le modèle de la société divine [1] ?

Le *Mosaïsme* a si bien imprimé son empreinte à la société hébraïque, qu'on ne sait pas en vérité y distinguer l'ordre religieux de l'ordre politique ; les deux hémisphères se rejoignent. Dieu est consulté pour tout. C'est lui qui ordonne la paix et la guerre. C'est de lui qu'émane l'autorité absolue du souverain élu, sacré ou rejeté par lui. C'est lui qui possède ce territoire qu'il donne en usufruit aux douze tribus, en renouvelant la répartition tous les sept ans. Au-reste, il proclame l'unité de race, partant la fraternité humaine. Ce système doux, humain, protecteur du faible, ennemi de l'esclavage, qui tolère mais éteindra la polygamie, est provisoire et fait pour un peuple mineur.

Christianisme. — La loi historique que nous constatons éclate surtout dans le Christianisme et les diverses phases par lesquelles il est passé.

[1] Ici pourrait se placer une objection qui ne manquera pas d'être faite. N'est-ce pas plutôt l'inverse qui s'est passé? Cicéron ne l'a-t-il pas insinué quand il a dit : *humana transtulerunt ad deos* ? Si Dieu a fait l'homme à son image, plus tard, l'homme dépravé n'a-t-il pas fait Dieu à la sienne ? M. Quinet fait observer que non. « Le « christianisme, dit-il, existait dans Bethléem avant les institutions » modernes, l'Évangile avant la papauté, le Coran avant le Kalifat, » le sacerdoce du Sinaï avant la royauté de Jérusalem. » Et d'ailleurs à supposer qu'il n'en fût pas ainsi, lorsque l'homme aurait eu consacré son idée politique en la divinisant, il l'aurait ainsi d'autant plus enracinée, et il serait toujours vrai que cette idée, devenue *religieuse*, a dû réagir infiniment sur la société politique. Notre thèse serait toujours fondée en fait : telle religion, telle société. Et si la réforme politique s'opère quelque part, elle ne sera durable que quand la réforme religieuse y correspondra et l'aura consacrée.

En proclamant l'unité de Dieu, l'unité de race, l'équité de Dieu, l'amour et le dévouement de Dieu, il a produit dans les mœurs et les lois un bouleversement complet. On peut dire, qu'en montrant à l'homme un Dieu parfait et humain, et en aspirant à faire de l'homme un être parfait aussi, il tend, du coup, à revêtir la société politique de sa forme la plus parfaite ; à faire de la cité de la terre la cité des cieux. En attendant, une foule d'édits des empereurs révèlent l'heureuse invasion du Christianisme dans l'Etat. L'égalité humaine, la fraternité humaine, l'équité sociale, le respect des droits, la protection du faible, le soin du pauvre, l'affranchissement de l'esclave, la réhabilitation de la femme, le respect de l'enfance, l'amour de tous et le dévouement pour tous : voilà les germes inoculés au corps social. Mais l'Eglise, en s'immergeant dans le monde, au lieu de communiquer son sel purificateur au monde, reçoit de celui-ci une partie de sa corruption. De même que les Juifs n'avaient pas assez fidèlement exterminé les Cananéens avant de s'asseoir dans leur conquête, de même l'Eglise n'extermina pas assez bien le polythéisme. Elle se fit, par complaisance, idolâtre. — Mahomet l'en châtia.

Mahométisme. Le Mahométisme est une théocratie comme le mosaïsme. En proclamant l'unité de Dieu, il proclame aussi l'unité, c'est-à-dire l'égalité des citoyens ; aussi, pas de castes dans l'islam. La terre appartient à Dieu seul ; le grand visir, délégué de Dieu, donne et enlève à chacun, comme il lui plaît, ses domaines. Son pouvoir est divin, donc absolu. « Dieu » n'a pas de famille ; la femme découronnée n'est plus » un objet d'idolâtrie, ni comme madone, ni comme

» protectrice; elle ne sert qu'aux plaisirs de l'homme. » L'esclave qui devient croyant est affranchi. Mais » Dieu est terrible pour l'idolâtrie; aussi malheur au » raya! [1] » La société civile et la société religieuse ne font qu'un.

M. Guizot, avec cette force de généralisation qu'on lui connaît, saisit, à travers l'histoire de la société religieuse, une série de transformations qui déterminent une série parallèle de transformations correspondantes dans la société civile. On ne saurait mieux confirmer la grande loi que nous cherchons à établir.

« La société chrétienne, dit le savant historien (His- » toire moderne, 12e leçon), a commencé par être une » société parfaitement libre, formée uniquement au nom » d'une croyance commune, sans institutions, sans gou- » vernement proprement dit, réglée seulement par des » pouvoirs moraux et mobiles, selon les besoins du mo- » ment. La société civile a commencé pareillement en » Europe, en partie du moins, par des bandes de bar- » bares, société parfaitement libre, où chacun restait » parce qu'il le voulait, sans lois ni pouvoirs institués. » Au sortir de cet état, qui ne pouvait se concilier avec » un grand développement social, la société religieuse » se place sous un gouvernement essentiellement aristo- » cratique; c'est le corps du clergé, ce sont les évêques, » les conciles, l'aristocratie ecclésiastique qui la gouver- » nent. Un fait de même nature arrive dans la société » civile, au sortir de la barbarie; c'est également l'aris- » tocratie, la féodalité laïque qui s'empare de la domina-

[1] Voir M. Quinet, *le Génie des Religions*, dont nous avons ici en quelque sorte résumé les idées.

» tion. La société religieuse sort de la forme aristocra-
» tique pour entrer dans celle de la monarchie pure; c'est
» le sens du triomphe de la cour de Rome sur les con-
» ciles et sur l'aristocratie ecclésiastique européenne. La
» même révolution s'accomplit dans la société civile;
» c'est également par la destruction du pouvoir aristo-
» cratique, que la royauté prévaut et prend possession
» du monde européen. Au XVIe siècle, dans le sein de la
» société religieuse, une insurrection éclate contre le sys-
» tème de la monarchie pure, contre le pouvoir absolu
» dans l'ordre spirituel. Cette révolution amène, con-
» sacre, établit en Europe, le libre examen. De nos jours,
» nous avons vu, dans l'ordre civil, un même événement.
» Le pouvoir absolu, temporel, est également attaqué,
» vaincu. Vous le voyez, les deux sociétés ont traversé
» les mêmes vicissitudes, ont subi les mêmes révolu-
» tions, seulement la société religieuse a toujours été en
» avant dans la carrière. »

Donc, telle religion, telle politique; la forme religieuse détermine la forme civile. Ce grand fait acquis, nous prétendons que le libéralisme bien entendu est la politique du vrai Christianisme.

Interrogez la carte, y a-t-il des nations qui soient libérales en dehors du Christianisme? Non, répondra-t-on, mais, dans le Christianisme il y a des nations qui ne le sont pas. Depuis que l'Eglise chrétienne s'est rendue maîtresse des affaires, sa politique n'a guère été qu'une politique de domination et de compression. Elle s'est appelée jadis Grégoire VII, Innocent III. Et lorsque de nos jours l'école catholique a voulu nous donner sa théorie politique, elle l'a résumée en deux mots. « Théo-

cratie absolue [1]; pape et bourreau. » Nous sommes loin du libéralisme. — Je dis pourtant que l'esprit du vrai Christianisme est un esprit de liberté. C'est au nom de la liberté religieuse qu'a été proclamée la réforme. Or, toutes les libertés sont les anneaux d'une même chaîne; ou si vous le voulez, une joyeuse troupe de nobles sœurs qui se tiennent par la main d'une étreinte indissoluble, si bien que, quand l'une d'elles est conviée au festin de l'humanité, toutes les autres la suivent. Ainsi que le démontre M. Guizot, la liberté religieuse a amené la liberté civile; 1517 a enfanté 1789.

Evidemment une religion, faite au nom de la liberté de conscience et de la liberté d'examen, est une religion libérale. Je sais bien que le Protestantisme, de prime abord, n'a pas vu toutes ses conséquences. Il ne s'est pas complétement dépouillé des errements traditionnels. Mais la torche qui a allumé le bûcher de Servet avait emprunté sa flamme à l'inquisition. Le Protestantisme a mauvaise grâce à persécuter, aussi bien que le Catholicisme à faire le libéral. S'il y a encore des restes d'absolutisme en Suède, en Prusse ou dans d'autres pays protestants, je ne crains pas pour l'avenir de ces nations. Déjà le libéralisme les entame. Aussi bien, ce qu'on reproche au Protestantisme, ce n'est pas d'être le complice des pouvoirs absolus; c'est le reproche inverse qu'on lui adresse plus volontiers. On ne nie pas que les libertés modernes n'aient germé de la réforme, mais on lui en fait un crime, bien loin de lui en faire honneur. Ce n'est pas seulement l'esprit de liberté, c'est

[1] Inutile de faire remarquer que la théocratie romaine a dû être et doit être nécessairement absolue comme toute théocratie : c'est une loi historique que nous avons constatée. Une théocratie qui cesserait d'être absolue signerait son abdication.

l'esprit révolutionnaire, ce sont les fureurs de la licence, ce sont les horreurs de 93, les excès de 48, c'est le socialisme et le communisme qui sont sortis du sein de ce monstre qui s'appelle *Protestantisme.*

Cette accusation est grave. Si une telle religion devait produire un tel état politique, il faudrait la proscrire par le fer et le feu dans l'intérêt de l'humanité.

On a pourtant osé lancer contre une portion respectable de l'Eglise chrétienne cette terrible accusation. Et cela, dans des temps d'orage politique. Un livre a paru, — une dénonciation, — qui pouvait faire frapper en pleine poitrine, non pas un système, mais des hommes. Nous allons faire comparaître ce monstre infernal qu'on accuse : *Monstrum horrendum, informe, ingens...* et nous pouvons ajouter : *Cui lumen ademptum*, car on a fait la nuit autour de lui, pour qu'il effrayât davantage. Il nous suffira de prouver qu'on a été dans le faux. Nous nous dispenserons de remarquer qu'on n'a pas été généreux.

Voici le réquisitoire : c'est M. Aug. Nicolas, qui a la parole [1].

Le Protestantisme a protesté contre toute autorité divine. Il s'est révolté contre Dieu ; il s'est révolté contre le pape. Il doit logiquement se révolter contre l'empereur. Protestantisme, rationalisme, panthéisme, athéisme, socialisme... Voilà une odieuse, mais inévitable génération ; voilà la procréation monstrueuse du mal social. L'esprit du Protestantisme est un esprit de révolte qu'il hérita de l'ange déchu. Il date de Satan, qui fut le premier protestant, quand il se révolta contre Dieu. Il est sa postérité. Il continue son œuvre perverse.

[1] Nous reproduisons, en la résumant, la pensée de l'auteur.

Après ce beau raisonnement et comme conclusion, il n'y a sans doute plus qu'à prendre les protestants en masse, à les enfermer dans une maison de force, ou plutôt à les reléguer dans quelque île maudite : Cayenne même n'y suffirait pas. Et notez bien qu'il faudrait y envoyer la majorité des souverains régnants en Europe, qui ne sont pourtant pas précisément suspects de socialisme ; sans faire grâce au czar Alexandre lui-même, qui n'est pas catholique, et qui par conséquent est *protestant*.

J'avais cru jusqu'ici que, quand on se trouvait en présence d'une théorie purement hypothétique, et d'un fait contradictoire à cette théorie, il fallait tenir compte du fait ; que c'était le fait qui emportait le raisonnement et non le raisonnement qui emportait le fait. Il paraît que je n'ai pas la tête assez philosophique pour avoir foi à la toute puissance de la logique, voire de la logique de M. Nicolas. — Cependant comme les faits embarrassent, quand ils sont trop gros, les logiciens les plus résolus ; comme, quand on rencontre sur le chemin d'un raisonnement un petit obstacle de la dimension de l'Angleterre ou des Etats-Unis, ce raisonnement, quelque bien lancé qu'il soit, fait un soubresaut et risque de chavirer, nos intrépides dénonciateurs ont dû être tant soit peu embarrassés pour leur principe ; car enfin, il est bien évident que ce n'est pas l'Angleterre qui a fait la révolution de 48 ; que ce ne sont pas les Etats-Unis qui ont fait les barricades de juin ; que ce ne sont pas les protestants de Paris qui ont chassé M. Guizot et la duchesse d'Orléans. Il n'est pas non plus à ma connaissance que M. Proudhon, ni M. Ledru-Rollin, ni M. Cabet soient sortis des écoles protestantes, ni qu'aucun des docteurs protestants a

professé l'anarchie, et prêché le régicide [1]. Je croyais moi... (M. Nicolas me pardonnera mes erreurs d'histoire et de logique), que ceux qui avaient fait les révolutions en France, c'étaient des Français, c'est-à-dire des catholiques; et que ceux qui font encore des révolutions et se soulèvent contre le pape en Italie, à Rome, ce sont des Italiens, c'est-à-dire des catholiques. Voilà ce que j'avais cru.

Mais j'étais dans une profonde erreur, M. Nicolas nous le démontre avec une rigueur qu'on ne réfute pas. Il reconnaît que les nations protestantes sont moins portées aux révolutions que les nations catholiques. Il convient que l'on trouve chez les protestants beaucoup plus de gens religieux [2] que chez les catholiques; qu'il y a chez les protestants de grands caractères qui agissent bien, et avec de sérieuses convictions... *mais*... (Oh! écoutez ce *mais*; ce mais est charmant; il surpasse le *quoi qu'on dire* des *Femmes savantes*), MAIS, si ce sont des Français qui ont fait les révolutions en France, et des Italiens en Italie, — ce ne sont pourtant pas des *catholiques!* Vous vous récriez? C'est une preuve que votre esprit manque de profondeur. Si l'Angleterre s'est préservée de ces fléaux révolutionnaires, c'est qu'au fond elle est *catholique*; si la France a été livrée à ces secousses volcaniques, c'est

[1] Quant aux théologiens qui ont professé la révolte et le régicide *ad majorem Dei gloriam*, on m'avait fait croire qu'ils appartenaient à une autre école.

[2] M. de Sacy, discutant l'assertion de M. Nicolas, que le protestantisme mène au communisme ou au socialisme, demande si ce reproche adressé au papisme ne serait pas plus fondé, (De Sacy, *Variétés*, 83). Ce jugement d'un auteur aussi catholique, aussi judicieux et aussi impartial que M. de Sacy, serait digne de faire réfléchir M. Nicolas et ses amis, *scirent si!*.....

qu'au fond elle est *protestante*. Si l'Amérique prospère à l'abri des révolutions, c'est que les Américains ne sont pas de vrais protestants. Vous en croirez vos yeux, lecteurs, si vous voulez bien feuilleter le gros volume de M. Aug. Nicolas, sur le Protestantisme, et vous arrêter aux pages 571 et 572 [1]. Nous trouvons cette manière de raisonner neuve, originale et surtout *irréfutable*. Qui entreprendrait de réfuter des arguments pareils [2]!

Mais soyons sérieux, si nos adversaires ne le sont pas. Oui, le fait honorable, que nos ennemis les plus prévenus sont contraints à reconnaître, est indiscutable, flagrant; il s'impose. Les peuples protestants, M. Nicolas en fait l'aveu, sont moins agités, moins révolutionnaires, moins socialistes que les peuples catholiques. Toutefois, on n'en prétendra pas moins que le Protestantisme est le monstre qui enfante toutes les révolutions. Et, pour l'honneur de la logique, on conclura que les peuples pro-

[1] « La France, sous le nom de catholique, est donc par le fait, » protestante : c'est donc au Protestantisme, à son influence di- » recte ou indirecte, qu'on doit attribuer les désordres de la société » française, et c'est lui, non le Catholicisme, qu'il faut en accuser... » Il s'ensuit que c'est au Catholicisme qu'il faut faire remonter ce » qu'il y a de religieux dans les nations Protestantes et au Protes- » tantisme ce qu'il y a d'impie dans les nations Catholiques. » (M. A. Nicolas, page 572.)

[2] M. Nicolas ne s'aperçoit pas qu'il est dupe ici d'une illusion d'optique; il est incontestable que pour lui le Catholicisme c'est le vrai Christianisme. Or, en nous disant que l'Angleterre protestante est plus catholique que la France, et que la France catholique est plus Protestante que l'Angleterre, il constate, qu'il le sache ou non, que le Protestantisme anglais a conservé plus de vrai Christianisme, (et plus de vrais chrétiens), que le Catholicisme français. Nous ne sommes pas fâchés d'enregistrer, au bénéfice de la réforme, ce beau témoignage échappé, dans un moment lucide, à l'un de ses adversaires les plus prévenus.

testants ne sont pas protestants, et que les peuples catholiques ne sont pas catholiques. Il est bien vrai que c'est un peu fort, mais il en *doit* être ainsi rationnellement. En effet, les protestants ont détruit l'autorité divine; donc, ils doivent tomber de chute en chute et d'abîme en abîme; donc ils doivent suivre cette effroyable progression : Protestantisme, rationalisme, panthéisme, athéisme, socialisme. Il faut qu'ils parcourent jusqu'au bout cette route; la logique en a marqué les étapes. Mais dans le fait ce n'est pas ainsi; eh bien! c'est égal, tant pis pour les faits. Si les faits contrarient notre théorie, nous aurons toujours la ressource de dire que les peuples catholiques ne sont pas catholiques, et que les peuples protestants ne sont pas protestants [1]!

Maintenant, nous aussi nous ferons notre théorie; mais ce sera après les faits et d'après les faits.

Je m'explique très-bien, quant à moi, ce phénomène politique si remarquable, et je vais tâcher d'en énumérer les causes à mes lecteurs.

Une première cause qui me fait comprendre pourquoi le Protestantisme est à la fois libéral et conservateur, c'est qu'il n'a nullement détruit l'autorité; il n'a fait que la déplacer. Le siége en était dans l'Eglise, il l'a placé dans un *livre* et dans la *conscience* du lecteur. Grandes réclamations, n'est-ce pas? Dès le moment que chacun interprète, l'autorité est illusoire; elle est placée dans le *moi* qui interprète; il n'y a plus de norme extérieure. —

[1] Ce qui n'empêchera pas ces Messieurs (M. Nicolas et son école) de prétendre, *au besoin*, que la France est catholique, qu'elle a une mission catholique, qu'elle est la fille aînée de l'Église, qu'elle doit défendre le pape, etc. Ainsi toutes les questions ont deux profils.

Cette objection si spécieuse est une erreur néanmoins. Non, il n'est pas vrai de dire que, quand on reconnaît la Bible pour règle de foi, à condition de l'interpréter, on n'ait d'autre règle que soi. Pas plus qu'il ne serait vrai de dire que, quand on reconnaît pour règle politique le Code Napoléon, à condition de l'interpréter, on récuse toute autorité civile [1]. Il ne s'agit pas ici de sophistiquer. Il y a dans la Bible, comme dans le Code Napoléon, de ces grandes règles morales qui n'ont pas besoin d'être commentées; qui sont évidentes de leur évidence propre, et ces règles sont les plus importantes. Le respect de la propriété, de la liberté, de la vie, de l'honneur, des droits du prochain; l'amour fraternel, le respect des pouvoirs et des lois; toutes les vertus chrétiennes qui sont aussi des vertus sociales, sont tellement évidentes en soi, que, quand le protestant les trouve recommandées dans l'Ecriture sainte, certes, il ne songe pas à leur substituer son commentaire. Ces grands préceptes lui étaient déjà affirmés par sa conscience; mais, comme la Bible les lui impose aussi, ils revêtent, pour le protestant *consciencieux*, un caractère divin. La Bible ne les crée pas sans doute, ces vérités de conscience, mais elle les élève à une puissance supérieure, et rend l'obli-

[1] Il est bien certain que s'il y avait un code sans tribunal et qu'on s'en livrât à la *conscience* de chaque criminel pour l'explication de la loi et l'application de la peine, il n'y aurait pas pour eux d'autorité effective. Mais le rapprochement ne peut être poussé jusque-là. En religion, il ne peut pas y avoir *d'autorité coërcitive;* toute autorité doit être morale, et s'en tenir là. Par conséquent c'est dans la conscience qu'elle réside, et c'est du développement de la conscience individuelle que dépendra la seule autorité possible en matière de religion.

gation de les pratiquer bien plus sacrée. Absolument comme ces mêmes préceptes deviennent plus clairs, plus obligatoires, et revêtent, pour le catholique *consciencieux*, un caractère divin, par le fait qu'ils sont promulgués et édictés par la bouche de l'Eglise. Tout ce grand procès, au fait, se réduit donc, pour le protestant comme pour le catholique à ce seul point : *être consciencieux*. Pour le protestant *non consciencieux* comme pour le catholique *non consciencieux*, l'autorité de la Bible et celle de l'Eglise se valent, c'est-à-dire qu'elles ne valent rien.

Donc toute autorité se ramène à la conscience, car la conscience est le seul lieu moral où Dieu tienne ses assises. Toute autorité extérieure passe nécessairement par là pour être accréditée et reconnue. D'où il résulte que nous pouvons traduire cette question : « Quelle est la religion qui protége le plus efficacement le vrai principe d'autorité ? » — par cette proposition équivalente : « Quelle est la religion qui développe le plus la conscience ? » Or nous n'hésitons pas à répondre que la religion qui développe le plus la conscience, c'est celle qui développe le plus l'individualité [1]. En effet, plus l'individualité est développée chez quelqu'un, plus le sentiment de sa responsabilité a grandi, et, à ce développement dans le sentiment de sa responsabilité, correspond un développement parallèle de sa conscience. Atténuez, effacez l'individu ; absorbez-le dans la masse : il obéira de plus en plus à des instincts, à des impulsions, et se rapprochera de plus en plus de la machine. Chargez-vous de

[1] Cette assertion pourra paraître paradoxale, — mais seulement aux esprits superficiels. Voir le chap. précédent sur l'individualité.

ses affaires, il deviendra de moins en moins apte à s'en occuper. Chargez-vous de son salut; que moyennant certaines redevances rituelles, quelques pratiques dévotes et une soumission implicite, il attende son salut du *Te absolvo* sacerdotal, il s'en occupera peu. Il mettra son « âme en régie. » Il se passera de plus en plus de son âme! — Ceci est immense, car la plus grande force morale, pour chacun, gît dans la préoccupation de son salut, dans la recherche, l'appropriation personnelle des vérités et de la vie religieuse à laquelle ce salut est attaché. Mettez directement sur l'homme la responsabilité de son salut éternel, qu'il ne compte plus sur la magie vraiment par trop commode de l'eau lustrale du baptême ou de l'hostie consacrée, et, en élevant sa responsabilité au plus haut degré, vous élevez sa personnalité morale au plus haut degré; vous développez sa conscience; — et voilà ce que je voulais démontrer. Voilà ce qui m'explique pourquoi les peuples protestants ont, pour la loi sociale, plus de respect que les peuples catholiques. Le montagnard écossais, suisse ou cévenol, sa Bible ouverte sur sa table, sous le poids de la responsabilité personnelle de son salut, préoccupé des âmes des siens parce qu'il l'est de la sienne, convoque sa famille autour du livre sacré, lit, exhorte, prie, se sent prêtre, se conduit en prêtre, et ne fait pas de révolutions[1].

[1] Le jeune homme, devenu père de famille, devient plus moral, on l'a remarqué. Pourquoi? parce que le sentiment de sa responsabilité est devenu plus grand et a développé celui du devoir. De même l'homme qui, passé de l'état mineur à l'état de majorité, prend lui-même la gestion de son âme. Et, on a beau dire, tant que l'homme se fiera sur le prêtre, sur les prières, les pratiques, les

Une deuxième cause qui explique le respect des lois et de l'ordre, plus grand chez les peuples protestants que chez les peuples catholiques, c'est que « *Il est resté plus de foi dans le Protestantisme que dans le Catholicisme.* » C'est à M. Nicolas lui-même que revient l'honneur de cette remarque. Il est certain que la foi chrétienne est une garantie d'ordre social. Mais pourquoi est-il resté plus de foi chez les peuples protestants que chez les peuples catholiques[1]? Pourquoi? Mais c'est parce que l'autorité qui a été substituée par le Protestantisme à celle du pape, est plus acceptable que celle du pape. On comprend que l'esprit français, par exemple, cet esprit si clair, si plein de bon sens, n'ait pas pu s'accommoder de l'autorité du pape[2]. Or, comme c'est le seul système d'autorité religieuse qui lui ait été présenté, il l'a subi pour la forme et rejeté *in petto* pour le fonds; de sorte qu'en fait, il ne lui reste point d'autorité objective. Je sais bien que, pour moi, s'il m'eût fallu admettre le système papiste sous peine d'être incrédule, j'aurais été bien malheureux, mais je n'aurais pas pu être croyant. Aussi je bénis Dieu d'avoir pu choisir entre le pape, l'incrédulité et le Christianisme individuel. Grâce à cette liberté de choix et à Dieu qui me l'a faite, le Christianisme, je l'avoue, a fait son entrée royale dans mon cœur et dans mon esprit, là où l'incrédulité ne pouvait suffire, ni le

messes, les sacrements du prêtre pour son salut, il en prendra bien moins de soins par lui-même.

[1] Il vaut la peine de poser cette question que M. Nicolas ne pos pas, et à laquelle nous nous proposons de répondre.

[2] On connaît cette parole de Montesquieu : « Il y a trois choses » incroyables parmi les incroyables : l'obéissance passive, l'insensi- » bilité des bêtes et l'infaillibilité du pape.

pape trouver accueil. On conçoit très-bien que la raison des peuples modernes s'accommode beaucoup mieux d'une autorité qui ne s'impose pas, mais qui offre ses titres et se démontre, d'une autorité dont l'essence est parfaitement en rapport avec les besoins de la nature humaine. Et l'on ne conçoit pas moins bien que ces peuples, auxquels on a voulu imposer une autorité infaillible, indiscutable, tyrannique pour l'esprit, hostile au progrès politique, aient repoussé cette autorité, et avec elle toute autorité, car dans l'ordre religieux on ne leur avait fait connaître que celle-là. La conséquence a été que ces peuples, sans autorité aucune, ont été livrés à un esprit d'agitation et de révolte beaucoup plus grand.

Une troisième cause, qui est plus spéciale à la France, est celle-ci : le peuple français est l'amant passionné de la liberté. Nous ne prétendons pas, par exemple, qu'il lui soit toujours fidèle. Entre elle et lui s'élèvent parfois des débats sanglants [1]. il maltraite son amante et il ne peut s'en passer, car il lui revient toujours. Ce peuple chevaleresque semble s'être dévolu le rôle, snblime et niais à la fois, d'aller porter chez les autres peuples cette liberté avec laquelle il ne sait pas vivre. En effet, livrez-le à la liberté, exposez-le à un régime de *self-government*, comme l'Angleterre ou l'Amérique; confiez la garde de Paris à quelques *policemen*, et vous le verrez faire, ce peuple qui sait mourir pour la liberté et qui ne

[1] Aussi pourquoi la traite-t-il en amante et non en épouse? Pourquoi n'a-t-il pas fait encore sanctifier son amour par la bénédiction chrétienne ?

sait pas être libre! D'où vient cela? C'est qu'il n'y a pas équilibre chez ce grand peuple. Son développement moral et religieux n'a pas suivi une marche parallèle à son développement intellectuel et politique. S'il faut à tout peuple une certaine culture intellectuelle pour prendre conscience de ses droits, pour s'éprendre de la liberté et la conquérir, il lui faut une élévation morale et religieuse, correspondante à ses lumières, pour savoir conserver cette liberté conquise et en faire un légitime usage. Or, le niveau moral et religieux n'a pas correspondu chez nous au niveau intellectuel et politique. Et je m'explique, par suite de ce manque d'équilibre, l'histoire intime de nos révolutions.

La France moderne a conscience d'elle-même; ses philosophes l'ont éclairée; elle veut sortir du moyen âge. Le lion s'est senti pousser les ongles. Quoi donc! il s'appelle lion; il est tout-puissant et captif! Non, voyez-le, il rugit, il s'élance. La jeune liberté s'est ceinte de son écharpe tricolore. Les bastilles sont renversées. Elle sonne ses fanfares. Elle réveille l'Europe... Mais la voilà bientôt qui se livre à ses orgies. Après 89, 93; pas de frein, car pas de principes. Grâce à Dieu, une main de fer s'est rencontrée pour museler le monstre. Toutefois, quand il s'agit d'hommes, la force du fer ne suffit pas; on le sait bien. Il faut qu'une autorité morale intervienne. On fait appel au clergé. Arrive donc le clergé. Il arrive avec sa chasuble usée, avec ses vieilleries moquées, avec son vieux latin barbare, avec ses cérémonies sans rapport avec la conscience, avec ses dogmes sans rapport avec la raison; il arrive portant le moyen âge, caché sous les plis de sa soutane. Mais en-

fin, il est le bienvenu, car il faut une autorité morale quelconque, et c'est la seule que l'on connaisse. On sort des orgies de la licence; on se jette dans les bras de l'autorité religieuse, qui se sent nécessaire et qui en profite. Cette autorité, qui soupire après le paradis perdu du moyen âge, impose sa domination, coupe les ailes à nos libertés, inflige à la révolution des pénitences, et, à l'arrière de son char immobile, enchaîne le progrès captif. Laissez-la faire! A la place de la tribune nationale elle installera son confessionnal. Insultant aux besoins sacrés, inextinguibles de la France, elle les baillonnera. Et puis elle s'applaudira de tenir pour jamais dans ses filets, le lion épuisé par ses victoires. Mais quelle illusion. Écoutez! le clairon sonne, le lion se réveille; ses forces sont réparées; il s'indigne d'être captif, il frémit, il bondit, il s'élance; la mort est dans son rugissement... Hélas! voilà la liberté qui de nouveau fait la bacchante dans la rue; les orgies arrivent, l'anarchie a dressé sa tente ensanglantée sur les lois déchirées et les trônes consumés... Il faudra encore la force libératrice. Encore Dieu suscitera quelque bras de fer. Et vous allez voir bientôt après reparaître le clergé avec sa chasuble recousue, avec ses vieilleries moquées, avec son vieux latin barbare, avec le moyen âge dans les pans de sa robe noire. Voilà notre histoire. Voilà le cercle dans lequel nous tournons depuis 1789.

Il est clair que cet état d'agitation continuelle tient à une grande cause, et cette cause, la voici : *L'esprit libéral de la France est incompatible avec son institution religieuse, et ils doivent nécessairement se heurter.* Toutes les fois que la France voudra faire un pas vers la

liberté, elle rencontrera la crosse de quelque évêque en guise de bâton dans la roue de son char.

Si comme nous croyons l'avoir démontré, la religion nationale d'un peuple doit communiquer son empreinte à la constitution politique de ce peuple, la position est celle-ci :

Ou sacrifier la liberté, corriger la France de ce détestable instinct, la délivrer de ce démon qui la possède; jeter à l'eau nos conquêtes modernes, et nous faire une constitution despotique, absolue, à l'image de celle de l'Eglise.

Ou sacrifier notre institution ecclésiastique, incurablement *absolutiste*, autocratique, liée au passé, immuable, et, de sa nature, hostile aux idées modernes.

Voilà le dilemme.

Ce dilemme, qui nous arrive comme conclusion, est, pour le grand nombre, effrayant. Dès lors, il ne semble plus logique. On a peur de sacrifier le catholicisme, et l'on ne veut pas sacrifier la liberté.

Il en est pourtant (et ce sont les plus conséquents), qui n'hésiteraient pas à faire le sacrifice de la liberté et feraient volontiers bénir un poignard pour le lui plonger dans le sein. Ceux-là, ce sont des revenants sortis d'une crypte souterraine de quelque vieille cathédrale, où, sans doute, ils ont dormi depuis cinq ou six siècles, le sommeil d'Endymion. Leur Christianisme, s'ils sont chrétiens, n'est pas fait pour les âges modernes. Le XIXe siècle ne les reconnaît pas pour ses enfants.

Mais il est des hommes vraiment libéraux, vraiment animés du souffle contemporain, qui ont fait, eux aussi, leur rêve : c'est l'alliance de la liberté avec le Catholicisme.

Pour cela, ils ont entrepris de le *moderniser*. Nous ne reviendrons pas sur cette chimère [1]. L'histoire de toutes les tentatives de ce genre a abouti et aboutira toujours à la même conclusion. Décidément, cet hymen ne peut pas se consommer, serait-il béni par un pape. On sait que Lamennais, après avoir mis à cette œuvre impossible tout son génie et toute sa bonne volonté, a dû reconnaître que c'était peine inutile ; que le Catholicisme devait vivre tel qu'il est ou mourir, car il ne voulait, ni ne pouvait se modifier [2]. — Où en est M. de Montalembert avec sa défense du parlementarisme au point de vue catholique ? *La Civiltà cattolica* (*Univers*, 1er mars 1853), feuille qui prend ses inspirations au bon coin, lui déclare bien et dûment qu'il y a deux esprits, l'un catholique, l'autre parlementaire, qui luttent et se combattent. Que le gouvernement papal n'est pas parlementaire... Que, si le pape vient à faire une loi sans le concours de personne, il faut qu'on se soumette à cette loi. Et le pape Grégoire XVI dit assez rondement à ceux qui veulent façonner le Catholicisme à la moderne : « Il est tout à fait absurde et souverainement injurieux pour l'Eglise, que l'on mette en avant une certaine » restauration et régénération, comme nécessaires pour » pourvoir à sa conservation et à son accroissement, comme » si elle pouvait être exposée à la défaillance, à l'obscurcissement, ou à d'autres inconvénients de cette nature. » Il n'y a pas à y revenir, quoiqu'un pape y soit revenu.

[1] Voir le chapitre précédent sur la liberté, et ma lettre à Lacordaire, à la fin du volume.

[2] On connait la réponse très-jolie et très-naïve en vérité du cardinal Pacca à Lamennais : « Mais avec votre liberté, que deviendrait l'inquisition ? »

Mais Pie IX a dû se repentir amèrement de n'avoir pas cru à l'infaillibilité de son prédécesseur et d'avoir tenté une conciliation impossible. Il paraît que, tout récemment encore, le duc de Grammont en a fait l'expérience auprès du cardinal Antonelli. Décidément, il faut opter : ou, comme Lamennais, sacrifier le Catholicisme ; ou, comme Pie IX, la liberté.

On ne s'y résout pas facilement. — Sacrifier le Catholicisme! Mais y pensons-nous? Conseillez donc à la Hollande de porter la pioche à ses digues! Tout ne va-t-il pas être emporté? Si vous arrachez cet arbre gigantesque, qui plonge ses racines de quinze siècles au plus profond des entrailles de la France, le sol du monde moral ne va-t-il pas être bouleversé? Et qui nous protégera désormais contre les débordements de la licence? Quel frein opposerez-vous au peuple dans les jours de révolution? —Remarquez que nous ne demandons pas de sacrifier le Christianisme, de tuer toute autorité; mais, au contraire, de remplacer une digue, qui fait eau de toutes parts, par une digue neuve, forte et déjà éprouvée; l'autorité factice et inacceptée de Rome, par celle du Christ et de la conscience. Cette autorité ne protége pas mal l'Angleterre et les Etats-Unis. Au reste, si cela vous convient, réservez le Catholicisme pour y recourir aux mauvais jours. Laissez-le faire, laissez-le grandir, abandonnez-lui vos destinées. Mais sachez ce que vous faites : vous sacrifiez la liberté. Il va se hâter de reconstruire le passé. Il va couvrir votre sol de couvents de tout ordre. Vous allez voir s'abattre par volées sur vos libertés effarées, des jésuites, des chartreux, des capucins, des dominicains, des carmes, des ignorantins. Et ils

vous tiendront vos enfants. Ils vous pétriront la génération naissante ; et, quand vous serez sur l'arrière plan et que vos enfants seront à l'avant-scène de l'histoire, vous aurez le Catholicisme souverain, vous n'aurez pas la liberté. Mais je me trompe : avant cela, vous aurez une révolution, car le génie de la France est impérissable. Il saura bien trouver son clairon et son drapeau, et tout sera à refaire. — Non, non, insistez-vous, nous voulons bien garder le Catholicisme, mais nous aurons soin de le renfermer dans la sacristie. Nous le lierons par des lois et des règlements. Nous préviendrons ses empiètements. Nous ne lui livrerons pas nos enfants. Nous lui ferons une sage opposition. Nous encouragerons les études universitaires. Nous lui chanterons Béranger. Nous rééditerons Voltaire. Nous saurons bien lui délimiter ses frontières, mais ce serait trop grave de le congédier.

Je vous dis que vous serez impuissants à le circonscrire dans ses limites. Vous vous vantez de le lier par des règlements! Vous connaissez cette phrase de Pasquier : « Je viens de limiter la superstition. » Il paraît qu'il n'y a pas trop bien réussi. Vous lui chanterez Béranger [1]? Vous rééditerez Voltaire? Vous poursuivrez le catholicisme par le ridicule et le persifflage? Non, abandonnez un tel procédé. Ce ne serait pas honorable. On ne jette pas du ridicule sur une religion ; on y croit ou l'on n'y croit pas. Si l'on y croit, on lui sacrifie tout ; si l'on n'y croit pas, on l'abandonne à elle-même, mais on la respecte, car

[1] Ne feriez-vous pas bien plutôt de relire, à votre propre usage, cette morale d'une fable connue :

« Laissez-leur prendre un pied chez vous
» Ils en auront bientôt pris quatre. »

elle est sacrée pour d'autres, et elle parle de Dieu. — D'ailleurs, en cherchant à jeter du ridicule sur le Catholicisme, en gênant ses libertés, en lui lançant vos pamphlets, en encourageant contre ses prêtres des épithètes injurieuses, vous lui ferez des martyrs, vous lui mettrez une auréole au front. Vous ferez ses affaires. Vous enhardirez l'impiété, le libertinage, la licence, vous arrêterez l'avénement de la liberté.

Il est une autre classe d'esprits qui, au fond, sont de notre avis, qui pensent bien que la liberté et le Catholicisme sont inconciliables, mais ils attendent que le Catholicisme disparaisse sous l'indifférence publique, — tandis que la liberté grandit et passionne toujours plus les cœurs. Cette erreur est peut-être la plus dangereuse.

Non, les indifférents, ceux qui disent : « Laissez faire, laissez passer ; » ceux qui attendent tout du temps et rien d'eux-mêmes, seront châtiés de leur politique d'abstention par trop commode ; ce sont des lâches qui seront toujours vaincus. On ne combat pas la foi par l'indifférence, ni l'activité du fanatisme par le *far niente* de la paresse. La foi, quel que soit son objet, vrai ou faux, porte en elle une force que n'a point l'indifférence. Elle passionnera toujours quelques âmes énergiques, et ces âmes feront échec à des millions de dormeurs. « Il y a plus » de force, a dit un penseur contemporain, dans un grain » de foi que dans des montagnes de doute et d'indiffé- » rence. » L'indifférence que vous opposerez au Catholicisme, ce sera sa meilleure complice. Ne le voyez vous pas? Vous prétendez être indifférents à son égard, et pourtant vous vous confessez pour qu'il vous marie, vous lui apportez

vos enfants pour qu'il les baptise, vous les lui confiez pour qu'il leur enseigne une religion à laquelle vous ne croyez pas, vous entendez être enterré selon ses rites; mais c'est là tout ce qu'il veut. Vous êtes à lui plus que vous ne le pensez. Vous comptez bel et bien dans ses cadres. Vous êtes une unité de ses deux cents millions. Si tous les indifférents, les non-croyants, avaient le courage de faire une sécession, comme les plébéiens de Rome sur le mont Aventin, les catholiques pourraient se compter, et ils seraient effrayés de leur petit nombre. Mais vous ne faites rien, vous ne ferez rien. Il n'y a aucun élément d'action, aucune force d'impulsion dans l'indifférence; vous croyez que la foi catholique va disparaître devant vous; prenez garde : ou elle vous entraînera, ou elle vous dominera. Ce ne sont pas les indifférents qui sont dignes ni capables d'être libres. Dans un croyant, il y a l'étoffe d'un martyr, hélas! et aussi d'un tyran. Dans un indifférent, il n'y a que l'étoffe d'un esclave.

Nous devons donc réserver tout un long chapitre pour étudier le système de ceux qui pensent pouvoir sortir d'embarras, et ne sacrifier ni la liberté ni le Catholicisme, en séparant les deux sphères. Il s'agit de la question tant débattue du temporel et du spirituel. Examinons si là est la solution.

CHAPITRE VI

LA QUESTION DU TEMPOREL ET DU SPIRITUEL, JUGÉE PAR L'ESPRIT MODERNE. — SÉPARATION DE L'ÉGLISE ET DE L'ÉTAT.

« Et il lui dit : Je te donnerai tous les » royaumes du monde et leur gloire, si te prosternant devant moi tu m'adores ! »

SATAN A JÉSUS.

Cette grande question, qui se débat palpitante sous le scalpel de l'esprit moderne, mérite d'être étudiée au point de vue chrétien et au point de vue politique à la fois. Il est certain que la séparation des deux pouvoirs, alors surtout qu'ils sont animés l'un l'autre d'un esprit hostile, semble être une espèce de solution donnée au problème qui nous tourmente. Quand on a séparé deux adversaires, ils ne se battent plus. Il vaudrait sans doute mieux les réconcilier : en attendant, il est sage, semble-t-il, de leur dire : « Faites comme Abraham et Laban ; que l'un » de vous prenne la droite, l'autre la gauche. »

Mais malheureusement, ce même esprit qui fait que le Catholicisme est si redoutable à l'état moderne, ne laissera pas facilement livrer l'empire à César. Il dira bien après vous, ce qui est au reste une parole du Maî-

tre : « A César, ce qui est à César ; à Dieu, ce qui est à Dieu. » Mais comme l'Eglise a seule le pouvoir d'interpréter, elle comprendra que Dieu, c'est tout ou rien, et que César lui-même doit être à Dieu, c'est-à-dire à l'Église.

Le haut clergé catholique est d'ailleurs coutumier du fait. Il a depuis longtemps des habitudes de domination, qui étaient devenues pour lui une seconde nature, très-conforme d'ailleurs à la première. Or, la réformation l'a quelque peu dépouillé. La révolution l'a dépouillé un peu plus. Mais il n'a pas livré ses titres, il a réservé ses droits, comme le duc de Toscane et consorts. Il gémit, il se plaint, il s'irrite comme un dépossédé :

Manet altâ mente repostum...

C'est que, comme chacun sait, avant la révolution, les évêques étaient des seigneurs et les abbés des puissances. Les prélats siégeaient en cour. Les cardinaux régentaient les peuples, (et les rois aussi). Les papes ont été pendant des siècles les arbitres de l'Europe, disposant des royaumes, déposant les souverains, déplaçant les couronnes. Or, impossible que ces hommes, pour être mitrés et tonsurés, aient cessé d'être des hommes. Il paraît que le goût du pouvoir est un des plus persistants.

Or, quand le gouvernement laïque, un beau jour, est venu dire au gouvernement ecclésiastique : « Fixons nos limites respectives ; mon royaume, à moi, est de ce monde ; le vôtre n'en est pas ; il est bien supérieur au mien, mais bien au-delà ; » on ne s'est jamais entendu. Il y a eu toujours dans les cœurs épiscopaux de tendres regrets pour un passé où les intérêts du ciel et les intérêts de

la terre se rencontraient et se confondaient d'une façon si complaisante. Et messeigneurs du clergé ont dû se sentir d'autant plus aigris d'être dépouillés de leur pouvoir politique, que le pouvoir de leurs arguments était singulièrement menacé. Alors même qu'une argumentation soit vicieuse, si l'on peut l'appuyer avec la pointe d'une épée, elle a chance d'entrer dans les esprits les plus obstinés; mais, quand on en est réduit à la force intrinsèque de la pensée et que la preuve ne porte pas; quand on en est réduit au seul argument d'autorité et que le prestige de cette autorité s'évanouit sous l'œil impitoyable de l'esprit moderne, on doit être bien malheureux; et, à défaut de bonnes raisons, on doit se sentir le cœur enflé, on doit déborder en violences et exorciser cet esprit moderne comme un sacrilége spoliateur [1]. Mais pas de passion. Du calme. De l'élévation morale. *Sursùm corda.* Examinons la question.

Un jour le tentateur conduisit Jésus sur une haute montagne, d'où il lui montra tous les royaumes du monde et leur gloire, c'est-à-dire qu'il lui offrit le pouvoir temporel, à condition qu'il se prosternerait devant lui. Jésus ne céda pas à la tentation. Il est certain que le recours à la puissance matérielle pour le bénéfice de la foi est essentiellement antipathique à l'esprit chrétien. Qui est-ce qui empêchait Jésus-Christ d'y recourir? Qu'est-ce qui l'empêchait de continuer, en l'appliquant au monde entier, la théocratie de Moïse? D'appeler à son service douze légions d'anges? De s'assujettir la Palestine? De

[1] Je m'aperçois que je suis en train de faire, sans m'en douter, l'histoire psychologique de nos mandements épiscopaux actuels.

s'assujettir l'empire romain? De fonder au-dessus de tous les trônes un trône universel, à Jérusalem ou à Rome, pour lui et pour ses successeurs investis d'un pouvoir aussi irrésistible que le sien? Qui empêchait Jésus-Christ d'être Innocent III? Mais il a mieux aimé être Jésus-Christ. Il a répudié scrupuleusement tout pouvoir temporel.

Plusieurs fois, quand le peuple voulait le faire roi, il s'échappa et disparut dans la retraite [1]. Il appréhendait si bien qu'on pût croire que son autorité n'était pas exclusivement spirituelle, qu'il ne voulut pas même donner son avis à deux frères pour un partage de famille (Luc, XII, 14). Il craignait que l'investiture du pouvoir temporel ne fût pour ses apôtres une trop forte distraction des intérêts supérieurs. Certes, il comprit merveilleusement que le cœur de l'homme est terrestre de sa nature, et que pour l'élever en haut, il faut couper tous les câbles qui le retiennent en bas : or, un des câbles les plus tenaces qui fixent le cœur de l'homme aux intérêts de la terre, ce sont les pouvoirs de la terre. De plus, à l'inverse des puissances de ce monde, le Christ ne voulant régner que sur des âmes de franche volonté, repoussait tout moyen de contrainte ; et il a craint qu'un pouvoir terrestre, livré à ses successeurs, ne devînt un jour un instrument coërcitif. Or, l'histoire sanglante des pontifes romains est là pour nous apprendre si le Christ s'était trompé dans ses divines prévisions. L'esprit chrétien, qui est un esprit de paix, de persuasion, de prière, d'humilité, de support, de renoncement, de martyre, est exactement l'anti-

[1] Impossible d'échapper ici à un rapprochement singulièrement contrastant entre le Christ et ses vicaires.

thèse, la plus pure antithèse de l'esprit papal armé du glaive. Si j'étais peintre, je ferais deux tableaux : l'un représenterait Jésus, se détournant de Samarie qui ne veut pas le recevoir, et répondant aux Boanerges, qui invoquent le feu du ciel : «Vous ne savez de quel esprit vous êtes animés; » l'autre, montrerait Jules II, l'épée au poing, montant à l'assaut de Bologne.

Mais, (puisque nous sommes engagé dans le débat, nous saura-t-on mauvais gré d'y marcher?), le pouvoir temporel du pape n'est-il pas légitime au point de vue historique, autant que celui de tout autre souverain? —Je n'ai pas à traiter ici la question de la légitimité des pouvoirs politiques. Il est clair que presque tous remontent à la conquête et ont une origine violente, ce qui n'est pas la justice pure. Mais il est certain aussi que le repos du monde est intéressé à ce que ces pouvoirs ne soient pas remis en question : ce serait un bouleversement *è radicibus*. — Précisément, poursuit-on, le pouvoir temporel du pape n'est-il pas l'arche sainte qui garde les titres de toutes les autres légitimités? Si vous lui portez atteinte, ne les ébranlez-vous pas toutes du coup? — Eh ! non, si le pape est le réprésentant de quelque chose sur la terre, certainement il est le représentant du *droit absolu* [1]. Or, à supposer que les pouvoirs des princes de la terre, basés sur la conquête, soient incontestables au point de vue

[1] Au point de vue chrétien, le droit peut-il être basé sur un fait? surtout sur un fait violent? Et, à supposer la conquête légitime et acceptée quand elle a été accomplie, le droit de la conquête enchaîne-t-il quand même les volontés de toutes les générations à venir indéfiniment? Les principes du droit moderne nous semblent tout autrement respectueux pour la dignité de l'homme et pour la dignité de l'autorité elle-même.

du droit européen, nous ne sommes pas sûrs du tout que la même légitimité de possession doive être pour cela accordée au vicaire de Jésus-Christ. — Si, comme cela est constant, certaines portions des États du pape ont été acquises par la violence, d'autres par des titres frauduleux, (fausses décrétales), en bonne conscience, en conscience de chrétien, (je ne crois pas que la casuistique se prête à distinguer le chrétien du souverain), le pape ne devrait-il pas faire restitution? Le devoir de la restitution n'est-il pas inscrit dans le catéchisme catholique? — La plaisante idée, dira-t-on? Mais à qui voulez-vous qu'il restitue? A quel successeur de Constantin ou à quel duc bolonais? — Mais, répondrai-je à mon tour, le véritable héritier des droits d'un peuple injustement aliénés, n'est-ce pas encore ce peuple? Au reste, il paraît que les Bolonais et autres l'ont compris ainsi.

Arrivée ici, la question de droit se transforme. Je ne dirai pas : un pape a-t-il le droit de posséder des États qui ne sont pas tous légitimement acquis? Je ne dirai pas même : a-t-il le droit de gouverner ses peuples malgré eux[1]? Ne seraient-ils plus que quatre ou cinq cent mille, un pape a-t-il le droit de priver ces quatre ou cinq cent mille âmes de leurs droits politiques et civils? Mais posant la question au point de vue chrétien, (n'est-il pas permis d'admettre ce point de vue quand il est question d'un pape)? — je demande : le chef de la religion de Jésus-Christ, à qui Jésus-Christ n'a pas conféré des pouvoirs temporels, a-t-il le droit de conserver ces pouvoirs contre lesquels Jésus-Christ a protesté toute sa vie par sa conduite et ses préceptes? Des pouvoirs contre lesquels les

[1] Sinon pourquoi toujours l'Autriche et la France à Rome?

peuples protestent et se révoltent? des pouvoirs dont l'origine est (pour une portion du moins), violente, frauduleuse, inacceptable par une conscience chrétienne? Le pape a-t-il le droit, au point de vue chrétien, de rassembler des armées, pour, au besoin, jeter le fer et le feu contre ses propres sujets? Et quand même il aurait rigoureusement ce droit, *devrait-il* en faire usage? *Que ferait Jésus-Christ à la place de son vicaire?* En réclamant son droit, (plus que problématique), l'épée à la main et sur des cadavres, le pape n'a-t-il pas craint que l'on ne reconnût plus le disciple et le successeur de celui qui disait : « Si quelqu'un t'ôte ton manteau, laisse lui prendre » aussi l'habit de dessous? » Quelques-uns peuvent trouver que Jésus-Christ exagère. Certes la papauté n'a pas exagéré dans le sens de Jésus-Christ.

Ce pouvoir temporel condamné par Jésus-Christ, inavouable dans ses origines, défendu par la force, quel ravage n'a-t-il pas dû apporter, dans l'esprit des peuples, au pouvoir spirituel? Comment peut-on regarder en toute naïveté de foi comme la sainteté par excellence, le représentant du ciel, l'interprète infaillible des choses éternelles, celui que l'on trouve mêlé à toutes les intrigues de la politique? « Le représentant de la religion, dit « M. Renan, n'est plus le pontife, le saint homme, le doc- » teur; la religion se personnifie dans les diplomates. » *Celui qui n'avait pas un lieu pour reposer sa tête* pouvait parler avec autorité du détachement des biens de la terre, mais comment pourra-t-il en parler avec autorité celui qui consent à répandre le sang pour les conserver? Celui qui plusieurs fois s'échappe de la foule pour éviter d'être proclamé roi, comment peut-il avoir pour successeurs

des hommes qui poussent des lamentations, recrutent des armées et crient que tout est perdu parce qu'on ne veut plus qu'ils soient rois! Celui qui parlait de paix et d'amour au milieu des multitudes rassasiées, des malades guéris, des morts ressuscités, pouvait faire croire à son amour; mais comment en serait-il ainsi de celui qui en parle au milieu ou dans le voisinage d'un champ de bataille? Le premier coup de canon tiré par la papauté a été tiré, non pas contre son pouvoir temporel seulement, mais contre son pouvoir spirituel lui-même.

Mais, (et c'est ici la grande raison, la plus spécieuse, que nous réservions pour la dernière), la liberté du pape est en question. Il importe au monde catholique que le chef de l'Eglise soit libre, qu'on ne puisse pas le soupçonner de ne pas l'être, pour que non-seulement il puisse édicter librement ses oracles infaillibles, mais aussi afin que la chrétienté soit certaine que son chef a prononcé librement.

Il nous tardait d'arriver au grand argument. Oui, nous affirme-t-on, pour être souverainement libre, il faut qu'un pape soit souverain. Bien. Il faut donc au pape un trône pour être libre? Mais, s'il vous plaît, quel trône lui faut-il? Y avez-vous réfléchi? Si sa liberté s'appuie sur sa puissance matérielle, ce n'est pas la souveraineté de quelques millions d'hommes qui peut lui suffire. « Avant » le système européen actuel, alors que les petits Etats » comptaient encore et qu'ils pouvaient faire tête aux » plus grands, (comme la Hollande, la république de Ve- » nise, etc.), on comprend que cette souveraineté de » quelques millions d'hommes pût donner une véritable » indépendance; mais dans notre époque de centralisa-

» tion, où quatre ou cinq grands États décident à eux » seuls les questions, les États secondaires sont passés à » l'état de satellites emportés plus ou moins par l'attrac- » tion de leurs voisins. (M. Renan). » Donc, si la liberté du pape dépend de sa souveraineté temporelle, il ne convient pas que son royaume puisse être regardé comme un satellite entraîné dans tous les mouvements de la politique autrichienne, par exemple. Il faut que le pape soit souverain, mais souverain d'un royaume puissant, d'un royaume de premier ordre; ayant droit pour le moins de siéger au congrès européen. Le pape admettrait, nous le croyons fort, la logique de ces conséquences, à condition qu'on lui ferait ce grand empire. Mais cela ne suffirait pas encore. Car enfin, au congrès se trouveront en majorité les puissances hérétiques. O douleur! Le pape encore, sera-t-il libre, s'il est obligé de se soumettre à une majorité hérétique? Pas possible. Il faut donc, si sa liberté spirituelle dépend de sa souveraineté temporelle, qu'il soit plus puissant que toutes les puissances hérétiques réunies. — Mais quoi! sa politique peut se trouver en désaccord avec celle d'un souverain, même catholique. Il peut se rencontrer un Napoléon Ier qui l'emmène captif à Fontainebleau. Il faut qu'il soit plus fort que l'Empereur, plus fort que l'Europe réunie, car il pourrait se faire, (l'impiété est si grande!), que l'Europe coalisée portât un jour atteinte à sa souveraineté. Nous vous ferons grâce de l'Amérique hérétique, mais nous vous dirons : Vous le voyez bien, ô Pontife, il vous faut le trône de Charlemagne; l'omnipotence d'Innocent III; tout ou rien. — Mais non, vous ne voulez pas tout, (par inconséquence ou plutôt par impuissance) ; vous ne pré-

tendez qu'à garder vos États héréditaires; cette souveraineté vous suffit pour garantir votre liberté. Mais cette souveraineté, pour qu'elle fût autre chose qu'une chimère, il faudrait qu'elle vous fût garantie contre vos propres sujets; car enfin vos sujets pourraient se révolter, l'émeute s'emparer de la rue, et vous, Pontife souverain, vous pourriez n'être pas libre, même chez vous! Est-ce une hypothèse? N'est-ce pas de l'histoire?... S'il vous faut, pour garder votre souveraineté, l'épée d'un prince étranger, il nous semble, en vérité, que cette souveraineté qui s'en va pièce à pièce, qui ne peut se tenir debout sur elle-même, qui existe contre la volonté de vos sujets, même du petit nombre qui vous reste, cette souveraineté n'est pour votre liberté qu'une garantie dérisoire. Si c'est dans cette forteresse que se réfugie votre pouvoir spirituel, en vérité il y a à craindre pour lui... Et ne voyez-vous pas que cet ironique lambeau de souveraineté que vous retenez encore, c'est ce qui fait couler vos larmes, ce qui agite vos conseils, ce qui trouble votre âme pontificale! Ne voyez-vous pas que ce trône est votre véritable asservissement!

N'enviez pas des rois l'esclavage suprême,

a dit un poëte. Cette pensée semble faite exprès pour vous. Il semble que Dieu ait voulu, par un de ces renversements auxquels se plaît la Providence, que ce trône auquel, contre son gré, contre l'esprit de votre Maître, vous aviez aspiré sous le prétexte de vous rendre libre, fût précisément l'écueil où vint échouer votre liberté!

Aussi bien, en vérité j'en ai honte pour le Catholicisme, comment comprend-il la liberté dans une âme de

souverain pontife ? Quoi donc ! Mais le Christ, que je sache, n'eut jamais de trône pour prêcher; direz-vous qu'il ne fut pas libre ? Mais le premier Pierre, que je sache, n'eut pas de sceptre pour gouverner l'Église; direz-vous qu'il ne fut pas libre ? Mais tous les papes, enfin, jusque sous Pépin-le-Bref, furent des pontifes sans principauté temporelle, prétendrez-vous aussi qu'ils n'ont pas été libres ? Regardez donc à quoi vous vous exposez : décrets, brefs, bulles, etc., formation de presque tous les dogmes, tout ce qui est émané des papes avant qu'ils aient été souverains est donc entaché de suspicion ? tout cela peut avoir été arraché par la force ! il n'y a donc pas à s'y fier ? —Et puis, après tout, demain le pape peut n'avoir plus de souveraineté temporelle ; alors la catholicité ne pourra-t-elle plus avoir foi à ses décrets pontificaux ? Voyez à quel danger vous exposez le pouvoir spirituel, en l'enchaînant si intimement aux destinées du pouvoir temporel.[1] J'aime mieux croire que les papes ont été libres avant d'être rois, et qu'ils pourront être libres encore après l'avoir été. Et quoi donc ? si la liberté morale était bannie du reste du monde, dans quel cœur devrait-elle trouver un sanctuaire ? N'est-ce pas dans le cœur du chef de la religion ? On parle de pression, de tyrannie... Mais le Christ fut-il jamais plus

[1] Un honorable membre du sénat, (voir le *Moniteur* de 1860), a naïvement défendu le pouvoir temporel du pape par cet argument compromettant : Certainement le pape souverain pontife a besoin de la souveraineté temporelle pour le plein exercice de sa souveraineté spirituelle. A preuve le pape Libère. Si ce pape a signé une formule hérétique, cela tient à la pression de l'empereur Constance. D'où, la nécessité du pouvoir temporel. Cet argument est gros de conséquences !

grand et plus libre que sous le sceptre de roseau ! La liberté n'a-t-elle pas toujours un refuge dans le martyre?

Eh ! précisément, c'est qu'on n'a nullement envie de retourner à l'ère des martyrs, et qu'on préfère être roi. Cela est très-naturel. Mais enfin, entre la royauté et le martyre, n'y a-t-il rien ? N'y a-t-il pas place pour la liberté? Quoi donc ! le chef souverain d'une religion qui compte plus de cent cinquante millions de fidèles risquerait-il jamais quelque chose, au point de vue de son indépendance personnelle? La force morale de ces millions de fidèles qui le couvre, le prestige de sa majesté sacerdotale, ne suffisent-ils pas pour lui garantir son indépendance matérielle? Je comprends très-bien que le souverain temporel, qui double le souverain spirituel, l'embarque dans toutes les vicissitudes de la politique et l'expose à tous ses orages. Je comprends que César retienne captif à Fontainebleau le prince temporel, qui contrarie sa politique ; que Sa Majesté Très-Sainte soit même livrée, en un jour d'émeute, à la merci du César le moins auguste, celui de la rue ; mais le malheur est que, dans aucun cas de ce genre, on ne puisse dédoubler le prince du pape. — Supposez, au contraire, le souverain pontife sortant de tous les embarras des choses présentes : le voilà ! C'est maintenant l'homme de l'éternité ; il n'est point mêlé aux gouvernements de ce monde, ni à leurs mesquines préoccupations. Il ne s'approche désormais des rois de la terre que pour leur parler du royaume des cieux. Quel désintéressement ! quelle mission ! quelle grandeur ! quel prestige ! En vérité, si la majesté de la tiare arrêta le chef des Huns au seuil de Rome, quels sont les barbares du XIXe siècle qui ne

respecteront pas un tel apostolat ? Et d'ailleurs le souffle de la liberté ne court-il pas toute la terre ? La liberté de conscience, que le pape a tant combattue, n'est-elle pas là pour le défendre ? Et quel prince ira se mettre en tête de contrarier en rien la promulgation des bulles pontificales, si ces bulles sont parfaitement étrangères à toute question politique ? Les princes de la terre laisseront le Prince spirituel parfaitement libre de décréter à son aise toutes les *Immaculées Conceptions* et autres dogmes que bon lui semblera, d'autant que chacun a le droit de les croire ou de ne pas les croire : dès lors, où peut être le conflit ? Que si, par impossible, quelque prince absurde essayait de porter la main sur la liberté personnelle du souverain pontife, la grande voix de l'opinion, plus irrésistible que celle d'Ambroise, arrêterait au seuil du temple le profanateur et paralyserait cette main sacrilége.

Ces inextricables difficultés que nous a faites et que nous fait encore la confusion des deux pouvoirs n'auraient jamais troublé l'histoire, si le christianisme se fût ressouvenu de ses origines et de sa fin. Le pouvoir spirituel se serait gardé beaucoup plus pur, s'il s'était gardé tout seul. Ce spectacle s'est vu dans les Églises primitives, et on peut le retrouver dans la plupart des Églises de la réformation, bien plus conformes encore ici au génie des institutions modernes. Là, pas de pouvoir souverain au service du pasteur, ou de l'évêque, ou du synode, et cependant quelle est la liberté qui est gênée ? « La confes- « sion d'Augsbourg, dit M. Renan, n'a pas besoin, pour se « maintenir, d'un représentant souverain : elle se défend « par la foi commune de ses adhérents. » Ainsi de toute confession dans les Églises confessionnelles ; liberté en-

core plus absolue dans les Églises sans confession écrite. Quoi! le plus humble pasteur de France, d'Angleterre ou d'Amérique, serait libre dans sa cure, et le pape aurait besoin de tout un appareil martial? « Les personnes reli-« gieuses, continue M. Renan, finiront par voir un acte de « peu de foi dans cette perpétuelle défiance de la vertu « des secours divins... Au lieu de fonder l'indépen-« dance de la foi sur des murailles de pierre, que les « catholiques songent à conquérir la liberté pour tous « et à réduire les droits de l'État sur les choses de « l'esprit. »

Voici nos conclusions, et nous croyons qu'encore ici l'idée du siècle et l'idée purement chrétienne sont d'accord :

1° *Il n'est pas digne de la religion d'être subordonnée à l'État*. L'Église, comme le chrétien, doit pleine soumission à l'État dans tout ce qui n'est pas de foi : mais il est indigne d'elle d'être régentée par l'État. Que Constantin préside Nicée et fasse voter une confession de foi orthodoxe par trois cents évêques réunis, ou que Constance II fasse décréter l'arianisme par un autre concile, — en principe, la chose est la même, et, dans les deux cas, l'Église est sous le régime de la *césaropapie*. Que le czar de Russie juge et tranche les questions dogmatiques en sa qualité de chef de l'Église orthodoxe (si tant est qu'il ait ce pouvoir), cela est humiliant pour l'Église grecque. Que M. Portalis, après avoir *légiféré* les cultes, vienne nous dire avec un sourire de satisfaction : « Nous avons fait ce « que nous avons pu pour limiter la superstition ; » cela offense la dignité des cultes ainsi traités par un ministre non croyant. Que Philippe le Bel soufflette Boniface VIII,

le rouge en monte au front de tout honnête homme. Une telle situation faite au pouvoir spirituel est fausse, compromettante, meurtrière. Quand l'Église se met aux écoutes pour entendre le mot de l'État qui lui dicte ses décisions ; lorsque le cardinal de Lorraine attend le courrier de Paris pour recevoir l'idée de la cour et la faire prévaloir au concile de Trente, — nous disons qu'il y a dans cet état de choses une servilité déshonorante pour une Église, qui ne doit recevoir ses inspirations et son mot d'ordre que de l'Esprit de Jésus-Christ.

2° Mais si l'Église ne doit pas être dépendante de l'État, *l'État ne doit non plus être dépendant de l'Église.* Je n'aime pas du tout Philippe le Bel souffletant Boniface VIII, mais je supporte encore moins Grégoire VII posant sa sandale sur le front de Henri II. Je crois que le plus mauvais gouvernement est le gouvernement des prêtres. Ils ont montré ce qu'ils savent faire dans cet ordre de choses. Ils ont le goût, ils n'ont pas le sens du gouvernement. Les meilleurs catholiques ne voudraient pas être gouvernés par des prêtres. Les prêtres ! ils nous feraient de l'Europe une espèce de Paraguay monstre ; ils en verraient l'Europe au couvent. Ils feraient, des rois et des empereurs, les premiers sacristains de leurs États. Ils feraient, des protestants et des libres penseurs..., par exemple, je ne sais pas ce qu'ils en feraient, car le nombre en est grand et il faudrait un Ghetto trop colossal pour les y reléguer tous, ou un bûcher trop monstrueux pour consumer un tel holocauste. En tout cas, ils feraient monter sur le bûcher toutes les libertés modernes. Ces hommes du moyen âge retourneraient en plein moyen âge, et n'auraient rien de plus pressé que d'instituer une grande fête des Expiations, à la mémoire

abhorrée de la révolution de 89. Or le XIXe siècle ne l'entend pas ainsi : il entend ne pas céder sa place dans l'ordre des siècles; il veut continuer le XVIIIe, je veux dire 89. Il veut un gouvernement laïque. C'est lui qui a sécularisé les pouvoirs. Il est l'ennemi déclaré de la théocratie. L'État doit avoir son autonomie. Il a la mission, tout aussi divine que celle de l'Église, de défendre les libertés qu'il a conquises, et même cette *terrible* liberté de conscience tant maudite par la papauté. C'est à lui de protéger les Galilées, d'empêcher la proscription des Papins, de favoriser tous les développements, de maintenir tous les droits, d'entretenir un esprit de respect et de fraternité entre tous les peuples, même hérétiques; de ne pas entreprendre, mais au contraire d'empêcher toute croisade contre les penseurs indépendants. Si l'Église se sent une mission d'extermination, l'État a une mission de protection. Il a mieux à faire, en vérité, qu'à occuper, pour la plus grande gloire de Dieu, cent cinquante millions d'hommes à massacrer des centaines de millions d'autres hommes, qui n'ont pas moins que les premiers le droit de respirer l'air libre de vie, que le bon Dieu fait souffler pour tous. — Nous voulons donc que l'État, dans l'intérêt de sa propre dignité, de la paix universelle et du progrès de l'humanité, soit libre, absolument libre. Que la religion, si vous le voulez, exerce sur lui ses divines influences, qu'elle s'asseye au conseil des rois; mais que ce ne soit jamais pour y faire ses affaires. Si elle y va pour prêcher la domination de l'Église; si elle ose dire à l'empereur « que les royaumes chrétiens forment une « magnifique escadre, que chaque souverain est capitaine « de vaisseau, et que tous doivent recevoir le mot d'ordre

« de l'amiral qui est le pape[1]... » Alors la religion devient une spéculation. Elle déraille, elle s'égare, elle s'abaisse de tout ce dont elle a voulu s'élever. Là où elle aspire à devenir puissance politique, elle se compromet comme puissance religieuse, en attendant de perdre toute influence politique. « Or le catholicisme, par son union si « étroite avec l'État, a été entraîné à devenir une religion « essentiellement politique. Ce n'est pas un préjugé su- « perficiel qui a mis en opposition, dans certains pays, « les mots de « *catholiques* et de *patriotes*. » Lorsque les idées saintes et irrésistibles de progrès, de liberté, rencontreront partout devant elles la résistance cachée derrière la soutane d'un prêtre, comment voulez-vous que quelque discrédit et quelque irritation ne rejaillissent pas sur la religion, que cette soutane représente? « Quand « les peuples, dit Lamennais, trouvent l'autel entre eux « et leurs meilleures aspirations, ils emportent l'autel. » Si la religion comprenait bien sa mission et ses vrais intérêts, elle verrait qu'il lui importe pour le moins autant de ne pas chercher à dominer l'État que de ne pas être dominée par lui.

Cette seconde alternative, l'État dominé par l'Église, est, en fin de compte, compromettante pour l'Église elle-même, qui meurt d'une pareille victoire. Elle est une source de commotions dans l'État. Elle est impossible aujourd'hui. Quelle est donc la meilleure position pour l'État et pour l'Eglise?

3° C'est l'*indépendance réciproque des deux pouvoirs.* Qu'est-ce que cela veut dire, sinon que le pouvoir tem-

[1] Le père Ventura prêchant aux Tuileries.

porel soit le pouvoir temporel, et que le pouvoir spirituel soit le pouvoir spirituel? C'est là l'état normal, c'est là l'esprit du christianisme; la confusion des deux pouvoirs est la pensée païenne. J'ai lu dans un ouvrage récent[1] cette remarque, que toutes les religions païennes et la religion mahométane se sont hâtées de s'unir à l'Etat, de s'emparer de l'Etat. « Il semblait, à vues humaines, que le procédé le plus expédient pour le Christ, c'était de chercher à se rendre maître de la tête du grand corps romain, plutôt que de renoncer à tout pouvoir politique, et d'attaquer des millions d'hommes, individu par individu, par la parole. C'est pourtant ce que le christianisme a fait, et pas une autre religion; et le christianisme a vaincu. » — Oui, c'est bien cela. Parler à l'oreille du pouvoir, le séduire, lui offrir sa main; puis dérober à l'Etat son épée pour lui imposer ses dogmes et sa domination, voilà bien l'idée humaine, l'idée païenne, l'idée romaine. Agir religieusement sur les individus, sur les consciences, sans pression, sans faire jouer les ressorts de la terreur ni de la faveur, voilà l'idée chrétienne : la première, c'est l'association avec l'Etat; la seconde, l'indépendance réciproque. Je crois fermement que c'est dans cette dernière position que se trouve la véritable dignité de l'Eglise et la véritable dignité de l'Etat. Avouons-le, il y a peu de dignité pour l'Eglise à être patronnée, étayée par l'Etat, et à ne pouvoir se tenir debout si un bras de chair ne la soutient. Il y a peu de dignité pour l'Etat à donner un biais à sa politique, à sacrifier peut-être ses convictions et les libertés publi-

[1] *Le Libéralisme*, ouvrage sérieux et sincère, par M. Serment.

ques pour ne pas s'aliéner l'Eglise et les suffrages dont elle dispose. Le système concordataire est un contrat par lequel chaque partie prend tout ce qu'elle peut de la liberté de l'autre; or, les positions les plus fausses peuvent en résulter. Un ministre catholique juge et destitue nn pasteur protestant. Un ministre voltairien peut être appelé à choisir des évêques. Le pape peut refuser de confirmer un évêque choisi par un souverain, et un chef d'Etat résister au choix fait par un pape. Tel prêtre peut recevoir du gouvernement l'ordre de chanter un *Te Deum* pour fêter publiquement une victoire qu'il déplore en secret. Ce rôle, qui vous force à vous réjouir officiellement quand on a le deuil dans l'âme, est tout au plus admissible chez un bouffon de cour, mais ne convient nullement à la dignité sacerdotale. Cependant le prêtre est payé par l'Etat. Il est fonctionnaire de l'Etat. Il n'a pas le droit de désobéir à l'Etat, et il n'a pas non plus le droit de désobéir à sa conscience ecclésiastique ; de là, un conflit moral qui ne peut avoir de solution que par une infidélité. On connaît les déplorables luttes qui s'élevèrent entre le gouvernement républicain et les prêtres catholiques non assermentés. Or, impossible de se tirer de toutes les situations fausses, qui sortent abondamment d'un principe faux, autrement que par la séparation [1] et le respect absolu des libertés réciproques.

Mais un danger plus général et plus grave encore, qui

[1] Malgré ces graves observations, je comprends, je supporte, j'accepte l'alliance de l'Église et de l'État, mais c'est par *accommodation*. Je crois même qu'à certains égards et pratiquement, à cause de l'infirmité de la foi générale, elle est un appui *utile*, mais transitoire. Il est clair, pour moi, que l'état normal et idéal de l'Église, c'est l'indépendance; que nous devons y tendre. Les esprits

équivaut à une tentation continuelle pour la conscience, c'est la position presque tyrannique que prend sur l'opinion une Eglise d'Etat, et même une Eglise établie quelconque. Je ne parle pas des persécutions proprement dites qu'elle est toujours portée à susciter : je parle de cette persécution invisible, subtile, perfide qu'elle exerce sur les âmes. Sous Louis XIV, par exemple, on regardait comme *ridicule* d'être protestant, et je suis bien sûr que plusieurs hommes intelligents (car je ne parle point ici des masses) en sont encore là. Je le crois bien, qu'il était ridicule d'être protestant sous Louis XIV; mais absolument comme d'être chrétien sous Néron ! Sous le grand roi, les titres, les faveurs, le budget, les emplois, tout était pour les catholiques : aussi on était catholique. Or, quand il y a tant d'avantages matériels à l'union avec l'Etat ; qu'il est si doux de s'endormir sur un budget et de se réveiller aux sourires de l'opinion ; qu'il y a tout à gagner à faire comme tout le monde, tout à perdre à faire autrement..... que se passe-t-il ? La foi *officielle* dispense de la foi *personnelle*. On croit ou l'on ne croit pas; on est impie, débauché, athée, — n'importe, « on plie, on ne rompt pas. » On se laisse faire, on va à la messe, on fait baptiser ses enfants, on parade aux processions ; de là, le manque de sincérité passé à l'état de mode[1]. On se regarde même sans rire, tellement c'est une affaire conve-

ardents peuvent vouloir abattre la charpente avant d'avoir bâti le pont; les esprits pratiques veulent auparavant s'assurer si l'arche est bâtie. J'ajoute qu'entre la question de la séparation et celle de la dissidence, il y a un abîme. Si je suis théoriquement *séparationiste*, je ne suis nullement *séparatiste*.

[1] La mode *religieuse* tue la conscience religieuse, cela est certain.

nue. C'est là une grande et solennelle hypocrisie organisée, systématique, ruineuse pour la conscience, désastreuse pour le christianisme, injurieuse pour le Dieu de vérité,—mais dont l'Eglise profite, en attendant les représailles de la conscience : 1517 ou 89, — et quelle autre date encore ! Qui le sait ?

Sans doute, des protestations individuelles *de fait*, non par le silence ni par la plume, mais par une séparation effective d'avec une Eglise à laquelle on ne croit pas, auraient la plus haute portée. Cette manifestation loyale, quoique isolée, si elle était courageusement faite par quelques hommes éminents, pourrait avoir le plus grand retentissement et être d'un heureux exemple. De là pourrait dater une des plus grandes réformes, la réforme de l'opinion [1]. Mais ce qui rendrait ces séparations individuelles faciles, ce qui ferait voir en réalité ce que valent les croyances officielles, ce qui permettrait entre la vérité et l'erreur un combat à armes égales, ce qui inaugurerait l'avénement de la vérité et de la sincérité en matière de religion, — ce serait la séparation des deux pouvoirs.

J'aurais ici une grande plaie sociale à signaler. J'en réserve le développement pour plus tard [2]. Je dis seulement en passant que, par suite de l'union des deux pou-

[1] Je comprends que, même en acceptant le principe de la séparation, on reste, par *horreur du schisme*, individuellement uni à une Église à laquelle on croit; mais qu'on reste uni *de fait* à une Église à laquelle on ne croit pas, est-ce concevable? J'ai souligné ce mot *de fait*, parce que c'est aux faits qu'on se fie beaucoup plus qu'aux paroles. Un écrivain a beau écrire contre l'Église, si *de fait* il demeure attaché à l'Église, l'Église et le monde diront : Il est catholique. Si Luther était resté attaché au catholicisme, il aurait eu beau écrire, il n'aurait pas fait la réformation.

[2] Voir l'avant-dernier chapitre, 5°.

voirs, l'état religieux d'un pays est stéréotypé. Je suppose le cas le meilleur, celui où l'Etat a fait alliance avec deux ou trois cultes. Voici ce qui arrive infailliblement. On naît catholique, on meurt catholique ; on naît protestant, on meurt protestant; on naît israélite, on meurt israélite. Sans doute, il y a bien liberté théorique, et, je le veux, sincère protection de la part du gouvernement. Cependant, dans le cas où le prosélytisme prendrait des proportions considérables, surtout si c'était au détriment de la majorité, la majorité crierait; l'ordre serait, comme on dit, troublé; et le gouvernement, au nom de la paix publique, croirait devoir intervenir. Je suis convaincu « que ce n'est que quand il n'y aura plus de culte *établi*, « que tombera le funeste préjugé qu'il est honteux de « changer de religion. On comprendra alors qu'il ne s'agit « pas d'en changer, mais d'en choisir une. » (M. Bastie.)

Oui, j'impute à l'union de l'Église et de l'Etat, ou mieux, au patronage de l'Eglise par l'Etat, la génération monstrueuse de cette opinion publique qui proclame encore dans nos rues qu'il faut mourir dans la religion où l'on est né. Je lui impute bien plus encore. J'impute à l'Eglise de s'être servie de sa coupable alliance pour armer contre des frères le bras de son profane complice. Il serait temps de sortir d'une fiction jadis sanglante, maintenant encore délétère, et d'en venir au régime des Etats-Unis. — Là, liberté absolue; là, notre mauvaise opinion publique européenne est refaite. L'Etat ne se mêle que de protéger les libertés individuelles. On ne naît pas catholique, protestant ou juif. Que si les influences respectables de famille et d'éducation y ont encore leur part légitime, la conscience y garde au moins

son inviolable autonomie, sa souveraine spontanéité. Chacun se rattache, selon ses convictions, à la forme religieuse qui correspond le mieux à son individualité, ou bien reste étranger à tout culte, si aucun besoin religieux ne s'est réveillé en lui ; dans ce dernier cas, il est franchement incrédule, et il le sait ; aucune fiction ne peut lui faire croire qu'il est chrétien. Il y a là une grande et pratique liberté, un grand et noble triomphe de la droiture de la conscience, un champ sans limites ni clôtures ouvert à tous les prosélytismes ; tous sont admis, tous respectés. On comprend qu'un catholique cherche à faire entrer dans le giron de l'Eglise des âmes qu'il croit perdues hors de là. On comprend qu'un protestant, qui voit l'idolâtrie, le matérialisme et l'antilibéralisme dans le papisme, cherche à gagner les âmes au pur Evangile. De là, forte activité personnelle, préoccupation personnelle pour chacun de son salut, foi individuelle, vie religieuse plus sincère et plus intime que parmi nous [1].

Ce n'est pas le catholicisme qui se séparera de l'État, avec lequel il a trop bien serré son alliance. Il sent trop qu'il ne peut appuyer les infirmités de sa vieillesse que sur cette béquille dorée. Il ne se fie pas (il l'a bien assez montré) aux ailes de sa propre spiritualité pour le porter. Mais on peut dire (quoique le protestantisme ait suivi longtemps les errements du catholicisme, et que Calvin

[1] Quand nous écrivions ces lignes, la guerre civile ne s'était pas encore allumée dans ces États, auxquels la Providence fait expier sans doute un crime de lèse-humanité. Espérons qu'ils en sortiront purifiés, et que la patrie de la liberté ne pourra plus être celle de l'esclavage. Quels inexplicables contrastes se rencontrent chez les euples, comme, hélas ! dans le même individu !

ait été un Grégoire VII au petit pied), on peut dire que l'esprit protestant tend à la disjonction des deux sphères. C'est lui qui a donné le signal, et l'esprit moderne a pris parti avec lui pour la séparation du spirituel et du temporel chez le pape, ce qui veut dire de la séparation de l'Église et de l'État[1]. Cette idée a conquis de nobles esprits catholiques et protestants : MM. Lamennais, Lamartine, Laboulaye, etc.; Vinet, Chalmers, Samuel Vincent, etc. Cette circonstance n'est pas à dédaigner. Cette idée protestante semble devenir européenne, et la réalisation de ce principe sera peut-être la grande mission du siècle.

Toutefois, on le sent bien, ce n'est qu'une sage précaution, qu'un palliatif insuffisant que la séparation de deux puissances rivales. On aura beau séparer la religion de

[1] Ce serait ici le lieu d'examiner ce paradoxe séduisant de M. Odilon Barrot, adopté et comme *patronné* récemment par un grand esprit : « Il faut que les deux pouvoirs soient unis à Rome pour être séparés partout. » Quant à nous, nous pensons fermement que si les deux pouvoirs ont le droit d'être unis à Rome, il n'est aucune raison qui leur enlève ce droit partout ailleurs. Le droit est droit sous toutes les latitudes. Et si, *vice versâ*, le droit de cette confusion n'existe nulle part ailleurs, nous ne voyons aucune raison qui lui permette d'exister même à Rome. C'est bien plutôt le contraire qui nous semble vrai. Il y a solidarité entre Rome et le monde catholique, entre la tête et le corps ; telle sera Rome, telle sera la catholicité : si les deux pouvoirs sont séparés à Rome, ils arriveront à se séparer partout, et réciproquement. Nous ne croyons pas que la liberté de l'Église soit ici en question ; elle n'est pas enchaînée à une motte de terre, et à une motte qui tremble.

Si ces deux pouvoirs n'avaient pas été réunis, si le trône et l'autel n'avaient pas été rendus solidaires l'un de l'autre, M. Odilon Barrot, préfet de police à Paris, après 1830, n'aurait pas eu la douleur de voir, sous son administration, l'archevêché de Paris saccagé. Si la croix de Jésus-Christ n'avait pas été ornée, dirai-je, ou dénaturée par l'adjonction de fleurs de lis, on n'aurait pas renversé la croix.

l'État, la reléguer dans la sacristie, la mûrer dans ses oratoires, elle s'échappera et pénétrera dans la cité. Car comment prétendriez-vous mûrer une idée et consigner un esprit? En lui laissant sa liberté (contre laquelle vous n'avez aucun droit), ne lui ouvrez-vous pas toutes les portes? Au reste, que lui importe que vous la reléguiez dans sa cellule? — On raconte qu'auprès de l'Escurial, dans le chœur de l'église, au pied du maître-autel, dans un caveau où la lumière du jour arrivait à peine, mêlée à la lumière des cierges, habitait là, dans une cellule, dans un sépulcre... qui donc? Philippe II. Cependant, du fond de son humide souterrain, il régnait, et l'on sait comment. De même le catholicisme, tant qu'il gardera la foi des peuples non éclairés, tant qu'il restera maître de l'homme aux époques solennelles de sa vie, à sa naissance, à son mariage, à sa mort. C'est dans le cœur de l'homme qu'il faudrait l'attaquer; c'est par l'esprit qu'il faudrait conjurer l'esprit. C'est par une religion en harmonie avec les besoins de l'époque qu'il faudrait remplacer une religion qui est perpétuellement en conflit avec ces besoins. En d'autres termes, c'est une fort bonne chose, comme pis aller, que de séparer la constitution religieuse et la constitution civile. Puisqu'elles sont toujours occupées à se battre, séparez-les donc; mais cela ne les empêchera pas de comploter l'une contre l'autre. Il vaudrait bien mieux sans doute trouver une institution religieuse telle, qu'elle fût non plus en désaccord, mais en harmonie avec les institutions politiques des peuples modernes.

Nous reviendrons plus tard sur ce grand sujet. — Auparavant, nous avons à nous occuper d'une autre solu-

tion : « Il serait bien plus simple de se passer de religion, « puisque ce sont toujours les religions qui entravent la « marche des États, et que les peuples modernes sont « assez mûrs pour que la philosophie puisse leur suffire? »

CHAPITRE VII.

NE SERAIT-IL PAS PLUS CONFORME AU GÉNIE DES PEUPLES MODERNES DE REMPLACER LA RELIGION PAR LA PHILOSOPHIE?

— Le christianisme a fait son temps!

Parole recueillie dans la rue.

Si l'union des deux pouvoirs est une cause incessante de perturbation pour l'État et une entrave mise à sa marche libérale ; si leur séparation n'est que la séparation de deux ennemis qui changent de place, mais non de cœur, et conspirent pour se nuire ; si cette séparation ne peut pas être effective, tant que le prêtre du fond de son confessionnal pourra gouverner le monde,— n'est-il pas plus expédient, plus conforme au génie des peuples modernes, de remplacer l'Église par la philosophie ?

C'est là la conclusion que beaucoup avouent et qu'un beaucoup plus grand nombre n'osent pas avouer. Abordons franchement cette grave question.

Que le christianisme ait porté dans ses flancs le germe

de notre civilisation, germe péniblement fécondé et laborieusement enfanté après un travail de quinze ou dix-huit siècles, on l'admettra. Que les hommes du moyen âge aient fait le christianisme à leur grossière image; qu'ils aient mis l'épée à la place de l'esprit et l'esclavage à la place de la liberté, on l'admettra. Que la révolution de 1517 ait restitué au christianisme sa vraie nature; qu'elle en ait saisi l'esprit individualiste, progressif, libéral, on l'admettra. Mais enfin, objectera-t-on, la réforme n'a été qu'une ébauche. Elle a été timide à la tâche. Elle a transformé l'Eglise ; elle aurait dû la supprimer. Elle nous a laissé encore les embarras ecclésiastiques dans lesquels nous nous débattons. Notre date n'est pas sans doute 1198, mais ce n'est pas même 1517, — c'est 89. Quant à nous, hommes modernes, nous sommes philosophes, et cela nous suffit.

Voilà un langage bien hardi et bien fier. Et quoique je me plaise à relever les sympathies, secrètes plutôt que conscientes, qui lient le XIXe siècle au christianisme, comme un enfant perdu à sa mère qu'il ignore, je sais aussi que ce siècle est superbe, et qu'il a foi bien plus à son génie qu'à la mission régénératrice du Christ [1]. Et que me sert d'avoir réussi peut-être à faire rendre justice, sous certains rapports, à l'esprit vrai du christianisme? Que me sert d'avoir obtenu pour lui quelques hommages de plus, quelques vaines admirations de plus? Avais-je le

[1] Je n'ignore pas qu'après ce livre sur les affinités de l'esprit chrétien et de l'esprit moderne, on pourrait écrire un autre volume qui serait la contre-partie de celui-ci sur les points d'opposition entre ces deux esprits. Ces deux ouvrages pourraient être également écrits à la gloire du christianisme, et le second n'enlèverait pas un iota à la vérité du premier.

dessein d'obtenir pour lui des honneurs mortuaires ou de faire l'oraison funèbre d'un trépassé? Non certes! J'avais tenté (*quid non speramus amantes?*) d'opérer la réconciliation de mon siècle avec ce glorieux et immortel méconnu, que l'homme s'obstine toujours à repousser, soit qu'il le charge d'épines, soit qu'il le charge d'honneurs! — Mais revenons.

Il serait bien plus expédient, n'est-ce pas, de supprimer la religion chrétienne et toutes les religions de l'esprit des peuples, et de les suppléer par la philosophie? Les peuples ainsi seraient débarrassés de tous les clergés et de toutes les superstitions. Ce sont les religions qui dressent entre les hommes les plus infranchissables barrières. Ce sont les clergés qui sont les obstacles les plus opiniâtres au progrès et à la liberté. Remplacer les religions par la philosophie, qui est la loi même de l'esprit humain, ce serait l'avénement de la liberté absolue et de l'universelle fraternité.

Savez-vous que ce n'est pas petite affaire que d'arracher des entrailles de l'humanité, non pas seulement les superstitions, mais le sentiment religieux, qui seul distingue l'homme de l'animal? Savez-vous que cette entreprise, plus que *titanesque*, devrait au moins être ajournée jusqu'à la solution de cette question : « Ne « pourrait-il pas y avoir une religion vraie? » Et êtes-vous bien sûrs qu'après avoir fait table rase de toutes les croyances de l'humanité, il ne restera pas la question de savoir si la philosophie, que vous invoquez, sera plus compétente que les religions détruites, pour fonder les États, les affermir et les affranchir? Savez-vous que votre croisade d'un nouveau genre pourrait

bien n'aboutir, elle aussi, qu'à la conquête d'un tombeau, — celui de l'humanité ?

Mais abordons directement la question. Vous voulez mettre la philosophie à la place de la religion. Vous nous direz d'abord quelle philosophie ? Est-ce la philosophie de Voltaire ? ou celle de Rousseau ? ou celle de Condillac? ou celle de Laromiguière ? ou celle de M. Cousin ? ou celle de Lamennais ? ou celle de M. Jules Simon? ou celle de M. Vacherot? ou celle de Hegel? ou peut-être la philosophie émiettée, inconsistante, incohérente, contradictoire, qu'on trouve à l'état latent dans Balzac, Paul de Kock, G. Sand, ou Eug. Sue? — Vous comprenez bien que nous n'avons pas à faire la révision ni le procès de tous ces systèmes si divers de philosophie ou de morale sociale et antisociale, luxuriante végétation que la presse parisienne fait épanouir tous les jours en volumes ou en feuilletons. Nous simplifierons notre tâche. Nous montrerons que toute philosophie est incurablement incompétente pour remplacer la religion, et par conséquent pour répondre aux besoins de l'individu — comme aussi pour fonder ou conserver les Etats.

Qu'on ne se figure pas que nous soyons animé d'un mauvais vouloir contre l'esprit philosophique. Personne ne l'honore plus que nous. Contester les droits, les certitudes de la philosophie, ce serait folie, absurdité, scepticisme, désespoir. Seulement, nous prétendons que la philosophie ne peut remplacer la religion, ni dans le cœur de l'homme, ni dans l'Etat. En disant cela, nous ne lui faisons nullement injure, pas plus que nous ne ferions injure à un homme en soutenant qu'il ne peut pas voler en l'air, ou à Herschell, en lui disant qu'il ne peut

voir les étoiles de 20e grandeur sans l'aide du télescope.

Nous disons que la philosophie est insuffisante pour remplacer la religion : A. quant à l'individu ; B. quant à l'Etat.

A. *Quant, à l'individu.* 1° *La philosophie est insuffisante pour apaiser la conscience.* — Ce qui est au fond de l'homme, c'est la conscience, et ce qui est au fond de la conscience, c'est le sentiment du mal moral. Tant que ce sentiment subsistera dans le cœur de l'homme, on aura des religions, car à ce sentiment redoutable correspond un besoin inaliénable de réparation. Or la philosophie peut bien des choses, mais elle est radicalement impuissante, soit à donner une appréciation exacte de la culpabilité de l'agent, soit à trouver un moyen de réparation, soit même à nous faire savoir si la réparation est possible. La philosophie est éternellement condamnée au silence sur l'attitude que Dieu prendra vis-à-vis du violateur de sa loi, ainsi que sur les relations qui pourront désormais exister entre l'Être saint par excellence et la créature qui a perdu sa sainteté. La philosophie nous dit que Dieu est infiniment bon, elle nous dit qu'il est infiniment saint. Sa bonté infinie pardonnera-t-elle tout, peccadilles et crimes ? Sa sainteté supportera-t-elle quoi que ce soit, crimes et peccadilles? Tout l'effort de la raison humaine pourra-t-il préjuger la résolution que prendra l'Être infini vis-à-vis de la créature finie qui l'a offensé ? Dans quel système de législation appartient-il à un coupable de prononcer sur la gravité de sa culpabilité ? Quand est-ce que le criminel a été admis à être son propre juge ? Et surtout comment supposer qu'une créature, dont le sens moral s'est émoussé par l'habitude du péché, soit qualifiée pour juger de la gravité du péché ? Quoi qu'il en

soit (qu'on le remarque), l'Être offensé est un *agent libre*. Par conséquent, nous ne pouvons pas plus préjuger sa détermination vis-à-vis du pécheur, que nous ne pouvons préjuger de la part de qui que ce soit une détermination quelconque avant qu'elle ait été prise. Exemple : — Un de ses sujets a outragé l'empereur : qu'est-ce que l'empereur va décider à son égard? Lui pardonnera-t-il? Le punira-t-il? S'il lui pardonne, à quelles conditions? S'il le punit, quelle sera la gravité de la peine? Qui est-ce qui peut le décider à l'avance et à la place du souverain? Et quelle école philosophique pourrait nous apprendre *à priori* quelle serait la nature de cette détermination? — Ce raisonnement conclut *à fortiori*, appliqué à Dieu. Car si l'on peut, par la connaissance de la nature du délit, des lois de l'Etat, du caractère de l'offensé, conjecturer la punition ou la grâce du coupable ; toutes ces données manquant et l'infini se trouvant jeté entre l'homme et Dieu, — que peut-on augurer? et surtout affirmer? — Déplorable et irrémédiable impuissance de la philosophie! Analyser les facultés de l'homme, scruter l'origine mystérieuse des idées, faire la législation du raisonnement, déjouer par une étude psychologique profonde les théories matérialistes, etc. etc., certes, cela est très-beau, et les penseurs qui ont opéré ces prodiges, ont bien mérité de l'esprit humain. Ils ont vu et nous ont fait admirer quelques facettes de ce diamant qu'on appelle la *vérité*. Cependant, après tout, ce qui m'importe à moi, ce n'est pas tant de me rendre un compte exact du mécanisme admirable de l'esprit humain, du phénomène de l'origine des idées ou de tel autre problème d'un intérêt purement intellectuel ; mais, ô philosophe, ce qui m'im-

porte, le voici. Je me sens moralement malheureux ; je vois, je veux le bien, — je fais le mal. La serre inexorable du vautour de Prométhée me pèse sur la poitrine. Je sens comme une épée de feu dans ma conscience : ô philosophe ! je me jette à vos genoux, prenez pitié, assez de logique et de métaphysique ! dites, hâtez-vous, quel sera mon avenir ? Dois-je attendre de Dieu le pardon ? dois-je attendre le supplice ? Quel moyen de réparer les brèches de ma nature morale ? Quel moyen de m'affranchir de moi-même et de cet enfer que je porte partout avec moi ? Dites, dites, que fera Dieu ? que fera-t-il de moi ? hâtez-vous ? je suis pressé. Et surtout, sachez-le bien, il ne vous faut pas balbutier, j'ai besoin d'une certitude !

Voilà le cri d'angoisse de l'humanité [1], tout au moins dans ces jours de sérieux et de résipiscence que la vie ne manque jamais de lui apporter. Or, répondre par des hésitations et des hypothèses aux cris désolés de Prométhée que le vautour déchire, c'est faire aveu d'impuissance et proclamer, par son silence même, la nécessité d'une voix qui, plus sûre et plus autorisée, vienne combler l'immense lacune. Cette voix, c'est la religion. Il faut avouer que la philosophie aurait mauvaise grâce à prétendre la suppléer.

2° La philosophie est encore insuffisante, en ce qu'elle a pour domaine *l'idée pure*, qu'elle vit d'abstractions, et

[1] Je crains bien que cette noble angoisse de la conscience qui a besoin de pardon, bien des philosophes ne l'aient pas éprouvée. Quant à ceux-là, notre émotion doit leur paraître ridicule. Mais quoi qu'il en soit d'eux, il n'en est pas moins *vrai* que ce besoin, c'est le besoin de l'humanité, et c'est pour y répondre qu'elle a inventé et qu'elle inventerait encore des religions, si Dieu n'avait répondu lui-même.

que cette nourriture est, au fond, peu substantielle pour l'âme humaine. Son Dieu, et je parle ici du Dieu du philosophe le plus spiritualiste, de M. J. Simon par exemple, son Dieu est une idée plutôt qu'une personne. C'est le *substratum* nécessaire qui supporte les lois générales du monde, c'est un être de raison, comme on dit; une nécessité logique, à laquelle nul esprit ne peut se soustraire. C'est le Dieu dont Voltaire a dit que, s'il n'existait pas, il faudrait l'inventer. Mais ce Dieu est vague, vide, insaisissable, muet. Ce n'est pas un père que je trouve en lui, c'est à peine l'ombre d'un père. Il me semble voir le *pius Æneas* de Virgile s'efforçant d'embrasser le vieil Anchise : l'ombre chérie échappe à son filial embrassement :

> Ter conatus ibi collo dare bracchia circum
> Ter frustrà comprensa manus effugit imago.

Oui, le Dieu de la philosophie n'est que l'ombre, ou mieux, comme l'a bien dit un illustre contemporain, *la statue de Dieu*. La religion *seule* a le privilége de faire connaître à l'homme le Dieu vivant. Par conséquent, le Dieu abstrait de la philosophie, de quelque splendeur qu'elle pare son incomparable majesté, ce Dieu n'a rien à faire avec l'homme. Une personne agit beaucoup plus sur une personne qu'une abstraction, quelque logique et quelque vénérable qn'elle soit. Il n'est pas surprenant, après cela, que le Dieu du philosophe n'occupe pas, dans sa vie, une place de Dieu. Il n'est pas étonnant que le philosophe n'entreprenne pas de soutenir avec son Dieu des relations personnelles, assidues, filiales, ni même des

relations réelles quelconques. Il croit s'occuper de Dieu, alors qu'il ne s'occupe que de l'idée de Dieu. Il ne lui parle pas, car Dieu ne lui a pas parlé. On comprend très-bien que l'homme n'ait pas l'idée de parler à un Dieu muet. Le chrétien seul peut prier; le philosophe n'oserait. Il ne peut pas croire que cette immuable majesté trouble l'ordre antique de l'univers pour répondre aux sollicitations mesquines d'une créature éphémère. S'il lui parle quelquefois, il n'attend pas de réponse; il ne lui conte pas sa peine; il ne lui livre pas son cœur. Sa prière est une admiration, une contemplation, une ode: ce n'est pas une prière. Et comment le philosophe aurait-il l'idée de répandre son âme devant cette espèce de sphinx qui demeure là debout, immobile, et qui va peut-être le dévorer? Comment peut-il aimer ce Dieu, qui ne sortira peut-être de son formidable silence que pour le punir? Non, je le maintiens, un Dieu abstrait, silencieux, loi générale, n'est pas le Dieu qu'il faut au cœur de l'humanité. Et tant que ce souverain arbitre de notre destinée n'aura pas dit à l'homme pécheur: « Je vous pardonne, « je vous aime, » l'homme se trouvera épouvanté ou indifférent. Certes, si la religion est un lien qui lie l'âme à Dieu, la philosophie ne peut tenir lieu de religion: car elle ne lie rien; elle ne s'incarne pas dans la vie: elle n'est pas une vie. Au fait, elle n'a pas de Dieu, car elle ne rend pas de culte. Où sont ses temples? Où ses autels? Où ses prêtres? Où ses dévouements et ses martyrs? Où ses missionnaires? Son Dieu est comme s'il n'était pas. Et ce n'est pas avec un dieu-fantôme qu'on peut prétendre remplacer, au cœur de l'humanité, le « *Dieu fort et vivant.* »

3° Une autre marque de son infériorité et de son insuffisance, c'est que la philosophie, de sa nature, n'est pas *populaire*. Ce reproche pourrait lui sembler flatteur. Je vois certains esprits fins et aristocratiques sourire d'aise ironiquement. L'astronomie non plus n'est pas populaire, et cependant elle dépasse les aperçus faux du sens commun, qui est, lui, très-populaire. Le sens commun vous dit que la terre reste immobile et l'astronomie rectifie le sens commun. De même pour les mathématiques, etc. — Mais qu'on veuille ne pas admettre trop vite l'analogie. Il ne s'agit pas ici d'astronomie. Il s'agit de ce qui intéresse au plus haut degré l'humanité tout entière. Il importe au premier chef que la vérité, qui doit être la nourriture morale et religieuse de l'homme, soit donnée à l'homme ; or la philosophie est incapable de la mettre à la portée de l'humanité. Les abstractions, les spéculations, les procédés métaphysiques dont elle se nourrit ne sont pas le pain intellectuel des masses. Par conséquent, à supposer que la philosophie pût, ce que nous nions, suffire comme certitude intellectuelle et religieuse pour certains esprits, elle ne pourrait pas convenir aux esprits ordinaires. Or l'humanité ne se compose pas seulement d'hommes de génie ou même d'esprits distingués. C'est surtout aux besoins du vulgaire qu'il faut répondre ; ce sont ses larmes qu'il faut tarir, ses plaies qu'il faut fermer, ses mauvais instincts qu'il faut guérir : et la philosophie ne le tente même pas. Les diverses écoles philosophiques ont répandu leurs idées chez quelques rares esprits ; mais ont-elles jamais entrepris de sortir du cercle de leurs initiés, et d'émietter le pain de la vérité aux petits et aux humbles ? On dirait qu'elles ont

cherché plutôt à les repousser par leurs formules orgueilleuses et incompréhensibles. Aussi, ce ne sont pas les philosophies, ce sont les religions qui ont formé les nationalités, créé les mœurs publiques, exercé une influence profonde, bonne ou mauvaise, mais profonde dans le cœur du genre humain. Oui, toutes les religions, à l'inverse des philosophies, ont ceci de considérable et de vrai, qu'elles se sont adressées aux masses. La religion du Christ n'y a pas manqué. Une des rares circonstances où nous voyons *tressaillir* de joie l'âme sereine de Jésus, c'est lorsqu'il voit la vérité condescendant à se laisser saisir par les simples : « Je te bénis, ô Père, s'écrie le Seigneur compatissant, de ce que tu as révélé ces choses aux petits ! » Et lorsque les disciples de Jean viennent lui demander la preuve de sa mission : « Allez, dit-il, et répondez-lui que l'Évangile est annoncé aux *pauvres !* » Nous avouons que le même tressaillement qui a saisi le Maître nous a atteint, et que nous sommes disposé à reconnaître une grande supériorité à cette religion dont la philosophie sollicite l'héritage. Oui, la religion évangélique, par ses dogmes, qui sont des paraboles ou des faits palpitants ; par la vie de son fondateur, qui est la plus touchante des histoires ; par les inspirations qui jaillissent au contact de cette personnalité incomparable ; par les formes simples et saisissantes de son culte ; par ses assemblées, ses prédications, ses chants, ses cérémonies, est si populaire, si *prenante,* elle exerce sur les grands, aussi bien que sur les masses, une telle puissance d'édification et de transformation morale, que nous lui reconnaissons encore, à tous ces titres, un caractère incontestable et éclatant de supériorité sur la philosophie.

4° Celle-ci, en effet, est insuffisante comme moyen de *moralisation* pour les individus : ceci est la conséquence de tout le reste. Insaisissable au vulgaire, incapable de faire connaître à l'homme soit la gravité du mal moral, soit la nouvelle du pardon; de lui expliquer, et surtout de lui faire aimer un Dieu qui est bon et qui veut la douleur et la mort, la philosophie laisse l'homme se débattre et expirer au milieu d'espoirs incertains, de pardons mal assurés, de perspectives mal éclairées, de contradictions cruelles, entre le oui et le non du scepticisme ou du désespoir. Non, le philosophe est incapable de me faire aimer son Dieu, car son Dieu ne m'a jamais dit : « Je t'aime. » Et le cœur de l'homme est ainsi fait, qu'il ne peut être pris que par l'amour. Or, remarquez ceci, philosophes, *l'amour de Dieu est le vrai principe de la morale;* donc, l'amour de Dieu seul peut moraliser les peuples; et la religion seule peut inspirer efficacement cet amour. Quand elle me montre un Dieu abaissé, un Dieu souffrant, un Dieu mourant pour moi (je ne regarde pas à présent si ce Dieu est digne de la philosophie), je dis que ce Dieu est un Dieu qui s'empare de mon cœur, qui me pousse par l'amour à l'amour, et qui enracine fortement en moi le vrai principe de la morale. Je ne sache pas de procédé philosophique comparable à celui-là. La philosophie peut me démontrer que *je dois* faire le bien ; la religion a allumé en moi un enthousiasme sacré (Θεος ενθός) qui me précipite dans la bataille contre le mal, et qui me prépare des victoires. Demandez à cette philosophie qui prétend supplanter la religion, quels sont ses résultats moraux? Je parle de résultats généraux. Qu'on ne vienne pas me citer

quelques éclatantes et rares exceptions pour en tirer une règle. Où sont les congrégations d'hommes, les peuples moralisés par la pure philosophie? Où sont les hommes humbles, dévoués, tirés hors de leur égoïsme, séparés de la corruption du siècle, sanctifiant la vie de famille, ardents au bien, ambitieux de progrès moral, avides de sainteté? Les hommes qui aiment Dieu avec passion et vivent de son idée, que dis-je, de son idée! de sa présence, de son amour? Ces hommes-là, ce sont les hommes de la religion et non pas ceux de la philosophie. Ce sont les hommes de la religion et eux seuls qui sont capables, par amour pour leur Dieu, qui est saint, de lutter contre le mal et d'en triompher en héros. Ah! c'est qu'au torrent débordé des passions humaines il ne suffit pas d'opposer une démonstration logique : il faut opposer le Dieu qui tance les flots.

B. *Quant à l'État.* — De toutes ces considérations les conséquences jaillissent irrésistibles. — Croyez-vous qu'on puisse se passer, pour la *société*, d'un Dieu dont on ne peut pas se passer pour l'homme? Ou croyez-vous que ce qui est le plus important pour l'homme individuellement, soit d'une importance médiocre pour les hommes réunis en société? Non. Vraie ou fausse, la voix qui parle au nom de Dieu a une autorité supérieure, pourvu qu'elle soit accréditée : aussi les législateurs en ont tiré parti. « On bâtirait plutôt une ville « dans les airs, a dit Plutarque, qu'on ne fonderait un « État en ôtant la croyance des dieux. » Solon, Lycurgue, Numa, Confucius, Mahomet, Charlemagne, etc.,

les anciens et les modernes, tous les grands fondateurs ou législateurs d'empires, ont mis Dieu à la base de leurs institutions. Cette pratique universelle des peuples, persistante et unanime, sous toutes les latitudes, dans tous les âges, à tous les degrés de développement de l'humanité, ne laisse pas que d'avoir son importance.

Mais nous avons affaire, dans le présent siècle, à des esprits que notre raisonnement par induction n'atteint pas. L'expérience universelle est à refaire. « Il se peut que jusqu'à nous, se dit-on, il ait fallu Dieu dans l'État, c'est-à-dire la superstition. C'était une nécessité pour les peuples, mineurs encore. Mais nous, nous sommes philosophes. La pensée humaine s'est maintenant développée. Cette pensée doit chasser les superstitions, qui n'ont fait jusqu'ici qu'entraver le progrès; et la philosophie suffit à l'État : l'État n'est pas athée, mais philosophe.

Si l'expérience universelle des peuples qui n'ont pas pu se passer de Dieu dans leurs constitutions paraît peu concluante, nous ferons appel à une expérience inverse et toute récente. — Feuilletez notre histoire. Vous serez remonté bientôt à une page où vous pourrez à peine lire, tant elle est tachée de sang, la date que vous invoquez et qui est sans doute votre ère : 1793. — Eh bien ! en ces temps, la philosophie essaya de chasser la religion de l'État. Aussitôt une immense convulsion agita le monde. Il me semble voir les vents déchaînés faisant éclater les cavernes impuissantes où les contenait le dieu :

« Ni faciat, maria ac terras cœlumque profondum,
» Quippe ferant rapidi secum verrantque per auras. »

C'était comme quand le Christ mourut : la terre tremblait, les peuples se frappaient la poitrine ; la nuit et la mort régnaient ; on craignit que bientôt tout ne disparût dans la tourmente, et on invoqua pour la conjurer, le fantôme du Dieu qu'on avait proscrit. — Quand le premier consul voulut refaire la France, son premier besoin fut de lui chercher un Dieu. Il prit celui qu'il avait sous la main : le Dieu détrôné du moyen âge, un Dieu qui répondait si peu au génie des âges modernes que ce génie a prétendu se substituer à lui. Mais le génie de l'homme ne peut pas remplacer Dieu. Et si le Dieu vivant et vrai n'est pas rappelé sur son trône, vous verrez, n'en doutez pas, se renouveler les désastres sanglants dont les cicatrices sont à peine fermées. Quoi donc! les expériences solennelles et tragiques par lesquelles nous venons de passer ne nous enseigneraient-elles pas ?

Croyez-vous donc que les lois qu'édictera votre sagesse suffiront pour sauvegarder l'État? Mais que sont les lois sans les mœurs? *Quid sine moribus leges?* Les mœurs des peuples, ne sont-ce pas le sol où la loi plonge ses racines? Et n'est-ce pas la religion qui forme les mœurs? La loi peut-elle atteindre la partie la plus profonde de l'homme, celle qui, dans l'homme est l'homme même? La loi commande au bras, non au cœur. Les vertus sociales : la probité, la bienveillance, le support, l'acceptation de la position où l'on se trouve, le respect des personnes et des droits, elle ne les inspire pas. Les vertus de famille : la soumission aux parents, la piété filiale, l'inviolabilité des droits conjugaux, elle ne les garantit pas. Elle ne saurait atteindre cet enfant qui

peut tuer sa mère par son ingratitude ; ou ce mari qui peut tuer sa femme par son infidélité. Elle ne s'inquiète pas d'adoucir le caractère de cet homme, tyran de ses subalternes, bourreau de ses domestiques, injuste envers ses ouvriers, hautain, dédaigneux, insupportable. Les vices sociaux : l'avarice, la prodigalité, la licence des mœurs échappent à son glaive ; et ce laboratoire intime de la pensée, où couvent et fermentent les mauvaises théories et les mauvaises passions, lui est interdit.

J'ajoute aux considérations qui précèdent que, si la philosophie veut se substituer à la religion dans l'État, elle est tenue de répondre aux besoins infinis de l'homme, sous peine de compromettre l'État. L'homme, ne pouvant chercher cette satisfaction dans une religion qu'on lui refuse, la demandera à l'État. Et d'où l'État tirera-t-il ce trésor spirituel qui, seul, pourrait solder cette dette d'un nouveau genre ?

L'une des plus nobles nécessités de la nature humaine et qui révèle le plus sa grandeur, c'est que l'homme n'est à l'aise que dans l'infini. Or si la cité de la terre supprime la cité du ciel, l'homme demandera à la cité de la terre de lui remplacer le ciel. De là ces rêves creux, ces fantastiques utopies qui ont prétendu faire du globe terrestre un immense palais des *Mille et une Nuits*. De là ces déceptions arrivées après chaque révolution. Eh ! je le crois bien ; on demandait à chaque nouveau gouvernement ce qu'il n'était pas dans sa nature de donner. Ayant renié le vrai Messie, on demandait à chaque révolution d'en enfanter un : et, comme de raison, on était déçu. C'est qu'il n'appartient pas aux institutions politiques de donner

la paix intérieure, l'ordre moral, l'harmonie de la conscience, la satisfaction à ce sens de l'infini que l'homme, quand même, porte en soi. Or, ayant rencontré des déceptions les unes après les autres, ayant vu crouler ses châteaux en Espagne, bâtis sous forme de phalanstère ou sous d'autres formes, l'homme s'est jeté dans les débordements des jouissances matérielles. Mais tout le monde n'a pas une part égale dans les festins de la vie présente. Le grand nombre est nécessairement le moins riche, le moins jouissant, le moins puissant. Il n'est pas satisfait. Il en accuse l'État. Il couve des révolutions, pour se préparer, au delà d'un fleuve de sang, des déceptions répétées et inévitables. La société a beau s'évertuer à voir si elle peut se passer de Dieu, elle ne le pourra jamais. Et quand je parle de Dieu, je m'entends : je veux dire d'une religion, avec son organisation, son culte. Vous avez beau faire, philosophes, vous aurez toujours un culte dans l'État. Il faut en prendre votre parti. Seulement, si vous ne voulez pas chercher, parmi les religions, la religion vraie, philosophique, conciliable avec les besoins modernes, l'homme cherchera ailleurs. Le peuple volontiers la recevrait de votre main, ô grands esprits contemporains : mais si vous dédaignez de la lui donner telle qu'elle est, si vous prétendez lui substituer vos systèmes, les prêtres ne se feront pas défaut de lui offrir à nouveau les superstitions, les pompes vaines, les légendes puériles, les dogmes les plus indignes de l'esprit humain ; — et l'homme s'y jettera à l'aveugle. Au reste, ce que je raconte, c'est de l'histoire. Malgré Voltaire, et Dupuis, et Volney, et M. Proudhon; malgré 89, et 93, et 48; malgré la Bourse, et la vapeur, et le Cristal-Palace et le positivisme moderne, chose admi-

rable! l'impérissable besoin de religion subsiste toujours; et, chose déplorable! ce besoin n'est jamais sainement satisfait.

Dès que l'homme crie après son Dieu qu'on lui a enlevé, le catholicisme est là qui répond à sa manière, manière factice et bien insuffisante, mais enfin qui satisfait provisoirement à cette noble faim de l'âme. Cependant, comme il ne peut pas répondre, tant s'en faut, aux besoins philosophiques qui sont développés dans la génération contemporaine et qui sont aussi divins que les besoins religieux, voici le malheureux conflit moral dans lequel nous sommes depuis longtemps agités :

La philosophie contemporaine satisfait *jusqu'à un certain point* les besoins philosophiques, mais pas les besoins religieux.

Le catholicisme satisfait *jusqu'à un certain point* les besoins religieux, mais pas les besoins philosophiques.

N'y a-t-il nulle part une religion qui satisfasse à la fois les besoins religieux et les besoins philosophiques, les uns et les autres de droit divin?

Si nous trouvons quelque part une religion qui soit tout ce que doit être une religion et par conséquent tout ce que doit être une philosophie, la raison humaine sera malvenue à la repousser de l'État. Et l'État lui-même ferait sagement de favoriser l'avénement d'une organisation religieuse en harmonie avec l'esprit moderne, et qui remplacerait une organisation incurablement vieillie et hostile. Cette institution religieuse pourrait pénétrer l'État de son esprit, comme la lumière pénètre le cristal, sans en déranger aucune molécule; je veux dire sans

que l'État eût rien à perdre de son autonomie, ni les peuples de leurs libertés.

Ceci nous amène à examiner la religion du Christ telle qu'elle est en soi.

Oserai-je vous adresser, ô lecteur, ces paroles de Dieu même à Moïse « Ote les souliers de tes pieds, car le lieu « où je vais t'introduire est une terre sainte ! »

TROISIÈME PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

VUE INTÉRIEURE DU CHRISTIANISME [1].

— Veni et vide. —

Evangile.

On m'arrête par un seul mot sur le seuil même de mon sujet : *le surnaturel!* Vous admettez le surnaturel! Ce siècle n'est pas porté à croire au miracle. L'esprit moderne part de ce principe : « qu'il ne saurait y avoir « de rapports entre un ordre surnaturel et la science phi- « losophique [2]. » — Mais ce principe lui-même est-il

[1] Pour donner aux idées condensées dans les quelques pages qui vont suivre le développement qui leur conviendrait, il faudrait une dogmatique. Cependant, tel qu'il est exposé ici, le système chrétien pourra être apprécié, quant à sa valeur substantielle et à son enchaînement logique, par les esprits qui savent réfléchir.

[2] Ce n'est pas ce que pensent bien des esprits excellents, par exemple Maine de Biran, dont toute la philosophie aboutit à la nécessité de l'intervention de cet ordre surnaturel dans la vie humaine pour faire une bonne anthropologie. Voir la préface du

philosophique? Que savons-nous de l'ordre surnaturel? Que pouvons-nous en dire *à priori?* Avons-nous le droit de le nier plutôt que de l'affirmer? Tout au plus pouvons-nous affirmer que si le surnaturel, — ou pour sortir du terme abstrait et appeler la chose par son nom, — si Dieu intervient dans l'histoire, ce sera de manière à ne pas troubler les axiomes philosophiques et moraux. Mais qui osera défendre à Dieu d'intervenir, si bon lui semble et quand bon lui semble, dans les choses humaines? Un tel homme serait un fou qu'il faudrait enfermer, dit Rousseau. Toutes les philosophies qui tendent à interdire à Dieu ce droit d'intervention sont des philosophies plus ou moins panthéistes, qui assujettissent Dieu à des lois, ou mieux, qui font de Dieu une loi. Or de quel droit lie-t-on Dieu avec les chaînes d'une logique présomptueuse? De quel droit lui fait-on une majesté qui l'attache au rivage de l'éternité et ne lui permet pas de se mêler, selon sa volonté, à ce qui se passe dans le temps? Si l'on trouve la création acceptable au point de vue philosophique, pourquoi, après avoir admis que Dieu est entré une fois dans le temps et le mouvement, trouverait-on inadmissible qu'il y fût entré d'autres fois? Que si l'on nie la création et qu'on se rejette dans le panthéisme, sous prétexte de respecter l'immutabilité de Dieu, nous aurons à voir si pour avoir mis le mouvement et le développement en Dieu, on lui a rendu cette immutabilité que, prétendait-on, le

P. Gratry, *De l'âme*; — voir aussi un discours remarquable et tout récent d'un jeune professeur, M. Bois. J'ajoute à ces noms un nom illustre, celui de M. Guizot qui, dans son dernier ouvrage sur l'Église et la société chrétiennes, établit le *surnaturel* par des arguments présentés d'une manière neuve et saisissante de vérité.

dogme de la création lui avait fait perdre ; et si la véritable immutabilité en Dieu ne consiste pas plus réellement en ce qu'il est toujours moralement semblable à lui-même. — Or, rien de moins immuable que le Dieu panthéiste, dont l'essence est de n'être jamais semblable à lui-même, puisqu'il *devient* toujours. On comprend que nous n'avons pas ici à traiter à fond une question qui pour elle seule demanderait un volume. Quant à nous, nous croyons en un Dieu personnel et libre. Nous croyons même que ce qui fait sa grandeur, c'est précisément sa liberté. Mais n'est-ce pas là, pour l'homme aussi, la grandeur véritable? Si je vois un malheureux, un de mes frères surpris par l'incendie, enveloppé de flammes, au moment d'en être dévoré, — ma grandeur, ma royale prérogative, n'est-ce pas de sentir que je suis libre de me jeter dans le brasier pour en arracher la victime, dussé-je laisser ma vie dans mon dévouement? Oui, la vraie grandeur, c'est celle de la liberté et du sacrifice. Et je voudrais interdire cette liberté à Dieu? Je voudrais lui ôter la vraie grandeur morale pour la grandeur factice et théâtrale de l'immutabilité et de l'insensibilité? — Non! je crois en un Dieu qui, lorsqu'il a créé des êtres libres, s'est réservé d'être libre lui-même, pour, au besoin, *intervenir* au milieu des désordres possibles de la liberté [1]. Je crois en un Dieu qui a des entrailles et qui, s'il a vu sa créature faisant fausse route, enveloppée de flammes mystérieuses qui allaient dévorer son bonheur, — a pu,

[1] Qu'on me permette de le dire, cette loi panthéiste qui interdit à Dieu d'intervenir, selon sa volonté, dans les affaires humaines, me fait l'effet de cette loi bizarre qui consigna je ne sais quel Philippe d'Espagne sur son fauteuil, au coin du feu où il se brûla, par dignité et par respect pour l'étiquette!

lui aussi, se jeter à travers ces flammes et connaître les joies austères et sublimes du sacrifice. — Il n'y rien là d'impossible, ce me semble, ni d'antiphilosophique. [1]

Au reste, quand on parle de surnaturel à propos de Dieu, on ne se comprend pas soi-même ; on dit un non-sens. Y a-t-il un surnaturel pour Dieu? Qu'est-ce pour Dieu qu'un miracle? Ces deux propositions, qui semblent contradictoires : Dieu ne fait jamais de miracles, et : Dieu fait toujours des miracles, ne forment-elles pas une équation? — Ce qu'on peut dire de clair et de certain, c'est que Dieu est indépendant des lois du monde physique ; que ces lois sont un pur effet de sa volonté ; qu'il peut, s'il le juge bon, dans l'intérêt de l'ordre moral, interrompre l'ordre physique, et soumettre « l'ordre de la fatalité à l'ordre de la charité. » Il n'y a rien d'antiphilosophique en cela.

Nous croyons donc, nous chrétiens, au Dieu créateur ; et, comme conséquence, à son intervention dans l'histoire. Nous admettons, avec M. Jules Simon, que la création est le plus incompréhensible des mystères; mais, comme l'éternité du monde nous paraît plus inintelligible encore et contradictoire en soi, il nous semble plus rationnel d'admettre un Dieu personnel, extra-mondain, créant la matière, non pas de rien, mais de la substance de sa volonté. [2] Comme nous ne reconnaissons aucune proportion entre le temps et l'éternité, entre l'espace et l'infini, entre la

[1] Je distingue entre le surnaturel de la Salette ou de saint Janvier, et le grand surnaturel chrétien.

[2] Il faudrait entrer dans de trop grands détails pour être complet. Nous sommes contraint, dans ce court aperçu, à la plus stricte brièveté. Nous renvoyons pour plus de développements à M. J. Simon, *Religion naturelle*, et à M. le prof. Bois, *Du surnaturel*.

matière et l'esprit, nous ne voyons pas que le temps puisse limiter l'éternité, ni l'espace l'infini, ni la matière l'esprit ; par conséquent, nous croyons que Dieu peut exister tout entier et le monde aussi, sans que celui-ci limite celui-là, ni qu'ils se gênent mutuellement.

Nous croyons que Dieu créa, c'est-à-dire tira du fonds mystérieux de sa volonté non seulement la matière, mais l'esprit ; et que la création d'esprits finis n'a pas plus altéré l'essence de l'esprit infini, que la flamme empruntée au foyer n'altère le feu lui-même. La créature royale sortit donc belle et pure des mains du divin Ouvrier, tellement que l'Artiste incomparable, s'applaudissant à la contemplation de son chef-d'œuvre, se dit à lui-même : « Voilà, cela est très-bon. » Et que peut-il sortir de mauvais de telles mains?

Nous croyons que l'homme fut créé libre. Et c'est là le triomphe de la souveraine puissance et de la souveraine liberté, d'avoir constitué à côté d'elle des créatures autonomes, semblables à elle. Cette liberté ne devait pas être pour la créature le pouvoir arbitraire et sans contrôle de s'appartenir et de se déterminer, selon son caprice. Cette liberté devait trouver son aliment et son parfait développement dans son assimilation avec la volonté de Dieu. Le monde des esprits avait sa loi comme le monde des corps ; son grand centre d'attraction, c'était Dieu. Mais à l'inverse des corps soumis à une fatalité inévitable, les esprits, et c'est là leur essence, pouvaient suivre ou dédaigner leur loi.

Dieu créa l'homme libre tout exprès pour que celui-ci pût volontairement suivre la loi de sa nature, et devenir ainsi, *motu proprio*, une créature morale et méritante. Il

était né *innocent ;* il avait à devenir *vertueux.* Cette voie royale devait être pour lui une succession de triomphes et de grandeurs. Il devait poursuivre une glorieuse ascension de vertu en vertu, de perfectionnement en perfectionnement jusqu'à la perfection même. C'était le but et c'eût été la joie de Dieu de voir sa créature libre, gravir cette spirale sublime dont la cime atteignait sans doute aux cieux des cieux et se perdait dans l'immuable félicité. Or, pour que cette volonté libre pût s'exercer, il lui fallait une loi, comme il faut à tout levier un point d'appui. Cette loi morale devait être l'échelle par laquelle l'homme monterait jusqu'à Dieu.

Le premier échelon devait être et fut le commandement le plus simple : *une défense.* Or, contre la pensée et l'intention de Dieu [1], et sous l'influence de puissances mystérieuses qu'il était libre de combattre et aussi d'écouter, l'homme n'eut pas plutôt mis le pied sur ce premier échelon de la loi morale, qu'il *tomba.*

Nous croyons à la chute. — Nier la possibilité de la chute, ce serait nier la liberté. Nier le fait de la chute, ce serait contredire les antiques traditions et se faire, de l'histoire humaine, une énigme indéchiffrable. — Le péché introduit dans le monde par un acte libre de l'agent

[1] Nous touchons à la question de la prescience et de la liberté. La religion n'entreprend pas même d'en donner la solution. Quand la philosophie l'aura trouvée, elle sera en droit d'accuser la religion de faiblesse métaphysique. Jusque-là elle aurait mauvaise grâce à lui reprocher une impuissance qui est la sienne aussi... Au reste, la religion n'a pas pour objet de donner la solution de toutes les difficultés. Dans ses conditions actuelles, où les idées lui arrivent nécessairement sous la forme fallacieuse du temps et de l'espace, l'intelligence humaine serait probablement incapable de saisir cette solution.

moral et responsable, voilà l'explication la plus simple et la plus philosophique qu'on puisse donner de son origine.[1]

Le péché, qui semble chose si légère pour nous dont la nature est pécheresse, doit être, qu'on y réfléchisse, infiniment grave aux yeux de Celui dont l'essence est la sainteté. Le péché est en soi l'interversion de l'ordre, la substitution de l'homme à Dieu. C'est le déplacement de l'axe du monde moral. Le monde moral devait tourner autour de Dieu : l'homme, autant que les limites de sa liberté le lui permettent, le fait tourner autour de soi. Le péché revêt ainsi le caractère odieux d'ingratitude, de révolte, de lèse-majesté divine. *Ero sicut Deus*, « Je serai moi-même mon Dieu. » Voilà ce que dit la créature à son Dieu, en péchant.

La créature ne remplissant plus la destination pour laquelle elle fut créée, il serait étrange, il serait injuste qu'elle eût gardé le bonheur. Le bonheur était fait pour elle, mais à la condition qu'elle suivrait sa destinée en se rapprochant de Dieu. Or le péché et Dieu sont dans un rapport nécessaire de répulsion, comme l'ombre et le soleil. On conçoit donc très-bien que dans l'éloignement de Dieu, qui est lumière, bonheur et vie, l'homme ne puisse rencontrer que ténèbres, malheur et mort. —

[1] Avant de renoncer à cette explication-là, nous attendrons que la philosophie en ait trouvé une meilleure. En tout cas il y a 4000 ans qu'elle cherche la sienne, et il y a 4000 ans que nous avons la nôtre. — « Le dogme du péché originel est l'expression et l'ex-« plication religieuse d'un fait naturel, le penchant inné de l'homme « à la désobéissance et à la licence. Je tiens ce fait pour évident aux « yeux de quiconque s'observe lui-même avec sincérité. » (M. Guizot, *L'Église et la société chrétiennes.*)

L'expulsion d'Eden, la condamnation de l'homme à mourir, ne sont que la traduction extérieure du fait intérieur qui s'est accompli.

Le péché, — ceci est un fait avant d'être un dogme, un fait aussi inexplicable qu'indéniable, — le péché a été *transmissible*. Adam, lorsqu'il a eu fait usage de sa liberté, lorsqu'il est arrivé à *se constituer* pécheur, a engendré des pécheurs ; saint, il eût engendré des saints. Le semblable ne peut sortir que du semblable. Comme Dieu, Adam ne put procréer que des êtres semblables à lui. On ne conçoit pas, il est vrai, comment il peut en être ainsi ; mais on concevrait moins encore qu'il pût en être autrement. Au reste, le fait est là. Il y a solidarité dans la race. Le fils hérite du tempérament paternel physiquement et aussi moralement :

Non timidam feroces
Genuerunt aquilæ columbam.

Cependant la sentence s'exécuta.

Après un sursis de miséricorde laissé entre le prononcé de la sentence et l'application de la peine, pour donner place au repentir, l'homme subit la mort.

La mort ! Quand on vit ce qu'était ce monstre contre-nature, ce monstre faux, absurde, irrationnel, comme son père le péché, ce monstre, négation permanente de la création, — sur la création tout entière un voile funèbre fut tendu qui assombrit de ses sinistres replis les riantes perspectives de l'humanité : ce fut l'inexorable *Méné*, *Tékel*, *Pharès*, attristant toutes nos fêtes !

Quant à nous, nous ne pouvons nous rendre compte de

la mort autrement que par la théorie chrétienne, et nous estimons que ce sera là l'éternel embarras de toutes les philosophies en dehors du Christianisme. [1] Si la mort n'est pas un châtiment, qu'est-elle donc? Qu'on nous l'explique! On a beau dire, et beau faire, et beau courir aux hypothèses; Dieu, s'il l'avait voulu, aurait pu nous éviter de mourir. Si l'homme est un être fini, l'amour de Dieu est infini et aussi sa puissance. Si le corps est sujet à la dissolution, Dieu eût pu le rendre capable de transformations successives sans fin comme sans douleur. Si la terre eût été vite trop étroite, l'espace n'eût pas manqué au Dieu qui dispose de l'infini.

D'ailleurs, il faut l'avouer, si la mort n'est pas un châtiment, elle en porte toutes les marques. On dirait que Dieu, pour que personne n'en doutât, se soit plu à l'environner d'un cortége de terreurs. Je voudrais qu'on me dispensât de les rappeler. La douleur du corps et la douleur de l'âme, les tortures de la nature physique qui se débat sous l'ongle du monstre impitoyable; les déchirements de la séparation, les brisements de cœur, les sanglots, les éclats, les râles affreux et le silence plus affreux qui lui succède; la lividité et la glace du cadavre, la décomposition du corps, et sa déformation hideuse, et ses miasmes repoussants, et les hôtes dégoûtants conviés à ce festin de la mort, — est-ce assez pour humilier l'orgueil de celui qui voulut se faire dieu? Tout n'a-t-il pas été arrangé avec une merveilleuse horreur pour nous faire sentir, si nous ne l'avions pas compris, que la

[1] Lorsque MM. Fourier, Cabet, Considérant, etc., auront supprimé la mort, du phalanstère, ou de l'Icarie, nous regarderons l'idée chrétienne comme dépassée.

mort est un supplice : le salaire du péché. — Toutes les philosophies, toutes les utopies, tous les rêves socialistes ne peuvent pas plus l'expliquer que la supprimer.

Nous voici maintenant en présence du mystère de la solidarité devant lequel il faut que toute philosophie baisse la tête. Que voulez-vous ? c'est encore ici un fait gênant, redoutable peut-être, mais immobile. Otez-la donc de l'histoire, si vous le pouvez, cette grande loi de la solidarité, ou, si vous ne le pouvez pas, que votre système s'y brise. Plaignez-vous contre le sort, pleurez votre destinée, dites comme le Louis XVII du poëte, condamné à périr parce qu'il était fils de ses pères :

« Je ne sais quel crime
« J'avais commis dans mon berceau. »

En attendant de le savoir, le péché est dans votre cœur et la mort est votre héritage !

Mais quoi ! cette mort que nous avons vue si affreuse n'est qu'une pâle image, un symbole affaibli de la vraie mort. L'homme est corps et âme. Il n'est pas à croire que le châtiment soit pour le corps seul, d'autant que le corps n'est que l'instrument du crime ; ce n'est pas le vrai coupable. Le vrai coupable, c'est l'âme. Or, si le corps est puni de mort, l'âme aussi en sera frappée. Ce n'est pas de la souillure du corps que Dieu a horreur, c'est de la souillure de l'âme ; ce n'est pas le corps qu'il repousse, c'est l'âme ; c'est l'âme qu'il poursuit à travers le corps. Le dernier mot du châtiment, ce n'est pas la mort du corps, mais la mort de l'âme. Or qu'est-ce que la mort d'une âme immortelle ? C'est l'état où s'est réduite une âme immortelle, manquant à plein sa destination. Faite pour

la vérité, elle tâtonne dans les ténèbres; faite pour l'amour, elle se repaît d'égoïsme et de haine; faite pour la sainteté, elle s'est retournée et avilie dans les bourbiers de la corruption. Elle a conscience de son avilissement. Cadavre spirituel et vivant, elle sent les humiliantes, les cuisantes morsures des vers immondes qui la dévorent. Elle a manqué à toutes ses fins : aussi tombe sur elle, comme résultante inévitable, le malheur absolu. Cette conséquence est rigoureuse et dans la nature des choses.

Cependant nous nous plaisons à croire que, si ç'avait été là le sort lamentable réservé sans rémission à l'humanité, Dieu aurait eu assez de compassion pour tarir dans le sein même de la première mère la source des générations humaines. Car pourquoi le Dieu de bonté créerait-il uniquement pour le malheur? Se plairait-il à prodiguer le don fatal de la vie, dans le cruel dessein de fournir une inépuisable pâture à la douleur et à la mort? — Non! cela n'est pas possible!

Aussi croyons-nous que, du jour où Dieu créa l'homme libre, et par conséquent rendit la chute virtuellement possible, il conçut un moyen de réparation. Il se réserva, non pas de détruire complétement son œuvre, mais de la restaurer, — et pour cela *d'intervenir*. Ceci est tout simplement le *surnaturel*, si l'on veut lui donner ce nom. Le surnaturel était prévu et préparé comme possible, et entrait à l'avance dans les plans du Créateur. Une fois donc le fait du péché accompli et ses conséquences développées, Dieu a jugé bon de fonder une humanité nouvelle, en créant un type nouveau. A l'inverse du premier type qui avait transmis la mort, il avait mission, lui, de transmettre *la vie*.

Or pour inoculer à la race viciée cette séve purificatrice, ne fallait-il pas que le chef de cette nouvelle humanité la puisât à des sources pures? Ce n'était donc pas à des sources humaines.

Ille *Dei* vitam accipiet [1]...

Nous admettons donc la divine génération de Jésus-Christ [2]. Nous l'admettons sans la comprendre. Si l'on se récrie sur ce que nous acceptons ce dogme sans le comprendre, nous demanderons aux rieurs et aux faiseurs d'objections s'ils comprennent mieux la génération ordinaire d'un homme par un autre homme! — Et en attendant leur réponse, nous dirons qu'une génération extra-humaine nous semble avoir dû être logiquement nécessitée par l'œuvre que le Christ avait à accomplir. En présence de nécessités morales si hautes, auxquelles était lié le salut du genre humain, Dieu n'a pas hésité à faire ce qu'on appelle ordinairement un miracle, je dis, moi, un acte de volonté.

Cet acte de volonté nous a donné le Dieu-homme, admirablement propre à réconcilier Dieu avec l'homme. Le

[1] Qu'on nous permette cet emprunt profane, qui semble un divin pressentiment.

[2] Il n'entre pas dans notre plan d'expliquer le mystère de la divinité du Christ; cependant, qu'on nous permette ces réflexions : Dieu n'est-il pas nécessairement *unique?* et Dieu n'est-il pas amour? Or l'amour peut-il se concevoir solitaire? Qui donc aimera-t-il, l'être dont l'essence est d'aimer? S'aimera-t-il lui-même? Ce serait là, non l'amour absolu, mais l'égoïsme absolu. L'Etre éternel n'aura-t-il pas *dû* engendrer de toute éternité un être semblable à lui, objet digne de son amour? — De là, la genèse divine et éternelle du Verbe.

Christ nous a montré, en sa personne, tout ce que l'œil humain pouvait voir de Dieu, dans l'ordre religieux et dans nos conditions terrestres. Seulement, il a tempéré l'éclat insoutenable de cette redoutable majesté, en le voilant de chair. Il est venu. Dieu a brillé en lui : *Incessu patuit Deus*. Il est venu, plein du ciel, sa patrie, portant le ciel dans son cœur. Sa première parole a été une parole d'amnistie, et son dernier gémissement, un gémissement de pardon. Le Dieu offensé a fait toutes les avances, toutes les offres de réconciliation, tous les sacrifices. Non, l'homme n'aurait point imaginé un tel drame : le héros seul pouvait en être l'inventeur. Ce ne sont pas de ces choses qui montent « dans l'esprit de l'homme ». « Ce n'est pas ainsi qu'on invente. » Et si c'est ici une fiction, je défie la vérité de produire rien de plus beau, de plus grand, de plus consolant, de plus efficace, de plus sanctifiant, j'ai presque dit de plus *philosophique* que ce *mensonge*! [1] Je ne sache pas de Dieu plus grand ni plus attrayant à la fois que ce Dieu qui se dévoue. Si le vrai Dieu est celui qui sait se faire aimer de l'homme, quel est donc le Dieu qui pourra, mieux que le Dieu de l'Evangile, trouver le chemin du cœur? — Le Dieu de Moïse est un Dieu tonnant du haut des sommets de sa loi violée; le Dieu de Platon et de toute philosophie est un Dieu abstrait et absent. Devant le premier, je tremble; devant le second, je me sens froid. Mais devant le Dieu qui s'abaisse, qui me connaît par mon nom, qui me parle, qui m'appelle, qui me salue de sa paix et me dit : « Ne crains point! confie-toi seulement »; devant le Dieu des

[1] Etrange mensonge que celui qui porte tous les fruits de la vérité! *Ex fructu arbor agnoscitur.*

pauvres, des faibles, des petits, des pécheurs, je me rassure, je me relève, j'aime. La distance qui séparait le fini de l'infini, la créature tombée du Créateur trois fois saint, cette distance a été franchie : c'est l'amour qui a fait cela !

Voilà le Dieu en qui nous croyons. Il peut se faire qu'il ne réponde pas aux constructions *à priori*stiques de la philosophie, ou, plutôt, il n'est pas possible qu'il y réponde. Chose admirable ! il est impossible qu'aucune philosophie nous donne un Dieu si bien fait pour nous ; et il ne peut pas se faire qu'il y ait un Dieu plus digne de la philosophie.

Mais nous n'avons pas terminé. — Le pardon pur et simple venu de Dieu aurait pu nous faire oublier son immuable justice, et n'aurait pas produit un sentiment assez énergique d'horreur pour le péché et de respect pour la sainteté — si Jésus-Christ n'était pas mort.

Nous croyons donc que Jésus-Christ est mort ; qu'il est mort par amour et aussi par justice ; que la justice et la paix s'entre-baisent sur le bois de malédiction et de bénédiction. Nous sommes ici à plein dans la *folie* de la croix : folie qui s'est dénoncée elle-même et est allée ainsi au-devant de l'accusation que la sagesse humaine lui préparait ; folie dont la sagesse divine fait gloire ; folie de Dieu, qu'un saint apôtre déclare « plus sage que la sagesse des hommes ». — Un fou s'en va par le monde montrant un vase hermétiquement clos, et disant d'un air étrange qu'avec ce vase plein d'eau il changera la face de la terre. Ce fou, on en rit, puis on l'enferme. Seulement, il se rencontre que c'était Salomon de Caus ! Un autre fou s'en va portant une croix (un gibet !) et proclamant qu'avec cette croix il va changer la face du

monde. On se moque de cet *insensé ;* puis on le prend et on l'attache à sa croix. Et il se trouve que ce fou, c'était Jésus-Christ ; et que, par cette croix, la face du monde moral est changée, comme la face du monde physique par la force de la vapeur. Il y a la folie du génie et la folie de l'amour. Nous pensons, nous, que quand il plaît à l'amour divin de montrer à l'homme ce dont il est capable, il n'appartient pas à l'égoïsme humain de lui fixer des limites. Nous comprenons que l'amour d'un Dieu infini ne s'arrête nulle part, quand il est en voie de se donner. L'amour humain, dans ses plus belles manifestations, prend quelquefois les apparences de la folie, à force de dévouement : qu'on laisse donc l'amour divin être fou à sa manière ! — Nous croyons donc à cette divine folie par laquelle le Fils de Dieu, pour inoculer à l'homme l'amour de Dieu, s'est librement abandonné à la mort. Que voulez-vous? les effets bénis et prodigieux de cette croix sur notre âme, cette puissance de transformation, d'épuration, de *divinisation*, dirai-je? qui ont rayonné de ce bois sanglant jusqu'au fond de notre être moral, nous font croire, nous font adorer ici la sagesse de Dieu. La divinité du moyen ressort précisément pour nous de son apparente *insanité*.[1] La croix nous apparaît d'autant plus divine, qu'elle avait l'air plus folle : et il nous est démontré que celui qui s'est plu à convaincre d'impuissance les efforts de la sagesse humaine, par les résultats de cette folie, celui-là est plus sage que tous. Oui, la croix à la main, avec saint Paul, nous nous écrions : « Où

[1] Nous nous abritons, pour nous servir de ce mot, derrière une autorité qui en vaut bien une autre, même au point de vue littéraire, celle de Napoléon Ier.

est le sage? où est le scribe? où est le docteur de ce siècle? »

Nous voyons autre chose dans la croix. Il n'y a pas seulement, pour nous, un mystère d'amour, mais encore un mystère de rédemption. Nous trouvons profondément philosophique cette déclaration d'un apôtre : « De même que la mort est venue par un seul homme, la « vie aussi est venue par un seul. » Il nous semble, si nous osons le dire, qu'il y ait une espèce d'équité divine à ce qu'il en soit ainsi. Que la maladie morale du péché ait été transmise à sa race par le premier pécheur ; que la mort, par voie de conséquence, vienne d'un seul, c'est là un fait : nous l'avons déjà constaté. Il est brutal, il s'impose. Quand nous rencontrons un courant, nous ne doutons pas qu'il n'ait une source : emportés par le courant débordant des misères physiques et morales de l'humanité, nous ne doutons pas que le berceau même de l'humanité ne soit la source empoisonnée du fleuve. Si cette source ne remonte pas au premier couple humain, nous n'y comprenons plus rien et notre logique s'y perd. Adam pécheur, n'a pas pu engendrer des saints : Adam mortel, n'a pas pu procréer des immortels. Les conséquences de ruine et de mort répandues sur toute la famille humaine, nous les rattachons à son chef. Notre raison établit entre Adam et sa postérité une solidarité aussi inexplicable qu'incontestable. Nous l'avons déjà constaté. Or il semblerait, à des regards humains, qu'il y ait iniquité à imputer à la race la déchéance du chef, si, pour faire contre-poids, la divine justice n'avait préparé le chef d'une autre race pour imputer aussi à cette autre race la sainteté de cet autre chef. « Il semble qu'ici

« grâce soit encore justice. » Que si le péché et la mort sont réversibles d'Adam à ses descendants — il était juste que la justice et la vie fussent, de Christ, réversibles aussi à toute sa race. Christ est ainsi le véritable contre-poids qui rétablit l'équilibre du monde moral ; et si nous osons le dire, un Leverrier religieux aurait pu marquer, à l'avance, la place de cet astre nécessaire dans le firmament du monde moral. — Au point de vue de la raison pure, il n'est pas plus difficile d'admettre la solidarité en Christ que la solidarité en Adam. Cela est plus facile, parce que la solidarité en Christ est une solidarité de grâce, une réversibilité de mérite qui *s'acquiert* par un acte moral de volonté ; tandis que la terrible réversibilité du péché est comme une nécessité de race que nous *subissons* par droit de naissance. [1]

La rédemption, en effet, si elle est bien comprise, n'est pas un acte qui porte la moindre atteinte à la liberté, ni à la loi morale. Ce n'est pas un drame qui se joue hors de l'homme, en présence de l'humanité et sans l'humanité. Il ne paraît pas de *Deus ex machinâ*, qui arrive sur la scène pour envelopper une certaine partie de la race dans une grâce inévitable comme dans un bienfaisant réseau. Nous croyons que, dans la pensée divine, le bénéfice de la ré-

[1] Ce n'est pas que nous admettions le moins du monde une théorie fataliste par laquelle, *à priori*, tous les hommes seraient dévolus à la perdition parce que le chef de la race a péché. Nous ne pouvons pas entrer ici dans les difficultés métaphysiques d'une pareille matière. Nous nous en tenons prudemment à ce fait moral indiscutable du péché, *dont chacun a conscience*. Nous affirmons que chacun est condamné à cause de son propre péché. Sans doute, l'homme *hérite* d'une certaine tendance au mal ; mais chaque homme *accepte* l'héritage et y ajoute librement et toujours de son propre fonds.

demption s'étend à tous les hommes; que la volonté positive de Dieu est que tous soient sauvés. (PAUL *aux Romains.*) Mais cette volonté n'est pas une contrainte; ce salut, un salut imposé, un salut *subi*. Un salut non accepté, non recherché, non voulu par la créature, ne serait pas un salut moral, c'est-à-dire possible. Un salut décrété par Dieu et qui n'aurait pas de rapport avec l'homme, de manière à en changer la nature psychologique, serait nul et non avenu. Mais aussi, *accepter* le salut sincèrement, c'est être dans les conditions morales du salut.

Cette grande vérité, nommée de son nom historique, c'est *la justification par la foi*. Qu'on veuille bien, sans prévention, en écouter l'exposé et voir si la philosophie morale peut y trouver à redire. Il nous importe ici plus que jamais d'être clair sur cette doctrine si simple et si peu reçue, parce qu'elle est très-peu comprise; et très-peu comprise parce qu'elle frappe au cœur l'orgueil humain et apporte avec elle une humiliation qu'il nous en coûte d'accepter.

Tous les hommes sont pécheurs : aphorisme banal, mais duquel nous allons voir sortir les plus graves conséquences. Seulement, qu'il soit bien constaté qu'on nous accorde ce dogme ou, mieux, ce fait de conscience, d'ailleurs incontestable. Il y a chez tous quelque chose à reprendre, car qui est pur? qui est saint? qui est irréprochable? Donc nous partons de ce point ferme : *Nous sommes tous pécheurs*. Nous nous hâtons d'ajouter : pécheurs à des degrés divers. Certes, il y a un immense intervalle moral de Socrate à Néron, de saint Vincent de Paul à Lacenaire. Ce serait une injustice et une immoralité que de ne pas le reconnaître et le proclamer. Ce-

pendant il faut aussi avoir le courage de le confesser : si, devant le Code, devant l'opinion, devant la conscience, devant Dieu même, il y a entre les hommes, au point de vue moral, une grande différence, — il y a aussi entre eux, hélas ! une triste similitude. Les hommes sont tous frères, et la fraternité humaine se constate aussi dans le péché. Interrogez Socrate, interrogez saint Vincent de Paul, interrogez les plus saints : ils ont péché. N'allez pas vous informer, quand vous entendez parler de nouvelles peuplades découvertes dans quelque île jusqu'ici inconnue, si ces hommes sont des pécheurs : vos informations seraient oiseuses. Il est bien sûr, *à priori*, que ce sont des pécheurs puisque ce sont des hommes. Dans le passé le plus lointain, comme dans l'avenir le plus mystérieux ; dans tous les continents et dans toutes les îles ; à tous les degrés de la barbarie, de la civilisation ou de l'échelle des latitudes, tous les hommes ont été, sont et seront des pécheurs, sans qu'une *seule* exception, je dis une *seule*, vienne enlever à notre assertion son caractère tranchant et absolu. Le mot *mortel* et le mot *pécheur* sont et doivent être synonymes.

Cela posé, je remarque que la loi morale aussi est absolue. Elle est comme un corps qui serait tout cœur : à quelque endroit qu'on la blesse, on la blesse au cœur. Mais que disais-je? la loi morale n'est qu'une abstraction. Ce n'est pas la loi qui est offensée. Derrière la loi se tient le législateur, et c'est lui, c'est Dieu, c'est l'Être infini qui reçoit les coups portés. Nous avons déjà remarqué que le péché prend un caractère grave et en quelque sorte infini, à cause de la personne offensée, qui est Dieu, et de la nature absolue de la loi. Nous pourrions

déjà conclure, avant que saint Jacques nous l'eût fait savoir, que la violation de l'un des points de la loi rend coupable de tous, dans ce sens qu'il y a solidarité entre tous, que tous n'en forment qu'un, que la loi est une, que la loi c'est Dieu ; que la loi, violée en un seul point, c'est Dieu, c'est-à-dire l'infini offensé. Donc, comme le dit saint Jacques, « celui qui a violé un seul des commandements est coupable, non pas *autant*, mais *comme* s'il les avait tous violés » ; c'est-à-dire qu'il n'est plus innocent ; qu'il a perdu sa pureté, sa virginité morale, et partant son droit d'entrée dans le rendez-vous de la sainteté immaculée. Au reste, si l'on remonte au principe, on reconnaît vite que les péchés isolés prennent leur source dans un cœur d'où l'obéissance a virtuellement disparu. Toute étincelle suppose un foyer. Tous les hommes sont donc venus se heurter et tomber devant la loi. Cependant, ce n'est pas comme « *pierre d'achoppement* » que Dieu l'avait mise devant l'homme ; c'est comme moyen de salut : « Fais ces choses et tu vivras par elles », avait dit Dieu, et c'était très-sincèrement ; à la condition toutefois que l'homme observât la loi, non pas à moitié, ni aux trois quarts, ni aux quatre-vingt-dix-neuf centièmes, mais tout entière. Non pas seulement quant à la lettre, mais selon l'esprit. Non pas par des formes rituelles ou cérémonielles, mais effectivement. Non pas un moment, non pas vingt ans ou quatre-vingts, mais toujours. Ce chemin, certainement, conduit au ciel ; mais il faut le suivre jusqu'au bout. Si l'homme trébuche, s'il fait un faux pas, un seul, l'abîme est là, la chute est meurtrière ! — Après cela, admettons contre toute expérience, admettons par impossible, que le pécheur, une ou plusieurs

fois tombé, pût se relever, marcher d'un pas ferme, et ne plus retomber jusqu'à la fin : arrivé à la fin, il lui resterait encore ceci, — c'est qu'il mérite la mort. Le passé est fatal, la macule indélébile. Toutes les larmes ne peuvent effacer un seul péché : toute la fidélité postérieure à une faute ne peut réparer cette faute : absolument comme un meurtrier, alors même qu'il se conduirait, après son crime, d'une manière exemplaire, n'en serait pas moins comptable envers les tribunaux. Nous le répétons, afin qu'on le sache bien, le caractère essentiel de la loi morale est son *absoluité* ; elle est inflexible comme le fléau de la balance qui la symbolise. Pour être sauvé par la loi, il faut avoir observé toute la loi ; et un pécheur qui n'aurait transgressé la loi de Dieu qu'en un seul point et depuis soixante ou quatre-vingts années, s'il avait l'orgueilleuse imprudence d'en référer à la loi pour son salut, serait certainement perdu. — Or nous avons bien voulu jusqu'ici raisonner *in abstracto*, car ce pécheur imaginaire qui n'a transgressé qu'une seule fois un seul point de la loi, ce pécheur, où est-il? Ce qui n'est pas imaginaire, ce qui est la réalité grossière, accablante, mais, hélas ! incontestable, c'est que nous transgressons tous, tous les jours, en plusieurs manières, dans la lettre et dans l'esprit, les saintes ordonnances de Dieu. Qui se lèvera pour protester?

Décidément, la voie légale est obstruée. Vous pouvez être un honnête homme, un généreux ami, un brave soldat, un citoyen dévoué, un cœur charitable ; avoir des qualités éclatantes, des vertus admirées : tout cela, nous le respectons et nous le révérons en vous. Mais là n'est pas la question. Vous êtes pécheur. Vous avez violé et

maintes fois la loi. Donc vous ne pouvez être sauvé par elle. — Et les avenues du royaume des cieux seraient éternellement interdites à l'humanité coupable; et l'épée de l'Archange flamboierait éternellement aux portes closes de l'Éden; et le tonnerre du Sinaï foudroierait éternellement notre race condamnée, si Dieu n'avait ouvert une autre voie pour faire arriver l'homme au séjour où rien d'impur ni de souillé ne pénétrera jamais.

Cette autre voie, c'est *la grâce*. — Mais, qu'on le comprenne bien, la grâce est absolue comme la loi est absolue. Elle pardonne sans réserve, sans arrière-pensée; elle remet la dette avant d'avoir calculé la somme due. Elle pardonne au brigand, au péager, à l'adultère, comme à saint Vincent de Paul : et le péager comme saint Vincent de Paul n'entrent au ciel qu'au même titre et en tant que *graciés*. L'un ne lève pas la tête plus haut que l'autre, car c'est par le bénéfice de la même amnistie que les deux coupables sont entrés. Faites au grand saint, si vous le voulez, une place plus glorieuse qu'au brigand; laissez à celui-ci la place la plus humble; là n'est pas la question. La question est que ce n'est que *par la grâce* de Dieu que l'un et l'autre sont introduits.[1] Après tout, le saint n'a été saint que par cette grâce, et le brigand sera aussi rendu saint par cette même grâce; et sans cette grâce le saint, comme le brigand, serait incapable du ciel. Saint Paul a admirablement résumé cette grande idée chrétienne par ces paroles intentionnellement encombrées

[1] Voyez la parabole des Noces : Il faut que chaque convié dépose en entrant ses vêtements et accepte le *caftan* blanc qu'on avait coutume d'offrir à la porte. Quiconque n'a pas *accepté* cette robe nuptiale est mis dehors, serait-il entré avec la pourpre royale!

de pléonasmes : « Vous êtes sauvés *gratuitement* par « *grâce* par *la foi*, cela ne *vient point de vous* ; c'est un « *don de Dieu ;* ce n'est *point par les œuvres*, afin que « personne ne se glorifie. » (*Éphés.*, ch., II. 5 et 6.) C'était là le secret de la sagesse de Dieu. L'orgueil avait fait tomber le premier homme ; l'orgueil réussit encore à faire lever haut le front de l'homme déchu, en lui persuadant qu'il pouvait *mériter* son salut. Il était naturel que la Rédemption s'attachât à extirper dans sa racine cet insolent orgueil qui perdit l'homme à son berceau et qui poursuivait encore son œuvre infernale. Or le seul moyen, mais le moyen spécifique, d'enlever à l'homme tout orgueil, c'était de lui ôter tout mérite, en lui offrant un salut gratuit. C'est en effet là ce que Dieu a résolu : ou bien le pécheur acceptera un salut tout gratuit, et son orgueil sera tué du coup ; ou il le refusera et périra dans son orgueil. « Dieu, a écrit saint Paul, les a tous enfer- « més dans la même rébellion pour faire miséricorde à « tous. » Et encore : « L'homme a été dépouillé de toute « gloire devant Dieu. » Et encore : « Il n'y a point de diffé- « rence, vu que tous ont péché. » Et encore : « Si c'est par « les œuvres, ce n'est point par la grâce ; si c'est par la « grâce, ce n'est point par les œuvres[1], etc. » Mais il suffit.

Le moyen d'acquérir cette grâce, c'est la foi. La foi c'est « la main qui prend la grâce. » Nous croyons donc, d'après le principe chrétien, que c'est la foi qui nous justifie. — Est-ce avec ou sans les œuvres ? Discussion de sophiste ; confusion jetée dans l'esprit par l'idée

[1] Terrible dilemme ! qu'aucun assaut du pélagianisme ne peut entamer. Voir *Épîtres aux Romains et aux Éphésiens*.

fausse qu'on se fait de la foi. La foi, qui justifie, n'est pas une adhésion abstraite de l'esprit à un certain recueil de dogmes, ou à certains faits historiques d'un ordre surnaturel et dont Jésus est le héros. La foi, qui justifie, ne consiste pas dans la soumission passive à un pouvoir ecclésiastique regardé comme autorité. Elle ne consiste pas non plus à admettre à l'aveugle les dogmes les plus absurdes, comme si Dieu pouvait nous faire un mérite de croire à l'absurde, et prenait plaisir à la torture de notre esprit. La foi qui justifie a un sens plus sérieux et plus profond. Elle prolonge ses racines aux sources mêmes de notre vie, sur laquelle elle réagit et qu'elle transforme. Elle n'est pas indépendante de son objet qui est Christ : au contraire, elle n'existe réellement que parce qu'elle introduit Christ dans le fidèle. Il y a ici, nous le déclarons, dans la dogmatique chrétienne, un côté mystique que nous ne voulons point dissimuler, mais relever au contraire. Les hommes incomplets, même les plus intelligents, à qui l'âme religieuse manque, ne nous comprendront pas. Cela ne prouve qu'une chose, c'est que la philosophie chrétienne est plus complétement humaine que ne peut être la leur.

Nous avouons donc franchement qu'il y a un mysticisme chrétien, et nous dirons : La foi est un hymen ; elle établit entre l'âme du racheté et son Sauveur une communion profonde, une alliance sacrée par laquelle le Christ devient pour le croyant, non-seulement le Rédempteur siégeant dans la gloire, mais un véritable Epoux spirituel ; non pas chair de sa chair, ni os de ses os, mais bien plus encore âme de son âme et vie de sa vie. Ce n'est plus *lui* qui vit, c'est Jésus-Christ qui vit en lui. (Saint Paul.)

Or, comme Jésus-Christ c'est la sainteté vivante, la vie en Christ c'est la vie de la sainteté. Voilà quelle est la foi qui sauve.[1] Elle sauve parce qu'elle s'approprie les mérites, la justice, la sainteté, la vie de Christ en s'appropriant Christ lui-même. Par ce merveilleux phénomène, a été opérée chez le croyant une transformation morale si grande, qu'il est devenu en réalité *une nouvelle créature.*[2] Est-ce qu'on ne comprendrait pas ce phénomène ? Est-ce que ce serait la première fois qu'on aurait vu une grande passion entrant dans le cœur d'un homme, changer sa vie du tout au tout, en mal ou en bien? par exemple, l'amour passionné pour un héros changer en héros une âme pusillanime? une vive affection pour une créature d'élite imprimer dans l'âme qui aime, comme une empreinte vivante de celle qui est l'objet de sa noble passion? — Prise dans les profondeurs où nous l'avons saisie, c'est-à-dire telle qu'elle est, la foi est la meilleure sauvegarde de la loi : et c'est ainsi que, pour qui comprend l'Evangile, la question du salut par la foi, avec ou sans les œuvres, est une question, je ne dis pas résolue, je dis mieux, supprimée.

L'homme qui cherche à faire son salut par des œuvres méritoires, c'est le mercenaire qui travaille pour avoir le

[1] La grande objection de l'incrédule ne consiste pas dans les difficultés historiques ou philosophiques de la révélation; elle consiste, nous osons le lui révéler s'il l'ignore, en ce que, qu'il se l'avoue ou non, il a le sentiment que l'acceptation sincère du Christianisme évangélique l'obligerait à une sainteté qui lui fait peur. Si cette assertion est fondée, quelle accusation contre le non croyant et quelle apologie de la foi chrétienne!

[2] Tout ce saint travail que nous racontons est attribué, par l'Écriture, à l'action divine du Saint-Esprit. Quoi de surprenant qu'un esprit agisse sur un autre esprit?

prix de sa journée, c'est l'esclave qui a peur du fouet. L'homme qui vit saintement par un effet naturel de sa foi, dans la conscience et la joie de son salut gratuit et certain, c'est le fils qui travaille avec d'autant plus d'ardeur qu'il sait que son père le regarde et que l'héritage lui appartient. L'un obéit par peur de l'enfer qu'il craint; l'autre par reconnaissance pour le ciel qu'il possède.[1] Pour l'un, l'affaire de son salut est une continuelle pénitence : il se condamne à des œuvres pénibles, il se fait une punition de la prière, il s'abstient d'aliments, il sème d'épines sa voie, il fuit la société civile, les pures joies de la famille : son idéal, c'est le monastère ou mieux la cellule de l'ermite. Au fond, sa conscience n'est jamais satisfaite et cela est tout simple : quand il s'agit de mériter le ciel, il est clair qu'on n'a jamais assez fait : séquestration, mutilation, flagellation, mortification, voilà la couleur sombre de cette triste piété. Au contraire, le chrétien évangélique qui croit que Jésus l'a sauvé entièrement et définitivement par grâce, et sans que son mérite personnel doive faire l'appoint du sang de Jésus (ce qui, pour nous, est tout simplement un blasphème), le vrai chrétien, dis-je, vit, non pas dans les transes perpétuelles d'une damnation possible ou d'un purgatoire probable, mais il vit comme un débiteur qui a reçu quittance, — je dis peu — qui a reçu un splendide héritage. Cet héritage, c'est le ciel, le ciel d'emblée, sans passer par les effrayantes perspectives d'un feu purificateur quelconque. Aussi le cœur du racheté est au large, son front serein, sa vie un

[1] La peur est un mobile peu digne; elle fait faire un mauvais travail, surtout quand il s'agit d'un travail moral. Au contraire, la joie de la reconnaissance et de l'amour est un mobile noble et tout-puissant.

festin continuel. La prière est sa grande joie morale : c'est la respiration de son âme. C'est un tête-à-tête sublime entre lui et Dieu. C'est le Thabor où il monte avec des chants d'allégresse, pour en descendre resplendissant encore de son entrevue avec Dieu. Les joies de la famille, le commerce de la société lui sont purs, saints et bénis. Il poursuit sans effort sa glorieuse ascension sur les cimes immaculées de la sainteté chrétienne. Ne le voyez-vous pas? la foi lui a donné des ailes! — Qui s'étonnera maintenant si nous disons que la *foi* (j'entends la foi et non la croyance, la foi et non point sa contrefaçon) justifie parce qu'elle sanctifie, et en tant qu'elle sanctifie? La foi est jalouse, non d'abolir, mais d'accomplir la loi.

Nous croyons néanmoins qu'il plaît à Dieu de couronner les *œuvres* ou plutôt les *fruits* de la foi[1]. Au reste, les fruits de la foi portent en eux leur saveur et leur récompense : plus le croyant produit de ces fruits, plus il est heureux; plus il se tient près du Seigneur, plus il resplendit de sa gloire ; plus son âme, à ce divin contact s'emplit d'amour et de sainteté, plus aussi elle s'élargit à mesure qu'elle s'emplit et devient ainsi indéfiniment capable de gloires et de félicités éternelles[2].

[1] L'*œuvre* est un acte extérieur ; le *fruit* est un produit *organique*.

[2] Quant aux peines réservées au réprouvé, nous aurions voulu éviter d'aborder cette obscure question. Cependant ne voit-on pas que le châtiment du non croyant n'est que la conséquence de ce que nous avons dit du péché et de la justification par la foi? Si la félicité, pour une âme, consiste dans sa foi en Dieu, et par elle dans la joie de la sainteté, le manque de foi et de sainteté entraîne nécessairement comme conséquence la *séparation d'avec Dieu;* or, dans cet éloignement de la source de la félicité et de la vie, que peut-il y avoir, que la mort et le malheur? Ceci est

Nous avons exposé dans sa substance le Christianisme évangélique. Nous avons voulu seulement tirer quelques grandes lignes et faire comprendre l'esprit de l'Evangile. Tout incomplet qu'il est, cet exposé pourra donner à penser aux esprits méditatifs qui sont au service de consciences droites. Je leur demande si, dans son essence, dégagée des surcharges, complications et travestissements par lesquels les prêtres et les théologiens l'ont dénaturée, cette sainte religion est anti-philosophique? Si, au contraire, elle ne renferme pas la plus saine idée philosophique quant aux grands problèmes qu'elle touche et résout?[1]

une nécessité psychologique. Le pécheur, quel qu'il soit, peut, s'il le veut, revenir à Dieu, nous le croyons; mais s'il *veut* rester loin de Dieu, nous ne concevons pas qu'une telle situation morale voulue de l'impénitent, puisse être conciliable avec le bonheur définitif. Donc, tant que le pécheur *voudra* être séparé de Dieu, il *devra* être séparé du bonheur.

Reste à savoir s'il ne peut pas y avoir un état tel que la volonté dégradée demeure désormais impuissante et fixée dans le mal : mystère devant lequel nous mettons le doigt sur notre bouche!

[1] Je ne puis pas me séparer de ce grave sujet sans faire une observation qui, pour être mise en note, n'en est pas moins à mes yeux de la plus haute valeur. C'est que, quoi qu'on fasse et qu'on dise, quelques dénégations ou dédains, hypothèses ou systèmes qu'on jette en l'air et *à priori* contre le Christianisme, la question de la révélation est une question *de fait*. Avant de s'aventurer dans la spéculation, on ferait bien de s'enquérir scrupuleusement des faits. Or, nous avons la plus inébranlable certitude qu'au point de vue historique, toutes réserves faites pour les droits de la critique, — *le fait de la révélation chrétienne est indestructible*. Ce fait établi dispenserait de bien des divagations, car on pourrait se dire, une fois pour toutes, que tous les systèmes, toutes les objections, les résistances et les révoltes de l'intelligence humaine, ne font pas plus contre un fait que les nuages contre un rocher. Ils peuvent le masquer, non l'ébranler. Ce que la philosophie a de mieux à faire, c'est donc de s'informer du fait chrétien; et, une fois le grand fait établi, de chercher à se rendre compte, le mieux qu'elle le pourra, de l'idée qui se trouve au fond. — C'est ce que nous avons essayé.

Or n'y a-t-il pas, dans l'esprit moderne, un respect sincère pour l'esprit religieux? des besoins religieux qui se réveillent et demandent leur satisfaction? Ai-je trop présumé de mon siècle en me persuadant que, par ses côtés sérieux les plus élevés, il touche au Christianisme bien entendu dont nous venons d'étudier le saint caractère?

CHAPITRE II.

OBJECTION : LA FRANCE N'A PAS L'ESPRIT PROTESTANT.

« On croirait difficilement les résistances » que j'eus à vaincre en France pour ra- » mener le Catholicisme. On m'eût suivi » bien plus volontiers si j'eusse arboré la » bannière protestante. »

(NAPOLÉON, à Sainte-Hélène, 17 août 1816.)

Il semble, en vérité, d'après notre exposé précédent, et surtout d'après l'épigraphe que nous avons empruntée à une autorité impériale, que nous voulions conclure au Protestantisme. Cependant cela n'est pas rigoureusement vrai. Nous croyons bien, avec M. Quinet, que « la France qui a fait sa révolution politique, a oublié de faire sa révolution religieuse »; mais nous n'avons pas à nous expliquer sur la nature de cette révolution désirable. Nous n'avons pas la prétention de proposer un système

de révolution religieuse à notre pays. En tout cas, nous avons à examiner cette objection banale et courante : La France n'a pas l'esprit protestant. — (Nous allons citer M. Taillandier, *Phil. relig. p.* 107.)

« M. Quinet croit que la disparition du Catholicisme « transformerait et relèverait la race romane... En admet- « tant que la race romane fût en danger de mort, le remède « proposé serait impuissant. Le Catholicisme n'est pas « seulement cause, mais effet. Ce n'est pas le Catholi- « cisme qui a façonné la race romane, c'est la race ro- « mane qui, en s'assimilant l'idée chrétienne, en « l'organisant d'après les tendances de sa nature, a pro- « duit le Catholicisme, de même que la race germanique « a produit l'Eglise protestante. Le Protestantisme ger- « manique est bien antérieur à Luther, de même que « l'esprit catholique est bien antérieur à l'établissement « du saint-siége. Des esprits pénétrants (MM. Montégut, « Renan), ont déjà développé ce point de vue, que « l'étude, chaque jour plus approfondie du moyen âge, « confirme d'une manière éclatante. Prêcher à la race « romane une révolution religieuse, c'est vouloir qu'elle « se transforme en race germanique. »

Nous sommes surpris et peiné de voir ces dernières lignes dans un livre aussi sainement pensé que celui que vient de publier l'honorable professeur de Montpellier. Comment se fait-il que cet esprit si sincère, si éclairé, si sympathique à la vérité, se soit laissé entraîner à ce préjugé vulgaire qui fait de la religion une question de race? Ces considérations générales et à prioristiques sur les religions de race ont un caractère *doctrinaire* et absolu dont il faut se défier.

Certains grands esprits *généralisateurs*, qui se sont cru

sans contredit la vue très-profonde[1], ont divisé la carte du monde à peu près comme Gall le cerveau humain, en certains lobes bien déterminés : et dans ces lobes ou zones se casent, bon gré mal gré, les religions correspondantes.

Ainsi le sabéisme est la religion indigène des pays orientaux, dont les nuits sont éblouissantes de splendeurs à nous inconnues. Le panthéisme ou naturisme convient aux apathiques populations de l'Inde. Les pays équatoriaux sont faits pour les religions polygames; les pays froids ou tempérés (comme le nôtre) adoptent une morale et par conséquent une religion moins relâchée. Dans l'Europe chrétienne (et même dans l'Amérique), il y a deux zones, la zone catholique et la zone protestante. La zone catholique s'étend vers les régions méridionales : la zone protestante au septentrion. Il n'y a pas à en douter : c'est l'affaire d'un coup d'œil jeté sur la carte.

D'autres observateurs ont trouvé un système de classification un peu différent : le fait que le Catholicisme a été reçu par les peuples du Midi, et le Protestantisme par les peuples du Nord, tient à la différence des races. Les peuples d'origine latine, plus sympathiques à la discipline, au besoin d'unité, mieux façonnés à l'autorité impériale, ont dû se faire une religion d'autorité ; leur génie, moins individualiste, s'est prêté à une religion qui substitue l'Eglise à l'individu ; leur génie plus artistique s'est créé

[1] Je déclare ici ne faire aucune allusion personnelle à l'adresse de l'honorable professeur de Montpellier, dont je respecte au plus haut degré le caractère, dont je reconnais le talent, dont je partage à beaucoup d'égards les idées, et que j'aime surtout à cause de sa sympathie courageuse pour une cause qui m'est chère.

une forme religieuse poétique en correspondance avec lui. Leur esprit plus frivole et leurs mœurs moins sévères, ont regimbé devant une morale trop puritaine. Au contraire, les vieilles races germaniques, accoutumées à plus d'indépendance individuelle, plus rationnelles et moins poétiques, plus sérieuses et plus sévères, se sont taillé dans le Christianisme une religion qui fut comme le vêtement simple et austère de leur génie.

Il y a dans ces théories un mélange de vrai et de faux qu'il importe de démêler. Oui, il est vrai que les peuples laissent l'empreinte de leur génie dans les formes religieuses qu'ils adoptent. Il est vrai que telles races ont plus d'affinité pour telles formes religieuses, et qu'ainsi elles s'assimilent plutôt celles-ci que celles-là. Il est même vrai aussi que les circonstances climatériques peuvent exercer une certaine influence sur les déterminations religieuses des peuples. Mais les observations qu'on a faites sur ces matières ont été trop vite généralisées, les influences de race ou de climat exagérées, et les conclusions tirées ont été attentatoires à la vérité. Qu'on veuille nous suivre.

Nous signalons d'abord des erreurs géographiques dans le système géographico-religieux qui précède. Car, enfin, la Hongrie est plus méridionale que l'Irlande, et pourtant la Hongrie est en grande partie protestante et l'Irlande catholique. La Hollande et la Belgique ne sont pas sous des latitudes différentes; pourtant, l'une est protestante, l'autre catholique. Et, en France, il se rencontre que c'est précisément la partie méridionale qui est surtout protestante, et qui a toujours eu, bien avant la réformation, des tendances antiromaines. On peut remar-

quer, soit en Allemagne, soit en Suisse, une quantité de petits Etats ou Cantons indépendants et contigus, dont les uns sont très-protestants et les autres très-catholiques, — ce qui montre ce que vaut au fond cette influence de race et de climat [1].

Je signale dans le système de classification historico-religieux qui précède, des erreurs historiques. D'abord, quant aux races. Ainsi, la race germanique, par exemple, est mi-partie protestante, mi-partie catholique, et que l'on trouve des catholiques par millions dans la famille anglo-saxonne. Des exceptions aussi colossales semblent devoir modifier singulièrement la théorie de l'influence des races. — Ensuite, ce système de classification historique ne tient pas assez compte des grands faits historiques qui sont dus à des circonstances individuelles ou accidentelles, et qui ont déterminé l'état présent des religions [2]. Par exemple, pour l'établissement de la réforme en Angleterre, les démêlés de Henri VIII avec le saint-siége; pour le maintien du Catholicisme en Italie, en Espagne (et un peu partout), la force brutale. Sans doute, si Henri VIII n'avait pas trouvé l'idée protestante sympathiquement accueillie par l'esprit public, sa réforme n'aurait pas aussi bien réussi. Comme aussi, si l'inquisition avait rencontré partout des Pays-Bas, sa force compressive eût été impuissante. Cependant il est juste de tenir compte de ces grands faits

[1] M. Renan fait remarquer que pendant des siècles, le peuple romain n'eût rien de méridional dans le caractère.

[2] Le fait que l'Amérique du Nord a été formée de colonies anglaises et l'Amérique du Sud de colonies espagnoles, explique suffisamment, indépendamment des questions de méridien, pourquoi le nord de l'Amérique est protestant et le sud catholique.

ies qui, après tout, ont déterminé, à leur date, ici è renversement ou le maintien de la religion traditionnelle. Aussi, quand on vient me dire tout uniment que la race latine est essentiellement catholique, je ne puis pas oublier que pourtant la révolution religieuse avait de singulières chances de succès, non-seulement en France, mais en Italie ; que la cour de Ferrare était protestante ; que la Navarre était protestante ; que l'Espagne était singulièrement entamée ; que le feu prenait partout, si l'on n'avait pas allumé un feu d'un autre genre. Je ne puis pas oublier cette parole de deux inquisiteurs dominicains, qui écrivaient, après plusieurs *auto-da-fe* exécutés en Espagne : « Nous sommes arrivés à temps ; deux mois « plus tard, c'était trop tard. » Je ne saurais oublier non plus que la France, qui est bien d'origine latine, a été sur le point plusieurs fois de se livrer au Protestantisme. « Cela « a tenu, dit M. de Rémusat, dans deux ou trois cir« constances, à des événements éventuels qui auraient « fort bien pu se présenter. » La cour a longtemps hésité. Si François Ier avait compris son rôle, il se serait mis à la tête des protestants, et aurait ainsi fait pièce à Charles-Quint : cette réflexion est, si je ne me trompe, de Napoléon Ier lui-même. La noblesse était protestante. Le Protestantisme était monté sur le trône avec la personne de Henri IV. Si Henri IV avait eu la dignité morale de sa mère, la France était protestante. Tout le monde sait ce qu'il a fallu de persécutions, de proscriptions, de persévérance séculaire, je ne dis pas pour y exterminer le Protestantisme, je dis pour le réduire à l'état où il est, état de minorité, mais non pas d'impuissance. J'admets bien que la légèreté française, et surtout la frivolité et la dégradation

morale des Valois, sont entrées pour leur part d'influ dans la non-acceptation d'une religion plus sérieuse et plus éthique. Mais qui soutiendra que, si les circonstances politiques, l'influence de quelques royales individualités, eussent permis que la France adoptât le Protestantisme, son génie national n'en eût pas été modifié ?

Quant à la question artistique, j'ose à peine la poser. Elle me semble futile quand il s'agit de religion. En tout cas, ce serait pour nous une chose à démontrer qu'il y ait réellement plus d'imagination chez les peuples latins que chez les peuples germaniques ou dans le pays d'Ossian. Je ne discuterai pas cette thèse, qui est purement une question de forme et en quelque sorte de décors, tandis que la différence qui sépare le Catholicisme du Protestantisme est une question de fond. Tout en gardant le même fond religieux, les différentes races auraient pu se permettre des formes ecclésiastiques ou cérémonielles plus ou moins pompeuses, selon la nature de leur génie.

Mais j'ai encore mieux à dire pour repousser cette systématisation violente qui parque les religions selon les races et les latitudes : c'est qu'elle est sceptique et fataliste ; c'est qu'elle ne croit pas à la vérité, dont elle méconnaît l'universalité et l'ascendant pour amender ou changer le génie des races. Pour ce système, la vérité n'a rien d'absolu, de souverain, d'éternel. L'erreur se métamorphose et devient vérité en passant une frontière, en changeant de climat ou de date. Le Protestantisme est bon ici, le Catholicisme là, le Mahométisme ailleurs et le Bouddhisme plus loin [1]. La

[1] Enfin, pour parler clair, entre le Protestantisme et le Catholi-

vérité est de bonne composition. Elle se fait protestante, catholique, musulmane et le reste. Et, puisque chaque race, chaque climat a *sa* vérité locale ou nationale, il n'y a nulle part lieu à changement. « Prêcher à la « race romane une révolution religieuse, c'est vouloir « qu'elle se transforme en race germanique. » Par conséquent, probablement aussi, prêcher à la race germanique le Catholicisme, c'est vouloir qu'elle se transforme en race latine. C'est donc vouloir l'impossible. De sorte que, n'est-ce pas, il ne faut rien prêcher à ces deux races, sinon qu'elles gardent ce qu'elles ont et qu'elles restent ce qu'elles sont? Ne voit-on pas le « *anguis in herba* », je veux dire le scepticisme latent au fond de ce *statu quo* consacré? Quant à nous, nous avons la joie, au milieu de ce siècle sceptique, de croire à la royauté souveraine et universelle de la vérité; de croire qu'elle est une et la même pour tous les hommes, comme le soleil, et propre à nourrir tous les hommes, comme le pain. Que s'il est nécessaire qu'une race soit transformée pour recevoir la vérité, l'influence pénétrante de la vérité finira bien par opérer cette transformation, à condition toutefois que les porteurs de cette vérité sacrée n'auront pas honte d'elle, et ne la vendront pas au scepticisme moderne pour quelques deniers, comme Judas vendit Jésus.

On va disant : La France ne sera jamais protestante! Probablement, les Anglais disent : L'Angleterre ne sera

cisme il s'agit de savoir si l'autorité de l'Église est infaillible ou si le libre examen est un droit. Si l'infaillibilité de l'Église est vraie, elle l'est pour tous les lieux et pour toutes les races; si c'est le libre examen, la race latine doit devenir protestante, quelque latine qu'elle soit.

jamais papiste! Et les Musulmans : La Turquie ne sera jamais chrétienne! Tout cela ce sont des mots. C'est le langage de ceux qui ont leur siége fait. C'est l'illusion d'optique du préjugé et du moment présent. La question est de savoir ce qu'est la vérité. Si *par hasard* la vérité était protestante, il faudrait bien que la France se courbât sous son sceptre, comme le monde entier; et la patrie de Voltaire a beau être latine et frivole, la vérité saura bien tôt ou tard la dompter et la façonner à sa manière. Or, nous croyons au règne définitif de la *vérité,* car nous croyons en Dieu.

Cependant nous entrerons bien, et sans qu'on nous presse, dans l'esprit de l'objection. Si l'on entend par Protestantisme la forme rituelle et liturgique de l'Église réformée de France, et si l'on veut prétendre que jamais la chaire de Notre-Dame ne verra un pasteur en serge noire enseigner la prédestination de Calvin là où prêche le père Félix, — nous avouons que nous le croyons *quasi* probable; si l'on entend par Protestantisme le puritanisme dans ses exagérations iconoclastes, ou le *huguenotisme* dans ses fanatiques excès, — je crois qu'il est à peu près aussi vrai de dire que la France ne se fera jamais protestante que de dire qu'elle ne se fera jamais trappiste. Mais là n'est pas la question. Il faut la prendre de plus haut et dans un sens plus général. Ce n'est pas telle ou telle forme historique du Protestantisme qu'il faut considérer. Cette forme a pu emprunter, aux temps et aux mœurs où elle a pris naissance, quelque chose de suranné et d'étrange pour notre siècle. Se demander si la France va devenir calviniste et croire à la prédestination ; ou *gaussiniste* et croire à la Théopneustie; ou luthérienne et prendre pour

pape la Confession d'Augsbourg, c'est se poser une question pour le moins oiseuse.

Mais il faut saisir l'esprit général de l'Évangile, et surprendre ces affinités saintes que l'Évangile et notre esprit national ont entre eux. Quel pays plus libéral que la France! plus généreux, plus tolérant, plus ami du progrès, de l'égalité, de la fraternité humaine; et, à travers ses passions matérialistes, plus ami du vrai spiritualisme dès qu'il s'agit de religion!... Quel pays a jamais été plus rétif à une autorité arbitraire, viendrait-elle du pape[1]! Lequel a été doué de plus de bon sens et plus répugnant à la superstition? Or, si nous comprenons quelque chose à la religion de l'Évangile, quelle religion y a-t-il qui nourrisse mieux ces grands sentiments de générosité, de fraternité, etc.? qui soit plus conforme à la simplicité du bon sens français? qui puisse mieux guider notre esprit entreprenant dans toutes ses ascensions? Quelle est la religion dont l'alliance naturelle soit davantage avec tous les progrès et toutes les libertés? Demandez-le à l'Angleterre et aux Etats-Unis. Eh quoi! L'on prétendrait que le génie de la France est essentiellement antipathique à une religion qui correspond si bien à ses instincts les plus beaux et les plus sacrés? S'il s'agissait de l'Espagne superstitieuse, ou de l'Autriche absolutiste, ou de l'Inde immobile, je comprendrais l'objection : pour la France, je ne la comprends pas. Sans contredit, le génie de la France n'est pas puritain, n'est pas iconoclaste, n'est pas huguenot; mais le génie de la France est-il catholique? Eh! non,

[1] Voir la remarquable brochure du professeur M. Rosseeuw, St-Hilaire : « *Ce qu'il faut à la France.* »

mille fois non. C'est le génie italien, c'est le génie autrichien qui, malheureusement, ont présidé aux destinées de la France à l'époque de la Réformation dans la personne des Médicis, et qui, contrairement au caractère national, nous ont imposé le Catholicisme. Jusques à quand nous forcera-t-on à le redire? Le génie catholique c'est le moyen âge, c'est l'inquisition, c'est l'obscurantisme, c'est l'autorité, c'est l'ancien régime, c'est l'absolutisme politique et religieux, c'est le prêtre au pouvoir... Or, cet esprit-là, nous l'appelons *ultramontain*, précisément parce que c'est au-delà des monts qu'il réside, et qu'il est d'importation étrangère. Ce serait le peuple espagnol et non le peuple français qui pourrait en être le représentant. Cet esprit est l'antithèse du nôtre. Aussi la France a toujours été catholique récalcitrante. Les longues proscriptions et les tristes hécatombes qu'infligea aux enfants de la France ce génie meurtrier, ont fait beaucoup de martyrs, mais plus encore d'infidèles. Non, la France n'est pas catholique; les lamentations du clergé romain et les éclats de ses sanglots suffiraient pour le confirmer. Quoi donc! cette France libérale, cette noble initiatrice des peuples, cette grande missionnaire de toutes les libertés, assise couronne en tête au timon de ce char foudroyant qui porte les idées modernes, la France peut-elle revenir au Catholicisme? Va-t-elle, sur les avis de quelque Veuillot ou de quelque Antonelli, tourner le timon du char et remonter le passé? Le voudrait-elle, elle ne le pourrait pas, car elle rencontrerait un obstacle infranchissable, un chiffre cabalistique, magique et ineffaçable : 1789!

Mais si, d'une part, la France n'a pas l'esprit catholique,

et ne veut pas rapprendre son catéchisme ; si, de l'autre, elle ne peut pas être protestante, qu'est-ce à dire ? Elle est donc condamnée à ne jamais avoir de religion, à moins qu'un Messie nouveau comme Saint-Simon, ou Fourier, ou Cabet ne vienne lui en révéler une? — Il lui reste la philosophie, dira-t-on. — Oui, nous avons vu ce que cela signifie. — Quoi donc ! La France serait-elle irrémissiblement vouée désormais au scepticisme, au matérialisme ? Son seul Dieu serait-il l'argent? son seul temple serait-il la Bourse ? sa seule religion celle du drapeau ? le Dieu des combats le seul qu'elle adore? le Dieu de l'amour, le Dieu des espérances et des gloires éternelles l'aurait-il abandonnée, par un retour vengeur ? ne pourrait-elle plus être chrétienne? – Loin de nous cette sentence ! Loin de nous ce désespoir ! *Dî talem avertite casum !* Accepter que la France ne peut plus être chrétienne, c'est signer sa condamnation, c'est prendre parti de sa décadence, c'est la rayer de la carte des nations. — La France a pu, par réaction contre une religion qu'on lui avait fait prendre pour le Christianisme, méconnaître le vrai Christianisme et se moquer du Dieu inconnu. Au milieu des grandes questions politiques qui se posent, quand l'Italie ressuscite, quand l'Etna s'allume, quand un grand écroulement se fait entendre du côté de l'Orient, la France peut quelque temps, par les bruits que fait la terre, oublier la voix du Ciel. Elle peut s'amuser, s'étourdir, s'enivrer de sa propre gloire et se laisser distraire de Dieu par les triomphes de la matière ; mais un peuple, pas plus qu'un individu, ne se passe impunément de Dieu. « Toute vie sans Dieu est grosse d'un suicide », a dit un penseur chrétien. On peut dire aussi : tout

peuple sans Dieu, c'est-à-dire sans religion, est un peuple qui se perd. Les mœurs se perdent, les lois s'avilissent, la corruption déborde, l'égoïsme se fait dieu comme Jean XXII se fit pape, les basses passions se déchaînent, les bras de fer qui retenaient dans sa voie le monde révolté se brisent. L'attraction du ciel peut seule tenir la terre en équilibre.

Sous peine de mort, la France doit donc revenir au Christianisme.

Il est de sérieux esprits qui croient les races latines vieillies, usées, incapables d'être salées de ce sel préservateur qui est le Christianisme, et, partant, vouées à une irrémédiable décadence. — Quant à nous, nous ne partageons pas ce désespoir; nous croyons que ce qu'il y a de généreux, de chaud, de loyal, de sympathique, de vraiment français en France, suffit encore pour qu'une sève divine puisse régénérer notre sang. La France alors, dans cet avenir que nous espérons, que nous implorons, que nous voudrions hâter, la France ne sera pas protestante à la manière des camisards, cela est bien sûr; elle sera encore moins catholique à la manière des Médicis, ce n'est pas moins sûr; — mais, que nous importe, pourvu qu'elle soit chrétienne!

Nous avouons pourtant que, entre ces espérances qui semblent dorer de lointains horizons et nos cœurs qui tressaillent, s'élèvent d'impures vapeurs. Que sont-elles devenues nos chères espérances? Se sont-elles évanouies? ou attendent-elles, derrière le brouillard, leur infaillible réalisation?

CHAPITRE III.

AVENIR DE LA VÉRITÉ : CÔTÉ SOMBRE.

> Les hommes ont mieux aimé les ténèbres que la lumière.....
>
> (SAINT JEAN.)

Nous ne nous faisons pas illusion sur les difficultés que l'Évangile doit rencontrer sur son chemin. *Via dolorosa,* voilà le nom de la pente qu'elle gravit, et qui aboutit... où donc ? Au Calvaire ? Non, au Thabor, mais au Thabor en passant par le Calvaire. — Quant à nous, nous avons foi en l'avenir de la vérité. Nous croyons qu'elle est faite pour l'homme et que l'homme est fait pour elle ; que Dieu veut leur hymen ; et que malgré de sanglants, de séculaires malentendus, ils finiront bien par se reconnaître, par s'unir. C'est là pour nous une des espérances les plus consolantes qui se cache au fond de nos tristesses et vient éclairer de quelques rayons bénis la *Via dolorosa* de cette voyageuse méconnue, dont nous avons à marquer les tristes stations.

Comment se fait-il, dites-le moi, ô Dieu de mystère ! que chacune des vérités qui deviennent pièce à pièce le patrimoine de l'humanité, soit achetée par tant de

douleurs, payée par la rançon du sang? Pourquoi avez-vous condamné l'humanité à faire tant de détours, à s'arrêter à tant de faux systèmes, et à construire, à force de siècles, d'efforts et de génie, de si durables édifices d'erreur? Pourquoi la main de l'homme, qui cherche toute frémissante à saisir la main de la vérité, ne rencontre-t-elle le plus souvent que le vide, la nuit, ou quelque ange de la nuit vêtu d'une décevante lumière? Est-ce pour faire sentir davantage son inestimable valeur aux frivoles habitants de la terre, que vous dérobez si soigneusement à leurs recherches laborieuses la sainte fille du Ciel? — Dans l'ordre intellectuel, pourquoi tant de fois la science marche-t-elle en trébuchant sur des hypothèses renversées? Dans l'ordre politique, pourquoi la vérité (je veux dire la liberté, l'égalité des droits), ne se laisse-t-elle atteindre que sur les ruines fumantes des bastilles emportées et des peuples égorgés? Dans l'ordre religieux... Oh! c'est bien ici qu'il y a lieu d'être confondu de surprise et de douleur! Cette vérité si nécessaire à l'âme, cette vérité de laquelle le salut dépend, est tenue pour une étrangère. Elle est traitée en ennemie; elle est mise hors la loi; elle ne marche, pour ainsi dire, que sur les corps de ses martyrs. Il a fallu un horrible ciment de sang pour sceller chaque pierre de son temple. Les préjugés de l'ignorance et les dédains de la science conspirent à l'envi contre elle. Quel accueil *fraternel* lui réservait l'humanité! A Jérusalem, on la crucifie; à Rome, on l'envoie au Cirque; à Constance, on la fait monter au bûcher. La vérité est venue chez les siens (l'humanité, c'est sa famille), et les siens ne l'ont point reçue. Quoi donc! son œil moral aurait-il été troublé au point que l'homme

repousse et meurtrisse de la sorte celle qu'il aimerait, s'il pouvait la connaître, celle qui se présente pour le sauver !

Mais revenons. La vérité chrétienne rencontre partout, et particulièrement en France, une foule d'obstacles à surmonter.

1° *Le fait accompli.* — Le fait semble tout justifier même impliquer le droit. Nous sommes naturellement disposés à nous prosterner devant le fait accompli. Or, le Catholicisme existe ; la vie, la spiritualité, se sont retirées du dedans, mais l'immense carapace est là. Sans doute, il est en parfait désaccord avec l'esprit moderne. Tenez pour certain que si le Catholicisme était à inventer on ne l'inventerait pas. On n'y croit plus. Mais la machine officielle fonctionne comme le moulin à prières des Indous. Elle est là : *mole suâ stat.* Certainement l'empire chinois n'a aucune raison d'être, sinon qu'il a été depuis trois ou quatre mille ans ; mais il a été et c'est pourquoi il sera ; et certes ce ne sera pas facile travail que de faire pénétrer les idées humaines de civilisation et d'universelle fraternité dans cette masse murée. Or, que voulez-vous? Nous sommes tous plus ou moins Chinois. L'homme est, lui aussi, une espèce de machine qui exécute certains mouvements, débite certaines formules, accomplit certaines fonctions politiques, administratives ou religieuses dont il ne faudrait pas le déranger. Toute interversion de l'ordre dans lequel la machine humaine joue, est une secousse pénible qui contrarie les routiniers et épouvante les âmes pusillanimes. On se figure, au moindre pas qui se fait, que c'est la fin du monde qui vient. Assurément, bien des gens, même à Paris, croiraient à une déviation de l'axe de la terre, si, un beau dimanche, à Notre-Dame, on ne

disait pas la messe en latin. Arrivé à un certain âge (et pas n'est besoin d'attendre la caducité), l'homme n'est guère que la résultante de ses habitudes : ses préjugés, ses ignorances, ses superstitions se sont fait leurs places dans le casier du cerveau, et opposent une espèce de prescription à la vérité qui arrive, l'insolente ! pour les expulser. — Or, que va-t-il se passer si, au lieu de déranger un homme, il s'agit de déranger un peuple de ses habitudes, et surtout de ses habitudes religieuses ? Serait-il dix fois démontré que vous lui apportez la vérité qui sauve, pour l'affranchir de l'erreur qui perd, n'importe ! je vous tiens pour crucifié, si dans ce pays on crucifie. — D'autant plus qu'avec de chères habitudes, de chers préjugés à déranger, il y a :

2° *Des intérêts à compromettre.* Ceci est encore plus grave. Même les hommes les plus sincères dans leurs convictions, quand ils sont investis d'une position officielle, que des intérêts d'influence, d'amour-propre, de traitement sont en question, ces hommes-là ne peuvent être impartiaux dès qu'il s'agit de juger une vérité qui attaque leur position. Cette remarque s'applique à tous les clergés de toutes les religions. Et franchement on ne peut pas demander à des hommes d'être des anges. — Or, faites cette expérience, non pas de physique, mais de psychologie. Prenez une balance ; mettez dans l'un des plateaux l'influence d'une position facile, les charmes de l'amour-propre caressé et la bourse d'or que vous assure le budget ; dans l'autre plateau, mettez un pur rayon de lumière ; et, soyez-en sûrs, en morale comme en physique, la lumière sera impondérable : ce n'est pas du côté du rayon que le plateau s'abaissera.

3° *Des préjugés de tout ordre*, mais tout d'abord les *préjugés religieux* se mettent volontiers au service de ces intérêts dont nous venons de parler ; et la pauvre vérité doit dissiper à chaque pas leur noir essaim, comme le pieux Énée les ombres indiscrètes qui obstruaient sa marche quand il se rendait aux Elysées. De la lumière ! de la lumière ! nous sommes-nous écrié au début de ce volume. — « Si nous pouvions nous bâtir une maison transparente ! pourraient dire à leur tour les Protestants, si l'on savait qui nous adorons, quels sont nos principes, quelles sont nos intentions, quelles sont nos vies ! Si l'on nous connaissait, nous sommes bien certains qu'on se sentirait quelque respect et quelque sympathie à notre endroit, peut-être même quelque attraction vers nos idées ; car enfin notre histoire n'est pas sans grandeur, nos héros ne sont pas indignes de la France ; nos idées, indignes des meilleurs esprits ; nos malheurs, indignes de respect. Mais longtemps s'est ourdie contre nous la conspiration du silence : on a fait le vide autour de nous. Nous avons été de véritables exilés dans notre patrie ; une espèce de cordon sanitaire a été établi entre nous et l'opinion ; on nous a parqués dans une espèce de Ghetto moral ; si bien que la plupart de nos concitoyens, même plusieurs de nos voisins, nous coudoient et nous ignorent. Ils ne savent pas ce que nous sommes, pis encore, ils nous croient bien certainement ce que nous ne sommes pas : une espèce de difformité religieuse ou morale, choquante, ridicule, odieuse peut-être. Dans bien des coins de la France on dirait volontiers : « Peut-on être protestant ! » comme on disait du temps de Montesquieu : « Peut-on être Persan ! » — Eh ! quoi d'étonnant ? Quand on s'est aperçu que nous exis-

tions (quoique Louis XIV eût décrété que nous n'existions pas), et que le clergé a pris quelque ombrage de cette petite minorité, ce long silence a été rompu : quarante mille chaires ont retenti contre d'honnêtes gens qui n'étaient pas là pour se défendre[1]; puis les journaux, les livres, les histoires *expurgatæ*, et les Veuillot, et les Loriquet, et les Audin, ont fait chorus avec les sacristains, les ignorantins et toute la gent dévote. Cette race fanatique a exhumé, des cryptes de ses cathédrales, les menteuses traditions, les vieilles calomnies, les noires préventions, et les a fait sucer avec le lait aux petits Français. Donc les petits Français, avant qu'ils soient élevés à la dignité d'enfants de chœur, ou portent la croix d'honneur de l'École des Frères, *savent* que les réformateurs sont des infâmes, que les protestants iront en enfer, etc. La calomnie est sanctifiée quand elle tombe sur nous : on nous poignarde avec ce fer sacré.

J'ai lu de mauvais petits livres qu'on fait courir dans le peuple contre les protestants, sous le patronage d'un évêque, publiés par les directeurs d'une société qui compte, dit-on, plus de cinq cent mille membres ; et, en les lisant, je me disais : « Si les protestants sont tels, si leurs pasteurs sont tels, n'en déplaise à la liberté des cultes, il faut les expulser au loin, dans quelque île maudite, et puis faire la garde autour de cette île. Encore s'ils se contentaient d'être absurdes, ces protestants ; mais ce sont des pestes publiques : au nom de la santé publique, il faut les déporter. » — N'est-ce pas triste que

[1] Et dont sans doute ils ont eu raison aussi facilement que ce prédicateur italien, dont parle madame de Staël, eut raison de son bonnet, dont il avait fait le représentant de Rousseau.

ve de la liberté de la presse pour vilipender
te une certaine classe de nos concitoyens,
ant ne sont pas tous aux galères, et de pasteurs
qui, ès tout, ne sont pas au pilori! Les protestants se disent sans doute avec douleur : « Mais que doivent penser de nous nos compatriotes qui lisent et probablement croient ces choses, puisqu'un évêque les imprime? Nous sommes tourmentés de ce tourment moral dont se trouve chargé un innocent traduit devant les assises sous une inculpation infamante; mais qu'y pouvons-nous? On ne nous connaît pas; on ne veut pas nous connaître; on nous laisse haletants dans la gueule de la calomnie. Nous écrivons notre apologie: on ne nous lit pas. » — Et puis, entre des hérétiques *naturellement menteurs* et Mgr un tel aux trois quarts infaillible, quelle mesure y a-t-il? Les mêmes hommes (leurs pères s'entend) qui calomnient aujourd'hui les protestants, disaient un jour à Pascal : « Vous êtes un tison d'enfer! » Pascal répondit qu'il ne pouvait pas prouver qu'il n'était pas un tison d'enfer. Il y a en effet de ces choses qui ne peuvent pas se démontrer, aurait-on la forte logique de l'auteur des *Provinciales*. — En attendant, à cette montagne de préjugés religieux [1] sous laquelle les protestants sont accablés, on en superpose une autre.

4° Ce sont les *préjugés nationaux et politiques*. — Il faut que ces préjugés soient bien forts, pour qu'un protestant de la valeur de M. Guizot, alors qu'il était au ministère, ait pu dire que la France était catholique et qu'elle avait une mission catholique à remplir. Il semble

[1] Grâce à Dieu, ces iniqueset absurdes préjugés disparaissent chez les classes intelligentes : le brouillard gagne les bas-fonds.

qu'être catholique et être Français, ce soit tout un; qu'il faille être bon catholique pour être bon Français. [1] C'est de ce point de vue que sont partis plusieurs orateurs dans nos récents débats parlementaires. La France a, d'après eux, une mission catholique; elle est la fille aînée de l'Eglise, elle doit défendre la papauté. Nous croyons, nous, que la mission d'une nation généreuse et libérale comme la France, c'est de défendre la liberté, le progrès, la civilisation; et il s'agirait de savoir si la papauté les représente. Mais nous ne voulons pas rentrer dans ce débat. Nous nous hâterons de reconnaître que c'est toujours un tort pour une religion d'avoir été un parti politique, et il est vrai que les protestants ont autrefois tiré l'épée contre les pouvoirs établis. Mais il me semble que les persécuteurs ont mauvaise grâce à venir reprocher à ceux qu'ils persécutaient, d'avoir voulu se défendre. M. Aug. Nicolas nous paraît *excellent* quand il prétend que « l'Eglise a dû se faire bourreau pour ne pas être victime ». Je n'en sais rien. En tout cas, c'est un vilain métier que le métier de bourreau pour une Eglise. Ce qu'il y a de sûr, c'est que les protestants, pour ne pas être victimes, ont dû se faire, non pas bourreaux, mais soldats. — Les protestants ont été les vaincus, les proscrits, les égorgés, c'est là leur crime. Et à présent, des esprits aussi logiques qu'équitables les rendent responsables des flots de sang huguenot

[1] Cette prétention semble étrange surtout quand, après avoir exploité ce préjugé, on trouve commode de vous dire que la France n'est pas catholique : (exemple : M. Aug. Nicolas). — Mais, si être bon catholique et être bon Français c'est tout un, comment expliquer la conduite de ces excellents catholiques français qui, à ce que racontent les journaux, sont allés se ranger autour du Pape et faire de Rome un nouveau Coblentz?

que les catholiques ont versé : du massacre de Vassy, de la Saint-Barthélemy elle-même ! Et il est bien sûr, en effet, que s'il n'y avait pas eu de protestants qui demandassent à vivre, ou n'aurait pas eu à les tuer; de même que s'il n'y avait pas eu de chrétiens sous Dioclétien, il n'y aurait pas eu de persécution; et s'il n'y avait pas eu des populations chrétiennes dans le Liban, il n'y aurait pas eu lieu de les massacrer. Ceci est une vérité *vraie*. Et soyez sûrs qu'il se trouvera parmi les historiens mahométans des P. Loriquet et des Aug. Nicolas pour charger les chrétiens eux-mêmes de ce sang répandu. — Les protestants ont été, sans contredit, des perturbateurs, des ennemis de la nation, des rebelles qu'on a traités en rebelles! Cependant, je le demande à l'histoire, du temps des Condé et des Guises, d'Henri III et de la Ligue, d'Henri IV et de Mayenne, de quel côté était le parti national? Les protestants n'ont-ils pas toujours soutenu le parti de la nation contre les princes, alliés des étrangers? Il est vrai que, sous le coup de l'édit de révocation, cinq à six cent mille protestants, mis hors la loi, furent assez mauvais Français pour aller chercher, n'importe où, une patrie. Il est vrai que les régiments des réfugiés aidèrent puissamment la Hollande à battre Louis XIV. Il est vrai que les Cévenols se firent une barricade de leurs rochers pour s'opposer aux dragons du grand roi. Eh bien ! que les fils des proscripteurs et des *bourreaux* se lèvent et dressent le réquisitoire contre les restes décimés de leurs victimes, parce qu'elles ont osé se défendre! Nous renfermerons notre douleur dans le silence : qu'ils sachent toutefois que le silence leur conviendrait mieux à eux qu'à nous. Nous nous bor-

nerons à souligner les noms des Condé, des Henri IV, des Coligny, des Sully, des Duplessis-Mornay, etc., etc., qui brillent parmi nos plus grandes gloires nationales. — Au reste, quoi qu'il en soit d'un passé dont ils n'ont pas à rougir, les protestants actuels ne sont-ils pas aussi bons Français, pour le moins, que les plus ardents catholiques? Faut-il donc être *ultramontain* pour être bon Français? Dans les conseils de la France, dans les ambassades, à la tête des ministères, de l'administration, de la magistrature, des armées de terre ou de nos flottes, les protestants n'ont-ils pas été toujours des Français fidèles et dignes de ce nom? Sur les champs de bataille du premier et du second Empire, qui a pu distinguer si le sang répandu était protestant ou catholique? De quel droit donc oser accuser le Protestantisme d'un esprit antinational? — Il est vrai que s'il était représenté à Solferino, il ne l'était pas à Castelfidardo : est-ce là le grief qu'on a contre lui?[1]

5° J'arrive à un préjugé d'un tout autre ordre, qui nous vient, non pas des ultramontains, mais des philosophes. Ce sera le *préjugé philosophique*, si l'on veut, ou mieux, le *préjugé antiphilosophique*, si on le préfère, car il est opposé à toute vraie philosophie, comme on va en juger. Seulement il nous a été importé, ou du moins il a été patronné par les patriarches de la philosophie du dernier siècle. Ce préjugé, je le heurte à tous les carrefours. Voici sa formule : « *Il faut que chacun demeure dans la religion « où il est né;* » formule sceptique, paresseuse, ennemie

[1] Je relèverais ici une autre accusation de M. Aug. Nicolas, qui rend le protestantisme responsable des désordres de la démagogie, si je ne l'avais fait ailleurs. (Voir chap. V, 2e partie.)

de l'examen, érigeant le *statu quo* en principe, et couvrant de sa protection mortelle, avec une égale et menteuse sollicitude, l'erreur comme la vérité. C'est l'ombre du mancenillier répandue sur toutes les croyances humaines. Et c'est Rousseau, le grand Rousseau, ce génie si sublime et si faux, qui a si bien défendu la liberté d'examen quand il l'a voulu, c'est lui qui donne au souverain le droit de punir de mort quiconque changera de religion. Voilà qui est fort, il faut l'avouer, surtout pour un protestant. Il est heureux, en tout cas, que ce principe n'ait pas régné sous Clovis, car nous en serions réduits à conduire nos enfants, pour les y faire égorger, dans les forêts druidiques. Et si quelque missionnaire chrétien va porter au milieu d'une tribu cannibale la religion de l'amour et de la civilisation, que le chef de cette tribu se hâte, de par Rousseau, de percer l'apôtre de sa sagaie. Je crois que l'empereur de la Chine est ici de l'avis de Jean-Jacques, et que les *muftis* de Constantinople seraient enchantés de réviser le *hatti-humaïoun* en s'inspirant de ces idées. Quant à moi, je suis ici (ce qui ne m'arrive pas toujours) de l'avis de l'évêque de Nîmes (2e *Lettre aux Protestants*). Oui, quand l'honorable prélat se plaint de ce que, si un protestant convaincu voulait changer de religion, il subirait une persécution morale terrible et serait peut-être obligé, pour obéir à sa conscience, de prendre le chemin de l'exil, — l'évêque de Nîmes n'exagère pas. Certainement ce néophyte romain serait fort mal vu par ses anciens coreligionnaires, alors même qu'il aurait agi dans la plus parfaite bonne foi. Il serait calomnié, ses sentiments seraient méconnus, dénaturés; les plus outrageants soupçons pèseraient sur lui; ses re-

lations les plus intimes rompraient avec lui, et je ne répondrais pas que sa famille elle-même ne le désavouât. — Mais ce qui arriverait au protestant passé au Catholicisme arriverait (et *a fortiori*) au catholique devenu protestant. Or, ce que je dis de Nîmes, je le dis, avec des variantes du plus au moins, de la France, de l'Europe, presque du monde entier. Et voilà comment l'opinion publique entend qu'on pratiquera la liberté individuelle! Ainsi, en Turquie, un mahométan a bien le droit légal d'embrasser le Christianisme; seulement il n'est pas sûr d'avoir encore le lendemain la tête sur les épaules. C'est par l'oppression de ce tyrannique préjugé que l'idolâtre reste idolâtre; le juif, juif; le turc, turc; le catholique, catholique; le protestant, protestant. D'après le système barbare régnant, le fils hérite, en même temps que des biens paternels, d'un certain dossier dogmatique, de certaines formes ecclésiastiques, vraies ou fausses, qu'il croit ou qu'il ne croit pas, n'importe! mais il est casé, enrégimenté, immatriculé. Il est protestant, il est catholique, il est juif; il mourra comme il est né, sous peine d'être flétri, maltraité peut-être. En vérité, il faut, dans certains cas, du courage, de l'héroïsme pour obéir à sa conscience, pour lutter seul contre l'opinion, pour ramer toute sa vie contre les vents et les flots. Aussi qu'arrive-t-il d'ordinaire? C'est qu'on ne cherche pas à se faire des convictions personnelles; on prend toutes faites celles de ses pères. Cela revient à dire qu'on n'en a point à soi. N'en ayant point, on ne cherche point à les communiquer. Et le monde reste immobile.[1]

[1] Il est vrai que l'opinion publique, si ridiculement exigeante, quand il s'agit d'un changement extérieur de religion, devient très-

6° De ce manque de convictions religieuses personnelles à une *préoccupation excessive* pour les choses terrestres, la pente est facile, et c'est là un nouvel obstacle que rencontre, sur son douloureux passage, la vérité qui vient du ciel et qui parle du ciel. Elle rencontre partout des gens pressés, affairés. Elle voudrait leur parler : ils n'ont pas le temps de l'entendre. C'est qu'ils ont à faire au café, à la bourse, au théâtre. Ils n'ont pas encore lu leur journal. Il faut qu'ils aillent savoir des nouvelles de Garibaldi, du Pape ou de l'empereur de la Chine. Il faut qu'ils s'informent de la hausse ou de la baisse, et que ce soir ils assistent aux débuts d'une *prima doña*. Il est évident qu'on se préoccupe avec une avidité très-naturelle, mais trop exclusive de questions politiques, économiques, indus-

coulante et n'est nullement offensée s'il s'agit de n'en prendre aucune. Ainsi elle défend à un catholique de devenir protestant, mais elle ne trouvera rien à dire s'il devient incrédule ou athée, pourvu du moins qu'il garde (hypocritement) certaines formes catholiques et que, comme Voltaire, il communie par-devant notaire, avant de mourir. M. Rosseeuw Saint-Hilaire dit, à propos de ce préjugé : « Il est bien établi aujourd'hui que tel incrédule, qui ne « met jamais les pieds dans une église, vous dira fort gravement : « Pour un million je ne voudrais pas changer de religion. » — « Il « faut avouer au reste que la chose lui serait fort difficile : on ne » change de religion que quand on en a une : or, il n'en a point. »

Il faut l'avouer aussi, les gouvernements, tout en professant le respect de la liberté de conscience, ne peuvent pas voir avec plaisir, en tant que gouvernements, une œuvre quelconque de prosélytisme, surtout quand cette œuvre se ferait dans un sens contraire à la religion de la majorité. — *A fortiori*, (ce qui est presque inévitable dans notre pays), si l'opinion publique s'en émeut, si l'agitation populaire s'en mêle, des intérêts d'ordre public seront invoqués, et tout gouvernement interviendra probablement par des mesures administratives, par la même raison que le proconsul P. Festus intervint quand l'*émeutier* Paul troublait Éphèse. « Il n'y a pas un grand saint, dit M. Renan, qui de nos jours ne fût en contravention. »

trielles, agronomiques, artistiques. On s'occupe de l'Italie qui ressuscite, de l'Orient qui se meurt, de la Chine qui s'ouvre, de l'Union américaine qui se reconstruit; on s'occupe beaucoup de lignes de fer, de percements d'isthmes, d'alignements de rues, d'acclimatation de plantes et d'animaux, de vaisseaux blindés et de libre échange; mais, hélas! on ne songe pas aux choses infinies, éternelles! Pierre l'Ermite et saint Bernard auraient beau réunir leur éloquence, s'ils revenaient nous prêcher une croisade quelconque, ils ne remueraient pas le moindre petit coin de l'Europe. La preuve — c'est que le Pape lui-même n'y réussit pas quand il s'agit de se défendre! Ce n'est pas, franchement, que j'en sois fâché. Je ne suis nullement fâché non plus qu'on améliore nos produits. Je suis enivré de sympathie quand je vois les idées de liberté, d'indépendance faire tressaillir le Vésuve et s'agiter l'Etna. Notre siècle a sans doute conscience d'une grande mission d'affranchissement politique à accomplir : ce sera sa gloire. Nous sommes prêts, s'il le faut, à bénir les drapeaux sacrés qui ombrageront sa conquête. *Vade, age et ingentem factis fer ad æthera Trojam.* Tout cela est grand et beau; — mais est-ce une raison pour oublier qu'il y a tout un ordre éternel de choses infinies qui subsiste? « Il fallait faire ces choses-ci, dit le Maître, et ne pas oublier celles-là. » Or, voilà la lacune, le vice de ce siècle qui se dit positif, qui croit avoir le sens pratique et calculer juste, et qui range tout simplement l'infini parmi les fractions négligeables de ses calculs! Certes, si le XIXe siècle s'attache aux intérêts du monde présent avec tant de passion et d'exclusion, c'est que le monde à venir lui est voilé. Et, osons le dire, ce qui a beaucoup contribué à lui voiler ce monde à venir,

c'est que le Catholicisme, chargé de lui faire voir ce monde invisible et de le représenter, s'est tellement laissé préoccuper de son royaume de la terre, a montré un tel goût pour les terrestres pouvoirs, que l'esprit du siècle en a été induit en tentation. A voir le Catholicisme jeter officiellement, du haut de ses chaires, de si superbes dédains sur ces mêmes biens qu'il retenait d'en bas avec tant de passion, ce siècle s'est laissé moins persuader par la théorie que par la pratique, et a cru d'autant plus facilement qu'il pouvait se permettre de préférer le royaume de la terre au royaume des cieux, que le représentant du ciel lui-même semblait lui donner l'exemple d'un goût très-marqué pour celui-là. Et l'opinion publique — en France du moins — regarde tellement le Catholicisme comme le représentant authentique du Christianisme, que le Christianisme a été ainsi déplorablement compromis par l'Église qui était censée le représenter.

Cette réflexion m'amène à une grande et nouvelle difficulté que je tiens à signaler. C'est :

7° *La confusion du Catholicisme avec le Christianisme.*

La France catholique se partage en deux grandes classes d'esprits : les croyants et les libre-penseurs. Or, voici le raisonnement des uns et des autres :

« Le Christianisme est vrai — donc le Catholicisme est vrai. »

« Le Catholicisme est faux — donc le Christianisme est faux. »

Voilà la double et fatale erreur dans laquelle oscille en France la majorité de ceux qui raisonnent, sans s'apercevoir du vaste *entre-deux* qu'ils font franchir, d'un bond, à leur intrépide logique.

Les croyants—je parle ici des bons esprits qui se sont rendu compte de leur foi — ont été frappés des preuves de la religion chrétienne. Ces preuves les ont conduits, ces nobles vaincus, jusqu'en face du Christ, et là l'exclamation du centenier est sortie de leurs poitrines oppressées par la vérité : « Certainement cet homme était le fils de Dieu, certainement le Christianisme est la vérité ! » Mais dès que la puissance de la vérité a tiré de leurs cœurs ce sincère aveu, voici venir le Catholicisme qui se présente et qui s'en empare, en revendiquant pour lui tout le bénéfice. « Le Christianisme, c'est moi ! » Voilà sa prétention. Et, chose étrange ! ces hommes intelligents, qui ont été peut-être difficiles en fait de preuves, avant d'admettre le Christianisme, ne songent pas même à demander ses titres au Catholicisme, tant il va sans dire que pour eux, Catholicisme et Christianisme c'est tout un ; tant pour eux l'un implique l'autre ; tant ils les font solidaires l'un de l'autre, soit en les enveloppant dans un même dédain, soit en les confondant dans un même hommage. — Ils avaient des doutes sur la divinité du *Catholicisme* : on leur a fourni des preuves de la divinité du *Christianisme*. Ces preuves ont porté. Le Catholicisme est désormais absous : il passera tout entier par la porte qu'a ouverte le Christianisme et se substituera à lui. O puissance tyrannique du préjugé ! O faiblesse des plus fortes intelligences ! Parce que le Christianisme sera reconnu vrai, on acceptera, sans autre enquête, le Catholicisme, et l'on ne s'apercevra ni de l'erreur de la logique, ni de l'iniquité de l'usurpation !

Le phénomène inverse se rencontre peut-être plus fréquemment encore. — Bien des esprits d'élite, noblement

épris des droits de la conscience et de la raison humaine, jaloux des saintes prérogatives de la liberté, ambitieux de progrès, sont offusqués des prétentions du Catholicisme. Citoyens émancipés du XIXe siècle, fiers d'être les pionniers de l'humanité, ils ne peuvent pas souffrir cet importun vieillard qui vient poser son *veto* sur les droits les plus sacrés de la conscience, qui trouble les lois saintes de la nature et de la famille, qui consacre l'enlèvement des Mortara, bâillonne l'intelligence, tourne le dos au progrès, et n'a qu'un tragique refrain d'anathèmes à l'adresse de quiconque ne courbe pas la tête devant ses dogmes surannés. Nous comprenons certes que des âmes indépendantes, secouant, comme un mauvais cauchemar, cette autorité qui leur pèse, se révoltent et s'écrient[1] avec Lamennais : « Le Catholicisme n'est pas la vérité! »

En tout cas, ce ne sera pas nous qui nous scandaliserons d'une telle découverte. Mais ce qui nous épouvante, c'est la conséquence précipitée et excessive qu'on en tire presque régulièrement.

« Le Catholicisme n'est pas vrai : donc le Christianisme n'est pas vrai » Ah! pourquoi rendre le Catholicisme et le Christianisme solidaires l'un de l'autre, Qui dira combien cette fatale confusion a fait d'incrédules? [2] Mais quand on se pique de bien raisonner, on ne se paie pas d'un pareil syllogisme. Par horreur de M. Veuillot on ne va pas serrer la main à Voltaire. Il vaut la peine de réfléchir sérieusement, avant de prendre une pareille détermination. Entre ces prémisses : « le Catholicisme

[1] Je croirais plutôt qu'ils se le diront à voix basse.

[2] Nous sommes convaincu que c'est cette déplorable confusion qui a conduit Lamennais (et tant d'autres) hors du Christianisme.

« n'est pas la vérité » prémisses acceptables, et cette conclusion : « donc le Christianisme n'est pas la vérité », se trouve un tout petit *entre-deux* que vous n'avez pas aperçu.

Voudrais-je parler du Protestantisme? Mais pas possible! Ce pauvre protestantisme a été si bien réfuté par Bossuet et mieux encore par Louis XIV! Il est si morcelé, me dirait-on, tant de sectes le dévorent! C'est une Babel, ce n'est pas une religion. Où sont ses titres? où ses droits? D'où vient-il? d'où sort-il? Hier il n'était pas, il n'existe que par l'Église sa mère, qu'il a reniée. Vous ne voudriez pas sans doute qu'on se fût affranchi de l'autorité du Pape, qui après tout est antique, imposante, respectable, pour tomber sous la férule de Luther ou de Calvin! La belle affaire que de changer de joug! Non! si le Christianisme était vrai, le Catholicisme serait vrai, car il est son héritier légitime; mais la preuve que le Christianisme n'est pas vrai c'est que le Catholicisme est absurde. Or, en dehors du Catholicisme, il n'y a, dans la Chrétienté, que les divagations de la secte. Nous ne nous y arrêterons pas. Nous avons hâte d'entrer dans les *templa serena* de la philosophie. Nous sommes conséquents.

Les écrivains catholiques n'ont pas manqué, d'accord ici avec ces incrédules dont nous parlons, de poser le dilemme : *Catholicisme ou Incrédulité.* « En fin de compte, « dit sérieusement M. Aug. Nicolas, il n'y a que deux « principes : le Catholicisme et le Rationalisme, qui se « résout dans l'athéisme. » Et Lamennais : « catholique ou « athée : choisissez. » En nous mettant ainsi le marché à la main et en n'offrant le choix qu'entre ces deux alternati-

ves, la tactique de nos logiciens était de nous faire refluer, par horreur de l'athéisme, jusqu'au Catholicisme ultramontain. Comment faire? Entre deux maux, se dit-on, il faut choisir le moindre; et on reste catholique romain.

Mais ce dilemme *cornutum* ne nous effraie pas. Comment! entre Rome, la Rome ultramontaine et l'athéisme, il n'y a rien logiquement? A qui donc voulez-vous en faire accroire? Il est commode, en vérité, par amour de la logique, de supprimer la moitié du monde chrétien! Moi, je dis qu'entre Rome et l'athéisme, il y a le Christ tout entier. Le Christ sauf les prêtres, sauf l'absurdité dogmatique, sauf la magie sacramentelle, sauf la hiérarchie tyrannique, sauf les surcharges traditionnelles, sauf l'oppression de la conscience individuelle. Le Christ, seul et directement en contact avec chaque âme, épanchant de lui à elle le flot intarissable et pur de son âme divine, comme jadis, au saint souper, quand il communiait avec Jean! Je vous appelle en témoignage, nuées de croyants, myriades d'âmes élues et chrétiennes; levez-vous par cent millions, martyrs vénérés, découvrez vos sacrés stygmates; œuvres prodigieuses et chrétiennes, glorifiez l'esprit de Celui qui vous inspira, et opposez, au dilemme prétentieux et faux d'une logique menteuse, le grand fait de la religion individuelle, du Christianisme libre, libre sous l'autorité de la parole, de l'exemple, de l'amour, de l'Esprit du Christ!

Il est vrai que ce point de vue éminemment spiritualiste, cette autorité morale et non plus grossièrement matérielle et visible, n'a de valeur que pour les âmes sérieuses; et un dernier mais terrible obstacle que j'ai à constater, c'est :

8° *Notre légèreté française.* J'ai déjà essayé de démontrer qu'il ne doit pas y avoir incompatibilité entre une race quelconque et la vérité; que la vérité est universelle; qu'elle se fait tout à tous en demeurant elle-même. Que s'il y a dans une race — comme il y a dans tous les individus — des défauts de caractère qui lui soient antipathiques, la vérité aura soin de les amender et de les faire disparaître : c'est là son affaire et sa mission.

Cependant, il faut bien le reconnaître, il y a certaines prédispositions natives qui opposent à la vérité une résistance plus efficace. C'est ce qui se rencontre chez les hommes légers, superficiels, dont les mœurs sont frivoles comme le caractère. Or, n'est-ce pas là précisément ce qu'on reproche à notre nation? Et n'y a-t-il pas de quoi devenir sombre de découragement, que de se poser cette question : « Le peuple de Voltaire pourra-t-il jamais être le peuple de Jésus-Christ? » Qu'on vienne en France, qu'on rie comme Rabelais, comme Arouet, comme M. About, on est sûr de faire fortune: et en France, faire rire, c'est démontrer. Or, il est très-facile de trouver partout, même dans les Saintes-Écritures, une pâture pour notre rire national. Et le public rit d'autant plus volontiers et se laisse d'autant plus persuader par les plaisanteries qui attaquent la religion, qu'il voit toujours, par derrière la religion, le prêtre, le joug moral, le despotisme qui répugnent à ses instincts.

Je dois bien le reconnaître, je crois pour moi que cette légèreté nationale est la grande raison psychologique qui a empêché la Réforme de prendre racine en France. Je ne sais pas de qui cela fait l'éloge, mais je suis bien convaincu que si les François Ier, si les Henri, si les

Médicis, si les Guise, si la cour, si les grands, si les Français enfin avaient été des âmes sérieuses, des consciences capables d'aller au fond de la question religieuse, de rompre avec le vice, de se laisser saisir par la grandeur morale de la vérité,—depuis longtemps la France serait protestante. Aussi bien, les intérêts de la politique et de la liberté l'y poussaient : mais cette nourriture spirituelle était trop forte encore pour le tempérament moral de notre pays ; et surtout l'esprit frivole de la cour ne pouvait pas s'accommoder des austérités d'une religion qui prenait au sérieux le devoir et ne remplaçait pas la vertu par la confession. Le caractère français ne devait pas trouver son compte au rigorisme huguenot. Cependant les grands caractères qui ont été façonnés par la Réforme, et dont les historiens contemporains nous ont révélé la sublimité, n'appartenaient pas à une autre race que leurs adversaires : quelquefois ils appartenaient à la même famille. Il n'y a donc pas absolument dans le génie français un obstacle dirimant et invincible à ce qu'il prenne au sérieux la vérité.

Au reste, la Providence tient dans ses mains des éléments régénérateurs. — Nos malheurs publics, l'influence de quelques génies graves et religieux, l'âge peut-être qui rend sérieux les peuples comme les individus — peuvent amender nos défauts de race. Aussi bien nous sommes en progrès. La France n'est pas autant incrédule de nos jours qu'au siècle passé, et surtout elle l'est autrement. Même ses professeurs d'incrédulité sont des hommes respectueux pour le sentiment religieux. Notre scepticisme souffre d'être le scepticisme ; il voudrait être la foi ; mais nous ne savons pas où trouver la foi.

Un vague et mystérieux besoin de Dieu a saisi les âmes d'élite. C'est un noble tourment que celui qui a arraché à MM. Hugo et Musset leurs strophes à Voltaire, sublimes d'imprécation. On a beau rééditer Voltaire, le cœur de la France n'est pas avec cet homme sans cœur, par conséquent sans religion. La France pourra bien être encore incrédule avec M. Renan, elle ne le sera pas avec Arouet. Oui, elle souffre de ne pas croire, elle a besoin d'infini. Elle s'assied, muette et triste, sur le sépulcre scellé du Christ. N'est-ce pas encore le troisième jour, le jour de la résurrection? « Dites-moi, s'écrie-t-» elle avec M. Michelet, s'est-il élevé quelque part un » autel nouveau? »

Oh! tant mieux qu'elle souffre! J'aime mieux qu'elle souffre que si elle raillait. Cette souffrance même est un progrès, une espérance, une prophétie!

CHAPITRE IV.

AVENIR DE LA VÉRITÉ. — RAYONS D'ESPÉRANCE.

> Un Christianisme individuel et libre, avec d'innombrables variétés intérieures, comme fut celui des trois premiers siècles de l'Église, nous semble l'avenir religieux de l'Europe.
>
> M. RENAN.

Quoi qu'il en soit, la vérité est la vérité : l'homme est fait pour elle, et Dieu veut leur union. Nous avons cette

conviction inébranlable, que Dieu n'a pas fait l'homme pour l'envelopper de ténèbres et puis le coucher dans le sépulcre. Regardez : qu'y a-t-il là-haut, sur votre tête? N'est-ce pas le soleil? Eh! quoi! Dieu aurait fait un soleil pour le monde matériel et point de soleil pour le monde moral!

Oui, il y a un soleil moral. Vous ne voyez que le brouillard, — mais vous ne verriez pas même le brouillard, si par derrière il n'y avait un océan de lumière; les quelques rayons tamisés à travers la brume nous font croire à l'immense foyer. Ces lueurs crépusculaires, qu'est-ce donc?

Est-ce le soir? Est-ce l'aurore?

C'est l'aurore, n'en doutez pas... Ecoutez : n'entendez-vous pas un sourd déchirement qui se fait dans les entrailles du monde? C'est un grand travail d'enfantement. Ces douleurs, auxquelles vous assistez, qu'elles soient bénies! elles seront fécondes!

C'est à présent le temps de l'écroulement des vieilles choses : les vieux régimes s'en vont, la vieille Chine s'en va, le vieil Islam s'en va, le vieux Catholicisme s'en va.

Nous n'ignorons pas qu'il a redoré ses cadres vermoulus, replâtré ses cathédrales, recrépi ses forteresses, — mais qu'importe! Il n'a plus même l'espoir de se réfugier à Gaëte. Que voulez-vous? Avec son prestige d'emprunt, avec ses richesses colossales, avec ses pompeux décors, avec son passé plongeant ses racines dans plus de dix siècles — le Catholicisme manque de sève au-dedans.

Dans la crise suprême par où il est passé depuis 93, s'il avait pu se défendre, il se serait défendu. Ni les

occasions, ni le génie, ni le pouvoir, ni la passion ne lui ont manqué. Mais ses défenseurs ont été ses plus compromettants adversaires.

Nous les avons vus, ces athlètes illustres, tomber avec quelques pans de la muraille croulante ou passer à l'ennemi. — Si Rome avait pu être sauvée, les bras de ses héros n'y auraient-ils pas suffi?

. . . . Si Pergama dextrâ
Defendi possent, étiam hâc defensa fuissent.

Mais Lamennais n'a-t-il pas été contraint, par son inexorable logique, à briser le cercle de fer qu'il avait scellé autour de la place et qui s'est trouvé vicieux? — Et que sont devenus les grands bastions de défense si savamment élevés par les généraux en chef de Maistre, de Bonald — ajouterai-je Châteaubriand? et parlerai-je de M. Veuillot?

Châteaubriand n'a pas bâti de bastion; c'est notre charmant Raphaël qui est venu peindre ses fresques admirables sur les murs chancelants de l'Eglise; mais ce ne sont pas des coups de pinceau qui consolident un édifice : c'est du bon ciment et des pierres de taille qu'il fallait.

J'ai parlé de M. Veuillot, cette espèce de relique vivante du moyen âge, qui me fait l'effet d'un grand inquisiteur se promenant en robe rouge sur la place de la Concorde, et s'asseyant, triste et découragé, lui, M. Veuillot, en face de l'obélisque : deux débris; car M. Veuillot n'est déjà plus qu'un débris de lui-même; et ses colères, teintes de sang, chaudes de la braise des bûchers, ses colères qui nous auraient effrayés il y a

trois siècles, qui nous amusaient beaucoup il y a quelques années, ne peuvent plus même nous amuser.

Ces hommes-là ont été bientôt morts, parce qu'ils étaient les représentants des morts.

Il est vrai que quelques âmes d'élite avaient cru concilier l'esprit du Catholicisme avec l'esprit moderne. « *Au-* « *dessous* de notre foi à l'autorité infaillible, dit M. de « Montalembert, gardons aussi la foi aux nobles instincts « de notre jeunesse, aux principes de la liberté. » Reste à savoir comment concilier ces nobles instincts qui veulent la liberté des peuples, avec l'affection filiale pour le Saint-Siége qui ne veut pas cette liberté. — Lacordaire a bien montré comment cette contradiction s'arrange. Avant la guerre d'Italie, en parlant du domaine de l'Eglise, il disait : « L'état actuel est intolérable. » Après la guerre, il proteste que « la piété filiale a pris chez lui le dessus. » Ces hommes-là ont attelé, au même char, deux chevaux : l'un à l'avant, l'autre à l'arrière ; et les deux chevaux tirent en sens inverse. — Il y a deux hommes en eux : le libéral et le catholique, mais le catholique tuera le libéral ou le libéral tuera le catholique.

Dans ses récentes perplexités, le Catholicisme a eu recours aux grands moyens : il a inventé des dogmes. On ne voit pas que le besoin de dogmes nouveaux se fît généralement sentir ; on ne voit pas ce que le monde y a gagné ; et la Vierge immaculée ne semble pas avoir su beaucoup de gré à Pie IX de l'honneur qu'il lui a fait.

Mais, malgré le génie de ses défenseurs, malgré la proclamation de dogmes nouveaux, malgré son alliance obstinée avec le passé, le Catholicisme est impuissant à empêcher l'éclosion de l'avenir.

L'opinion l'abandonne de plus en plus. Les productions historiques les plus importantes annoncent que l'esprit public revient aux chrétiens émancipés du Catholicisme. L'histoire est refaite. Les calomnies saintement amassées autour du nom réformé, sont jugées en cour d'appel. Aux Loriquet et aux Audin, succèdent les H. Martin, les Michelet, les Quinet, les Weiss, les Dargaud, etc. — Qu'on me permette d'emprunter les pages suivantes à un auteur protestant dont, au reste, on pourra apprécier les raisons et vérifier les citations :

« De beaux talents, d'ardentes convictions se consacrent à nous réhabiliter. A lire, dans leurs pages réparatrices, l'histoire de nos glorieux ancêtres, nous avons lieu d'être fiers. Jamais ni dans Rome ni dans la Grèce antique, ni dans l'histoire moderne, plus nobles, plus saintes, plus héroïques figures que celles de nos Condé, de nos Duplessis Mornay, de nos Coligny, de nos Lanoue, de nos d'Albret, et de tant d'autres plus humbles dans leurs rôles historiques, mais non moins grands par l'âme et par la foi ! Et ce sont des écrivains catholiques qui nous ont rendu le service éminent de nous restituer nos grands ancêtres, et de nous les faire admirer comme à nouveau sur le piédestal qu'ils leur ont dressé. « Aujourd'hui, dit « M. Laboulaye, MM. Michelet, Martin, R. Saint-Hilaire, « J. Simon exaltent les premiers martyrs protestants. « Croit-on qu'il soit indifférent pour le Catholicisme de « remuer ces cendres mal éteintes, au risque de ranger « contre lui des hommes dont on ne peut méconnaître « ni l'honnêteté, ni le talent ? Ne voit-on pas qu'on dé- « chaîne une tempête, dont on s'effraiera quand il sera « trop tard ? » Les historiens contemporains ont compris

que le berceau de la Réforme était le berceau de la liberté, et ils sont revenus avec amour et sympathie à ce berceau sanglant qui contenait le monde nouveau.

» Non-seulement l'esprit public rend justice à nos protestants du passé, mais aussi à nos protestants contemporains, et cela par un de ses organes les plus éclatants : l'Académie française. Ne sommes-nous pas accoutumés, depuis plusieurs années, à voir ce corps imposant décerner ses plus beaux lauriers à quelqu'un de nos coreligionnaires ? Ce qui ne montre pas seulement le mérite de nos frères couronnés, mais encore l'esprit d'impartialité, je dirai presque de sympathie, du corps le plus éclairé de l'Etat pour les publications animées de notre esprit. Ainsi la belle *Histoire des protestants disséminés*, par M. Weiss ; l'*Histoire de la chute du Paganisme*, par M. Châtel ; l'*Histoire des Cathares*, par M. Schmidt ; celle de l'*Académie de Berlin*, par M. Bartholmès ; les *Etudes littéraires sur les écrivains français de la réformation*, par M. Sayous, etc., ont reçu de l'Académie française, soit le prix Gobert, soit d'autres récompenses, qui montrent combien l'esprit public, à partir des régions les plus hautes, revient à nous pour nous honorer et nous rendre justice.

» Dépasserions-nous la vérité en disant que ce qu'il y a de plus sérieux, de plus solide, de plus indépendant dans l'élite des esprits contemporains en France, se détache en principe du Catholicisme, se rapproche de nos tendances, et nous envoie souvent des paroles d'entente et comme des poignées de main ? Je ne parlerai pas des Alloury, des L. Plée, des Jourdan, des Guéroult, des T. Delord, des Texier, des Weiss, etc., etc., qui, dans la presse libérale, combattent comme nous et mieux que

nous contre l'ultramontanisme, notre adversaire commun. Nous ne voulons pourtant pas trop reconnaître cette alliance, parce que la plupart de ces hommes-là sont *intùs et in cute* les adversaires de tout Christianisme positif, et, à ce titre, les nôtres. Cependant ces hommes d'opposition, ces impitoyables démolisseurs, en faisant brèche avec tant d'éclat dans les traditions catholiques, débarrassent le terrain, renversent les bastilles, et, en fin de compte, travaillent pour nous. Ils font des ruines qui seront nos matériaux.

» Mais, nous l'avouons, ce qui nous réjouit le plus, ce qui nous rend fiers et nous enhardit à de grands espoirs, c'est d'avoir avec nous, quant à l'esprit, une grande partie de cette pléïade lumineuse qui brille dans la *Revue des Deux-Mondes*. C'est de trouver chez plusieurs de ces grands écrivains, chez les plus goûtés peut-être, un esprit ouvertement sympathique au nôtre. Ils aiment en nous l'alliance d'une foi positive avec une pensée indépendante.

» M. Ch. de Rémusat, cette plume si pure et si nuancée, si impartiale et si indépendante, cet esprit si fin, si pénétrant, qui transperce les idées les plus obscures de part en part, en épuise les complications, en surprend les délicatesses, n'a-t-il pas plusieurs fois, dans la *Revue des Deux-Mondes*, appelé l'attention de son public d'élite sur nous et sur nos principes? Sa brochure sur la *Liberté religieuse* n'a-t-elle pas défendu notre cause, et signalé toute une littérature protestante qui existait à côté du monde pensant, sans que celui-ci en appréciât la valeur ou même en soupçonnât l'existence? Ne nous a-t-il pas donné un gage plus grand encore de sympathie par la

publication des œuvres de Channing et par la biographie de ce grand protestant américain, avec les idées duquel il est si visible qu'il se sent en affinité?

» Quels noms encore emprunterai-je à cette noble phalange?

» M. Édouard La Boulaye, cet esprit éminemment sérieux, consciencieux, calme, imperturbable dans ses jugements, et d'autant plus fort qu'il est plus doux et plus mesuré, n'a-t-il pas rendu plus d'une fois un hommage sincère à notre idée protestante? « En religion comme en politique, dit-« il, l'absence d'une autorité religieuse nous effraie... « Mais... ne craignons pas de suivre le mouvement qui « emporte l'Angleterre, l'Allemagne et les Etats-Unis. Fait « pour surprendre et même pour effrayer, bientôt peut-« être il éclatera parmi nous. » Est-il possible de ne pas reconnaître dans cet homme si digne un chrétien non catholique, mais un chrétien pieux et sincère, quand on a lu son volume sur la liberté religieuse? Quel controversiste protestant a écrit une réfutation aussi irréfutable de l'immaculée conception? Lequel de nous a mieux compris et plus sympathiquement apprécié notre principe individualiste? Par le seul fait qu'il est dédié au protestant Bunsen, son livre ne montre-t-il pas quel est l'esprit de l'auteur? Ecoutez-le, relevant avec impartialité la supériorité morale du Protestantisme, en comparant les Etats protestants avec les Etats catholiques. « Cette unité « prétendue, dit-il dans sa préface, dont se glorifient « l'Espagne et l'Italie, c'est la mort. En Angleterre et aux « Etats-Unis, chacun peut discuter la vérité, attaquer « l'Evangile : c'est là cependant qu'est la foi vivante; elle « y a plus de soldats que d'ennemis. A Rome, on est ca-

« tholique ou athée; à Londres, il y a sans doute des « hommes qui ont rompu avec l'Evangile, mais en trou- « verait-on un seul qui blasphémât le Christ? » Ecoutez encore les remarquables paroles de cet écrivain aussi religieux que peu catholique : « Il reste une voie trop « peu frayée, c'est d'étudier à nouveau l'Evangile et d'y « chercher si l'on ne peut pas revenir à la foi par la rai- « son. C'est là ce qu'ont essayé Channing et Bunsen. C'est « à cette œuvre qu'en Allemagne et en France, un petit « nombre d'esprits sincères se consacre avec un dévoue- « ment qu'on ne saurait trop louer. Leur façon d'envisa- « ger le Christianisme est nouvelle et répond aux besoins « du siècle. Ils ne dédaignent ni la philosophie, ni l'his- « toire, ni la critique. Ils cherchent la vérité religieuse « comme on cherche la vérité scientifique, en dehors de « tous les systèmes et de tous les préjugés... Voici le « Christ de l'histoire, le Christ de l'Evangile et non pas des « théologiens. Voici Celui qui se nomme la voie, la vérité « et la vie. Depuis dix-huit siècles, le monde vit de son « exemple, de sa parole. Cet exemple a-t-il perdu de sa « vertu, sa parole est-elle usée? Dans les inquiétudes de « notre âme, dans ces douleurs qui ne veulent pas de « consolation, trouvons-nous dans l'Evangile et dans « l'Evangile seul le calme après lequel nous soupirons, « le seul baume qui adoucisse les plaies saignantes? Alors « l'Evangile est vrai, et la sainteté du Christ prouve sa « divinité. Que peut opposer la raison à cette vérité mo- « rale qui éclaire notre intelligence et apaise notre cœur? « Séparer le Christ de sa doctrine? De quel droit? C'est « la vie même du Christ qui est son enseignement. « Sei- « gneur, s'écriait Pierre, à qui irions-nous? Vous avez la

« parole de la vie éternelle ! » Depuis dix-huit siècles, le cri « de l'apôtre est le cri de l'humanité. » (*Préface*, XIV, XV).

» M. Saint-René Taillandier, professeur à la Faculté des lettres de Montpellier, savant *germanisant*, pont vivant jeté sur le Rhin pour faire passer en France les idées allemandes, est aussi l'un de ces écrivains éminents de la *Revue des Deux-Mondes*, qui n'ont pas caché leur sympathie à notre endroit. Il faut voir (*Préface de son Histoire et philosophie religieuse*) avec quelle verve et quelle vertueuse indignation il prend parti pour notre cause :

« A l'occasion de quelques études insérées dans ce re-
« cueil, écrit-il, on m'a reproché ma sympathie pour des
« écrivains protestants. J'accepte ce reproche comme un
« titre d'honneur. Ces haines de catholique à protestant
« et de protestant à catholique sont les reliques mons-
« trueuses d'un âge barbare. Quand j'entends des catho-
« liques maudire des protestants, j'ai grand peine, je
« l'avoue, à ne pas voir en eux des païens. Si la passion
« ne les aveuglait pas et qu'ils pussent analyser leurs
« sentiments, quel dédain de Jésus-Christ dans le mépris
« qu'ils affichent pour les communions évangéliques !
« Voilà des hommes qui, de la tradition chrétienne ar-
« rangée, modifiée par cinquante générations, ont rejeté
« certains dogmes et en ont conservé d'autres. Ce qu'ils ont
« conservé n'a sans doute qu'une médiocre valeur, puisque
« vous les accusez toujours comme des impies. Qu'est-ce
« donc ? Peu de chose, en effet : Jésus-Christ, fils de
« Dieu ! Tout homme qui accuse le Protestantisme comme
« une impiété méconnaît et accuse Jésus-Christ... Ac-
« cueillons-les plutôt comme des auxiliaires qui, ayant
« pour le combat d'autres ressources que les nôtres, peu-

« vent rendre à la cause commune des services qui nous « seraient interdits. Quand on voit la foi chrétienne... « repousser par la science de si formidables assauts, on « comprend ce cri d'un écrivain allemand : « Rendez « grâce à notre Eglise; elle est le sel du Christianisme, « et l'empêche de se corrompre. »

« M. Montégut, ce critique toujours ingénieux, parfois profond, n'est-il pas aussi un de ces bienveillants publicistes qui nous veulent du bien et nous saluent, avec un sourire cordial, toutes les fois qu'ils nous rencontrent? Dans ses *Libres opinions* ne se déclare-t-il pas contre l'autorité, pour l'individualisme? Et n'est-il pas un peu nôtre par ce côté? Ne relève-t-il pas avec satisfaction la haute supériorité morale de la race Anglo-Saxonne, supériorité qu'il rattache à la religion protestante qui développe et fortifie l'individu? Ne regrette-t-il pas que la France, pour son malheur, ait laissé passer plusieurs fois l'occasion de se prononcer pour la Réforme? — Jugeant la France actuelle incapable de liberté, il se demande avec tristesse *le remède* pour la guérir de cette infirmité morale : « Je me retournerai volontiers vers le « passé, dit-il, et je dirai qu'il sera éternellement re- « grettable que les choses n'aient pas suivi un autre « cours il y a trois siècles! — Regrets inutiles, et désor- « mais parfaitement stériles. » — Mais à mesure que l'expérience et la réflexion l'enseignent, M. Montégut semble se reprendre à l'espérance. Je ne puis résister au plaisir de transcrire encore une citation du même auteur (*Revue des Deux-Mondes*, 1 *déc.* 1859) : « Noble Eglise, « s'écrie-t-il en s'adressant à nous, qui au milieu de l'u- « niverselle décadence, comptez encore tant d'âmes

« loyales et vaillantes, courage ! *D'une manière ou d'une « autre, un grand avenir vous est réservé !* — Parlons « par paraboles et de manière à ne pas être compris des « profanes... Bien souvent en lisant les écrits du Protes- « tantisme moderne, il est venu à mon souvenir une « scène du Nouveau Testament, pleine de prophéties « obscures ou de divins pressentiments. La scène se passe « après la résurrection de Jésus... Un jour il s'arrêta pen- « sif devant Pierre et lui dit : Pierre, m'aimes-tu ? Sei- « gneur, répondit Pierre, vous savez bien que je vous « aime ! Mais le Sauveur, préoccupé d'une pensée pro- « phétique, arrêta sur lui ce regard limpide qui avait si « souvent déconcerté les scribes et les pharisiens. Ayons « l'audace d'interpréter le langage de ce regard. Il disait : « Pierre, je te connais ; tu as été bien souvent l'objet de « mes soucis. Pierre, tu as eu le dévouement sans bornes, « mais aussi la lâche défaillance, la nature charnelle de « l'homme du peuple. Tu n'es mené que par l'instinct... « il t'arrivera de persécuter l'innocent et de verser le sang « du juste. Toi qui es sorti de la pauvreté, tu renieras « tes frères et tu pactiseras volontiers avec les heureux « et les riches. Le Pharisaïsme t'envahira... tu diras « comme les persécuteurs de la synagogue : les œuvres « sont tout, car elles sont visibles : et qu'est-ce que la foi « sans les œuvres ?... Mais un autre viendra qui ceindra « le glaive et qui te poussera là où tu ne voudras pas aller : « l'apôtre de la parole vivante et de la justification par « la foi. »

« Tous nos lecteurs sont du secret et voient transparaître la pensée de M. Montégut qui signifie, si elle signifie quelque chose, qu'après le règne de l'Eglise de Pierre,

bâtie sur le mérite des œuvres, le sceptre passera à l'Eglise qui a posé ses fondements sur le dogme de la justification par la foi.

» Et M. Prévost-Paradol, qui tout d'un coup s'est élevé au premier rang parmi les publicistes contemporains, ne pouvons-nous pas avec orgueil le compter au nombre de nos meilleurs amis? N'est-il pas comme assis dans nos rangs? Ne nous a-t-il pas donné les gages les plus certains qu'il était bien notre frère? Si nous avons quelqu'un de nos orateurs, quelqu'une de nos publications importantes, quelqu'une de nos fêtes historiques à signaler au grand public, ou quelque grief à faire valoir, sa plume fine et puissante n'est-elle pas toujours taillée pour nous servir? N'est-elle pas là toujours prête, cordiale, bienveillante? N'a-t-elle pas écrit, pour nous défendre, « *La liberté religieuse* » ? Ne nous a-t-il pas rendu l'éminent service de faire connaître notre Samuel Vincent à la France, en éditant les « *Vues sur le Protestantisme* », et en faisant pour Vincent ce que M. Ch. de Rémusat avait fait pour Channing? Dans la belle préface dont M. P.-Paradol fait précéder sa publication, ses conclusions bien nettes et sans paraboles sont que l'avenir appartient au Protestantisme, non pas seulement par la nature de ses idées, mais encore par sa position géographique et son activité conquérante.

» Cette activité conquérante est prodigieuse, et c'est sur elle que le Protestantisme a le droit de fonder les plus vastes, les plus certaines espérances. « Si l'on me-
« sure, dit M. Michel Chevalier, les progrès respectifs
« accomplis depuis 1814 par les chrétiens non catho-
« liques et qu'on les compare à l'avancement de puissance

« que les catholiques ont obtenu, on est stupéfait de la « disproportion. L'Angleterre a conquis l'Inde. En Amé- « rique elle a répandu la civilisation au nord du continent, « dans le désert du haut Canada. Elle s'est emparée, par « le labeur de ses enfants, de toutes les positions d'une « île, la Nouvelle-Hollande, qui est aussi vaste qu'un « continent, et elle a jeté des rejetons dans les plus « importants des Archipels dont le grand Océan est par- « semé. Les Etats-Unis se sont agrandis prodigieuse- « ment... ils sont assis maintenant sur les deux Océans. « San-Francisco fait le pendant de New-York... Ils ont « fait leur preuve de supériorité sur les nations catholi- « ques du nouveau-monde et ils les ont soumises à une « espèce de souveraineté qui n'est plus même contestée... « Évidemment la balance des forces entre la civilisation « catholique et la civilisation non catholique a été boule- « versée depuis 1789. »

« Après M. Michel Chevalier, écoutons M. John Lemoine :

« L'esprit de Celui qui marchait sur les eaux, dit l'émi- « nent écrivain (*Débats, mai* 1852), poursuit à travers « les mers l'œuvre d'expansion et de propagation qui ne « doit finir qu'avec l'accomplissement des temps. Pendant « que les Anglais marchent à l'assaut de la vieille Asie, « voici de l'autre côté du monde que les Américains se « mettent aussi en marche pour y arriver par l'Océan « pacifique. Le gouvernement des Etats-Unis envoie une « escadre au Japon *avec ce principe que*... « c'est le droit « des nations civilisées et chrétiennes de forcer les bar- « bares à se soumettre à la loi générale des nations »... ils « se défendent très-expressément de toute intention de

« prosélytisme religieux; mais ils ont beau faire, ils sont « missionnaires malgré eux : ce n'est pas la société offi- « cielle qui fait du prosélytisme; l'armée des missions « est composée de volontaires et se recrute en général « parmi les indépendants. Les gouvernements d'Angle- « terre et des Etats-Unis ont beau assurer les Chinois et « les Japonais qu'ils ne veulent pas les convertir : cela « n'arrêtera pas plus la propagande religieuse que la ro- « tation de la terre. »

« La *Revue des Deux-Mondes* a publié récemment (en 59) une série d'articles qui confirment ce qui précède et constatent de nouveaux progrès accomplis.

« Le seul rêve du Yankee est d'agrandir son empire... « A l'intérieur, des terres fertiles attendront encore le « travailleur qui doit les défricher : c'est aux frontières « qu'est le mouvement. Là est la ligne qu'il faut reculer « sans cesse... Qui n'a eu dans nos campagnes l'occasion « d'étudier les bizarres allures de la chèvre attachée « dans un pré? Négligeant l'herbe qui entoure son piquet, « elle ira invariablement chercher sa nourriture à l'extré- « mité de la corde que raidissent tous ses efforts... L'on « voit de longues files de chariots se dirigeant vers les « silencieux déserts de l'Ouest... Ce n'est plus le tra- « vailleur qui reviendra dans sa patrie : c'est le colon « intrépide dont le seul but est de se fixer sur la terre « qu'il défrichera : agrandissement territorial, coloni- « sation, industrie, l'heureux Yankee a su tout réunir « dans le nouveau pays qu'il s'est assimilé, et son rôle « sera beau dans le magnifique avenir réservé à cet « Océan si peu fréquenté, il y a trente ans. San-Francisco « et Sidney couvriront le Pacifique de flottes marchandes

« décuples, et deviendront les deux centres maritimes de « ces deux moitiés du monde. Dans quelque temps, la « Nouvelle-Zélande ne le cédera sans doute en rien à « l'Angleterre. Des villes, aujourd'hui inconnues, vont « devenir les rivales de Londres et de New-Yorck. — « Les rares colonies françaises ou espagnoles semblent « végéter et dépérir : la race latine n'a nullement cette « force d'expansion et de colonisation qui est à un si haut « degré dans le sang de la race anglo-saxonne. Que reste-« t-il de l'Amérique espagnole? Rien! Il y a vingt-cinq « ans que furent découvertes les mines inépuisables de « Copiapo. Qu'on supprime ces mines : il ne reste rien. « Qu'on supprime les placers de San-Francisco : il reste « une population industrielle, des villes, etc.

« Or, ce prodigieux développement, qui grandit comme un polype aux mille bras, se fait au profit du Protestantisme. Ecoutons là-dessus M. Renan : « Les nations colo-« nisatrices sont presque toutes protestantes. Le Protes-« tantisme, par sa tendance individualiste, par la simpli-« cité de ses moyens, son peu de besoin de communier « avec le reste de la chrétienté, semble par excellence la « religion du colon. Avec sa Bible, l'Anglais trouve, au « fond de l'Océanie, l'aliment religieux que le catholique « ne peut recevoir, sans tout un établissement d'évêques « et de prêtres. — On estime que si tous les catholiques « qui émigrent aux Etats-Unis étaient restés fidèles à leur « culte, ils formeraient une population de 7,500,000. Or, « les Etats-Unis ne renferment que 2 millions de catho-« liques, malgré l'annexion du Texas et de la Californie. » (M. Renan, *Avenir des religions.*) » Par quelles mains, par « quels peuples, remarque M. P.-Paradol, se font tous les

« jours les progrès si constants et si heureux de la civili-
« sation? Sur dix hommes qui, la hache et le fusil à la
« main, s'avançant dans les solitudes inexplorées, y éta-
« blissent leurs demeures et bientôt une cité, y fondent
« une famille et bientôt un Etat, un seul à peine appar-
« tient à l'Eglise romaine, et, le plus souvent, s'il n'en
« sort pas lui-même, il n'y maintient pas ses enfants. » —
« Presque toute l'Océanie semble appelée à devenir pro-
« testante : il y a là une sourde conquête dont les résul-
« tats sont incalculables. » (M. Renan.)

RÉSUMÉ ET CONCLUSION.

Il peut vous sembler, lecteur, que je vous ai conduit bien loin. Oui, géographiquement parlant : non, au point de vue de l'idée. On dit que, de nos jours, il n'y a plus de distance : cela est vrai excellemment pour l'esprit. Croyez-vous qu'il ne s'établisse pas une solidarité de plus en plus profonde entre les peuples, et que les triomphes d'une idée vraie de l'autre côté de l'hémisphère ne fassent pas pencher le Vieux Monde vers le Nouveau? — Mais s'il vous tarde de revenir, revenons et cette fois pour conclure.

Si l'histoire a quelques enseignements, la conscience quelque autorité, la raison quelques lumières; si le monde des faits et le monde des idées ne sont pas un mirage, une ironie; si sur cette terre, encore, hélas! tant immergée dans le doute et dans la nuit, nous pouvons trouver un roc et y poser ferme le pied, — voici ce qui pour nous est et demeure la plus inébranlable certitude.

Le Christianisme, *tel qu'il est dans l'Evangile,* a enfanté le monde moderne : les idées généreuses d'examen, d'individualité, de liberté, de tolérance, de frater-

nité, d'égalité, de progrès, qui sont les grandes idées modernes, — sont siennes. Il les fit naître, il les avoue, il les propage : il consacre à cette sainte propagande les vertus de ses fidèles, le génie de ses écrivains, les ailes de ses vaisseaux.

Le Christianisme, *tel que l'a dénaturé la tradition*, a enfanté le moyen âge : les idées de foi implicite, de soumission passive, d'abdication individuelle, d'asservissement intellectuel, d'absolutisme politique, d'intolérance, d'extirpation de la libre pensée, d'inégalité de caste et d'immobilité, — ces idées-là sont siennes.

Toutes les forces d'inertie, d'obstination, de passion qui lui restent, il les emploie à réagir contre les idées modernes. Il me semble voir, accroupi sur le rocher immobile du Capitole, un sphinx colossal de granit, frémissant au passage du progrès. Tandis que celui-ci est emporté à toute vapeur sur son char enflammé, le sphinx n'est occupé qu'à lui lancer l'anathème qui se perd dans la fumée et dans le bruit.

Le Christianisme, tel qu'il est dans l'Evangile, est une religion spiritualiste quant au dogme, quant à l'Eglise, quant au culte, quant à la morale.

Le Christianisme, tel que l'a dénaturé la tradition, est matérialiste quant au dogme, quant à l'Eglise, quant au culte, quant à la morale.

Le Christianisme de l'Evangile s'harmonise parfaitement avec l'État moderne, qui est l'incarnation des idées modernes.

Le Christianisme de la tradition a protesté, proteste et protestera, jusqu'à extinction, contre tout régime politique fondé sur les idées modernes : de là, un conflit ir-

rémédiable, à outrance ; conflit sourd ou flagrant, mais éternel entre l'Eglise ancienne et l'État moderne.

La séparation du temporel et du spirituel, c'est-à-dire de l'Eglise et de l'Etat, serait sans doute un moyen, tout en respectant le jeu des deux pouvoirs, d'amoindrir le frottement. Mais le Catholicisme montre avec quelle opiniâtreté il tient à cette union dont il fait dépendre son existence même.

L'esprit évangélique se prête volontiers à la séparation des deux pouvoirs, et en déplore la confusion.

Quoi qu'il en soit, la séparation de l'Eglise et de l'Etat n'empêchera jamais celle-là de souffler son esprit, du fond de la sacristie : et cet esprit, s'il est hostile aux idées politiques de l'Etat, troublera toujours l'Etat.

Ce qu'il faudrait, ce n'est pas seulement la séparation des pouvoirs, c'est l'harmonie des pouvoirs :

Etat moderne, Eglise moderne.

La philosophie ne saurait prétendre à remplacer la religion ; car, insuffisante pour répondre aux besoins de l'individu, elle ne pourrait suffire non plus pour répondre aux besoins de la société.

Mais le Christianisme, tel qu'il est en soi, non pas ce Christianisme livré entre les mains des hommes, et dont on pourrait dire, comme du Christ : « Ils en ont fait tout ce qu'ils ont voulu », mais le Christianisme du Christ, ce Christianisme si grand dans sa simplicité, si beau, si jeune, si libéral, — le dirai-je? si aimable, — n'est-ce pas lui et lui seul qui répond aux besoins éternels de l'âme humaine? N'est-ce pas lui qui met la goutte d'huile dans le rouage social ? N'est-ce pas lui qui pousse l'humanité à travers toutes les émancipations, vers tous les déve-

loppements, et qui prévient les déviations du char par le frein sacré de la conscience?

Une société qui aurait jeté dans ses fondements le Christianisme libre, individuel, le Christianisme pur et simple, serait à l'abri de tout conflit avec un clergé quelconque. Il n'y aurait plus, à proprement parler, de clergé. Il ne resterait plus que l'esprit chrétien et l'esprit moderne, deux souffles en un, se mêlant pour faire voguer à toutes voiles le vaisseau de l'humanité vers l'idéal qu'il poursuit, sans avoir à remorquer désormais le cadavre immense du passé.

Si le Christianisme — le Christianisme de Jésus-Christ — est la vérité, il est la vérité, pour l'État comme pour l'individu; pour le monde entier comme pour un peuple. Toutes les difficultés tirées du caractère national, du fait accompli, des intérêts, des préjugés de tout ordre, tout cela ce sont des cimes à gravir, des fossés à combler, des bastions à emporter, tout cela ne doit diminuer ni notre foi à la victoire, ni notre ardeur au combat. — Il faut donc combattre? Eh! sans doute. Y eut-il jamais conquête sans combat? A quel plus beau travail voulez-vous que Dieu occupe l'homme sur la terre? Et quelle conquête plus précieuse que celle de la vérité, pour nous d'abord, pour les nôtres ensuite, pour tous enfin! La vérité, n'est-ce pas un butin qu'on est impatient de partager?

Qu'y a-t-il donc à faire? — Nous n'userons pas d'ambages: Il y a à ne plus conserver de complicité, même apparente, avec un établissement religieux auquel on ne croit pas, et surtout si l'on est convaincu qu'il est devenu la grande pierre d'achoppement posée sur le che-

min de l'humanité moderne. Il y a à être conséquent et à faire passer dans les faits ce qui est déjà dans l'idée. Il y a, en un mot, à être sincère pratiquement. Je comprends qu'on doive du respect à une forme religieuse où l'on est né; mais ce respect, à quelque degré qu'il arrive, n'a jamais le droit de porter atteinte à la liberté individuelle. Je ne comprends pas que, si l'on croit cette forme un embarras permanent pour la civilisation, on consente encore à faire partie intégrante de cet embarras. — Mais on ne peut pas, prétendez-vous, libres penseurs, se méprendre sur vos sentiments, puisque dans vos discussions, dans vos écrits, vous ne cachez pas votre pensée, puisque vous la répandez peut-être dans le monde entier. — Sans doute, on connaît votre pensée, et voilà pourquoi l'on est étonné de votre position dans un milieu officiel qui n'est pas fait pour vous. Tenez-le pour certain, le public est infiniment plus frappé de ce que vous faites que de ce que vous dites. Dans ce siècle où l'on parle tant, c'est l'action surtout qui compte. L'héroïque Luther et ses courageux amis auraient eu beau employer leur éloquence à écrire contre l'Église romaine : c'est l'acte même de leur séparation qui a déterminé la Réforme et fondé l'ère moderne. Est-ce à dire que nous sollicitions les esprits indépendants auxquels nous nous adressons, à se déclarer publiquement luthériens ou réformés? Mais ce serait peut-être les pousser à l'hypocrisie par un autre côté. Car s'ils ne sont ni catholiques ni incrédules, ils ne sont ni calvinistes ni luthériens.

Cependant les formes protestantes, dans leurs diversités, peuvent abriter tant de convictions fortement individuelles et tant de sincérités, en même temps qu'elles

peuvent si bien satisfaire au besoin d'édification positive, que je comprends et que j'honore le courage de quelques-uns de ces esprits distingués, de ces cœurs vaillants qui se sont déclarés pour l'une des formes libres du Protestantisme [1].

Mais nous ne voulons pousser personne à aucune des formes actuelles du Protestantisme ; seulement, nous disons ceci : Hommes indépendants, quoi que vous écriviez, quoi que vous disiez, quelques chefs-d'œuvre que vous publiiez, on regardera à ce que vous faites beaucoup plus qu'à ce que vous dites. Votre influence pèsera du côté de votre action, et cela est juste. Vous protestez contre l'état religieux actuel ; vous en souffrez, vous voudriez bien que la France en fût hors ; vous voudriez une Eglise chrétienne, car vous êtes chrétiens; et philosophique, car vous êtes philosophes. Eh bien ! tant que vous resterez, pour la forme s'entend, dans les cadres de l'Eglise

[1] Nous pourrions citer des noms que l'on trouverait parmi les magistrats les plus éminents, les membres les plus distingués du barreau, les chefs les plus illustres de nos armées, parmi les professeurs les plus écoutés de la Sorbonne, parmi les publicistes les plus populaires et les littérateurs les plus aimés. Ce sont là d'honorables conquêtes. Une discrétion que l'on comprendra nous empêche de mettre des noms propres sous chaque catégorie. Nous pourrions en trouver, de ces noms, jusque dans les familles épiscopales, princières; et, chose piquante, jusque dans celle du Pape, qui, assure-t-on, a un de ses neveux faisant de la propagande protestante en Italie ! Certes, on ne peut pas accuser Pie IX de népotisme, ni ce neveu de viser au chapeau. (Lien, 23 fév. 1861.)

D'autres, du moins,—et nous pourrions citer des noms de la plus haute valeur, — ont su enlever leurs enfants à l'influence de précoces préjugés et à la tyrannie spirituelle de l'Eglise. Ils les ont soustraits au baptême catholique et les ont donnés à baptiser à une communion protestante.

romaine, votre influence et votre nom compteront pour elle et contre la vérité, qui est ailleurs, là où vous n'êtes pas : là où vous devriez être! — Avez-vous le droit de faire partie officiellement et matériellement d'une société religieuse « *où votre âme n'est pas* » ? Si vous voulez être hors de ce réseau fatal, ayez le courage d'en sortir : ce n'est qu'une maille à rompre. Quoi! cette maille tiendrait captif le lion?

Dites-nous, professeurs, écrivains, publicistes, philosophes, vous qui êtes les véritables puissances de ce siècle, puisque c'est vous qui faites l'opinion, et que plus que jamais l'opinion est reine; dites, est-ce que notre génération n'aurait pas assez d'énergie morale pour bâtir quelque chose de durable? Nous contenterions-nous de pousser de sublimes soupirs et d'exprimer de très-philosophiques *desiderata?* Ne croyez-vous pas, franchement, vous qui descendez au fond des questions, que, même après que la révolution de 89 a changé notre état politique, tant que nous n'aurons pas touché à notre état religieux, tout sera à recommencer? Ne croyez-vous pas que notre 89 religieux est encore à faire? [1] Ne croyez-vous pas que, tant que le prêtre pétrira l'âme de nos enfants, l'avenir ne surgira pas de son berceau? J'ai dit que Luther fonda une ère nouvelle. Ne pensez-vous pas qu'il y a une ère plus nouvelle encore à fonder? N'est-il pas vrai qu'on s'occupe aujourd'hui plus que jamais des questions religieuses? N'est-il pas vrai « qu'on est de feu pour ces questions?...

[1] Je parle d'un 89 : j'abhorrerais un 93. Je parle d'une révolution paisible ou plutôt d'une transformation libre, spontanée, individuelle, s'accomplissant au sein du monde catholique, sans perturbation ni violence, dans le sens évangélique.

» Il y a, dites-vous, dans les révolutions et les guerres une « douleur vive qui contraint l'homme à rentrer en lui-« même, et il ne peut regarder dans son âme sans y trouver « Dieu. » — « C'est une erreur de croire qu'à l'égard « de la religion, ce premier besoin du cœur humain, on « en restera à l'hostilité de Voltaire,.... et qu'on comptera « longtemps encore sur cette vaine abstraction qu'on « nomme religion naturelle! » (M. Laboulaye, *Lib. relig.*, p. 250.) — « Il faut, dites-vous, il faut aux âmes ébranlées « par tant de secousses une nourriture plus forte (que le « spiritualisme de Rousseau) ; les cœurs demandent une « religion, la religion de l'Homme-Dieu, la religion de « Celui qui a souffert, qui a été mis en croix et qui est « ressuscité le troisième jour? » (M. Taillandier, *Hist. et Phil.*, Préf. VIII.)

Eh bien! concluez donc, nobles esprits! J'ai entendu beaucoup parler de l'Eglise de l'avenir : pourquoi l'avenir n'est-il pas arrivé depuis qu'on en parle? Mais quoi! vous-mêmes, ô hommes du jour auxquels nous osons nous adresser, parce que nous prenons au sérieux votre mission, n'êtes-vous pas, vous, les hommes de l'avenir? Et ne voudriez-vous pas nous le donner? — « L'Allemagne, dit « M. Renan, après beaucoup de tâtonnements, atteint, au « XIXe siècle, à une hauteur religieuse inconnue jusque-là; « elle réalise à cette époque la plus belle religion qui ait « nulle part été professée, et qui s'appelle toujours le « Christianisme, le Christianisme libre qui ne s'aperçoit « que de notre temps. » — Si c'est là votre forme préférée, dites-le, professez-la. — Si vous portez dans votre front une aussi grande pensée, donnez-la-nous; soyez nos révélateurs. Vous ne pouvez, en toute sincérité,

rester attachés, même pour la forme, à une société religieuse que vous avez intérieurement reniée. La forme, ici, emporte le fond. Elle vous enchaîne, et à votre chaîne sont rivées des millions d'âmes. Hommes éclairés et religieux, âmes indépendantes, grands critiques, penseurs profonds, le siècle attend de vous, vos nombreux et secrets disciples attendent de vous quelque chose de grand. Donnez-leur ce *quelque chose*. Donnez-leur au moins un exemple. C'est vous qui parlez philosophie et religion à l'élite des esprits. C'est vous qui en êtes les prêtres. Vous avez cure d'âmes. Savez-vous ce que peut, pour l'avenir religieux du monde, une détermination religieuse de votre volonté? Savez-vous ce qu'elle peut pour votre propre avenir? Pour votre nom? pour votre gloire? pour votre éternelle paix?

Nous comptons donc sur vous. Comme les rois d'Homère vous êtes, les pasteurs des peuples : Ποιμένες τῶν λαῶν.

Nous espérons en vous pour nous donner une forme religieuse qui réconcilie et unisse la liberté avec le Christianisme, tous deux jeunes, tous deux immortels, tous deux dignes l'un de l'autre.

Quel hymen que celui-là! Où est le prêtre qui va le bénir?

Nous comptons sur vous, disais-je? — Mais bien plutôt nous comptons sur Celui qui fait passer sur nos têtes un vent mystérieux, plein de prophéties et d'espérances, auquel s'ouvrent, toutes grandes, les voiles du vaisseau qui porte l'humanité. Ecoutez! Ce souffle de liberté, ce souffle de fraternité, ce souffle de progrès, ce souffle de paix et d'amour, descend des plaines sereines des cieux,

passe à travers les nuages enflammés qui s'entrechoquent, et sa grande voix domine et apaise les tonnerres des peuples qui s'ébranlent et les écroulements du passé qui s'affaisse. Et comme la neige devant les haleines du printemps, les vieilles tyrannies, les vieilles inquisitions, les vieilles infaillibilités, fondent devant lui. Ce souffle printanier remplit et vivifie la poitrine rajeunie des peuples. Vous verrez que ce sera là « le vent doux et subtil » dont parle Moïse et où enfin Dieu se trouva.

Oh! qu'à la faveur de ce vent venu du ciel, l'ange des modernes libertés déploie ses ailes, et que, prenant son essor de l'endroit où fut la Bastille, il aille à travers le monde renversant toutes les bastilles, ouvrant toutes les frontières, affranchissant toutes les nations! Après la France l'Italie, après l'Italie l'Autriche, après l'Autriche la Russie; l'Asie après l'Europe : la Turquie et l'Inde et la Chine; et qu'il n'oublie pas, en passant aux Etats-Unis, de recueillir les soupirs de millions d'esclaves et de toucher de sa main libératrice leurs fers qui pèsent et qui bruient sur la conscience de l'humanité! [1]

Qu'il promène son vol autour du monde; que l'ombre de ses ailes passe sur tous; qu'il accomplisse sa mission sainte : l'ange de la liberté, c'est le précurseur du Christ!

Que voulez-vous? Nous espérons : tandis que d'autres ne respirent que l'odeur cadavéreuse du passé qui se décompose, nous respirons, nous, une odeur de vie : laissez-nous nos hardis espoirs.

Nous croyons que toutes les ruines qui se font, sont

[1] Il y pense!

faites par la main de Dieu préparant sa voie royale à la vérité qui va passer. Nous croyons que les moyens prodigieux de communication entre les peuples, sont inventés par Dieu pour que la vérité arrive plus vite, et que les peuples communient plutôt au banquet de l'universelle fraternité !

Quant à nous, nous avons éprouvé une sainte impatience de voir descendre sur la terre ces temps bénis. « Allez au devant du Seigneur ! Aplanissez son sentier ! » C'est là un ordre que notre cœur nous a fait entendre, et nous sommes allé. Heureux et fier sommes-nous d'être admis à travailler, ne serait-ce que comme l'ouvrier le plus modeste, sur cette route où doit passer le Seigneur !

Et voilà; nous avons apporté à cette œuvre solennelle... ce que nous avions : notre bonne volonté. Et nous avons entrepris d'écarter quelques obstacles, d'ouvrir d'un pas de plus le chemin. Et nous offrons à notre Maître qui va venir notre faible ouvrage, car nous savons qu'il ne dédaigne pas même un verre d'eau.

L'avouerons-nous ? Un saint tressaillement de joie et de reconnaissance nous a saisi, à la pensée que notre labeur, béni de Dieu, pouvait quelque chose pour Dieu même.

Et nous savourons, au fond de notre âme, une intime satisfaction morale, qui nous est déjà la plus douce des récompenses. Et il nous a semblé voir passer sur notre œuvre comme le sourire de Dieu !

APPENDICE.

QUELQUES RÉFLEXIONS A PROPOS D'UNE RÉCENTE PUBLICATION DE M. LACORDAIRE SUR LA LIBERTÉ DE L'ITALIE ET DE L'ÉGLISE. [1]

Quelques hommes éminents, aussi grands esprits que nobles cœurs, avaient rêvé l'alliance du Catholicisme avec la liberté. L'illustre dominicain qui s'était tû jusqu'à présent, au milieu du tumulte des voix mêlées, vient de faire parler sa plume éloquente. C'est un de ces catholiques d'élite qui ont rêvé ce rêve grand et généreux dont un poëte a dit :

« Rêve de Lamennais, mais rêve cependant! »

Mutato nomine, res eadem. Changez un nom, et ce vers s'applique parfaitement à M. Lacordaire.

« *Trois grandes causes se débattent* (écrit-il dans une

[1] Cette lettre fut écrite à Lacordaire il y a plus d'un an. Cette voix éloquente vient de se taire!

récente publication) : *la liberté de l'Italie, celle de l'Eglise et celle du monde ; ces trois libertés n'en font qu'une : elles sont conciliables. Il est un sommet où elles se joignent.* » Et M. Lacordaire essaie de construire la pyramide au sommet de laquelle convergent et aboutissent les trois grandes lignes. « Le plus grand malheur pour un peuple, « a dit de Maistre — c'est d'être gouverné par un autre « peuple. C'est là le malheur de l'Italie. Sa cause est « juste contre l'Autriche. Le Christianisme lui-même « l'approuve et la sanctionne de son autorité. L'oppres- « seur d'un peuple commet le plus grand crime qui « puisse être commis sur la terre, après les crimes contre « l'Église. »

Voilà la pensée du P. Lacordaire. Cela est vrai et beau. Mais alors, pourquoi le pape qui doit être le représentant imperturbable du droit, a-t-il pris sa part de cette grande iniquité en se faisant le complice de l'oppresseur, et *en ne voyant son salut*, comme l'écrivait naguère l'illustre dominicain, *que dans une compression par la main de l'étranger ?*

« Cependant, poursuit aujourd'hui le même écrivain, « l'Italie qui a raison contre l'Autriche, n'a pas raison « contre la papauté, en lui reprochant son pouvoir tem- « porel et en le regardant comme un obstacle et à sa na- « tionalité et à sa liberté ! » Et pour justifier son assertion, le poétique orateur, emporté par ce beau langage qui le séduit, et qui nous séduit nous-même, s'aventure dans des raisonnements à prioristiques qui sont d'ordinaire, comme on sait, les plus frêles des raisonnements. « Non, s'écrie-t-il, ces accusations ne sont pas fondées, « par cela seul que le domaine temporel de la papauté

« existe et se soutient dans le monde depuis mille ans. Je « crois à l'œuvre des siècles. J'y crois, parce que je crois « à Dieu et aux hommes. Tout ce qui s'est perpétué long- « temps à travers d'innombrables vicissitudes, s'est fait « par beaucoup d'hommes, et a été aidé par quelque « chose de supérieur et d'invisible que nous appe- « lons la Providence. »

Quel conservateur que M. Lacordaire! Quoi donc! justifiera-t-il les tyrannies dès quelles seront séculaires? Se prosternera-t-il devant le fait accompli, lui qui fait gloire au pontife romain d'être le seul homme qui ait *su ne pas obéir à la victoire?* Et que répondra-t-il à un prêtre de Bouddha faisant contre lui un raisonnement identique pour défendre le dieu indien immobile sur son piédestal vingt fois séculaire? L'empire du Fils du Ciel, que nos canons ont ébranlé, n'est-il pas l'œuvre des hommes et des siècles beaucoup plus encore que le domaine de saint Pierre? Fera-t-on de la Providence l'auteur de cette colossale idolâtrie, parce que cette idolâtrie est âgée de vingt ou de trente siècles?

« Les hommes ne sont pas capables d'une iniquité « immensément prolongée. Je crois à Dieu et aux « hommes. » Pardon, Révérend Père (permettez-moi un langage direct, je m'y sentirai mouvoir plus à l'aise); vous croyez beaucoup trop aux hommes. Les hommes sont capables d'une iniquité qui peut durer deux mille ans et n'être éteinte que par le déluge. Ils sont capables, au nom du ciel, d'envelopper la terre d'un système d'obscurantisme, d'asservissement moral et politique, de compression religieuse, qui peut s'étendre à travers six cents millions d'hommes et des centaines de géné-

rations. Pour que ce régime d'iniquité cesse, il faudra que la patience du Dieu éternel soit elle-même lassée et qu'il intervienne à coups de foudres. Et c'est sur des bases aussi fragiles que vous bâtissez cette conclusion : Puisque la construction du domaine de l'Église a été élaborée par les siècles, c'est-à-dire *par Dieu lui-même*, la papauté n'a pu nuire à l'Italie « par *essence*, mais par *accident !* »

Par accident ? Mais par accident quelquefois on se tue ! Et si cet *accident*, puisque accident il y a, se rencontre précisément dans une de ces circonstances solennelles qui décident de l'avenir d'un peuple ; si, au moment de savoir si l'Italie sera rendue à elle-même ou continuera à agoniser aux serres de l'Autriche, l'accident veut alors que la papauté prenne le parti de l'oppresseur... que dites-vous de cet accident? Ne tient-il pas à l'essence même et ne peut-il pas être meurtrier? Je m'apitoierai avec vous, tant qu'il vous plaira sur les circonstances historiques qui ont conspiré pour faire, à l'Italie et à la papauté, leur situation fausse et leurs perplexités. Je vous concèderai que le général Bonaparte a eu tort de sacrifier Venise, et d'introduire ainsi l'Autriche en Italie ; que Clément VII a eu tort de sacrer Charles-Quint à Bologne. J'admirerai et déplorerai tout ensemble la grandeur et la beauté de l'Italie, qui lui ont valu tant et de si dangereux prétendants ; je vous laisserai nous représenter la papauté comme l'initiatrice des libertés européennes au moyen âge (*quantùm mutata!*), et les papes Clément VII, Paul IV, Alexandre III combattant pour les *libertés italiennes;* et la papauté, ce pouvoir qui *touche au ciel*, retardant du moins la chute de l'Italie

qu'elle ne put conjurer. Je vous suivrai dans toutes les hypothèses; je construirai avec vous une papauté imaginaire à Cologne ou à Malte, et avec vous j'accorderai que dans ces cas la papauté n'aurait été ni mêlée aux mouvements de la politique ni compromise par eux. Mais, en vérité, quand serai-je au bout de mes concessions, et vous de vos hypothèses? Est-ce bien là la question qui brûle au cœur de l'Europe? Est-ce le temps de faire briller aux yeux de vos lecteurs éblouis les fantômes dorés de votre imagination éclatante?

Soyons plus sérieux et plus pressés. La question est celle-ci : Aujourd'hui, dans une ère solennelle, lorsque les peuples frémissent contre les barrières des pouvoirs absolus et étrangers, quand une épée généreuse est allée porter la victoire sur le sol italien; que l'impérial libérateur de l'Italie demande à Rome ce gouvernement *de nouveau régime* dont vous déplorez l'absence, cette fois-ci *par accident*, Rome refuse, Rome s'obstine dans le passé, Rome paraît à la face de l'Italie, la main dans la main de l'Autriche. Et que voulez-vous que l'Italie pense de Rome? Vers qui s'envoleront ses sympathies et ses espérances, sinon vers les défenseurs de ses libertés? — Vous prétendez que ce n'est là qu'un état passager, accidentel... Vous voulez qu'on attende! qu'on attende quoi? les réformes d'Antonelli! quoi? les libertés autrichiennes! quoi? une autre occasion! (L'occasion est chauve, vous le savez.) Un siècle! dix siècles? Vous voulez que les pères lèguent à leurs enfants l'oppression, au lieu de leur léguer l'indépendance? — Quand la liberté sonne ses fanfares, que le Piémont s'est affranchi, que l'Italie voit surgir une occasion sacrée, provi-

dentielle, unique peut-être dans son histoire, vous voulez qu'on attende! Allez, grand orateur, avec votre robe de dominicain, montez sur la borne de la frontière romaine, prêchez au flot qui monte vers l'avenir de rentrer dans le passé, au captif qui sort effaré de sa prison de retourner à ses chaînes... Votre éloquence est grande sans doute, mais votre voix se perdra parmi les vents agités; elle ira mourir, lamentation sublime, sous les arceaux croulants de quelque ruine romaine!

Voici un autre aveu, Révérend Père, qui m'a paru bien singulier. A cette question *délicate* que vous posez : « *Le gouvernement du pape n'est-il pas un mauvais gouvernement?* » vous répondez qu'en effet *le grand désavantage de la papauté, c'est qu'elle est un gouvernement d'ancien régime*; mais que pour un gouvernement *d'ancien régime, c'est un des meilleurs.* — C'est le meilleur des mauvais, n'est-ce pas? c'est consolant; mais si cela vous suffit, cela peut bien ne pas suffire à ceux qui vivent sous ce régime.

« *J'y ai vécu*, dites-vous, et vous ajoutez avec assez de simplicité, *je m'y suis trouvé fort bien... tandis que je ne voudrais pour rien au monde vivre sous le gouvernement de Vienne ou de Pétersbourg.* »

Vous me permettrez de vous dire que je n'en suis pas étonné. Quand on s'appelle M. Lacordaire, qu'on arrive dans la capitale du Catholicisme comme une des illustrations du Catholicisme, il n'est pas surprenant qu'on n'y sente pas les rigueurs gouvernementales; ni qu'au milieu des applaudissements et des enthousiasmes, on trouve le régime du pape plus doux que celui du czar.

Mais peut-être bien que, pour une foule de grecs, de protestants, ou de juifs anonymes, ou même pour certains catholiques un peu trop indépendants, dans *l'embarras* du choix, c'est le czar qui aurait la préférence ; ils respireraient vraisemblablement plus à l'aise sur les bords de la Newa que dans le voisinage des cachots de l'Inquisition.

Cette réflexion m'amène à un point de vue; vous diriez, vous, à un *sommet* qui domine la question. « En 1789 (c'est vous qui parlez), la France tout entière se leva en faveur de trois principes qu'elle n'a jamais abandonnés depuis, l'égalité civile, la liberté politique et la liberté de conscience... Les gouvernements qui se sont conformés à ce programme sont des gouvernements nouveaux; ceux qui ne les ont pas admis sont des gouvernements d'ancien régime : Rome est dans ce dernier cas. Mais est-il impossible qu'elle se modifie dans le sens qui prévaut en Europe et entraîne l'esprit humain? »

Vous répondez : *Non;* moi, je réponds : *Oui* ; voilà toute la *nuance* qui nous sépare. Ecoutez mes raisons. Je suis bien petit et vous bien grand ; il y a entre vous et moi la distance du génie; mais n'importe, la raison peut avoir raison contre le génie lui-même ; voulez-vous donc m'honorer encore de votre audience, et me dire ce que vous pensez de ces quelques points d'interrogation ?

Vous avez une conscience droite, j'en suis sûr, et un esprit droit. Eh ! bien, *en conscience*, pouvez-vous croire la liberté civile et la liberté religieuse possibles à Rome sous le gouvernement du pape? Concevez-vous des traités de controverse religieuse, ou même la Bible en langue

vulgaire, circulant dans les États de l'Église avec l'approbation de la congrégation de l'Index? Concevez-vous des écoles dissidentes enseignant, des journaux publiant, des chaires prêchant, sous le patronage de l'État romain, des doctrines anti-romaines?

Vous figurez-vous une œuvre sérieuse de prosélytisme s'établissant à Rome, et des temples protestants s'y érigeant comme à Gênes, à Turin, à Naples, sous la protection de l'autorité? Vous représentez-vous les juifs sortant du Ghetto, relevés de leur humiliation, traités sur un pied d'égalité, érigeant leurs synagogues à côté de Saint-Pierre? Pouvez-vous supporter l'idée d'un protestant premier ministre à la place d'Antonelli, comme le fut longtemps en France M. Guizot; ou d'un juif ministre d'Etat au Vatican, comme l'est actuellement S. E. M. Fould aux Tuileries? Vous imagineriez-vous, par exemple, le père du petit Mortara siégeant dans un parlement romain? Et les enfants de Luther combattant, à Rome même, l'autorité spirituelle du pape avec l'agrément du pape lui-même?

Remarquez cette conséquence : Le pape proclamant la liberté religieuse à Rome, serait un roi donnant à ses sujets le droit inouï de ne pas reconnaître son autorité comme roi; car les protestants, en tant que protestants, nient le pouvoir spirituel qui est la seule raison d'être du pouvoir temporel du pape.

Quant à moi, ces suppositions me dépassent : elles troublent toutes mes idées. Je ne sais plus si c'est du sérieux ou de l'ironie; mais, assurément, si je voyais le czar de toutes les Russies passant dans les rues de Saint-Pétersbourg, portant les insignes de la démocratie et

proclamant la république, je n'en serais pas plus confondu d'étonnement.

Il est vrai que vous avez de la papauté une idée plus libérale. Vous nous la montrez comme la sauvegarde ordinaire des libertés italiennes. Mais il importe ici de bien établir les faits : « Beaucoup de rois ont été excommu-« niés, non parce qu'ils opprimaient leurs peuples, mais « parce qu'ils déplaisaient au siége de Rome ; l'insubor-« dination du membre de l'Eglise, bien *plus que la tyran-« nie*, faisait tomber les foudres du Vatican. Si l'on « excepte la péninsule italienne, où les papes combat-« taient pour leur propre cause, on ne citerait peut-« être pas un seul cas d'excommunication obtenue par « le cri des peuples opprimés. Au contraire, les meilleurs « de nos rois ont été frappés : Philippe-Auguste, Philippe-« le-Bel, Henri IV. Personne assurément ne serait plus « surpris que les papes eux-mêmes, s'ils revenaient au « monde, de se voir transformés en défenseurs de la « liberté : Innocent III ne saurait pas ce qu'on voudrait « lui dire ; Boniface VIII regarderait cette louange comme « une mauvaise plaisanterie, et Grégoire VII enfermerait « dans un cachot ces flatteurs maladroits. » (Voir le *Semeur*, août 1832.)

Mais pas de confusion, je vous en prie. Vous parlez vous-même de libertés conquises par 89. Or, en admettant que la papauté avait pu représenter, au moyen âge, l'indépendance des peuples contre les tyrannies souveraines (*dato non concesso*), la papauté n'en serait pas moins, *par essence*, à jamais incompétente à représenter les principes modernes.

Je crois bien qu'au moyen-âge la rivalité du pape et de

l'empereur ne permettait pas au pape de faire alliance avec l'Autriche, et faisait naturellement du pape un guelfe, puisque l'empereur était gibelin. Mais cette lutte, c'est l'histoire de *Cicero pro domo suâ;* ce n'est pas la défense de la liberté telle que vous avez eu soin de la définir, telle que nous, citoyens du XIXe siècle, nous l'entendons et la voulons. Jamais la papauté a-t-elle combattu pour la liberté politique, l'égalité civile et surtout la *liberté religieuse*, même *par accident?* En vérité, on croit rêver d'être amené à se poser ces questions.

Certes, si vous vous écriez avec une grande fierté d'indignation et de dédain : « Il y a de ces accusations qui se répondent à elles-mêmes et de ces injustices qui sont l'honneur des grandes choses » ; quant à moi, je déclarerai qu'il y a de ces affirmations qui font frémir le bon sens, qui troublent la logique des faits, et qui sont comme un attentat à la nature des choses. Le jour où la papauté proclamera la liberté des cultes, on dira : « Elle délire. » Le lendemain, on dira : « Elle est morte ! »

Vous me taxez d'exagération, mais j'ai soin de couvrir la vivacité de mon langage d'une autorité que vous ne récusez pas : c'est celle de Grégoire XVI ; c'est lui-même qui est de mon avis : « Quel homme en son bon « sens » (a-t-il écrit dans une bulle fameuse au sujet de la liberté de conscience) « dira qu'il faut laisser se répandre « librement du poison ?... De la source infecte de l'indif- « férentisme découle cette maxime absurde ou plutôt ce « *délire*, qu'il faut assurer et garantir à qui que soit la « liberté de conscience. » — Révérend Père, c'est un pape qui parle. Le pape et le dominicain ne sont pas d'accord, et ce n'est pas la première fois. Mais, entre le

pape infaillible et vous, vous savez quelle est la tête qui se courbe, et nous savons quel est le vrai représentant de l'idée romaine. Vous avez de sincères et nobles idées de tolérance et de liberté ; mais vous êtes inconséquent. Vous avez cette faiblesse et cet honneur. Vous seriez l'effroi du Catholicisme, si vous n'en étiez pas la gloire. Votre cœur, votre élévation morale, votre grandeur d'esprit vous sauvent des conséquences meurtrières de la logique et de votre position... Quoi ! M. Lacordaire sous la robe de dominicain ! Permettez-moi de vous le dire, j'ai toujours été singulièrement étonné qu'un amour si vrai de la liberté soit allé se loger sous cette robe, et ne l'ait pas encore déchirée !

Et, comme ce siècle semble appelé à nous donner les spectacles les plus étranges, il nous a aussi montré celui d'un pape ami de la liberté. Je crois, pour ma part, aux sentiments généreux et libéraux de Pie IX ; il avait fait votre rêve. Il allait sur votre chemin ; il n'en voyait pas la pente. Il avait cru possible, comme vous, de concilier la liberté et l'Eglise, et de faire s'embrasser le Catholicisme et la Révolution à Rome, comme la justice et l'amour s'embrassèrent à Golgotha. Illusion ! Le principe l'a débordé, et cela devait être. C'est qu'un homme, fût-il prince, fût-il pape, n'est jamais aussi puissant qu'un principe. Vous appelez ce pontife libéral, mais impuissant ; vous le décorez du titre de *Washington* de l'Italie. Il serait plus exact de dire que c'est un Washington manqué, un Washington repentant. Si Washington eût trahi la cause de la liberté pour se livrer à l'Angleterre, je doute que son nom fût aussi beau. Ce n'est pas Pie IX que j'accuse.

Vous dites : Pie IX est indivisible. Moi, je dis : c'est la papauté qui est indivisible, et l'histoire de Pie IX est là pour nous montrer que dans la papauté il ne peut y avoir de Washington. Le Washington de l'Italie... il est ailleurs, et je vois déjà sa statue ; il ne porte point une tiare et peut-être même, ô dérision ! peut-être ce Washington est-il un excommunié !

» La papauté a échoué en Italie pour fonder la liberté ; « et nous, Francais, dites-vous, nous avons la même ex- « périence : et pourtant, que nous a-t-il manqué ? Quel « genre de puissance et quel genre de grandeur ? C'est la « puissance religieuse. Nous n'avons pas élevé l'édifice « parce que nous n'avons pas su poser Dieu, l'Evangile et « l'Eglise dans les fondements. »

Je ne relèverai pas ce qu'il y de trop absolu dans cette assimilation ; après tout, nous ne sommes pas comme à Rome sous un gouvernement d'ancien régime ; les principes de 89 sont inscrits à la tête de notre charte. Cependant, je le reconnais : depuis 70 ans nous nous agitons entre les désordres de la rue et les compressions nécessaires du pouvoir. Si du moins l'Eglise avait en France épousé la liberté et fait l'éducation des âmes de manière à les rendre capables d'être libres ! Mais il n'en a rien été. Au sortir de chaque révolution, le Catholicisme est apparu sous sa forme la plus logique, celle de l'ultramontanisme. L'Eglise a reparu avec ses vieux principes d'autorité absolue, avec ses regrets du bon vieux passé, avec son amour de *l'ancien régime*, traînant le moyen âge dans les plis de sa robe noire ; et c'est ce qui fait que la France moderne, amoureuse de la liberté, s'est éloignée avec une certaine aversion de l'Eglise, dont

l'esprit était antipathique au sien. Papauté infaillible, ultramontanisme, autorité absolue, assujettissement des consciences, négation de la liberté du culte et de la pensée : voilà les inextricables anneaux d'une chaîne dont les peuples modernes ont redouté d'être liés. Que voulez-vous, Révérend Père, nous différons ici d'un pôle à l'autre. Vous prétendez que les Français n'ont pas su fonder l'édifice de la liberté, parce qu'ils ont oublié de mettre Dieu *l'Eglise* et le Christ dans les fondements. Expliquez-moi pourquoi les peuples protestants ont réussi ? Pourquoi l'Angleterre, la Hollande, la Suisse, les États-Unis ont réussi ? Je suis convaincu, moi, que c'est parce que, tout en mettant Dieu et l'Evangile dans les fondements de l'Etat, ils se sont gardé d'y mettre l'Eglise, dans le sens romain. Lorsque l'histoire me montre les peuples réussissant à fonder leurs libertés nationales, juste en raison directe de ce dont ils se sont éloignés du Catholicisme, je ne puis pas croire que l'Eglise soit le ciment nécessaire de cet édifice.

Si ma tâche est de vous marquer les points où je diffère de vous, ma douce satisfaction est de vous dire la joie que j'éprouve là où je me rencontre en pleine sympathie intellectuelle avec un aussi grand esprit que le vôtre. Il vous arrive d'édicter de ces fortes et nobles pensées, qui sortent de vous toutes parées, et qui demeurent comme l'apanage de l'humanité.

J'aime à vous suivre vers ces régions sereines (*templa serena*) où l'élévation de votre esprit vous enlève, malgré votre robe embarrassante : « Mon âme est à moi, « je la donne à qui je veux ; et si je la donne à Dieu qui « me la demande... qui a le droit de dire à ma raison,

« à ma conscience, à mon âme : Je ne veux pas? Per-
« sonne, pas même le genre humain tout entier. En me
« défendant contre lui, je le défends lui-même, et ma
« victoire.... est la victoire de sa propre liberté. »

Cette belle et virile pensée (j'espère que ce rapprochement ne vous scandalisera point ; à mon jugement, il vous honore), cette pensée est digne de ce moine de génie qui glorifiait l'individualité humaine, c'est-à-dire la liberté, c'est-à-dire la conscience, en disant seul au pape, à l'empereur, à la diète, à l'Europe, à dix siècles réunis : *Non possum !*

Eh quoi ! ce que put dire le moine de Wittemberg, le pape n'aura pas la force morale de le dire ? A Luther il suffit de son âme pour sauvegarder son indépendance, au pape il lui faudra « un trône de terre ! »

Mais vous n'acceptez pas le rapprochement ? Je le retire s'il vous déplaît, et je vous comprends : « Le pape a besoin que la souveraineté mette à sa liberté le sceau du droit. Le pape peut toujours sauver sa liberté dans le martyre, mais Dieu ne veut pas le martyre à l'état permanent. D'ailleurs, la liberté du pape n'est pas la sienne seule, elle est celle de l'Église. *Dans un seul de ses cheveux blancs repose la liberté chrétienne tout entière.* »

Je suis effrayé pour vous d'un système qui fait dépendre d'un seul la liberté de deux cents millions d'âmes. Quoi donc ! lorsque le pape était captif à Fontainebleau, toute la catholicité était captive avec lui ? S'il lui faut être souverain pour être libre, dès que la tiare tomba de son front, son autorité morale disparut? Le pape ne fut donc pas libre tant qu'il ne fut pas roi, c'est-à-dire tant que dura l'empire romain? Ainsi donc les bulles, décrets, etc.,

qui ont été rendus alors peuvent avoir été surpris par la contrainte, et il y a lieu de les mettre en suspicion? Révérend Père, il vous faut être conséquent. S'il faut au pontife de Rome une souveraineté pour abriter sa liberté, il la faut plus grande que celle que l'histoire lui a faite. Il ne suffit pas qu'il soit un petit prince italien, il faut qu'il soit empereur, il faut qu'il soit un Agamemnon ou un Xerxès, il faut qu'il soit le roi des rois, il faut qu'il soit Innocent III.

Mais, au lieu d'une souveraineté qui domine les mouvements de la politique, il s'agit du petit pouvoir temporel, d'un souverain gardé par les baïonnettes étrangères, pressé par telle ou telle influence diplomatique, soldant des mercenaires pour se défendre contre ses propres sujets... et c'est dans cette souveraineté que réside la liberté de celui *qui porte dans un seul de ses cheveux blancs la liberté de tout le monde*?

O Jésus! ô Pierre! ô Paul! ô grands souverains de l'esprit, que diriez-vous à ces malheureux pontifes, luttant et se débattant dans ces terrestres embarras? Rendez-nous notre sainte pauvreté, leur diriez-vous, notre bâton de missionnaire et notre véritable indépendance, plutôt que de nous assujettir aux fluctuations de la politique, à la haine des peuples, aux nécessités violentes, aux entraves du pouvoir! Comment se fait-il que la largeur de votre esprit ne vous dégage pas de l'étroitesse d'une position vulgaire? Comment l'aigle rase-t-il la terre de son vol? Comment la spiritualité de votre Christianisme ne vous enlève-t-elle pas à de plus sereines hauteurs? Comment n'avez-vous pas vu ce qu'il y a de fictif, d'imaginatif, de tourmenté, de faux dans ces tours de force,

et ces brillants sophismes dont votre riche esprit vous éblouit ?...

Non, Révérend Père, vous n'êtes pas dans le vrai. En cherchant à saisir le *substratum* substantiel de votre pensée, on ne trouve aucune ferme réalité. C'est que la cause n'est pas bonne, Révérend Père : *sursùm corda !* Rappelez-vous que le Christ ne se laissa pas tenter même par l'offre de tous les royaumes du monde et de leur gloire : et le vicaire de Jésus-Christ ne se contenterait pas d'une royauté comme celle de Jésus-Christ ! Vous craignez pour la liberté du souverain pontife? Rassurez-vous; n'allez pas croire que l'esprit moderne veuille jeter le pape du trône aux catacombes. Entre le trône et les catacombes se trouvent la cité, les garanties publiques, le respect des peuples, la liberté sacrée. Quoi ! cette majesté toute spirituelle du pontificat, environnée de la protection morale de deux cents millions d'hommes, ne serait pas respectée, tandis que la liberté spirituelle du rabbin est respectée dans sa synagogue, et celle du simple pasteur protestant dans son temple ! Cette majesté sacerdotale qui arrêta le chef des barbares aux portes de Rome, uniquement par la force de l'esprit, n'imposerait pas aux peuples modernes dont le grand principe est la liberté !

Profonde erreur ! C'est bien plutôt sur les hauteurs de cette spiritualité que le prince spirituel serait souverain ; le flot passerait et repasserait sans le menacer ni l'atteindre, parce que le trône du pape serait plus haut que le courroux de la vague. Si à présent le flot l'emporte, c'est que ce trône est trop bas.

Ayez donc assez de foi en la spiritualité de votre principe, pour croire qu'il peut se tenir debout sur lui-

même, sans s'appuyer sur un bras de chair ou sur une motte de terre.

Veuillez croire, Révérend Père, à mes sentiments d'estime, et vous me permettrez aussi de le dire, de sincère admiration.

21 mars 1860.

L'illustre dominicain a bien voulu honorer cette critique de la lettre suivante :

Sorèze, 24 mars 1860.

MONSIEUR,

« Il faudrait un volume pour répondre à tout ce qui « est contenu dans le travail critique que vous avez bien « voulu m'adresser, et il ne m'est pas possible de l'écrire. « Depuis trente ans que ma carrière publique est com- « mencée et que je suis la ligne qui vous paraît contra- « dictoire, j'ai entendu dire tout ce que vous m'objectez « et j'y ai répondu cent fois implicitement ou explicite- « ment. La meilleure réponse sera l'avenir et, dès au- « jourd'hui la prospérité de l'Eglise catholique aux « Etats-Unis, sous le régime le plus démocratique et le « plus libéral qui se soit jamais vu dans le monde, « est une preuve sans réplique qu'aucune forme de « gouvernement civil n'est incompatible avec le Chris- « tianisme, soit le Christianisme incomplet dont vous

« faites partie, soit le Christianisme total gouverné par « les évêques et le souverain Pontife. La France, la « Belgique, l'Espagne, le Portugal, le Piémont, tous pays « catholiques, sont eux-mêmes régis par des gouverne- « ments constitutionnels, et l'Angleterre doit ses libertés « au siècle de saint Louis. Je ne crois pas qu'il y ait une « erreur plus éclatante et plus facile à détruire, que celle « qui enchaîne l'Église catholique au pouvoir absolu; « c'est à mes yeux une puérilité historique et une puéri- « lité logique.

« Permettez-moi, monsieur, de me borner à ce peu « de mots, et veuillez agréer, avec mes remercîements « de votre communication, l'hommage de mes senti- « ments de considération très-distinguée.

Henri-Dominique LACORDAIRE,

des FF. Prêch.

Je ne puis que remercier à mon tour l'illustre dominicain de la réponse dont il a honoré mon travail critique. Cette lettre au fond ne répond pas. Elle nous renvoie à une réponse dispersée dans de nombreux écrits publiés durant trente années, et elle en appelle à l'avenir.

Cependant nous pouvons trouver dans cette lettre, comme les indications d'une réfutation. La prospérité de l'Église catholique aux États-Unis est, d'après M. Lacordaire, une preuve qu'aucune forme de gouvernement civil n'est incompatible avec le Christianisme, soit *total* soit incomplet. « C'est une puérilité historique et logique « que l'erreur qui enchaîne l'Église au pouvoir absolu. »

Si le mot n'avait pas été employé nous n'aurions pas

osé nous en servir, mais que l'on juge de quel côté est la double puérilité historique et logique.

Elle serait de notre côté si nous avions prétendu que le Catholicisme ne peut pas absolument s'accommoder d'un régime libéral. Une telle assertion serait en vérité quelque peu absurde. Quelle est la forme religieuse qui ne pourrait supporter un régime politique lui disant : « Soyez ce que vous voudrez, faites ce qu'il vous plaira!... » En vérité, le Bouddhisme, le Mahométisme, toutes les religions et toutes les sectes doivent pouvoir vivre à ce régime ; et si on avait accueilli de la sorte le Protestantisme en France, bien certainement la question romaine ne se poserait pas.

Cela dit, nous sommes convaincu que l'air libre des institutions modernes est fatal au Catholicisme, dont la poitrine n'est pas assez forte pour supporter longtemps cette atmosphère. Précisément l'exemple qu'invoque notre honorable contradicteur est celui que nous lui opposerons. Sous le régime de parfaite liberté de l'Union américaine, le Catholicisme vit, mais en mourant. Il se fond dans la grande masse protestante. Le fait est indéniable ; il a été constaté par la *Revue des Deux-Mondes*. Récemment encore, l'*Association* de Saint-François de Sales en gémissait. D'après les statistiques des émigrations (irlandaises ou autres), il devrait y avoir sept millions et demi de catholiques aux États-Unis : il n'en reste plus que deux millions ! Quelle prospérité !

Mais autre chose est de savoir si, *historiquement*, le Catholicisme peut vivre sous un régime de liberté ou si, *historiquement* et *logiquement*, il veut et pratique cette liberté pour les autres comme pour lui-même.

Or l'Espagne et le Portugal, qui sont cités par le Révé-

rend P. Lacordaire et qui sont plus particulièrement placés sous l'influence catholique, n'admettent pas la liberté religieuse : les gémissements des prisonniers protestants détenus dans les cachots de l'Espagne, sont là pour l'attester. Et les affreux articles du code espagnol qui proscrivent la liberté religieuse, sont là comme une insulte odieuse à l'esprit moderne, comme un attentat à la consience humaine et nous dispensent de répondre.

Il est vrai que la France, la Belgique, et récemment le Piémont admettent (quoique avec des restrictions) la liberté religieuse : reste à savoir si c'est à l'inspiration de l'Église catholique qu'est due cette liberté — et si ce n'est pas au contraire la société civile, qui, par esprit de justice, l'a proclamée, malgré l'Église. L'Église ! elle subit cette liberté beaucoup plus qu'elle ne l'accepte. [1]

Il s'agit de savoir quels ont été depuis des siècles et quels sont actuellement les principes professés par l'Eglise romaine, dans ses représentants officiels, les souverains pontifes, en matière de liberté religieuse. Nous ne voulons pas répéter ce que nous avons dit. Nous renvoyons, pour résumer, à l'arrogant manifeste lancé par Grégoire XVI contre toutes les libertés.

Il s'agit de savoir si, *logiquement*, un homme *infaillible et souverain*, peut permettre qu'on porte atteinte à sa souveraineté par un régime constitutionnel quelconque ;

[1] Quant à l'Angleterre, comme presque tous les autres pays protestants, elle doit ses libertés aux principes nouveaux que la Réforme a apportés au monde, au monde catholique lui-même. Je crois avec M. Guizot (*L'Église et la société chrétiennes*) et beaucoup d'autres historiens, que la Réforme a donné une impulsion décisive à toutes les libertés.

s'il peut en conscience reconnaître la liberté de l'erreur, la liberté de la propagande de l'erreur ; s'il peut admettre la circulation libre et autorisée par les lois, de *poisons* pour les âmes de ses sujets. Non ! cela n'est ni logique, ni chrétien, au point de vue de l'infaillibilité. « Vous vou-« driez que le saint vieillard à qui les clés ont été « données... distribuât de ses propres mains les armes « dont, suivant sa foi, ce qui est le mal et l'erreur pour-« rait se servir contre la vérité! Soyez justes : épargnez « son âme, ne l'exhortez pas au sacrilège... » (*Revue des Deux-Mondes*, 15 septembre 1861.) Cela est rationnel. Le régime de l'infaillibilité, c'est celui de l'autorité. Toute théocratie est absolue de plein droit. Elle ne supporte pas d'être discutée ni limitée. Il est aussi absurde de demander un régime constitutionnel à Pie IX qu'il l'eût été de le demander à Moïse ou à Aaron.

Notre illustre contradicteur en appelle en outre à l'avenir. C'est sans doute la grande cour d'appel ; et toutes les causes, bonnes et mauvaises s'y réfugient, surtout celles qui se jugent perdues pour le présent. Mais si, dans un sens, l'avenir est à Dieu, il n'est pas moins vrai que nous pouvons faire ou du moins hâter cet avenir où triomphera la justice, comme aussi le retarder par des résistances mal entendues. La gloire de l'activité humaine, c'est de marcher dans le sens de Dieu. Une fameuse tentative avait été faite par un journal, dont l'éclatante entreprise et l'éclatant avortement sont également connus. Ce journal, s'inspirant des mêmes idées qui persistent dans la lettre de M. Lacordaire, appelait l'avenir de tous ses efforts, et avait fait de ce beau mot son titre comme son espérance. Cette retentissante publication

est allée se briser contre la bulle d'un pape. Il en a été ainsi parce qu'il devait en être ainsi logiquement. Et quoi d'étonnant? Pour conduire l'humanité vers cet avenir si désirable de la justice, du droit et de la liberté, il faut supprimer l'éternel obstacle qui barre la route, — la souveraineté d'un homme infaillible, rivé au passé comme Prométhée à son rocher. Passons, et plaignons l'auguste victime qui semble accomplir une grande et mystérieuse expiation dans un étrange supplice. Supplice étrange, en effet, que celui-là! L'homme *infaillible*, le souverain des *esprits* voit passer devant lui l'Esprit des âges modernes qui lui échappe, tandis qu'il ne peut, lui, ni le suivre ni le retenir!

FIN.

TABLE

PREMIÈRE PARTIE

			Pages.
Chapitre	Ier.	Introduction	1
—	II.	L'Esprit d'examen	5
—	III.	L'Esprit d'individualité	21
—	IV.	Liberté, tolérance, fraternité	37
—	V.	L'Esprit d'égalité	58
—	VI.	L'Esprit de progrès	71

DEUXIÈME PARTIE

Chapitre	Ier.	La Spiritualité chrétienne et la Spiritualité du siècle au point de vue du Dogme	85
—	II.	La Spiritualité chrétienne et la Spiritualité du siècle au point de vue de l'Église	96
—	III.	La Spiritualité chrétienne et la Spiritualité du siècle au point de vue du Culte	109
—	IV.	La Spiritualité chrétienne et la Spiritualité du siècle au point de vue moral	126
—	V.	L'esprit chrétien et l'esprit moderne au point de vue politique. Dilemme : Catholicisme ou Liberté	142
—	VI.	La Question du Temporel et du Spirituel jugée par l'esprit moderne : Séparation de l'Église et de l'État	170
—	VII.	Ne serait-il pas plus conforme au génie des peuples modernes de remplacer la Religion par la Philosophie ?	195

TROISIÈME PARTIE

Pages.

CHAPITRE Ier. Vue intérieure du Christianisme..... 215
— II. Objection : La France n'a pas l'esprit protestant.. 243
— III. Avenir de la Vérité : Côté sombre..... 256
— IV. Avenir de la Vérité : Rayons d'espérance... 277
RÉSUMÉ ET CONCLUSION..... 291
APPENDICE. — Lettre à M. Lacordaire; sa Réponse et ma réplique 305

Imprimerie de L. TOINON ET COMP., à Saint-Germain.

COLLECTION HETZEL

J. HETZEL — LIBRAIRIE CLAYE — 18, RUE JACOB

En vente :

AUDEVAL. — Les Demi-Dots..... 1 vol.
BIART. — Scènes de la Vie Mexicaine..... 1 vol.
CHAMPFLEURY. — Le Violon de Faïence..... 1 vol.
FORGUES. — Elsie Venner..... 1 vol.
EUGENE LATAYE. — La Conquête d'une Ame..... 1 vol.
LAURENT PICHAT. — Les Poètes de combat..... 1 vol.
ADRIEN ROBERT. — La Princesse Sophie..... 1 vol.
AURELIEN SCHOLL. — Aventures romanesques..... 1 vol.
P.-J. STAHL. — Bonnes fortunes parisiennes..... 1 vol.
— Histoire d'un homme enrhumé..... 1 vol.
— Voyage d'un étudiant..... 1 vol.
TROIS BUVEURS D'EAU. — Histoire de Murger..... 1 vol.
TOURGUENEF. — Dimitri Roudine..... 1 vol.
RENE DELMAS DE PONT-JEST. — Bolino-le-Négrier. 1 vol.
ECKERMANN et J.-N. CHARLES. — Pensées et entretiens de Gœthe..... 1 vol.
EDMOND TEXIER. — Les Choses du temps présent.. 1 vol.
MEMOIRES DE CANLER, ancien chef de la police de sureté..... 1 vol.
JULIETTE LAMBER. — Récits de campagne..... 1 vol.
EDGARD POE. — Contes inédits..... 1 vol.
NORTH PEAT. — Lady Isabel..... 1 vol.
HENRI MARET. — Le tour du Monde parisien..... 1 vol.
FORGUES. — Fous et Bohémiens..... 1 vol.
DURANTY. — La Cause du beau Guillaume..... 1 vol.
POUJARD'HIEU. — Les Chemins de fer et le Crédit en France..... 1 vol.

En préparation :

ALFRED ASSOLLANT. — Un roman nouveau..... 1 vol.
Mis DE BELLOY. — Théatre inédit de l'Arioste.... 1 vol.
ERCKMANN-CHATRIAN. — Contes nouveaux..... 1 vol.
NEFFTZER et DOLFUS. — Nouvelles allemandes... 1 vol.
PAULIN PARIS. — Garin le Loherain..... 1 vol.
AURELIEN SCHOLL. — Les Amours de Théatre..... 1 vol.
P.-J. STHAL. — Vices et Vertus des Femmes..... 1 vol.
— Bêtes et Gens..... 1 vol.
— Critiques littéraires..... 1 vol.
ALEXANDERE WEIL. — L'Amour allemand..... 1 vol.
CLAUDE VIGNON. — Un Drame en province..... 1 vol.
WILKIE COLLINS et FORGUES. — Sans Nom..... 2 vol.
VICTOR HUGO. — Toutes les poésies. In-18. Le vol. . 5 fr.

IMPRIMERIE L. TOINON ET Ce, A SAINT-GERMAIN.

This book should be returned to the Library on or before the last date stamped below.

A fine of five cents a day is incurred by retaining it beyond the specified time.

Please return promptly.

JAN 31 '55 H